GESTE DE DIEU PAR LES FRANCS

MIROIR DU MOYEN ÂGE
Collection dirigée par Patrick Gautier Dalché

Déjà parus:

Le rire du prédicateur. Récits facétieux du moyen âge.
Textes traduits par A. Lecoy de la Marche. Présentation, notes et annexes de Jacques Berlioz.

Paul Diacre, *Histoire des Lombards.*
Textes traduits et présentés par François Bougard.

Raoul Glaber, *Histoires.*
Textes traduits et présentés par Mathieu Arnoux.

Thomas de Cantimpré, *Les exemples du livre des abeilles*
Présentation, traduction et commentaire par Henri Platelle.

MIROIR DU MOYEN ÂGE

GUIBERT DE NOGENT

GESTE DE DIEU PAR LES FRANCS

Histoire de la première croisade

Introduction, traduction et notes
par Monique-Cécile Garand

BREPOLS

© 1998 Brepols
Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
(intégrales ou partielles) par tous procédés réservés pour tous pays.

D/1998/0095/41
Dépot légal deuxième trimestre 1998
ISBN 2-503-50733-6

INTRODUCTION

Longtemps méconnu par les historiens des Croisades, qui ne voyaient en lui qu'une adaptation noyée «dans une sauce stylistique et moraliste indigeste» du récit d'un témoin oculaire (les *Gesta Francorum* anonymes)[1], l'ouvrage de Guibert de Nogent intitulé *Dei gesta per Francos* retrouve aujourd'hui sa place parmi les sources latines importantes de la première croisade. La forte personnalité de son auteur a marqué le texte d'une coloration originale ; et l'édition scientifique que vient d'en procurer l'un des meilleurs spécialistes de la pensée et de la langue de Guibert, le professeur R.B.C. Huygens, achève de le mettre en valeur[2]. Car l'éditeur s'est livré à une enquête minutieuse qui portait, pour la première fois, sur l'ensemble de la tradition de l'œuvre, tant manuscrite qu'imprimée ; et son étude l'a conduit à renouveler non seulement ce que l'on savait du texte, mais le texte lui-même.

Il reste que l'abbé de Nogent est un écrivain d'un abord difficile ; l'intermédiaire d'une traduction n'est pas inutile pour parvenir jusqu'à lui et pour procéder, ce qui est le second objectif du présent travail, à une étude critique de son témoignage historique. La version enfin sûre du texte établie par M. Huygens offrait à ce travail un support d'une exceptionnelle solidité. Je suis heureuse d'exprimer ici toute ma gratitude à l'éditeur, qui a consenti à ce que je m'appuie sur son œuvre et qui m'a fait bénéficier en cours de route de ses précieux conseils.

[1] Cf. R. B. C. Huygens, *La tradition manuscrite de Guibert de Nogent*, 1991, p. 20.

[2] Guibert de Nogent, *Dei gesta per Francos* et cinq autres textes. Éd. critique par R. B. C. Huygens, 1996. (*Corpus christianorum. Continuatio mediaevalis*, 127A). – Sera cité : CCCM 127A.

L'AUTEUR

Le choc de la Croisade

Rien ne semblait destiner l'abbé Guibert de Nogent à écrire l'histoire de la première croisade, sinon le fait d'avoir été le contemporain de l'événement. Mais il n'y a pas participé lui-même. Agé d'une quarantaine d'années au moment du concile qui se tint à Clermont en novembre 1095, il était encore simple moine de l'abbaye de Saint-Germer de Fly près de Beauvais, où il avait fait profession quelque vingt-cinq ans plus tôt[3], et s'y adonnait à des travaux d'exégèse et à la prédication. Il n'a pas assisté à l'assemblée, dont il n'a parlé ensuite que par ouï-dire, en lui attribuant une fausse date (=1097) ; il n'a pas entendu de ses oreilles le fameux discours de clôture du 27 novembre, par lequel le pape Urbain II, s'adressant à la multitude de clercs et de laïques massée dans un champ à l'extérieur de la ville, adjura les chrétiens d'Occident de cesser leurs guerres fratricides et de s'unir pour aller délivrer Jérusalem, occupée par les Turcs. Mais il fut le témoin de l'extraordinaire élan collectif provoqué dans sa région de Picardie, comme ailleurs, par l'appel du pape et par les prédications qui s'ensuivirent. Il en fut fortement impressionné, et les souvenirs qu'il en avait gardés lui ont inspiré, au bout de onze ou douze ans, un récit étonnamment vivant des circonstances de ces départs de 1096.

Fut-il tenté de prendre la croix, lui aussi? Aucune allusion dans ses écrits, ni celui-ci ni les suivants, ne permet de le supposer. Sans doute a-t-il signalé parfois la présence de moines parmi les croisés, sans s'y attarder ni faire de commentaire ; mais lorsqu'il évoque les clercs jouant leur rôle de pasteurs auprès de ces multitudes, ce sont le plus souvent des évêques ou des prêtres ; et lorsqu'il consacre une anecdote à un moine, le ton en est nettement malveillant - soit pour dépeindre ce religieux qui avait fui son cloître «par légèreté plutôt que par piété», et

[3] Pour une première approche de la vie et de l'œuvre de Guibert, voir la notice de R. Aubert (*Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, 22, 1988, col. 768-770) et la mienne (*Patrimoine littéraire européen*, 4b, 1993, p. 146-148). Voir surtout son *Autobiographie* (*De vita sua sive Monodiae*, éd. et trad. fr. par E. R. Labande, 1981), ainsi que la traduction anglaise du même texte par J. F. Benton, *Self and Society in Medieval France*, 1970.

qui fut surpris en galante compagnie durant le siège d'Antioche, soit pour raconter la fraude du futur archevêque de Césarée, un abbé nommé Baudouin, qui avait gravé une croix prétendument miraculeuse sur son front pour se procurer les moyens financiers de son voyage (L. IV, 17). Le pélerinage de Jérusalem, en effet, apparaissait à certains comme incompatible avec le vœu de stabilité monastique, et de grandes voix s'élevèrent pour défendre ce point de vue. Saint Anselme, le maître vénéré de Guibert, encourageait les laïques à prendre la croix, mais réprouvait avec intransigeance le départ des moines vers les Lieux saints. Geoffroy, abbé de la Trinité de Vendôme (1093-1132), écrivant à l'abbé Eudes de Marmoutier pour le détourner de repartir vers la Terre sainte après avoir déjà «vu Jérusalem une fois», affirmait qu'en allant à Jérusalem «on ne peut nullement observer la fidélité à notre profession monastique, mais on peut la transgresser[4].» Présent au concile de Clermont, Geoffroy déclarait avoir entendu, «comme celui dont les oreilles étaient tournées vers la bouche du seigneur pape Urbain», celui-ci interdire aux moines «de faire le pélerinage». Saint Anselme, de son côté, avait opposé la même interdiction à un moine de Saint-Martin de Sées[5].

Guibert, tout en laissant deviner sa réticence, n'a pas donné d'avis sur la question. Sa rigueur n'était pas aussi extrême que celle de son maître, et nous avons vu qu'il n'avait pas systématiquement blâmé les moines et les abbés présents dans l'expédition. Mais lui, toujours si prompt à s'expliquer ou à se justifier devant ses lecteurs, comme j'ai pu le constater en étudiant sa démarche d'écrivain dans les manuscrits originaux qui ont été préservés de plusieurs de ses œuvres[6], n'a pas éprouvé le besoin de justifier son absence de la croisade. La chose devait aller de soi pour un religieux formé dès sa petite enfance, comme lui-même l'avait été par un pédagogue scrupuleux, à la discipline de la règle bénédictine. Il resta donc dans son monastère, où lui

[4] Cf. Henri de Sainte-Marie (dom), *Les lettres de saint Anselme et la règle bénédictine,* dans *Mélanges bénédictins,* 1947, p. 200; Geoffroy de Vendôme, *Œuvres,* éd. et trad. par G. Giordanengo, 1996, p. 480-481 (Lettre n°196 = *a.* 1122-1124).

[5] Cette interdiction ne figure pas dans les textes conservés du concile (cf. H. Hefele, *Histoire des conciles,* 5, 1). – Une lettre postérieure du pape, adressée au clergé de Bologne (19 septembre 1096), fait état d'une possibilité pour les moines de partir avec l'autorisation de leur abbé.

[6] Cf. M. C. Garand, *Guibert de Nogent et ses sécrétaires,* 1995.

parvenaient de loin en loin quelques échos de la prodigieuse aventure, jusqu'à l'annonce, pour employer ses propres termes, de «la gloire de notre temps»: trois ans à peine après les premiers départs, les croisés prenaient Jérusalem d'assaut, le 15 juillet 1099.

La démarche de l'écrivain

L'enthousiasme de Guibert, en apprenant la nouvelle, ne fait pas de doute. Ce fut au point qu'après avoir consacré sa plume, depuis sa jeunesse, à des ouvrages de caractère exclusivement théologique et spirituel - un traité *Sur la virginité*, un opuscule *Sur la manière de construire un sermon*, un commentaire moral sur la Genèse (*Moralia Geneseos*), des *Tropologies* (perdues) sur divers passages des Écritures -, notre moine résolut de raconter la sainte entreprise. Il s'y décida, dit-il dans sa *Préface*, «après la prise de Jérusalem, à la suite de laquelle ceux qui avaient pris part à cette glorieuse expédition commencèrent à rentrer»; mais des circonstances fâcheuses firent obstacle à sa résolution. Quelles étaient ces circonstances n'est pas très difficile à deviner. Le retour des croisés s'opéra généralement dans le courant de l'année 1100, époque à laquelle Guibert se trouvait toujours à Saint-Germer, toujours soumis à l'autorité d'un abbé, et celui-ci n'approuva probablement pas le projet. L'écrivain avait déjà rencontré de semblables difficultés avec son premier abbé, Garnier, lorsqu'il avait commencé à rédiger ses *Moralia Geneseos*[7]. Il avait continué néanmoins à travailler en cachette, mais ce qui était possible pour un commentaire exégétique, ne réclamant, outre la plume, l'encre et le parchemin, que mémoire et réflexion, n'était guère réalisable pour l'historien en quête de témoins à interroger.

Fort heureusement pour lui et pour nous, ses lecteurs aujourd'hui, deux événements favorables se produisirent bientôt. En 1104, Guibert fut élu par les religieux de Nogent-sous-Coucy, au diocèse de Laon, comme leur abbé, gagnant ainsi une certaine liberté d'action en dépit des charges qui pesaient sur lui, une liberté dont son œuvre future allait grandement profiter. Puis, quelque temps plus tard, vers 1105 ou 1106, un premier récit de la croisade fut diffusé en Occident. C'était une sorte de

[7] Cf. *Autobiographie*, p. 142-145.

rapport d'opérations, un «petit livre» rédigé par un chevalier originaire d'Italie du Sud, qui s'était croisé avec Bohémond et qui avait terminé la «route du Seigneur» avec le comte de Saint-Gilles, après la prise d'Antioche. Le texte nous est parvenu sous le titre de *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum*[8]; il relate ce que l'auteur avait pu connaître de l'expédition depuis le concile de Clermont jusqu'à la bataille d'Ascalon (12 août 1099). Ce chevalier, que l'on n'a jamais réussi à identifier, est généralement désigné comme l'Anonyme par les historiens modernes de la croisade. Guibert lut le récit et fut horrifié par la platitude du style, comme par la pauvreté de l'expression; aussi décida-t-il de le récrire dans une langue qui fût digne de la grandeur du sujet, soutenu par les encouragements d'un cercle de lecteurs fidèles, dont certains lui demandaient même de s'exprimer en vers. C'était aller un peu loin; l'abbé de Nogent se contenta d'utiliser la belle prose rimée très caractéristique de son temps, une prose que d'autres lettrés, Orderic Vital par exemple ou Gallus Anonymus, pratiquaient également[9], en y mêlant des pièces métriques: il adopta, précise M. Huygens dans l'introduction de son édition (p. 13), «le genre que nous appelons le prosimètre», sur le modèle de la *Consolation* de Boèce. De plus, faisant preuve d'un esprit critique encore bien rare à son époque, il ne se borna pas à refaire les *Gesta Francorum*; il soumit, chaque fois qu'il le put, la relation des faits que proposait son modèle à celle d'anciens croisés qui avaient vécu les événements. Il compara, compléta et vérifia à maintes reprises l'exposé sur lequel il travaillait. Lui qui appartenait à la vieille noblesse picarde, issu d'une région voisine de l'Ile-de-France et limitrophe de la Normandie, du Boulonnais, des pays flamands et de la Champagne, il lui était aisé de solliciter les témoignages les plus variés, et d'atténuer aussi, grâce à eux, le caractère par trop *méridional* de son modèle. Non qu'il ne fût conscient de ce que les personnages et les lieux dont il parlait lui étaient inconnus: s'il n'a pas éprouvé, ainsi que je l'ai observé plus haut, le besoin de se justifier de n'avoir pas participé à l'expédition, parce qu'une telle attitude lui semblait conforme à son vœu de stabilité, cette absence a éveillé des scrupules chez l'historien. Il ne

[8] Voir les éditions du texte *infra*, au chap. *Bibliographie*.
[9] Cf. B. Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, 1980, p. 218.

cesse, au long de son ouvrage, de se défendre contre l'accusation de «n'avoir pas vu», proclamant la sincérité de ses témoins: «Le récit authentique de ceux qui disent sûrement la vérité mérite d'être cru, lorsque l'on ne peut voir par soi-même» (L. IV, p. 134). César et Hirtius Pansa, historiens des guerres des Gaules, d'Espagne et d'ailleurs, avaient pris part aux guerres qu'ils ont décrites; mais lui, «retenu par d'autres fonctions, n'a puisé nulle audace dans la vision des événements», et c'est pourquoi il a «parfois usé de réserve en rapportant ce qu'on [lui] avait dit» (*Conclusion*). Faire porter son art sur des faits qui n'eussent pas été jugés vrais lui semblait inadmissible: la crainte d'être pris pour un menteur l'a constamment tourmenté.

C'étaient, en effet, ses premiers pas dans un domaine nouveau pour lui; il faut bien reconnaître que, pour un essai, ce fut un coup de maître. Doué d'un réel talent de conteur et d'une vive imagination, l'abbé de Nogent a su donner un ton épique au récit assez terne de son modèle, placer d'éloquentes harangues dans la bouche des chefs de la croisade, «s'identifier aux croisés dans leurs moments de joie et d'angoisse» et décrire les dangers de la route «comme s'il y avait été lui-même», fait observer M. Huygens (Introduction, p. 12). Il a fait du discours prononcé par Urbain II à Clermont, qu'il a reproduit «dans son esprit, sinon dans ses termes exacts» (L. II, 3), un sermon d'une envolée lyrique et d'une force de conviction émouvante; l'on ne peut qu'admirer, du reste, la qualité de ses informateurs, car sa version de l'appel du pape se rapproche beaucoup de certaines relations émanant de témoins oculaires, tels que Baudri de Bourgueil ou Robert le Moine[10].

Mais théologien il était, théologien il est resté en histoire, jusqu'à évoquer, à propos des querelles dogmatiques qui opposaient l'Église romaine aux Grecs, des questions qui sollicitaient déjà sa réflexion et devaient lui inspirer, plus tard, deux de ses écrits importants: celle de la nature de l'Eucharistie et de sa différence fondamentale avec la bouchée de pain donnée par le Christ à Judas pendant la Cène, question à laquelle fut consacré le petit traité dit *Epistola de bucella Judae data et de veritate dominici*

[10] La relation de Baudri de Bourgueil figure dans le *Recueil des Historiens des Croisades. Historiens occidentaux*, 4, p. 12-15; celle de Robert le Moine dans la même collection, 3, p. 727-730.

corporis; celle des trafics de reliques nés autour du culte des saints, qui fut le sujet du fameux *De pignoribus sanctorum*, de ton mi-polémique mi-spirituel, où l'abbé de Nogent fustigeait l'exploitation des croyances populaires par des centres religieux avides de s'enrichir[11]. Quant à la croisade, l'objectif de Guibert n'était pas d'en écrire une simple chronique, même présentée avec brio. Tous ces événements qui venaient de se produire, l'écrivain a cherché à en dégager le sens; il a pris ses distances vis-à-vis d'eux, les a triés et ordonnés pour les interpréter ensuite, en s'appuyant sur les Écritures, les Pères de l'Église ou même les auteurs de l'Antiquité classique, un champ immense auquel sa vaste culture littéraire lui donnait accès. Son regard d'exégète et de prédicateur a vu dans la réussite incroyable d'une telle expédition, dans le triomphe de cette poignée de chrétiens perdus dans «la mer des gentils», le résultat direct de l'intervention divine. Se considérant comme désigné par le Seigneur pour faire éclater ses merveilles, il a voulu montrer comment Dieu lui-même avait inspiré dès le début et dirigé jusqu'au bout les serviteurs qu'il s'était choisis[12]. Le titre qu'il a donné à son œuvre, *Dei gesta per Francos* (*Geste de Dieu par les Francs*), laisse clairement entendre qui, dans sa pensée, étaient ces serviteurs: les hauts faits de Dieu avaient été accomplis par les Français, ses compatriotes, habitants du royaume de France et descendants des anciens Francs, ce peuple qui avait su imposer son pouvoir aux Gallo-Romains et parmi lequel il était fier de se compter. Il a célébré leur vaillance, leur vivacité d'esprit, leur intelligence, tout en reconnaissant que leur supériorité sur les autres peuples leur inspirait quelque arrogance - à tel point qu'on a parlé à son propos de nationalisme, voire de patriotisme, ce qui me semble exagéré. Ce sentiment n'est pas lié, en effet, à un État ni à la personne d'un roi, mais plutôt à une «nation», au sens biblique du terme, qui désigne les peuples; Jacques Chaurand n'a pas tort quand il suggère que les Français jouaient dans cette Histoire un rôle qui rappelle celui du peuple élu dans l'Écriture sainte[13]. Ce peuple, insiste Guibert à maintes reprises,

[11] Les deux traités ont été édités récemment, à la suite du *Quo ordine sermo fieri debeat*, par R. B. C. Huygens (CCM 127, 1993).

[12] Cf. J. Chaurand, *La conception de l'histoire de Guibert de Nogent*, dans *Cahiers de civilisation médiévale*, 8, 1965, p. 381-382.

[13] *Ibid.*, p. 385.

est parti de son plein gré, à la différence de tous ceux qui l'avaient précédé depuis l'Antiquité, «sans roi, sans prince, sous la seule conduite de Dieu», pour mener une guerre sainte contre les infidèles.

Sans doute l'absence des souverains occidentaux avait-elle une explication très humaine, dans les circonstances politiques de l'époque: Philippe Ier, le roi de France, avait été excommunié pour bigamie et l'empereur germanique, Henri IV, parce que la Querelle des investitures le maintenait en guerre ouverte contre le pape, tandis que le roi d'Angleterre, Guillaume II le Roux, s'acharnait contre son clergé; par ailleurs, le pape Urbain II manifestait la ferme intention de garder le contrôle de l'expédition et de n'y tolérer d'autre autorité suprême que celle de son légat, l'évêque du Puy Adémar de Monteil, écartant même le comte de Saint-Gilles, qui s'était proposé pour exercer le commandement. Mais notre exégète ne voulut voir en tout ceci que les manifestations du dessein divin, de la Providence, en quelque sorte. De même, il attribuait à l'instabilité religieuse et politique des Orientaux l'apparition triomphante de l'Islam, et considérait les conquêtes de territoires byzantins par les forces musulmanes comme un châtiment divin qu'avaient mérité les schismatiques grecs. Mais le Seigneur ne voulut pas que l'Orient fût perdu tout entier, et c'est pourquoi il envoya les chrétiens d'Occident, restés fidèles au dogme catholique, à son secours; si bien que les horreurs perpétrées par les croisés au cours de leur progression, les massacres consécutifs aux prises de villes et, singulièrement, le pire de tous, celui des habitants de Jérusalem, sont présentées à leur tour comme le juste châtiment que Dieu avait infligé aux «gentils», coupables d'avoir persécuté non pas tellement les chrétiens indigènes que les pélerins en route vers les Lieux saints, et d'avoir profané ceux-ci de mille manières.

Cette vision théocratique de l'histoire s'accompagne d'une croyance profonde aux avertissements que les hommes recevaient du Ciel sous forme de manifestations surnaturelles diverses: si le prédicateur dénonçait les supercheries des faussaires qui se prétendaient marqués de signes divins pour mieux dénouer les cordons des bourses crédules, le théologien moral, l'apôtre de l'«homme intérieur», considérait les phénomènes astronomiques soumis à l'interprétation des astrologues, les songes prophétiques, les visions ou les agissements démoniaques comme autant de réalités mystérieuses dont il parlait sur le

même ton que des événements de la vie quotidienne. C'est un aspect de sa pensée qui appartient entièrement aux conceptions religieuses de son temps, et qui fixe les limites de ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit critique, ou l'indépendance de jugement, de Guibert. Sans doute a-t-il proclamé plus d'une fois, comme on le verra au cours des pages qui vont suivre, sa qualité de travailleur solitaire, son insouciance à l'égard de l'opinion d'autrui; sans doute a-t-il porté sur tel ou tel des acteurs de l'épopée un regard sévère, parfois cruel; sans doute s'est-il efforcé de prouver la vérité des faits qu'il a rapportés. Mais il s'est aussi estimé en droit, n'ayant trouvé aucun texte qui le renseignât sur la vie de Mahomet, par exemple, de répéter ce qu'il avait pu apprendre par «des gens bien informés», sans s'inquiéter de savoir si ces récits étaient vrais ou faux: «Car on peut en toute sécurité mal parler d'un homme dont la méchanceté dépasse de loin tout ce qu'on peut en dire de mauvais[14]». Il a défendu farouchement des princes français qui appartenaient à sa caste seigneuriale, Étienne de Blois ou Hugues de Vermandois, contre toute accusation de lâcheté; mais il a reproduit complaisamment les calomnies répandues sur les Grecs et leur souverain, le *basileus* Alexis Comnène, par les croisés. C'est en vain qu'on attendrait de ce texte l'impartialité que l'on demande, de nos jours, à un historien. Une *Histoire* telle que celle-ci, même si elle est une œuvre de réflexion, reste à sa manière un témoignage, une expression de la mentalité de son époque, ce qui n'est pas le moindre de ses intérêts.

L'ŒUVRE

Le calendrier de la composition

Guibert de Nogent, nous l'avons vu, n'était pas un chroniqueur ni un annaliste; il était peu doué pour la chronologie, a rarement daté les événements qu'il rapportait, a commis des erreurs à leur propos, et la seule fois qu'il a donné une date complète, celle du concile de Clermont[15], il s'est trompé de deux

[14] Cité par B. Guenée, *Histoire et culture historique*, p. 129.
[15] Rappelons qu'il a daté le concile de 1097 et non de 1095.

ans. Mais il adoptait volontiers le ton du mémorialiste; il parlait parfois de faits qui s'étaient passés l'*an dernier*, et de personnages dont il précisait qu'ils étaient encore vivants ou qu'ils venaient de mourir. Ainsi recueille-t-on au hasard de son exposé quelques indications précieuses qui permettent de déterminer assez exactement la période au cours de laquelle l'ouvrage fut rédigé.

Le terme de cette période est quasi certain. L'auteur, avant de conclure, a voulu raconter un dernier épisode qui s'était passé, dit-il, l'année précédente (L. VII, 49). Le sire de Tibériade, Gervais de Bazoches, avait été capturé alors par les Turcs, emmené à Damas, puis exécuté publiquement dans des circonstances dramatiques, quelques semaines plus tard. Gervais de Bazoches était originaire du Soissonnais; Guibert devait le connaître, ou connaître du moins sa parentèle. Sa capture s'était produite à la mi-mai 1108. Si l'on tient compte du délai nécessaire à la nouvelle pour parvenir en Picardie depuis la Terre sainte, on peut, sans grand risque d'erreur, placer l'achèvement de la *Geste de Dieu* dans la seconde moitié de 1109.

Des zones d'ombre subsistent autour du point de départ, du moment où l'abbé de Nogent se mit au travail. Le Livre II fournit plusieurs informations à ce sujet. La première reste vague: c'est une mention relative à l'abbé de Cluny, saint Hugues de Semur, qui le dit toujours vivant (p. 73). Saint Hugues, abbé depuis 1049, est mort le 29 avril 1109. Guibert a donc écrit son Livre II avant cette date, mais combien de temps avant? Une autre indication, plus précise, est délicate à interpréter; c'est le récit d'une discussion fort vive qui avait opposé, l'année précédente, l'abbé de Nogent à un archidiacre de Mayence. Le sujet du litige était la Querelle des investitures et la visite que le pape Pascal II avait faite au roi de France, en mai 1107, pour obtenir son soutien contre le nouvel empereur germanique, Henri V. L'archidiacre allemand avait fort peu apprécié la bonne volonté manifestée envers le pape par le roi et par le clergé français; il «vilipendait notre roi et le peuple», écrit Guibert (p. 75). Or, ce roi était encore Philippe I^er^, qui devait mourir le 29 juillet 1108, et rien, dans le récit, ne fait allusion à son décès. Faut-il en conclure que le passage en question a été rédigé avant la fin de juillet 1108? La discussion avec l'archidiacre ayant certainement pris place peu après le voyage du pape, dans les derniers mois de 1107, la chose serait tout à fait possible. Mais Philippe

I^er est encore cité deux fois au cours du même Livre II, à propos de son excommunication par Urbain II à Clermont (p.77), et comme frère d'Hugues de Vermandois (p. 97). Chaque fois, Guibert a employé la formule «le roi de France Philippe», une formule dont il se servit ensuite dans son *Autobiographie*, rédigée vers 1114-1115, pour désigner le roi après sa mort[16]. Donc, que dire? Il faut se montrer prudent, et situer la composition du Livre II vers le milieu de 1108, le Livre I ayant été rédigé quelque temps auparavant. L'auteur a travaillé vite sur cet ouvrage: on rencontre, en effet, à la fin du Livre VI (p. 227), une autre mention datable, relative à des lettres adressées par un croisé, Anselme de Ribemont, à l'archevêque de Reims Manassès II de Châtillon, «décédé voici environ deux ans (*le 18 septembre 1106*)», ce qui nous mène vers le début de 1109, au plus tard. Aussi serais-je tentée de voir une certaine coquetterie dans les plaintes de Guibert, déplorant pour l'évêque de Soissons les charges qui l'empêchaient d'écrire (p. 44); n'avoir pas mis beaucoup plus d'un an, tout au plus un an et demi (depuis les premiers mois de 1108 jusqu'à la seconde moitié de 1109), pour composer une œuvre aussi complexe est une belle performance!

1109 est aussi la date que M. Huygens (Introduction, p. 51) assigne à la réalisation du modèle destiné aux copies de l'ouvrage – l'archétype –, à partir du manuscrit de travail de l'auteur. Si l'abbé de Nogent a procédé pour sa *Geste de Dieu* comme il le fit ensuite pour ses *Moralia Geneseos*[17], cet archétype fut en même temps l'exemplaire d'hommage que l'auteur présenta au nouvel évêque de Soissons, Lisiard de Crépy (fin 1108-1126), dédicataire de son *Histoire*. L'exemplaire a disparu depuis, tout comme le manuscrit de travail de Guibert, nous condamnant à ignorer quelle fut la vie de l'œuvre après sa première mise par écrit. La perspicacité et la science de M. Huygens lui ont permis de déceler, en examinant les manuscrits conservés, quelques corrections et des additions qui ont passé dans le texte des copies, et que nous verrons au long des pages qui vont suivre. Faute de témoin original, il n'est pas possible de savoir quelle part attribuer à l'auteur. Les remaniements les

[16] Cf. *Autobiographie*, p. 61, 273, 315, 331.
[17] Cf. M. C. Garand, *Guibert de Nogent*, p. 46-47.

plus tardifs, et notamment un passage relatif aux dernières années de Bohémond et à sa mort, en mars 1111, pourraient être, selon l'éditeur, le fait de copistes informés des nouvelles d'Outremer. «Guibert», ajoute M. Huygens (Introduction, p. 11), «une fois son travail terminé, ne semble plus s'être occupé des Croisades. Dans tout le reste - considérable - de son œuvre, nulle part il ne revient sur le sujet.»

Les sources

La composition de la *Geste de Dieu* est tributaire de la façon dont l'auteur a utilisé ses sources. Comme il a été dit plus haut, le texte de l'Anonyme en constitua la base principale – mais pas la seule. Guibert a divisé son ouvrage en sept livres (le septième, beaucoup plus long que les autres, ayant été séparé en deux – L. VII et VIII – par certains manuscrits et par l'édition de dom Luc d'Achery[18]); il a commencé par exposer les causes de l'entreprise dans un Livre I qui lui est propre, avant de reprendre les *Gesta Francorum* dans les Livres II à VI et le premier tiers du Livre VII - la fin de l'ouvrage s'attachant à célébrer le caractère unique et divin de l'expédition, tout en donnant des informations sur les débuts du royaume latin de Jérusalem, prises notamment dans la chronique de Foucher de Chartres.

Voyons de plus près comment se présentent les choses:
– Le livre I est avant tout l'œuvre d'un lettré, nourri des Écritures et des auteurs de l'Antiquité, qui s'est appuyé sur une ample lecture des textes anciens pour expliquer les malheurs de l'Orient. Mais l'écrivain ne s'est pas contenté de références livresques; il a cherché, dès le commencement, à justifier les écrits des Pères et des docteurs de l'Église grâce à des témoignages directs, souvenirs personnels ou récits - souvent ragots - de pélerins qu'il avait pu recueillir. Il y a joint de larges extraits «revêtus de mots de son cru» d'un texte qui circulait en France du Nord, et notamment dans l'archevêché de Reims, à l'époque de la croisade. Ce texte, qui n'est pas daté, a fait couler beaucoup d'encre. Il se présente comme une

[18] *Venerabilis Guiberti abbatis Beatae Mariae de Novigento opera omnia* (éd. repr. dans P. L. 156, col. 679-834), 1651, p. 367-453.

lettre adressée au comte de Flandre Robert I^er^ le Frison (1081-1093) par le *basileus* Alexis Comnène (1081-1118). Le souverain décrivait en termes pathétiques la situation de Constantinople, menacée par les Turcs à chaque instant, et demandait aux chrétiens d'Occident de venir au secours de la Grèce en péril[19]. La plupart des historiens du domaine latin, au XIX^e^ siècle et au début de celui-ci, ont jugé le document apocryphe, alors que leurs collègues byzantins admettaient son authenticité, au moins pour le fond, et bien qu'il n'en subsiste aucun original grec[20]. A l'heure actuelle, on s'accorde généralement à reconnaître que la lettre émanait bien du *basileus*, certains proposant même d'y voir une adaptation latine d'un mémoire lu et commenté par des ambassadeurs d'Alexis en Occident[21]. L'abbé de Nogent, lui, n'a éprouvé aucun doute sur la sincérité de la missive, qu'il a utilisée pour démontrer la responsabilité du souverain grec dans la situation déplorable de l'Orient chrétien.

– A partir du Livre II et jusqu'au Livre VII (ch. 1-20), le texte de la *Geste de Dieu* reprend celui des *Gesta Francorum,* en y ajoutant divers compléments ; son plan épouse celui de son modèle dans le même ordre chronologique et parfois, pour certains passages, en employant les mêmes mots. Pareille fidélité laisse entendre que Guibert disposait d'un exemplaire des *Gesta,* auquel il a pu se reporter tout au long de son travail ; d'autre part, une brève comparaison des deux textes fait apparaître, dans la *Geste de Dieu,* les additions ou développements suivants[22]:

Cf. éd. Huygens, CCCM 127A, p. 19-20.

[19] Cf. P. Riant, *Alexii I Comneni Romanorum imperatoris ad Robertum I Flandriae comitem epistola spuria,* 1879. Cette édition s'appuie sur une version plus complète de la lettre, transmise notamment par la chronique de Robert le Moine.

[20] Un aperçu des premières thèses «latines» a été fourni par R. Grousset, *Histoire des Croisades,* 1, 1934, p. 1-2 ; voir la position byzantine dans A. A. Vassiliev, *Histoire de l'empire byzantin,* 2, 1932, p. 15-17.

[21] Cf. J. Richard, *Histoire des Croisades,* 1996, p. 34 ; M. de Waha, *La lettre d'Alexis I Comnène à Robert I le Frison. Une révision,* dans *Byzantion,* 47, 1977, p. 113-115 ; ce dernier auteur retarde la lettre jusqu'en 1095, ce qui ferait du destinataire le comte Robert II – une possibilité peu convaincante.

[22] Un système ingénieux de renvois marginaux dans l'édition Huygens permet de suivre de très près la correspondance des deux œuvres.

L. II 1-4 = Portrait du pape Urbain II ; sa venue en France ; le concile de Clermont et l'appel à la croisade.

6-8 = Préparatifs de l'expédition en France ; Pierre l'Ermite et la croisade populaire ; son passage en Hongrie.

15-17 = Départ des comtes de Chartres, de Normandie et de Flandre. Assemblée des grands à Paris avec le roi. Phénomènes astronomiques.

L. III 2 = Origines de Bohémond ; histoire de Robert Guiscard.

14 = Établissement de Baudouin de Boulogne à Édesse.

L. IV 15-18 = Règles morales imposées aux croisés devant Antioche.

L. VI 17 = Dernière trahison de Firûz.

22-24 = Jugement de Dieu pour Pierre Barthélemy devant Arqa ; mort d'Anselme de Ribemont.

L. VII 11-13 = Hauts faits de Godefroi de Bouillon et de son frère Baudouin.

14 = Poème à la gloire de la croisade.

15 = Portrait d'Arnoul Malecorne, élu comme patriarche de Jérusalem ; son remplacement par l'archevêque de Pise Daimbert, puis par Ebremar.

Avec la bataille d'Ascalon et ses suites (ch. 18-20) s'achevait le texte de l'Anonyme. Guibert voulut lui donner une conclusion digne de la grandeur de l'entreprise, en recherchant dans la Bible des passages qui annonçaient l'expédition et la prise de Jérusalem, en faisant appel aux oracles des astrologues orientaux, en opposant l'héroïsme des premiers croisés aux erreurs

de ceux qui les suivirent. Ainsi trouve-t-on, dans un assez grand désordre, avec des commentaires tropologiques tirés des livres de Zacharie, de l'Exode ou des Juges, le récit du pélerinage du comte de Flandre aux Lieux saints (1087), celui de l'arrière-croisade désastreuse de 1101-1102, divers compléments d'information sur la croisade elle-même et jusqu'à l'histoire, destinée à l'édification du lecteur, d'un chevalier sauvé du diable pour avoir pris la croix... autant de faits que l'abbé de Nogent avait appris, disait-il, grâce aux témoins qu'il consultait.

La découverte de Foucher de Chartres ajouta encore à la confusion qui règne dans la dernière partie du Livre VII. L'auteur se préparait enfin à conclure, quand il tomba sur cette nouvelle source narrative. L'*Historia Hierosolymitana* de Foucher de Chartres avait été terminée, dans sa première version, environ quatre ans plus tôt, en 1105[23]. Elle fournissait un récit assez complet de la croisade et des commencements du royaume de Jérusalem, vus par un témoin occulaire, puisque Foucher avait pris la croix avec Étienne de Blois qu'il avait accompagné jusqu'en Asie Mineure; il s'était attaché alors à Baudouin de Boulogne, dont il était devenu le chapelain et dont il suivit ensuite le destin.

Guibert accueillit sa trouvaille avec un déplaisir certain; la façon dont il en parle, observe M. Huygens (Introduction, p. 15-16), montre «qu'il voit en Foucher un concurrent». Il s'empressa d'introduire dans sa propre Histoire une critique acerbe de son rival, auquel il reprochait son style, jugé pompeux, son information à plus d'une occasion erronée, son manque d'esprit critique. Il lui emprunta cependant nombre de renseignements sur les circonstances de la succession de Godefroi de Bouillon et sur les premières années de règne de Baudouin I^er^ - critiques et emprunts l'ayant conduit à revenir, et parfois de façon différente, sur des événements déjà traités dans ce même Livre VII et dans les précédents. Les termes qu'il utilise pour citer l'*Histoire de Jérusalem* – «*J'ai appris* qu'un certain Foucher»..., «*On dit* que ce Foucher raconte» ..., «Foucher, *dit-on*, nie»... etc. – pourraient faire croire qu'il n'en parle que par ouï-dire. Ce n'est pas l'avis de son éditeur, qui fait très justement remarquer (Introduction, p. 15) que les emprunts à la

[23] Cf. R. B. C. Huygens, *La tradition manuscrite*, p. 38. Dans le présent travail, la chronique de Foucher a été citée d'après l'édition du *Recueil*..., 3, 1866.

chronique de Foucher sont trop précis et trop détaillés pour que Guibert ne l'ait pas lue, et qui voit dans ces formules «une figure de style pour se distancer de Foucher». S'il a bien lu le récit dont il s'inspire, je ne pense pas, cependant, que l'abbé de Nogent ait eu à sa disposition un exemplaire de l'ouvrage, comme ce fut le cas pour les *Gesta Francorum*: certaines confusions dans les références, des fautes parfois graves d'interprétation, ne peuvent guère s'expliquer que par un texte cité de mémoire.

Notons encore, pour conforter la critique ou compléter l'information, le recours à plusieurs lettres adressées par des croisés, depuis la Syrie, à l'archevêque de Reims Manassès II (1096-1106): deux d'entre elles, déjà citées plus haut, émanaient du sire de Ribemont, Anselme, tué devant Arqa: originaire du Laonnois, il avait sans doute connu Guibert avant son départ; deux autres missives avaient été écrites par un parent des frères de Boulogne, Baudouin de Bourcq, qui devait succéder à son cousin Baudouin en tant que comte d'Édesse, puis de roi de Jérusalem[24]. Selon l'usage qu'il n'a cessé de revendiquer et qu'il avait déjà suivi pour la lettre d'Alexis Comnène et le discours d'Urbain II, Guibert a récrit ces textes avec ses propres termes en les insérant dans son exposé.

Chroniques de l'Anonyme et de Foucher de Chartres, lettres envoyées d'Orient, tel est donc l'essentiel des sources écrites contemporaines auxquelles l'abbé de Nogent fit appel pour rédiger son Histoire. Eut-il vent de la *Chanson d'Antioche*? On ne peut l'affirmer, car il ne la cite pas; mais il convient d'observer que le fameux épisode des Tafurs, ces vagabonds qui accompagnaient les croisés, vivaient dans un dénuement volontaire et furent accusés – non sans raison, semble-t-il – d'anthropophagie, ne figure, hors de la *Geste de Dieu*, que dans le poème de Richard le Pélerin[25].

[24] Les lettres d'Anselme de Ribemont ont été analysées par P. Riant, *Inventaire critique des lettres historiques des Croisades*, dans *Archives de l'Orient latin*, 1, 1884, n° 97 et 110; elles ont été publiées notamment par H. Hagenmeyer, *Epistolae et chartae ad Historiam primi belli sacri spectantes*, 1901, n° VIII et XII. – Celles de Baudouin de Bourcq, dont le texte n'a pas été retrouvé, figurent dans l'*Inventaire critique* de P. Riant, n° 118 et 157. Sur l'accession de ce Baudouin au trône de Jérusalem, voir J. Richard, *Les Croisades*, p. 91-93.

[25] Cf. S. Duparc-Quioc, *La Chanson d'Antioche*. 2. *Étude critique*, 1978, p. 210-211; voir aussi A. Hatem, *Poèmes épiques des Croisades*, 1932, p. 195-197.

Quant à ses «témoins véridiques», aux interlocuteurs sans doute nombreux dont Guibert a sollicité les souvenirs, il les a cités ou utilisés sans les nommer.

Autant de sources qui furent, en quelque sorte, repensées par Guibert à la lumière de ses très vastes lectures. L'analyse minutieuse à laquelle s'est livré son éditeur a mis en évidence une véritable imprégnation du texte par des réminiscences tant scripturaires que patristiques, ou tirées des écrivains de l'Antiquité classique. La traduction ne peut en rendre compte avec la même finesse, obligée qu'elle est de se limiter aux citations, réelles ou approximatives. Il faut souligner pourtant que l'Ancien et le Nouveau Testaments sont omniprésents; que les auteurs chrétiens de l'Antiquité tardive, saint Jérôme et saint Augustin, Grégoire le Grand, saint Ambroise, Prudence, Boèce ou Sidoine Apollinaire ont fourni bien des termes et des expressions; que Guibert a fait appel, pour les affaires d'Orient, à l'*Epitoma* des *Histoires philippiques* de Trogue Pompée composée par Justin, comme aux *Getica (Histoire des Goths)* de Jordanès et au *Recueil de curiosités* de Solin; qu'il s'est inspiré des grands prosateurs, Cicéron ou Tertullien, d'historiens tels que Salluste, Suétone, César ou Valère Maxime, et bien entendu de poètes (Virgile, Ovide, Horace, Lucain, Juvénal ou Stace) et même d'auteurs dramatiques (Térence ou Plaute). Œuvre de lettré, pourtant si vivante, cette Histoire témoigne, presque à chaque ligne, de la conscience aiguë qu'avait l'auteur de son «savoir», avec une coquetterie qu'il ne parvient pas toujours à cacher sous le manteau d'une fausse humilité.

Le traitement du sujet

Il n'est pas question de refaire ici le récit de Guibert, qui se suffit pleinement à lui-même; mais il n'est pas sans intérêt de confronter ce récit avec les circonstances qui ont provoqué la croisade, accompagné son déroulement et permis son succès final, afin de mieux comprendre ce que savait ou ne savait pas l'auteur, et quels étaient ses partis-pris.

A l'heure où les Occidentaux s'étaient persuadés, sur la foi de rumeurs répandues par les émissaires de Constantinople ou colportées par des pélerins revenant de Jérusalem, que les chrétiens faisaient en Orient l'objet d'une véritable persécution de la part des envahisseurs turcs, le trait de génie d'Urbain II fut de joindre

les souffrances des pélerins à celles des chrétiens indigènes, et de transformer en une guerre sainte, destinée à chasser les infidèles de Jérusalem, berceau de la chrétienté, le projet avorté de Grégoire VII (1074), qui n'envisageait officiellement qu'une expédition des vassaux du Saint-Siège au secours de l'Empire byzantin. Car le courant qui portait les chrétiens vers les Lieux saints n'avait cessé de s'amplifier depuis le IX^e^ siècle, époque où l'idée s'était accréditée que le pélerinage lavait de tous les péchés ; et le «mouvement de paix» du XI^e^ siècle érigeait en devoir pour les chevaliers de défendre le peuple chrétien contre ses agresseurs[26].

Tels sont les points sur lesquels Guibert a insisté dans sa relation du discours de Clermont ; il n'y cite même pas les chrétiens d'Orient parmi les victimes des Turcs, à la différence des autres chroniqueurs qui ont traité du même sujet. Il considérait, nous l'avons vu, que les Orientaux étaient les premiers responsables de leurs malheurs, et il a ironisé sur le *basileus* «harcelant le pape de ses prières», alors que celui-ci était «bien plus ému par le péril qui menaçait l'ensemble de la chrétienté», notamment en Espagne, exposée «aux incursions des Sarrasins» (L. II, p. 74). Par cette phrase, l'historien du XII^e^ siècle rejoint l'analyse des historiens modernes de l'Église: ceux-ci ont souligné l'impression produite sur l'esprit d'Urbain II par la simultanéité des progrès des Seldjouqides en Orient et de l'invasion des Almoravides débarqués en Espagne, qui avaient infligé au roi de Castille Alphonse VI la terrible défaite de Zalacca (25 octobre 1087), bloquant pour un temps la *Reconquista*[27].

D'autres arguments avancés par l'abbé de Nogent – le thème de l'Antéchrist, cher aux prédicateurs populaires ; la multiplication des phénomènes célestes – ont beaucoup contribué, selon lui, à soulever les foules. De là ces départs massifs de pauvres gens, paysans et vagabonds, menés par des chefs irresponsables tels que Pierre l'Ermite, et qui ont inspiré à Guibert des pages sévères autant que désolées. Il a longuement décrit leurs errances et leurs folies, leurs crimes et leur échec final, dans un but à la

[26] Pour un état d'ensemble de la question, voir l'excellent résumé de C. Morrisson, *Les croisades*, 1969/1994, ainsi que la bibliographie commentée de l'ouvrage récemment paru de J. Richard, *Histoire des Croisades*.

[27] A. Fliche et V. Martin, *Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours*, 8, 1950, p. 269-278.

fois moral et politique. Il voulait montrer que cette expédition populaire fut non seulement inutile, mais qu'elle contribua à «donner plus d'audace aux Turcs».

Car il n'est jamais entré dans les intentions du pape de mettre en branle un monde de paysans fanatisés. Il voulait rassembler une armée de chevaliers aguerris dont l'Église prendrait la tête, et c'est en cet objectif que l'abbé de Nogent a vu une inspiration divine des événements.

Ce fut une entreprise par bien des aspects tout à fait originale. Urbain II, écrit Guibert, «manifesta toute sa grandeur d'âme dans l'essor qu'il sut lui donner, et le monde entier en fut saisi de stupeur» (L. II, 1). Guerrière dans ses buts, elle était aussi un pélerinage. Les participants faisaient vœu de partir, un vœu symbolisé par la croix en tissu qu'ils cousaient sur leurs vêtements; ils étaient *crucesignati*, «marqués de la croix», et ne pouvaient se dédire, sous peine d'excommunication; ils bénéficiaient d'une indulgence plénière pour leurs péchés, jusqu'aux plus graves[28]. Le voyage de Jérusalem tenait lieu de pénitence à ceux qui l'effectuaient après s'être confessés et avoir reçu l'absolution; leurs familles et leurs biens étaient protégés par l'Église, qui frappait d'anathème ceux qui s'en prendraient à eux. La conséquence en fut que cette *milice du Christ* – cet *ost du Seigneur*, comme l'appelaient les contemporains, assimilant la prise de la croix au service vassalique dû à un suzerain pour sa défense et celle de sa seigneurie[29] – se trouva encombrée d'une masse de non-combattants, des hommes et des femmes de tous âges, et même des enfants. C'est un aspect des choses qui n'apparaît qu'assez confusément dans le récit de Guibert, où ceux «qui chantent la guerre sans vouloir y prendre part» sont mis en relation directe avec les bandes de Pierre l'Ermite, les contingents suivants n'étant formés que de guerriers. En réalité, les «pauvres gens» ne sont pas tous partis avec Pierre et ses émules; bon nombre d'entre eux ont accompagné les armées des barons, et leur présence a pesé d'un poids très lourd sur les chefs de l'expédition, obligés de prendre soin de ces multitudes, de les défendre, de les nourrir. Si Guibert en a tenu compte dans les peines et les

[28] Cf. J. Richard, *L'Esprit de la croisade*, 1969, p. 11.

[29] Le terme de *croisade* n'est apparu que beaucoup plus tard, vers le milieu du XIII[e] siècle.

lenteurs de la route, il a évité de dire ce dont son modèle, l'Anonyme, ne parle pas non plus: le rôle déterminant que jouèrent ces pauvres pélerins lorsqu'à deux reprises, au moins, après la prise d'Antioche et à la fin du siège d'Arqa, ils obligèrent les princes à renoncer à leurs ambitions personnelles pour repartir vers Jérusalem.

Combien étaient-ils? s'est demandé Guibert au début de son ouvrage. La réponse qu'il a donnée à sa question, pour être plus modeste que celle qu'il reprochait à Foucher de Chartres (six millions d'individus!), n'en est pas moins inacceptable: cent mille chevaliers auraient combattu sous les murs de Nicée, sans compter la foule des hommes de pied et des serviteurs. En l'absence de tout document administratif conservé, comme de dénombrements crédibles chez d'autres chroniqueurs, les historiens modernes sont bien en peine de s'accorder sur des chiffres; depuis Ferdinand Lot, qui proposait environ six à sept mille chevaliers, jusqu'à Jonathan Riley-Smith (un peu plus de quarante mille hommes devant Nicée, dont quatre mille cinq cents chevaliers) ou Jean Favier (cinquante mille hommes rassemblés à Constantinople, mais sur ce nombre, combien de combattants?), tous avouent leurs doutes. «Il est plus simple de dire», écrivait Ferdinand Chalandon, «que nous n'avons aucun moyen d'évaluer les chiffres[30]. »

Et cet Ost du Seigneur n'était pas un ensemble homogène: chacun de ses contingents, partis en ordre dispersé, avait son organisation, ses règles et n'obéissait qu'à ses chefs. On y parlait toutes sortes de langues, ce qui ne facilitait pas les échanges: «Si quelque Teuton ou quelque Breton m'interrogeait», témoigne Foucher de Chartres (*Recueil*, 3, p. 336), «j'étais incapable de répondre à l'un ni à l'autre... Mais, malgré nos différences de langues, nous étions unis comme des frères dans l'amour de Dieu.» Il est certain que ces groupes disparates, qui se comprenaient mal et ne s'entendaient guère, ont partagé la volonté tenace d'aller au terme du «voyage» et de remplir leur

[30] Voir F. Chalandon, *Histoire de la première croisade jusqu'à l'élection de Godefroy de Bouillon*, 1925, p. 112; F. Lot, *L'art militaire et les armées au Moyen Age*, 1, 1946, p. 129-130; J. Riley-Smith, *The Atlas of the Crusades*, 1990 (trad. française par G. Cantoni, 1996); J. Favier, *Dictionnaire de la France médiévale*, 1993, p. 224. – Voir aussi le chapitre très pertinent de J. Heers, "Une armée ou un peuple en marche?", dans *Libérer Jérusalem. La première croisade. 1095-1107*, 1995, p. 151-161.

vœu ; les combattants, ces «hommes de fer» qui impressionnaient si fort Grecs et musulmans, ont fait preuve, dans les batailles, d'une cohésion et d'une discipline de mouvements qui ont assuré leur victoire finale sur des adversaires beaucoup plus nombreux. Guibert reconnaît tout celà ; parlant des croisés, il dit «les nôtres», sans distinguer les différentes nations ; il a montré les chefs tenant conseil avant de prendre toute décision importante. Mais il s'est peu étendu sur les conflits qui agitaient la «menue gent», dont il comprenait mal la diversité des causes ; il confondait tout le monde dans une entité vague, le «peuple avide de nouveauté», influençable, sensible aux rumeurs. Il ne s'est soucié que des querelles entre les princes.

Qu'en était-il des forces en présence en Orient? La croisade ne fut pas une affaire simple, que l'on pût réduire à l'affrontement de deux camps, chétiens contre musulmans. Des tensions multiples – rivalités, oppositions d'intérêts, vieilles haines jamais éteintes – régnaient à l'intérieur de chaque camp. Chez les chrétiens, depuis que les Grecs avaient refusé officiellement, par la voix du patriarche de Constantinople Michel Cerularios, de reconnaître la primauté du pape et de se conformer au rituel latin (1054), la rupture était consommée entre les deux Églises, celle de Rome et celle de Byzance[31]. Il suffit de lire la longue liste des griefs théologiques et liturgiques que Guibert, avocat passionné de la cause catholique, énumère contre les Grecs ; il suffit de prendre connaissance de la somme des erreurs qu'il reproche aux orthodoxes, pour mesurer la gravité du schisme, aggravé encore d'une connotation politique, puisque le *basileus* agissait comme chef religieux auprès du patriarche. D'autant que les divergences en matière de croyance s'accompagnaient d'une méconnaissance totale des peuples les uns par les autres. Le raffinement de la civilisation byzantine éveillait la méfiance des rudes chevaliers occidentaux, épris de chasse et de prouesses guerrières ; ils n'avaient que mépris pour «ces petits Grecs efféminés, les plus lâches des hommes», dont ils craignaient les ruses et la traîtrise ; parlant du *basileus* Alexis, Guibert ne cesse de le

[31] Pour une première approche de la question byzantine à l'époque de la première croisade, voir A. A. Vassiliev, *L'Empire byzantin*, 1, p. 307 sq, et 2, p. 1-50 ; F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis Comnène*, 1900.

dépeindre comme un fourbe, «le pire ennemi des nôtres», prêt à tout pour nuire aux croisés latins, jusqu'à s'allier contre eux avec les Turcs. De leur côté, les Byzantins considéraient «les Francs», ainsi qu'ils les appelaient sans distinction d'origine, comme des barbares violents et cupides, dont on obtenait ce que l'on voulait, aux dires d'Anne Comnène, la fille d'Alexis[32], à condition d'y mettre le prix. Un exemple montrera, mieux qu'un long commentaire, l'état d'esprit des uns à l'égard des autres. Parlant de la mésaventure survenue au frère du roi Philippe Ier, Hugues de Vermandois, qui débarqua en petit équipage à Durazzo et fut capturé par les Byzantins, vers la fin d'octobre 1096, Guibert reproche au prince son inconséquence, pour avoir pris la mer sans attendre le gros des troupes. «Il aurait dû penser», ajoute notre auteur, «que la perspective de voir débarquer tant de gens... ferait trembler la Grèce entière sur ses bases, et que le frère du roi de France avait un prestige immense aux yeux des étrangers» (L. II, 19). A propos du même événement, Anne Comnène ironise sur ce prince «orgueilleux comme Novat de sa fortune et de sa noblesse» (*Alexiade*, X, 7); ce prince qui s'était annoncé à l'*autocrator* par des messages ridicules, alors que le frère du roi de France n'était jamais qu'un chef de barbares et qu'il avait, de surcroît, perdu sa flotte dans une tempête en traversant l'Adriatique.

Les Byzantins appréciaient pourtant deux qualités chez «les Francs»: leur vaillance et leur science de la guerre. Et c'est pourquoi, dans la période de décadence qui avait suivi la mort de Constantin IX Monomaque (1042-1055), alors que des révolutions de palais faisaient et défaisaient les empereurs et que les structures administratives, y compris celles de l'armée, s'en trouvaient gravement désorganisées, les souverains grecs prirent l'habitude de s'adresser à l'Occident pour recruter des mercenaires; ceux-ci devaient leur permettre de contenir les pressions extérieures qui menaçaient leurs territoires, en Asie Mineure du fait des Seldjouqides après la défaite de Mantzikert, dans les Balkans par suite des incursions des Petchénègues et des Coumans, tribus d'origine turque établies sur le Danube inférieur. Alexis Comnène, parvenu au pouvoir dans les mêmes conditions que

[32] Anne Comnène, *Alexiade. (Règne de l'empereur Alexis Ier Comnène, 1081-1118)*, éd. et trad. fr. par B. Leib, 1937-1976, 3 vol.

ses prédécesseurs, et qui avait trouvé une situation quasi désespérée tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'Empire, ne fit pas autre chose. Bien qu'il eût à se plaindre des Normands de la maison d'Hauteville, établis en Italie du Sud et qui firent campagne contre lui jusqu'en Macédoine entre 1081 et 1085, Alexis ne se découragea pas ; il continua ses appels au pape, avec lequel il négociait sans grand succès la fin du schisme, ainsi qu'à d'autres princes, pour obtenir des troupes de secours. La fameuse lettre au comte de Flandre dont il a été question plus haut était une demande de ce genre. «Alexis avait demandé des mercenaires», écrit A. Vassiliev (t.2, p. 38). «On lui répondit par l'envoi de croisés.» Cette réponse disproportionnée – car Byzance n'avait jamais appelé à la croisade, et le *basileus*, préoccupé du sort de ses États, se souciait fort peu alors de la défense des Lieux saints – fut à l'origine du malentendu qui naquit, dès le début, entre les alliés potentiels sur les buts de l'expédition. Les croisés avaient fait vœu de délivrer Jérusalem et non de se mettre au service de l'empereur grec, chrétien sans doute mais schismatique, auquel ne les liait aucun engagement ; ils comptaient plutôt sur son aide pour les transporter et les ravitailler. Le *basileus*, lui, entendait bien utiliser au mieux de ses intérêts ces foules de combattants et de pélerins qu'il voyait arriver sans aucun enthousiasme. Mis en garde par les excès de la croisade populaire – à laquelle il donna pourtant, n'en déplaise à Guibert, un accueil et un soutien généreux –, il voulut obtenir des garanties des barons francs. Il leur demanda, écrit sa fille Anne (*Alexiade*, X, 7), «de devenir ses hommes liges en prêtant le serment habituel aux Latins.» C'était en quelque sorte un hommage anticipé, dont le serment de fidélité s'accompagnerait de la promesse de rendre au *basileus* les anciennes villes et provinces byzantines que les croisés auraient à reconquérir pour parvenir jusqu'à Jérusalem. La réponse des barons occidentaux fut diverse. Hugues de Vermandois, conduit à Constantinople avant les autres et appâté par l'espoir de recevoir une large récompense, s'exécuta volontiers ; mais les Lotharingiens, qui atteignirent la ville impériale le 23 décembre 1096, opposèrent d'abord une fin de non-recevoir aux avances du souverain. Godefroi de Bouillon était vassal de l'empereur germanique ; il ne voulait pas d'autre suzerain et considérait, en outre, cet hommage comme contraire à son vœu. Le conflit, ponctué de coupures du ravitaillement par les Grecs et d'affrontements armés, se

prolongea pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce que Godefroi et les siens, qui n'étaient pas alors en position de force, dussent se résigner à prêter les serments demandés au cours d'une cérémonie solennelle. Le comte de Flandre, qui venait d'arriver, se joignit à eux et Bohémond fit de même quelques jours plus tard. Seul, le comte de Saint-Gilles se montra intraitable, refusant d'aller au-delà d'un engagement de non-préjudice, formule qui avait cours en Languedoc.Tout cet épisode, visiblement peu glorieux pour ses compatriotes aux yeux de Guibert, n'a été traité par lui que de façon évasive ; il a blâmé le comte de Vermandois et déploré l'action des autres, sans utiliser du reste le terme d'*hommage*, dont il ne se sert que pour le comte de Toulouse qui l'avait refusé. Il a insisté sur un seul serment, celui que fit Alexis aux croisés «de venir avec eux à la tête de son armée».

Aucun de ces serments ne fut tenu au delà de la prise de Nicée, rendue au *basileus* par sa garnison turque. Alexis Comnène se fit ensuite représenter par un corps d'armée aux ordres de l'un de ses meilleurs généraux, Tatikios, et se consacra à la reconquête de ses provinces occidentales d'Asie Mineure. Il ne devait jamais rejoindre la croisade, que Tatikios quitta lui-même pendant le siège d'Antioche, dans des conditions ambiguës. Cette absence, qui ralentit l'entreprise et faillit en compromettre la réussite, servit de justification aux croisés pour garder leurs conquêtes syriennes. Des accusations de traîtrise furent lancées de part et d'autre, et le contentieux pesa longtemps sur la présence chrétienne en Proche-Orient.

Un troisième élément du camp chrétien est plus difficile à cerner. Ce sont les populations locales que rencontrèrent les croisés dans leur marche à travers l'Anatolie et la Syrie. La plupart appartenaient à des confessions monophysites, ou issues de l'arianisme ou du manichéisme, considérées comme hérétiques par les orthodoxes, de même que par les catholiques. Leurs villes et leurs campagnes avaient été reprises aux Arabes par les Byzantins vers la fin du X^e^ siècle, puis conquises par les Seldjouqides ; traités avec tolérance par les Arabes, ces chrétiens avaient été cruellement persécutés par l'Église de Constantinople. Certes, la domination turque était dure, mais ils craignaient, presque autant que son maintien, le retour du pouvoir byzantin. Les Latins, en revanche, n'éveillaient aucun mauvais souvenir parmi eux ; aussi les croisés, contraints par les circonstances à pactiser, furent-ils généralement bien accueillis, surtout dans les régions

habitées par des Arméniens, où la présence turque était plus clairsemée qu'ailleurs. En Syrie, ce fut plus difficile ; pris en tenaille entre les combattants, les indigènes attendaient, pour se manifester, de savoir qui l'emporterait des Francs ou des Turcs, jouant double jeu à l'occasion. C'était un crime impardonnable contre Dieu aux yeux de Guibert: ces «gens perfides», dit-il à plusieurs reprises, méritaient les mêmes châtiments que «les gentils». Il n'a pas voulu, ou pas su, voir quel utile soutien les groupes chrétiens, et spécialement les Arméniens, avaient apporté aux progrès de la croisade.

La discorde régnait aussi dans le camp musulman. Guibert l'a pressenti, mais, trop mal informé pour appréhender la complexité des causes qui dressaient les uns contre les autres, il n'en a donné qu'une analyse approximative, souvent inexacte[33]. Il a vu juste en distinguant deux puissances antagonistes face aux croisés, les Turcs et l'«empire de Babylone». Mais, pour lui, cet empire de Babylone correspondait à l'ensemble du monde arabe, prolongeant l'antique empire assyro-babylonien dans la plus grande partie de l'Orient avant d'être dépossédé de ses territoires par les Turcs, nouveaux Parthes établis au cœur de la Perse, sur le plateau du Khorassan. On sait qu'en réalité, l'*émirat de Babylone* des textes médiévaux tenait son nom de l'antique place forte romaine d'Égypte, sur l'emplacement de laquelle les Arabes avaient oonstruit Fustât, puis le Caire. A partir de 969, une dynastie venue du Maghreb, les Fâtimides, avait pris possession de la région du Nil, formé un nouvel État qui englobait la Palestine et la Damascène, et fondé le khalifat dissident du Caire, shi'ite, qui s'opposait au khalifat sunnite de Bagdad. Celui-ci, tenu par les Arabes Abbâssides, représentait l'autorité suprême de l'Islam, bien qu'il fût alors sous la tutelle de vizirs persans, eux-mêmes shi'ites. L'intervention des Seldjouqides (1055) modifia complètement l'équilibre des forces. Les Seldjouqides, convertis à l'Islam sunnite, chassèrent les Perses de Bagdad, firent alliance avec le khalife et reçurent de lui, pour leur chef, le titre de sultan avec la mission de faire triompher partout l'orthodoxie sunnite. Ce

[33] Pour une approche de l'histoire de l'Islam dans le Proche-Orient avant et pendant la croisade, voir D. Sourdel, *Histoire des Arabes,* 1976 ; R. Grousset, *Les Croisades,* 1, p. I-LXII.

n'est pas ici le lieu de reprendre l'histoire des conquêtes seldjouqides. Rappelons seulement qu'après la mort (1072) du sultan Alp Arslan, le conquérant de l'Arménie et le vainqueur de Mantzikert, ses fils, le nouveau sultan Malik shah et Tutush, achevèrent de se rendre maîtres, avec leur cousin Sulaîman ibn-Qutulmish, de la Syrie et de l'Asie Mineure jusqu'à la mer de Marmara, de la Perse et de la Palestine, d'où ils chassèrent les Fâtimides (1071-1077). Mais c'était un empire fragile, miné par des rivalités multiples. Tutush, qui s'estimait lésé bien qu'il se fût attribué Damas et qu'il eût placé des fidèles à lui, les Ortoqides, au gouvernement de Jérusalem, entra en guerre contre Sulaîman, fondateur du sultanat de Roum en Anatolie, avec Nicée pour capitale; après avoir pris Antioche (1085), Sulaîman disputa la possession d'Alep à Tutush, trouvant la mort dans la bataille (1087). La succession de Malik shah, en 1092, donna lieu à de nouveaux affrontements; l'héritier du sultanat, Barkiyâruk, homme faible et insouciant, vit se dresser contre lui ses frères et son oncle Tutush, qu'il dut combattre. Tutush, cette fois, fut vaincu et tué à Ray, près de Téhéran, le 26 février 1095. Selon l'historien anglais Hamilton Gibbs, la bataille de Ray «décida du sort de la première croisade[34]». Au moment de l'arrivée des croisés, en effet, un «fossé de sang» séparait les Seldjouqides de Roum, soumis au fils de Sulaîman, Qilij Arslan, de ceux de Syrie et de Perse; le même fossé s'était creusé entre les fils de Tutush, le malik (*roi*) d'Alep, Ridwân, et celui de Damas, Duqâq, et leur cousin Barkiyâruk; de plus, Ridwân et Duqâq étaient rivaux; l'émir d'Antioche, Yâghi Siyân, pour avoir voulu jouer l'un contre l'autre, s'était brouillé avec les deux. Enfin, le Nord de la Cappadoce se trouvait aux mains d'une autre famille turque, les Dânishmendites, qui ne dissimulait pas ses propres ambitions. Bref, les croisés furent aux prises avec des adversaires divisés, qui montraient la plus mauvaise volonté à se prêter assistance quand ils ne refusaient pas carrément de le faire. Affrontés en ordre dispersé, ces adversaires se firent battre les uns après les autres; malgré des circonstances extrêmement difficiles, malgré leur infériorité numérique, les chrétiens furent partout vainqueurs jusqu'à Antioche.

Les déboires des Turcs inspirèrent à Al-Afdal, le tout-puissant vizir du Caire, le projet de recouvrer sur eux la Palestine; il

[34] Cité par R. Hill, *Gesta Francorum*, Introd., p. XXVI.

chercha même à s'allier contre eux avec les chrétiens, mais la négociation n'aboutit pas[35]. Les Fâtimides entrèrent seuls en campagne et reprirent Jérusalem (26 août 1098), tandis que les croisés s'attardaient à Antioche. Pareille action de guerre contre des coreligionnaires, même de confession opposée, face à une armée chrétienne, témoigne avec éclat des fractures qui morcelaient à cette époque le Proche-Orient musulman ; elle confirme aussi le jugement de certaine historiens arabes, al-Athir par exemple, qui ne voyaient pas dans la croisade une guerre sainte, mais une guerre de conquête comme les autres. Les Turcs n'intervinrent pas dans la dernière phase de la croisade, leurs alliés sunnites non plus. Pendant le siège de Jérusalem, écrit Guibert, «les nôtres n'eurent à combattre que les Sarrasins (= les Fâtimides)» (L.VII, 3). La neutralité des petits émirs de la région, peu soucieux de risquer leurs États dans l'aventure, s'ajoutant à la non-intervention turque, la garnison de Jérusalem fut abandonnée à elle-même pour se défendre ; et c'est probablement la circonstance qui décida du succès final de croisés à bout de forces, mais galvanisés par la proximité des Lieux saints dont ils avaient tant rêvé.

Des alliances se renouèrent entre les princes de l'Islam, lorsqu'il devint évident que les Francs allaient rester, lorsqu'un État chrétien naquit à Jérusalem. Après le départ de la majorité des pélerins, rentrés dans leurs foyers leur vœu accompli, c'était pourtant une bien petite communauté qui assurait la garde des Lieux saints: on a parlé de trois cents chevaliers, de deux mille piétons, avec un nombre indéterminé de clercs[36]. Ils ne pouvaient plus compter sur l'aide des Byzantins ; ils manquaient cruellement de chevaux ; et les forces hostiles qui les entouraient les contraignirent d'abord à une guerre perpétuelle. La situation ainsi créée devait imposer au nouvel État son statut définitif. Et c'est le point sur lequel les silences de notre auteur deviennent aussi éloquents que ce qu'il dit. Car deux options s'offraient: celle, selon les propres termes de Guibert, de «confier le soin des affaires temporelles à une administration royale» (L.VII, 15) ;

[35] Il semble que se soit joué un jeu de dupes entre les parties, jeu compliqué encore par l'intervention en sous-main du *basileus* Alexis Comnène, qui incitait les Égyptiens à ne pas donner suite aux promesses qu'ils auraient faites aux croisés.

[36] Cf. J. Richard, *Le royaume latin de Jérusalem*, 1953, p. 29-30 ; J. Heers, *Libérer Jérusalem*, p. 240.

ou celle de créer à Jérusalem une principauté ecclésiastique, partant du fait que la Terre sainte était patrimoine de l'Église au même titre que les États pontificaux, et devait donc être gouvernée par son patriarche. Nombre de membres du clergé soutenaient cette solution; elle ne fut pas retenue d'abord, faute d'un candidat de valeur suffisante après la disparition d'Adémar de Monteil. Un prince laïc, Godefroi de Bouillon, fut désigné pour gouverner la Ville. Mais l'arrivée à Jérusalem, en fin décembre 1099, de l'archevêque de Pise Daimbert, investi par Pascal II des pouvoirs de légat et soutenu par une escadre de cent vingt galères, remit le statut en question. Daimbert, homme énergique et capable, «l'une des plus fortes personnalités du temps», selon René Grousset[37], fit casser l'élection, jugée irrégulière, du patriarche en titre et se fit élire à sa place. Puis il mit tout en œuvre, sans trop de scrupules sur le choix des moyens, pour devenir le seul maître, au temporel comme au spirituel. Il faillit y réussir avec Godefroi de Bouillon; mais, celui-ci mort, il ne parvint pas à empêcher son frère Baudouin de recueillir la succession et d'imposer définitivement la formule d'un royaume laïque. C'était la seule formule viable, dans l'état d'insécurité permanente où vivait la communauté chrétienne. Guibert n'en a jamais ouvertement prôné d'autre; parlant de Godefroi comme de Baudouin, il n'a cessé d'insister sur la «pénible charge» que représentait, «plutôt qu'un honneur», la royauté pour celui qui avait à «tenir en respect les forces immenses des gentils». Et pourtant, l'homme d'Église en lui devait être favorable à la création d'un État théocratique en Terre sainte: pour quelle autre raison se serait-il montré si discret à l'égard de Daimbert, dont il ne parle, peu souvent du reste, qu'avec un grand respect, et dont il ne rapporte aucune des basses manœuvres? C'est un cas, semble-t-il, où le penseur politique a pris, chez lui, le pas sur le théologien.

LA SURVIE DE L'ŒUVRE

A la même époque et pour les mêmes raisons que l'abbé de Nogent, deux autres écrivains entreprirent, comme lui, de refaire les *Gesta Francorum* de l'Anonyme.

[37] *Les Croisades*, 1, p. 100.

L'un était l'évêque de Dol, Baudri de Bourgueil, qui jouissait d'une grande réputation de poète et d'hagiographe parmi ses contemporains. Il composa vers 1108 une *Historia Jerosolimitana* destinée à remplacer, expliquait-il dans sa préface, un «petit livre» excessivement rustique et inculte - «petit livre» qui n'était autre que les *Gesta*. Baudri introduisit au début de son œuvre une relation du concile de Clermont, auquel il avait assisté; ce fut la seule innovation d'un texte qui se bornait à reproduire sur le mode grandiloquent, avec nombre de périphrases et de réminiscences antiques, son modèle dans les mêmes limites chronologiques (depuis le concile de Clermont jusqu'à la bataille d'Ascalon). L'*Histoire* de Baudri connut un vif succès. Ce fut au point que Vincent de Beauvais en recopia plus tard, vers 1257, des passages entiers dans son *Speculum historiale* (*Miroir historial*).

Le second historien, Robert le Moine, ancien moine de Saint-Remi de Reims et de Marmoutier, vivait retiré dans le prieuré de Senuc (Ardennes) après une expérience malheureuse en tant qu'abbé de Saint-Remi. Il se mit au travail à la demande de l'abbé Bernard de Marmoutier, qui avait été son supérieur et qui souhaitait le voir «polir et orner» le «texte inculte» de l' Anonyme. Bernard mourut en 1107, et c'est aux environs de cette date que Robert commença à rédiger, lui aussi, une *Historia Hierosolimitana* qui couvrait la même période que les *Gesta Francorum* et que l'*Histoire* de Baudri de Bourgueil. Comme celui-ci, il donna en tête de sa chronique un compte rendu du concile de Clermont, dont il avait été, lui aussi, témoin; mais il modifia peu son modèle, sinon pour y ajouter un certain nombre de discours et quelques notations personnelles. Nous avons vu ci-dessus qu'il y joignit une copie de la lettre d'Alexis Comnène, plus complète que la version abrégée par Guibert. L'*Histoire de Jérusalem* fut très lue, de son vivant comme après la mort de Robert. Il en subsiste une centaine de manuscrits, et l'on sait qu'elle inspira notamment, vers 1190, le réviseur de la *Chanson d'Antioche*, Graindor de Douai[38].

Guibert n'a jamais rien su d'une pareille concurrence; les trois refontes des *Gesta Francorum*, effectuées simultanément, ont poursuivi des existences indépendantes. Fut-ce pourtant le succès des deux autres qui exerça une influence négative sur celui de la *Geste de Dieu ?* Il est assez surprenant de constater que l'œuvre de

[38] Cf. S. Duparc-Quioc, *Étude critique*, p. 208-209.

Guibert, la plus originale des trois et la plus riche en additions au modèle, fut aussi celle dont la vie fut la plus solitaire et la plus courte au Moyen Age. Certes, elle a été lue du vivant de l'auteur et dans les décennies qui ont suivi sa mort; elle a fait l'objet d'une réfection abrégée peu après sa composition; elle a peut-être été mise à profit pour la campagne de préparation de la seconde croisade[39]. Mais l'étude de sa tradition manuscrite a conduit son éditeur à limiter l'essentiel de son audience aux milieux cléricaux de France du Nord, de Champagne et des confins de la Belgique actuelle, pendant le XII^e^ et une partie du XIII^e^ siècle. Aucun auteur médiéval ne semble l'avoir utilisée, pas même des historiens proches de l'abbé de Nogent dans le temps et dans l'espace, tels qu'Albert d'Aix, chanoine d'Aix-la-Chapelle, qui a écrit sa chronique durant le deuxième quart du XII^e^ siècle, ou Orderic Vital à Saint-Évroult d'Ouche. Guillaume de Tyr ne l'a pas connue[40].

Tombée dans l'oubli après le XIII^e^ siècle, l'Histoire de Guibert a été redécouverte par les «antiquaires» de l'extrême fin du XVI^e^ siècle, les Loysel, Pithou, Vignier de Troyes, ou les Lindenbrusch. François Bongars l'a éditée pour la première fois en 1611 (*Gesta Dei per Francos*, p. 467-559), suivi par dom Luc d'Achery quarante ans plus tard (voir plus haut, n. 18).

Depuis cette époque, l'œuvre de l'abbé de Nogent n'a jamais cessé d'intéresser les érudits, et la *Geste de Dieu* a tracé son chemin à travers l'histoire. Les romantiques lui ont donné leur faveur; Jules Michelet en a fait une source principale de son long chapitre sur la première croisade. Au début de la Troisième République, les éditeurs du *Recueil des Historiens des Croisades* lui ont fait place parmi les chroniques qu'ils publiaient (*Historiens occidentaux*, 4, 1879, p. 117-260); et l'*Histoire de France* d'Ernest Lavisse lui a emprunté, par les soins d'Achille Luchaire, des passages significatifs[41]. Quelque temps boudée par les spécialistes modernes des Croisades, ainsi que je le rappelais au début de la présente *Introduction*, l'œuvre a retrouvé enfin son audience et l'on reconnaît aujourd'hui en Guibert, selon les termes de son éditeur, «l'un des meilleurs narrateurs du Moyen Age latin[42]».

[39] Éd. Huygens, CCCM 127A, p. 43-46.

[40] *Ibid.*, p. 16.

[41] E. Lavisse, *Histoire de France des origines à la Révolution*. 2, 2. A. Luchaire, *Les premiers Capétiens*, 1901, p. 227-250.

[42] Éd. Huygens, CCCM 127A, p. 16.

LA TRADUCTION

Les *Dei gesta per Francos* ont fait l'objet dès l'époque romantique d'une traduction en français sous le titre assez discutable d'*Histoire des Croisades*, dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France, depuis la fondation de la monarchie française jusqu'au XIII^e siècle,* publiée par François Guizot (t. IX, 1825, p. 1-338). Cet ouvrage était remarquable pour son époque ; comme l'a écrit Edmond-René Labande à propos du travail semblable consacré à l'*Autobiographie* (Introd., p. XXVIII-XXIX): «Etant donné le caractère compliqué et parfois rebutant d'un latin qui devait faire reculer plus d'un lecteur, même dans une société encore humaniste, une telle traduction... a donné à une quantité de lecteurs l'occasion de saisir la portée historique de l'œuvre de Guibert.»

Mais l'effort n'a pas été renouvelé depuis ; or, la traduction de Guizot est aujourd'hui difficile à trouver dans les bibliothèques et, de plus, fondée sur l'édition d'Achery, elle porte son âge. Le traducteur – Guizot ou l'un de ses collaborateurs – n'a pas toujours résisté à l'attrait d'un langage harmonieux qui pouvait l'éloigner du texte original ; il a fait aussi des contresens[43].

Il était donc nécessaire de reprendre la question en recherchant une plus grande fidélité à la lettre de l'œuvre ; il fallait tenir compte, dans la mesure du possible, du mouvement de la phrase de Guibert et de la nature de ses pièces métriques ; tenir compte aussi des influences scripturaires et littéraires qui ont joué sur les expressions de l'auteur, et dont la nouvelle édition de M. Huygens permet une connaissance intime, sans oublier les réalités d'une société féodale qui n'avait pas grand-chose de commun avec l'Antiquité romaine ni avec la monarchie organisée de la fin de l'Ancien Régime.

Je me suis efforcée de répondre à ces diverses exigences. Parmi les problèmes qui se posaient dans un récit avant tout consacré à des opérations de guerre, celui du vocabulaire militaire fut parfois épineux. Pas de corps hiérarchisés dans cet ensemble de contingents menés par leurs seigneurs ; pas de régiments, ni de bataillons, d'escouades ou autres. Organisation temporaire fondée sur un vœu, comme l'ost vassalique au service,

[43] M. Huygens a cité quelques-uns de ces contresens dans son *Introduction* (p. 22-23).

cette fois, de Dieu, c'était une *milice*, une *expédition*, l'*ost du Seigneur*, mais pas encore la *croisade*; et j'ai renoncé, en raison des confusions qui auraient pu se créer dans l'esprit des lecteurs, à employer des vocables du temps, l'*échelle* (ancêtre de notre moderne escadron), qui désignait les formations de combat montées, ou la *bataille*, pour les corps de bataille que notre auteur appelle *cunei*, à la mode romaine. J'ai dû me contenter de termes omnivalents, d'emploi plus général. De même pour les combattants, parmi lesquels n'émergeaient pas encore d'officiers ou de sous-officiers, mais qui se répartissaient seulement entre les chevaliers, avec leurs écuyers, leurs valets d'armes et leurs sergents, et les hommes de pied ou piétons, dont les plus aguerris pouvaient être arbalétriers, archers ou porteurs de frondes.

L'armement des chevaliers appelle aussi quelques remarques: pas de *cuirasses*, de *jambières articulées* ou de *casques* pour eux avant le XIII^e^ et le courant du XIV^e^ siècle. Les croisés portaient la longue cotte de mailles à manches munie d'une coiffe, dite *haubert*, généralement accompagnée de chausses de mailles, avec le *heaume* conique par dessus la coiffe du haubert; ils n'avaient pas d'éperons, mais dirigeaient leurs montures à l'aide des talons.

En ce qui concerne les noms propres, noms de lieux et de personnes, j'ai respecté autant que possible les formes du texte, en les expliquant ou les traduisant en note, ou à leur suite entre parenthèses, quand ils s'agissait de noms orientaux phonétiquement transposés par les croisés.

Il me reste à signaler une difficulté: c'est la traduction du mot *Franci*, laquelle continue de poser problème aux historiens modernes des Croisades[44]. La notion était encore floue au XII^e^ siècle. *La Chanson d'Antioche*, par exemple, composée et remaniée par des hommes du Nord, utilise *Franc* et *François* l'un pour l'autre, en fonction de la prosodie:

(v. 169) Quant Franc ont a mangier, Deu en vont graciant

(v. 1788) François ont prise Nique, Dex en soit graciiés

[44] Voir à ce propos la communication récente de M. Balard, *L'utilisation et la signification du mot «Franc» chez les chroniqueurs de la Première Croisade*, dans *Clovis. Histoire et mémoire*. Actes du Colloque international d'Histoire *Le Baptême de Clovis*, Reims, 19-25 septembre 1995, 1996.

Mais on y parle aussi de «François, Flamens et Borguignons» (v. 808).

Chez Guibert, qui n'utilise presque jamais le terme *Francigena*, le mot *Franci* répond à trois sens différents:

- les anciens Francs qui devinrent peu à peu les Français;
- les Français, compatriotes de l'auteur, habitants du royaume de France;
- tous les croisés latins (à l'exception parfois des Italiens du Nord et des Allemands).

J'ai donc employé l'un ou l'autre de ces trois sens en fonction du contexte: car on trouve à l'occasion des chevaliers *français* mis en évidence parmi les croisés *francs*, tous également désignés comme *Franci*.

Quant à la disposition du texte en livres et en chapitres, elle se conforme à celle qu'a adoptée l'édition de M. Huygens.

BIBLIOGRAPHIE

Le contenu historique des notes destinées à commenter le texte de Guibert a été principalement tiré des travaux de Louis Bréhier, Ferdinand Chalandon, René Grousset, Jean Richard, et de l'historien byzantin A. Vassiliev; de précieux éléments de réflexion ont été fournis par l'*Histoire de la première croisade* qu'a récemment publiée Jacques Heers. Pour alléger les notes, tous ces ouvrages, dont les références bibliographiques apparaissent dans la liste ci-après, n'ont été cités que si une information provenait plus particulièrement de l'un d'entre eux.

En ce qui concerne les sources, j'ai procédé de la façon suivante: les *Gesta Francorum* de l'Anonyme, dont le texte a été découpé de façon identique dans les trois éditions critiques citées ici et utilisées principalement par les chercheurs, seront cités par le numéro du livre et celui du chapitre; il en ira de même pour l'*Alexiade* d'Anne Comnène et la *Chronique* de Guillaume de Tyr, qui ont fait l'objet d'éditions critiques récentes et sûres. Les chroniqueurs que j'ai consultés et qui sont cités ici à partir de l'édition figurant dans le *Recueil des Historiens des Croisades*, seront cités d'après le tome et la page correspondants du *Recueil*.

1. SOURCES

A. Les «Gesta Francorum» de l'Anonyme

Anonymi Gesta Francorum, éd. H. Hagenmeyer, Heidelberg, 1890.

Histoire anonyme de la première croisade, éd. et trad. française par L. Bréhier, Paris, 1924 (*Les classiques de l'Histoire de France au Moyen Age,* 4).

Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum, éd. et trad. anglaise par R. Hill, Oxford, 1972 (*Oxford Medieval Texts,* 7).

B. *Recueil des Historiens des Croisades. Historiens Occidentaux* (sera cité: *Recueil*)

vol. 1 (1844)

[Guillaume de Tyr, *trad.*] = *L'Estoire de Eraclès, empereur, et de la conquête de la Terre d'Outremer.*

vol. 3 (1866)

Foucher de Chartres, *Historia Hierosolymitana. Gesta Francorum Jherusalem peregrinantium.*

Raoul de Caen, *Gesta Tancredi.*

Raymond d'Aguilers, *Historia Francorum qui ceperunt Jerusalem.*

Robert le Moine, *Historia Hierosolymitana.*

vol. 4 (1879)

Albert d'Aix, *Liber christianae expeditionis pro ereptione... sanctae Hierosolymitanae ecclesiae.*

Baudri de Bourgueil *ou* de Dol, *Historia Jerosolimitana.*

C. Éditions indépendantes

Anne Comnène, *Alexiade (Règne de l'empereur Alexis Ier Comnène, 1081-1118),* éd. et trad. du grec par B. Leib, Paris, 1937-1976, 3 vol. *(Collection byzantine).*

Duparc-Quioc (S.). *La Chanson d'Antioche.* 1. *Edition du texte d'après la version ancienne.* 2. *Etude critique,* Paris, 1976-1978, 2 vol. (*Documents relatifs à l'Histoire des Croisades publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.* 11).

Geoffroy de Vendôme, *Œuvres,* éd. et trad. par G. Giordanengo, Brepols, CNRS Éd., 1996 (*Sources d'histoire médiévale publiées par l'I.R.H.T.).*

Guibert de Nogent, *Autobiographie (De vita sua sive Monodiae),* éd. et trad. par E. R. Labande, Paris, 1981 (*Les classiques de l'Histoire de France au Moyen Age,* 34).

Guibert de Nogent, *Self and Society in Medieval France. The Memoirs of Abbot Guibert of Nogent (1064?-1125),* trad. par J.F. Benton, New York, 1970.

Guibert de Nogent, *Quomodo sermo fieri debeat. De bucella Judae data et de veritate dominici corporis. De sanctis et eorum pigneribus,* éd. R. B. C. Huygens, Turnhout, 1993 (*Corpus christianorum. Continuatio mediaevalis,* 127).

Guillaume de Tyr, *Chronique,* éd. R. B. C. Huygens, Turnhout, 1986, 2 vol. (*Corpus christianorum. Continuatio mediaevalis,* 63, 63A).

Hagenmeyer (H.), *Epistulae et chartae ad historiam primi belli sacri spectantes... Die Kreuzzugsbriefe aus der Jahren 1088-1100,* Innsbruck, 1901.

Riant (P.), *Alexii I Comneni Romanorum imperatoris ad Robertum I Flandriae comitem epistola spuria,* Genève, 1879.

Riant (P.), *Inventaire critique des lettres historiques des Croisades,* dans *Archives de l'Orient latin,* 1, 1884.

Suger, *Vie de Louis VI le Gros,* éd. et trad. par H. Waquet, Paris, 1929 (*Les classiques de l'Histoire de France au Moyen Age,* 11).

2. ÉTUDES ET TRAVAUX

Alverny (M.T. d'), *Astrologues et théologiens au XII^e siècle.* Repr. dans *La transmission des textes philosophiques et scientifiques au Moyen Age,* éd. Ch. Burnett, «Variorum», 1994, XVI.

Alverny (M.T. d'), *La connaissance de l'Islam en Occident du IX^e au milieu du XII^e siècle.* Repr. dans *La connaissance de l'Islam dans l'Occident médiéval,* éd. Ch. Burnett, «Variorum», 1994, V.

Aubert (R.), *Guibert de Nogent,* dans *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques,* 22, 1988, col. 768-770.

Bréhier (L.), *Le monde byzantin,* Paris, 1950, 3 vol.

Carmody (F.), *Arabic Astronomical and Astrological Sciences in Latin Translation,* Berkeley, 1956.

Chalandon (F.), *Essai sur le règne d'Alexis Comnène,* Paris, 1900 (*Mémoires et Documents publiés par la Société de l'École des chartes*).

Chalandon (F.), *Histoire de la première croisade jusqu'à l'élection de Godefroy de Bouillon,* Paris, 1925.

Chaurand (J.), *La conception de l'histoire de Guibert de Nogent (1053-1124),* dans *Cahiers de civilisation médiévale,* 8, 1965, p. 381-395.

Dussaud (R..), *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale,* Paris, 1927.

Favier (J.), *Dictionnaire de la France médiévale,* Paris, 1993.

Fliche (A.), et Martin (V.), *Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours,* 8: Fliche (A.), *La réforme grégorienne et la Reconquête chrétienne (1057-1123),* Paris, 1950.

Garand (M.C.), *Guibert de Nogent et ses secrétaires,* Florence, Turnhout, 1995 (Corpus christianorum. *Autographa Medii Aevi,* 2).

Grousset (R.), *Histoire de l'Arménie des origines à 1071,* Paris, 1984/1995.

Grousset (R.), *Histoire des Croisades et du royaume franc de Jérusalem,* Paris, 1934/1994, 3 vol.

Guenée (B.), *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval.* Paris, 1980.

Hatem (A.), *Les poèmes épiques des Croisades. Genèse, historicité, localisation,* Paris, 1932.

Heers (J.), *Libérer Jérusalem. La première croisade (1095-1107),* Paris, 1995.

Henri de Sainte-Marie (dom), *Les lettres de saint Anselme de Cantorbéry et la règle bénédictine,* dans *Mélanges bénédictins publiés à l'occasion du XIV^e centenaire de la mort de saint Benoît par les moines de l'abbaye de Saint-Jérôme de Rome,* Saint-Wandrille, 1947, p. 259-326.

Huygens (R. B. C.), *La tradition manuscrite de Guibert de Nogent,* Steenbrugghe, 1991 (*Instrumenta patristica,* 21).

Khoury (A. T.). *Polémique byzantine contre l'Islam. VIII^e-XIII^e siècles,* Leyde, 1972.

Khoury (A. T.), *Les théologiens byzantins et l'Islam. Textes et auteurs (VIII^e-XIII^e siècles)*, Paris, 1969.

Lepage (Y.) éd. *Alexandre du Pont. Le Roman de Mahomet,* suivi de *Gautier de Compiègne. Otia de Mahomet,* texte établi par R. B. C. Huygens, Paris, 1977.

Lot (F.), L'*Art militaire et les armées au Moyen Age, en Europe et dans le Proche-Orient,* Paris, 1946, 2 vol.

Morrisson (C.), *Les Croisades,* Paris, 1969/1994 (*Que sais-je?*, 157).

Mozzani (E.), *Le livre des superstitions. Mythes, croyances et légendes,* Paris, 1995.

Parisse (M.), *Godefroi de Bouillon,* dans *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques,* 21, 1986, col. 381-391.

Porges (W.), *The Clergy, the Poor and the Non Combattants in the First Crusade,* dans *Speculum,* 21, 1946, p. 1-23.

Richard (J.), *Histoire des Croisades,* Paris, 1996.

Richard (J.), *La papauté et la direction de la Première Croisade,* dans *Journal des savants,* 1960, p. 49-58.

Richard (J.), *Le royaume latin de Jérusalem,* Paris, 1953.

Riley-Smith (J.), *Atlas des croisades*, trad. de l'anglais par C. Cantoni, Paris, 1996.

Sourdel (D.), *Histoire des Arabes,* Paris, 1976 (*Que sais-je?*, 162).

Southern (R. W.), *Western Views of Islam in the Middle Ages,* Cambridge (Mass.), 1962.

Tessier (G.), *Le Baptême de Clovis,* Paris, 1964 (*Trente journées qui ont fait la France,* 1).

Vassiliev (A. A.), *Histoire de l'Empire byzantin,* Paris, 1932, 2 vol.

Waha (M. de), *La lettre d'Alexis I Comnène à Robert I le Frison. Une révision,* dans *Byzantion*, 47, 1977, p. 113-125.

Yewdale (R. B.), *Bohemond I, Prince of Antioch,* 1924/1980.

Sigles des collections citées:

CCCM = *Corpus christianorum. Continuatio mediaevalis.*

DHGE = *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques.*

PL = *Patrologie latine.*

DÉDICACE

A Lisiard, père et seigneur évêque de la sainte Église de Soissons[1], Guibert, à jamais débiteur de sa générosité, donne toute sa tendresse et son unique affection.

Certains de mes amis m'ont souvent demandé pourquoi je ne dédiais pas ce modeste ouvrage à quelqu'un : mais j'ai repoussé leurs suggestions jusqu'à ce jour, car je craignais de souiller une sainte Histoire en désignant un personnage indigne. Convaincu cependant que, déjà fameuse en elle-même, une telle Histoire pourrait devenir plus fameuse encore grâce au patronage d'un homme illustre, j'ai fini par me tourner vers toi, et j'ai mis le plus radieux éclairage en tête d'une œuvre qu'obscurcissait le nom de son auteur. Tu joignais en effet le savoir littéraire à l'antiquité de ta noblesse, en y ajoutant la sérénité qui t'est propre et la sagesse de tes mœurs ; aussi est-il juste de croire que Dieu lui-même a pourvu à ce qu'un mérite si respectable honorât la fonction pontificale. Le petit livre qui va suivre s'ornera donc de ton aimable nom ; toi pour qui il est écrit, ta faveur en épicera la fadeur, et l'éminente autorité de ton ministère lui donnera confirmation. Sans doute ne manquaient-ils pas, les évêques et les autres personnages qui avaient connaissance de mes écrits, celui-ci comme les autres, ou qui, même, s'y intéressaient[2] ; mais après les avoir écartés, mon vœu le plus cher a été de recourir à toi. Tu devras tenir compte pendant ta lecture de ce que, s'il m'est arrivé parfois de m'aventurer hors de la grammaire courante, je l'ai fait pour corriger les défauts, voire le style toujours à ras de terre[3], d'une

[1] Lisiard de Crépy, évêque de Soissons depuis la fin de 1108 jusqu'à sa mort, en 1126.

[2] Parmi eux figurait le tristement célèbre évêque de Laon, Gaudry, qui allait périr victime de la révolte des bourgeois de la ville poussés à bout par ses exactions (25 avril 1112). Il refusa de lire l'ouvrage lorsqu'il découvrit la dédicace adressée à l'évêque de Soissons (*Autobiographie*, p. 372-373).

[3] Horace, *Art poétique*, 28.

Histoire précédente[4]: quand je voyais les villages, les villes et les bourgs se livrer avec ardeur à l'étude de la grammaire, je n'aurais pas voulu, si j'en avais la faculté, rendre un son différent de celui des historiens antiques. Considère enfin que c'est au milieu des soucis domestiques et des nombreuses auditions de causes à juger que je brûlais du désir de composer et, chose plus importante encore, de transcrire mon texte; tout en me trouvant contraint d'entendre au dehors toutes sortes d'affaires, non sans en être cruellement importuné, je m'évertuais à retenir solidement au dedans de moi-même le récit que j'avais commencé[5]. J'y ai usé d'un style très éloigné de celui de mes *Expositions sur la Genèse* ou de mes autres petits traités[6], et personne ne doit s'en étonner; il est convenable, en effet, et licite de parfaire l'Histoire en recherchant l'élégance du vocabulaire, alors que les mystères du discours sacré s'accommodent plutôt de la simplicité ecclésiastique que du bavardage poétique. Je te demande donc d'accueillir mon œuvre avec bienveillance, et de la considérer comme un monument élevé à la pérennité de ta mémoire.

[4] La chronique anonyme dite *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum*, qui lui avait servi de modèle.

[5] Sur la méthode de travail de Guibert, voir M. C. Garand, *Guibert de Nogent*, p. 26-29.

6 Ces "petits traités" (sur la virginité ou l'art de construire un sermon, entre autres) étaient en effet des opuscules spirituels.

PRÉFACE

Ce n'est pas une confiance quelconque en mon savoir littéraire, à vrai dire bien mince, qui m'a donné l'audace extrême de réaliser ce modeste ouvrage, mais bien l'autorité d'une histoire spirituelle : car j'ai toujours tenu pour certain que la puissance divine seule en avait ordonné l'accomplissement et choisi les acteurs ; je n'ai pas douté non plus que Dieu eût désigné ceux, si incultes fussent-ils, par lesquels Il aura voulu que cette Histoire fût écrite. Celui qui a conduit les siens au travers des mille difficultés des chemins, Celui qui a fauché devant eux tant d'excroissances des combats, je n'ai pu douter qu'Il ne me fît connaître la vérité sur ces événements de la manière qui lui plairait, sans me refuser les ornements des termes qui conviendraient au sujet.

Il est vrai que l'Histoire en question existait déjà[1] ; mais elle était rédigée dans un style plus que plat, avec des mots ordinaires, et se montrait bien souvent capable d'exténuer le lecteur par la fadeur d'un récit insipide. Sans doute suffisait-elle aux moins instruits, à ceux qui ne se souciaient pas de la qualité de l'expression parce qu'ils appréciaient la nouveauté du sujet ; ces gens, me semble-t-il, ne demandaient pas à l'auteur d'écrire autrement qu'ils ne pouvaient le comprendre. Mais ceux qui se nourrissent de la beauté de l'éloquence, quand ils soupèsent l'impropriété des termes là où devrait apparaître l'élégance de la narration, quand ils mesurent la sécheresse de l'exposé là où conviendraient les lacis variés d'une aimable faconde, quand ils voient les matières traitées s'enchaîner sans apprêt - alors, selon le mot du poète, «ils s'endorment, ou ils rient[2]» ; qui plus est, ils prennent en dégoût un discours mal approprié, considérant qu'il eût fallu le chanter sur un mode tout différent.

[1] Cétaient les *Gesta Francorum* cités dans la dédicace (n. 4).
[2] Horace, *Art poétique*, 105.

Les orateurs doivent adapter leur langage à ce dont ils parlent, choisir un rude vocabulaire pour décrire des combats, prendre un ton plus mesuré pour traiter des choses divines. Si j'en étais capable, je devrais avoir donné carrière à cette double forme d'expression dans mon œuvre, en sorte que l'arrogant Gradivus[3] n'estimât pas inadéquats les mots utilisés pour décrire ses exploits, et que la sagesse de Mercure n'outrepassât jamais le ton de gravité prescrit pour aborder des questions sacrées. Quoique je n'aie pu atteindre pleinement mon but, je ne saurais pourtant approuver la plupart des écrits d'un autre, et moins encore m'y conformer[4].

Je m'expose ainsi, avec autant de témérité que d'effronterie - mais poussé par mon amour de la foi -, à subir les critiques d'autrui ; quand on découvrira que j'ai entrepris ce travail pour corriger un autre ouvrage, peut-être jugera-t-on la seconde version pire que la première. Néanmoins, parce que je voyais l'ardeur avec laquelle on étudie partout la grammaire ; parce que j'ai appris comment les hommes les plus vulgaires y avaient accès, grâce à la multiplication des écoles - il m'a été insupportable de renoncer à dépeindre cette gloire de notre temps (sinon comme je le devais, du moins comme je le pouvais), voire d'en abandonner l'histoire à la rouille d'un discours sans art. J'avais vu Dieu accomplir de nos jours plus de merveilles qu'Il n'en avait fait de tout temps, et pareilles gemmes s'enfoncer dans la poussière ; ne pouvant souffrir un tel mépris, je me suis efforcé de sauver de l'abandon où il était laissé, avec les mots que je pouvais trouver, «ce qui valait mieux que tout l'or du monde[5]».

Je n'ai pas eu la présomption d'agir de mon seul mouvement, mais j'ai répondu aux sollicitations de quelques personnes qui ont fermement encouragé mon désir. Certains se seraient contentés d'un texte en prose, mais la plupart me demandaient d'écrire en vers, ayant appris que j'avais pratiqué, plus que je n'aurais dû, les rudiments de cet exercice dans ma prime jeunesse[6]. Quant à moi, plus avancé maintenant en âge, en dignité

[3] *Gradivus* est l'un des surnoms littéraires du dieu Mars.

[4] Le texte latin comporte l'un de ces jeux de mots que l'auteur affectionnait: "...approbare nec minus probare..."

[5] Cf. *Ecclésiastique*, 30, 15.

[6] Il s'en explique plus longuement dans son *Autobiographie* (p. 134-139).

et en expérience, je ne me suis pas cru obligé de m'exprimer dans un langage pompeux, pas plus qu'avec le crépitement des vers ; mais j'estimais le sujet digne d'être traité, si j'ose dire, avec plus de gravité que toutes les Histoires des guerres judaïques, s'il était un homme auquel Dieu en accordât les moyens. Je ne disconviens pas que «je m'étais résolu à l'écrire[7]» après la prise de Jérusalem, à la suite de laquelle ceux qui avaient pris part à cette glorieuse expédition commencèrent à rentrer, mais que j'ai tardé à le faire parce que des circonstances fâcheuses ont fait obstacle à mon projet. Cependant, la faculté m'ayant été offerte enfin - je ne saurais dire si c'était avec la permission ou par la volonté de Dieu - de réaliser mon dessein, je me suis engagé dans cette pieuse entreprise, pour devenir peut-être la risée de tous ; éclats de rire et quolibets ne m'atteignaient pas, du reste, pourvu que je fisse naître, à grand renfort de gémissements, l'œuvre que j'avais longuement élaborée en moi[8]. Et s'il était quelqu'un qui s'en moquât, qu'il ne tourne pas en dérision, néanmoins, une conduite convenable et une intention juste ; qu'il ne se hâte pas de condamner mes écrits ; s'il fait entièrement fi de mon vocabulaire, qu'il récrive ce qui aura été mal exprimé, et qu'il nous donne des exemples de bonne rédaction. Celui qui taxerait mon discours d'obscurité, qu'il craigne de se faire accuser lui-même de stupidité ; car nul homme versé dans les lettres ne pourrait, j'en suis sûr, me faire un tel reproche à propos de n'importe quel point traité dans ce livre.

Me préparant donc, je ne saurais dire si c'était à corriger ou à gâter le modèle de cette Histoire, je me suis proposé de rapporter d'abord, comme j'en avais eu connaissance, quelles étaient les causes qui avaient rendu nécessaire une telle expédition et qui l'avaient précipitée, puis, après en avoir exposé les raisons, de passer au récit des événements. Je me suis informé sur la teneur des faits que le précédent auteur, dont je m'inspire, avait relatés avec un grand souci de vérité, auprès de ceux qui avaient participé au voyage ; j'ai comparé le plus souvent possible les récits du livre avec les rapports de ceux qui avaient vu les événements, et me suis assuré que les uns ne différaient

[7] Térence, *Andria*, prol., 1.

[8] Dans ses confidences sur la composition de ses œuvres, Guibert a parlé plus d'une fois du labeur pénible que lui imposait la formulation de sa pensée, un effort qu'il compare ici aux douleurs de l'enfantement.

pas des autres; ce que j'ai ajouté, je l'ai appris de ceux qui avaient vu, ou l'ai découvert par moi-même[9].

Si quelqu'un trouvait un fait décrit autrement qu'il n'a réellement eu lieu, c'est en vain, je le proclame, que cet astucieux recenseur me traiterait de menteur: car je prends Dieu à témoin que je n'ai rien écrit dans l'intention de tromper. Quoi d'étonnant, en effet, à ce que nous nous trompions en rapportant les actions d'autrui, alors que nous ne pouvons même pas, non seulement trouver les mots qui expriment nos propres pensées et nos œuvres, mais recueillir celles-ci dans le silence de notre esprit? Que dirais-je des intentions, qui s'avèrent la plupart du temps si bien cachées qu'à peine le regard pénétrant de l'homme intérieur parvient-il à les discerner en lui? L'on n'a donc pas à nous faire de trop durs reproches si nous tombons dans l'erreur par ignorance; seule mérite une censure impitoyable la fausseté délibérée, celle qui s'applique à décevoir ou cherche à pervertir.

J'ai rencontré de grandes difficultés en ce qui concernait les noms des hommes, des pays et des villes; ayant constaté, lorsque j'ai pu m'en assurer, que l'auteur dont je m'inspirais avait mal formulé certains de ces noms, je ne doute pas qu'il n'ait cité de façon tout aussi erronée ceux de contrées éloignées, qui sont d'autant plus inconnus. Par exemple, je m'en prends chaque jour aux Turcs à grands cris, et je parle du Khorassan, qui est un nom récent. Là où n'existent plus les vocables anciens, aujourd'hui presque complètement oubliés, j'ai écarté toute recherche sur l'Antiquité (même si elle m'était accessible), décidé à ne chanter que le refrain commun. Si, selon les opinions de certains, je parlais de Parthes et non de Turcs[10], de Caucase et non de Khorassan[11], je deviendrais obscur en visant l'authentique, et je m'exposerais au blâme que l'on inflige à ceux

[9] Cet aspect critique de la démarche de Guibert, exceptionnel à son époque, a éveillé très tôt l'intérêt des historiens (cf. F. Dolbeau, *Deux nouveaux manuscrits des "Monodiae" de Guibert de Nogent*, dans *Sacris Erudiri*, 36, 1983, p. 155).

[10] Assimiler les Turcs aux Parthes, "peuple d'archers et de rudes guerriers venus d'Asie", a pu être inspiré à Guibert par sa lecture de Trogue Pompée (Justin, *Epitoma Historiarum philippicarum Pompeii Trogi*, II, 1, 3) et de Jordanès (*Getica*, par. 58, 110).

[11] Situé au nord-est du plateau iranien, le Khorassan appartient au système montagneux qui s'étend du Taurus aux premiers contreforts de l'Himalaya et que les géographes de l'Antiquité désignaient uniformément sous le nom de Caucase (cf. Jordanès, *Getica*, par. 52-55).

qui disputent jusqu'aux noms de leurs propres régions. Or, il me faut le remarquer, comme nous donnons aujourd'hui de nouvelles appellations aux territoires de nos provinces, de même n'est-il pas douteux que les noms des régions étrangères aient changé, eux aussi. Si ce qui était autrefois la Neustrie s'appelle maintenant la Normandie, si l'Austrasie est devenue, au gré des circonstances, la Lorraine, pourquoi n'en irait-il pas de même en Orient? Certains pensent que l'ancienne ville de Memphis, en Égypte, porte aujourd'hui le nom de Babylone[12]. C'est pourquoi j'ai préféré me conformer à l'usage courant pour désigner certains lieux, plutôt que d'obscurcir mon texte ou de prêter à la contestation, en utilisant des vocables inhabituels. Par ailleurs, j'ai longuement achoppé sur le nom de l'évêque du Puy[13], ne l'ayant appris qu'en terminant ce travail. Il ne figurait pas, en effet, dans mon modèle.

Veuille enfin mon lecteur me pardonner les négligences de mon style; il doit savoir que j'ai écrit ce récit tout en le composant, sans prendre le temps de le retoucher avec soin sur des tablettes; à peine s'arrachait-il douloureusement de moi que je le confiais, sans attendre, aux feuillets de parchemin[14]. Je lui ai donné un titre sans prétention, mais qui doit servir la gloire de notre nation; je l'ai appelé:

Dei gesta per Francos
(Geste de Dieu par les Francs)

[12] La Babylone d'Égypte était en effet l'antique place forte romaine qui protégeait les abords de Memphis. Après la prise de cette ville par les Arabes (658) et sa destruction, Babylone avait donné naissance à Fustât (le Vieux-Caire), auprès duquel les Fâtimides constuisirent le Caire à partir de 970.

[13] Aymar ou Adémar de Monteil, évêque du Puy vers 1080, conduisit la croisade en qualité de légat du pape jusqu'à Antioche, où il mourut le 1er août 1098.

[14] Voir *supra*, n. 8, et *Dédicace*, n. 5.

LIVRE I

Grandeur de l'expédition de Jérusalem, guerre sainte inspirée par Dieu; comparaison avec les guerres de l'Antiquité. – Développement des hérésies en Orient; le schisme grec; institutions condamnables de l'Empire byzantin. – Apparition de Mahomet; sa vie, sa doctrine, son influence. – Conquêtes de l'Islam au Proche-Orient; les Turcs seldjouqides atteignent la mer de Marmara. – Lettre du *basileus* Alexis Ier Comnène au comte de Flandre Robert Ier le Frison.

1. Certains individus ont la fâcheuse manie, non pas toujours mais parfois, de dénigrer les actions de nos contemporains et de porter aux nues les siècles passés. Certes, on doit louer, chez les anciens, un bonheur empreint de sagesse, tout comme une activité réglée par la réflexion; mais rien n'autorise un homme sensé à mettre leur prospérité toute profane au-dessus de n'importe laquelle des vertus de notre temps. Une vertu sans tache eût-elle triomphé dans l'Antiquité, il reste que chez nous, «qui touchons à la fin des siècles[1]», les dons de la nature ne se sont jamais complètement évanouis. On exalte les hauts faits accomplis dans des temps reculés et l'on a raison, car l'humanité était neuve alors; mais il est plus juste encore de vanter les exploits réalisés avec profit dans sa vieillesse par des hommes nouveaux, alors que le monde tombe en ruines.

Nous évoquons en soupirant les royaumes étrangers qui se sont illustrés jadis par de grandes guerres; nous admirons le carnage perpétré par Philippe et son impitoyable victoire, qui a répandu partout des flots de sang; nous célébrons avec fracas les fureurs d'Alexandre, qui émergea de son foyer de Macédoine pour aller ravager l'Orient tout entier; nous mesurons les troupes de Xerxès aux Thermopyles, ou celles de Darius contre Alexandre, d'après le massacre abominable de peuples sans nombre. Nous nous étonnons, au travers des récits de Trogue Pompée et de plusieurs

[1] I *Corinthiens*, 10-12.

auteurs sublimes, devant la superbe chaldéenne, l'impétuosité des Argiens, les mœurs dissolues des Égyptiens et la mobilité des peuples d'Asie[2]. Nous considérons que les premières institutions des Romains ont servi le bien public et le développement de l'empire. Et pourtant, si l'on va au fond des choses, ces hommes ne montrent pas seulement une vaillance digne de susciter les éloges des gens de bien, mais témoignent d'une fureur opiniâtre de guerroyer, sans autre motif que l'appétit de dominer, qu'il est juste de tenir pour infâme. Ouvrons donc les yeux, et prenons surtout conscience de la puanteur de cette époque, de sa fange, devrais-je dire, que nous ne voyons que de loin ; nous pourrions découvrir, comme le disait ce roi insensé, que «notre petit doigt est plus gros que les reins de nos pères[3]», dont nous avions vanté les mérites plus que de raison. Si nous considérons, en effet, les combats des gentils et les royaumes envahis par la puissance de leurs armes, nous reconnaîtrons que leurs forces et leur science militaire n'étaient en rien comparables aux nôtres, par la grâce de Dieu ; si nous avons appris que Dieu s'était glorifié dans le peuple juif, nous savons, grâce à des preuves irréfutables, que Jésus-Christ, comme Il a existé hier et prévalu parmi nos ancêtres, existe aujourd'hui et prévaut parmi nos contemporains[4]. Des rois, des généraux, des dictateurs et des consuls ont levé les essaims des peuples pour faire la guerre ici ou là, et promulgué des édits pour recruter de toutes parts des armées nombreuses :

Mais c'était la terreur qui rassemblait ces hommes.

Que dirai-je de ceux qui sont partis, sans seigneur, sans prince, sous la seule impulsion de Dieu, non seulement hors de leur province natale et de leur royaume d'origine, mais au-delà même d'une multitude de nations intermédiaires qui parlaient toutes les langues, pour porter leurs camps et leurs armes depuis les bords de l'océan Britannique jusqu'au milieu de la terre[5] ?

[2] Les *Histoires philippiques* de Trogue Pompée, au travers de l'abrégé de Justin, ont fourni les éléments de cette évocation des guerres et des troubles de l'Orient antique.

[3] I *Rois*, 10. Le "roi insensé" est Roboam, fils et successeur de Salomon.

[4] Cf. *Hébreux*, 13, 8 : "Jésus Christ est le même hier et aujourd'hui..."

[5] Tout au long de son récit et sous diverses formes, Guibert va reprendre le même thème comme un *leit-motiv* : l'expédition de Jérusalem ne fut pas le résultat d'une volonté politique ni le fait des princes ; elle a été déterminée, inspirée, dirigée par Dieu lui-même, dont les hommes n'étaient que les instruments.

Je parle ici de la victoire, à nulle autre pareille, que vient de remporter l'expédition de Jérusalem : sa gloire apparaît telle aux yeux de tout homme non dépourvu de raison, que nous éprouvons le joie la plus vive à voir notre temps s'illustrer d'un titre que n'ont point mérité les siècles précédents. Ce qui a poussé les nôtres à se mettre en route n'était pas l'ambition d'une vaine renommée, ni l'appétit de richesses ou le désir de conquête : autant de motifs sur lesquels se fondent, ou se sont fondés, presque tous ceux qui prennent, ou qui ont pris, les armes contre d'autres – ceux dont le poète écrit fort à propos :

> «D'où vient, citoyens, cette fureur, où le fer a-t-il pris cette licence, d'offrir le sang latin à des peuples odieux ?»

Et encore :

> «Vous vous êtes plus à livrer des guerres qui ne pouvaient comporter de triomphes[6].»

Si le but de ces hommes eût été de protéger la liberté ou de défendre la chose publique, ils pourraient certes y trouver une justification honorable. Lorsque l'on redoute les attaques des nations barbares ou de la gent païenne, aucun chevalier ne peut se dispenser de prendre les armes ; à défaut de telles circonstances, il a toujours été juste de faire la guerre pour défendre la sainte Église[7]. Mais ce pieux dessein en est venu à se perdre dans les esprits, et l'envie effrénée de posséder s'est emparée de tous les cœurs[8] ; c'est pourquoi Dieu, de nos jours, a suscité de saintes batailles, où chevaliers et errants trouveraient, au lieu de s'entretuer à l'exemple des anciens païens, des moyens nouveaux de gagner leur salut : ils ne seraient plus contraints de renoncer totalement au siècle en adoptant, selon la coutume, la vie monastique ou toute autre profession religieuse – mais ils obtiendraient la grâce de Dieu, jusqu'à un certain point, tout en conservant leur état habituel et en remplissant leurs fonctions dans le monde. Ainsi avons-nous vu les nations s'ébranler à

[6] Lucain, *Pharsale*, 1, 8-9 et 12.

[7] C'est la théorie de la "guerre juste" pour défendre l'Église contre les hérétiques, élaborée dès le IV^e^ siècle en Occident, et qui allait glisser peu à peu vers une notion de "guerre sainte" contre les infidèles (cf. C. Morrisson, *Les Croisades*, p. 11).

[8] Au cours du XI^e^ siècle, l'Église n'a cessé de développer le "mouvement de paix" destiné à mettre un terme aux guerres privées et aux violences spoliatrices de tous ordres (paix de Dieu, trève de Dieu), dans l'esprit de la réforme grégorienne.

l'appel de Dieu, endurcir leurs cœurs contre toutes espèces de liens de parenté ou d'affection, gagner l'exil et sortir du monde latin, jusqu'au delà des terres connues, pour chasser les ennemis du nom chrétien – et ce, avec autant d'ardeur que quiconque a jamais montré d'allégresse en se rendant à un banquet ou à une fête. On méprisait les plus grands honneurs, le gouvernement des châteaux et des villes : les plus belles épouses étaient dépréciées à l'instar de marchandises avariées ; les gages de l'union des sexes[9], jadis plus aimables au regard que n'importe quelle pierre précieuse, étaient considérés avec dégoût ; et cette entreprise, à laquelle personne n'aurait pu pousser par la force ou inciter par la persuasion qui que ce fût, celle-là même devenait, de par la transformation soudaine des esprits, le but à atteindre à tout prix. Point n'était besoin pour les ecclésiastiques de prêcher dans les églises pour y exhorter les fidèles : chacun entraînait l'autre, par ses admonestations autant que par l'exemple, dans sa maison comme au dehors, à proclamer son vœu de partir. Tous brûlaient de zèle ; ceux qui n'avaient point de ressources paraissaient capables d'entreprendre le voyage autant que ceux qui avaient vendu de vastes possessions, ou qui convoyaient avec eux le viatique somptueux d'un trésor mis en réserve[10]. Ainsi voyait-on s'accomplir, manifestement, la parole de Salomon : « Les sauterelles n'ont point de roi, et elles marchent toutes par bandes[11]. »

Nulle bonne œuvre n'avait fait bondir ces sauterelles, aussi longtemps que le gel de l'iniquité les avait engourdies ; mais lorsque s'embrasa le soleil de la justice, elles prirent aussitôt leur envol dans un double arrachement qui les enlevait à leur patrie et à leur famille, tout en bouleversant leurs mœurs sous l'effet d'une sainte intention. *Ces sauterelles n'eurent point de roi*, parce que chaque âme fidèle ne recevait ses ordres que de Dieu seul, dont elle se considérait comme le compagnon d'armes et qu'elle ne doutait point d'avoir pour guide en accomplissant sa volonté ; chacun se réjouissait à la perspective de recevoir les consolations divines dans ses besoins. Mais quel est-il, ce mouvement qui fait marcher toutes les sauterelles, sinon l'impulsion spontanée qui dirige des foules innombrables vers un seul et même but ?

[9] Les enfants (terme emprunté aux poètes classiques latins, à Ovide, notamment).
[10] L'auteur s'exprime ici en témoin direct des événements.
[11] *Proverbes*, 30, 27.

Alors que les instructions du siège apostolique n'avaient atteint, et comme si elles lui étaient spécialement adressées, que le seul pays de France[12], quelle nation soumise à la justice du Christ n'est-elle pas aussitôt sortie par bandes? Du moment que tous pensaient devoir à Dieu la même fidélité que les Français, tous se sont efforcés de participer à l'entreprise des Français, avec les moyens dont chacun disposait. On a vu des troupes de Scots à l'aspect farouche, mais par ailleurs ignorants de la guerre, jambes nues, la chlamyde hérissée et la besace accrochée aux épaules, débarquer sur nos côtes depuis leurs lointains marécages; si risible que fût la quantité de leurs armes en comparaison des nôtres, ils nous offraient l'aide de leur foi et de leur dévotion. Je prends Dieu à témoin que j'ai appris l'arrivée, dans l'un de nos ports de mer, d'hommes de je ne sais quelle peuplade barbare; ils parlaient un langage tellement inconnu que, ne pouvant se faire comprendre, ils mettaient leurs doigts les uns en travers des autres, en forme de croix; ces signes, qui se passaient de mots, nous montraient qu'ils étaient partis pour servir la cause de la foi[13]. Mais peut-être aurai-je l'occasion de traiter plus longuement de ces choses; je vais parler un peu, maintenant, de la situation qui était alors celle de Jérusalem et de l'Orient.

2. La pieuse Hélène, mère de l'empereur Constantin, avait fait jadis ériger des basiliques sur les emplacements qu'avaient illustrés les vestiges des supplices du Seigneur; et cette même Augusta avait institué, dans chacune des basiliques, des services qui en fussent dignes. L'*Histoire ecclésiastique* nous apprend que ces établissements se sont perpétués pendant de longues années après la mort de leurs fondateurs, sous les successeurs de Constantin à la tête de l'Empire romain[14]. Mais la foi des

[12] C'est en effet à l'issue du concile de Clermont et devant une assemblée en grande majorité française qu'Urbain II lança son appel à la croisade et qu'il donna ses instructions aux futurs croisés (cf. *infra*, II, 3-4).

[13] Guibert est seul à rapporter ces détails, qu'il tenait sans doute de ses compatriotes picards qui les vécurent.

[14] Cf. *Historia ecclesiastica tripartita*, 2, 18 (cit. éd. Huygens, CCCM 127A, 1, 127). – Les basiliques de la Nativité (Bethléem), du Mont des Oliviers et du Saint-Sépulcre comptent parmi les principales fondations de Constantin et de sa mère; l'église du Cénacle (Sainte-Sion) fut achevée après la mort de l'empereur, et celle de Gethsémani construite sous le règne de Théodose. Si la basilique de Bethléem avait survécu presque intacte aux conquêtes musulmanes, les autres édifices, et notamment la basilique du Saint-Sépulcre, connurent bien des malheurs au cours des temps.

Orientaux n'a cessé de vaciller, de changer et de vagabonder, sous l'effet d'idées nouvelles ; déviant à tout instant des articles du dogme, elle s'est détachée de l'autorité des anciens Pères. En vérité, ces hommes que la pureté de l'air et du ciel de leur pays natal a dotés d'un corps plus léger, et par là même d'un esprit plus vif, que les autres, gaspillent la finesse de leur perspicacité en quantité de fictions inutiles ; dédaignant de se soumettre au magistère de leurs aînés ou de leurs contemporains, «ils ont recherché des méfaits, ils se sont épuisés dans cette recherche[15]». De là sont nées des hérésies et diverses espèces monstrueuses de pestes, qui ont formé un labyrinthe inextricable et se sont répandues parmi eux aussi largement que les ronces ou les orties sur un terrain en friche. On parcourrait les catalogues de toutes les hérésies, on recenserait tous les livres écrits jadis contre les hérétiques, je serais surpris qu'on en découvrît, hors de l'Orient et de l'Afrique, si peu que ce fût dans le monde latin. Pélage – je ne sais plus où je l'ai lu – était, si je ne me trompe, un hérétique breton[16] ; mais je ne crois pas que personne ait jamais pu trouver des égarés en Occident, ni recueillir leurs erreurs. Ces égarés furent la terre maudite par l'œuvre de leurs maîtres, produisant épines et chardons pour ceux qui la travaillent[17]. D'Alexandrie sortit Arius, de la Perse Manès. La fureur du premier déchira le vêtement sans tache ni ride[18] de la sainte Église et le souilla de sang, avec un tel emportement qu'à la considérer, la persécution de Dèce semble beaucoup plus brève dans le temps et plus resserrée dans l'espace ; après la Grèce, en effet, l'Espagne, l'Illyrie et l'Afrique succombèrent totalement sous ses coups. Quant à l'autre, ses fables, si risibles fussent-elles, ont émoussé de tous côtés l'acuité d'esprit des hommes les plus subtils, comme par des tours de passe-passe[19]. Que dirais-je des

[15] *Psaumes*, 63 (Vulg.), 6.

[16] De son vrai nom Morgan, Pélage était né dans les îles Britanniques au début du V^e^ siècle ; il se fixa à Rome et sa doctrine, qui niait le péché originel, fit de nombreux adeptes en Italie et en Afrique.

[17] Cf. *Genèse*, 3, 17-18.

[18] *Ephésiens*, 5, 27.

[19] Le manichéisme était apparu au III^e^ siècle, l'arianisme au début du IV^e^. L'une et l'autre doctrines exercèrent une influence forte et durable autour de la Méditerranée et en Occident, malgré les efforts déployés pour les combattre. L'arianisme ne devait disparaître officiellement qu'à la fin du VII^e^ siècle ; le manichéisme donna naissance à la secte des Pauliciens qui se développa en Arménie, en Syrie et en Bulgarie, et fut spécialement persécutée par l'Église orthodoxe grecque.

Eunomiens, des Eutychéens et des Nestoriens, que raconterais-je de milliers de monstres ? Leur acharnement contre les nôtres fut si difficile à vaincre que l'on a vu décapiter des hérétiques non pas avec des glaives, mais à coups de gourdins[20]. Rappelons-nous aussi les vieilles Histoires qui traitaient des origines des royaumes, et jasons un peu sur la situation absurde des rois ; nous serons surpris de la légèreté asiatique, qui provoquait la destitution soudaine des princes et leur rétablissement subit. A qui désirerait mieux connaître cette honteuse mobilité, je conseillerais de suivre, par la pensée, la ronde des Antiochus et des Démétrius, qui occupèrent tour à tour le même trône[21] ; celui qu'il aura vu aujourd'hui tout-puissant, la versatilité de ses sujets l'enverra demain en exil, loin non seulement des honneurs, mais du sol de sa naissance.

Cette frivolité que manifestaient les Orientaux, dans leurs affaires profanes comme dans leur croyance chrétienne, est restée vivace jusqu'à notre époque – à tel point qu'il n'y a presque plus rien de commun entre eux et nous, en ce qui concerne la célébration de l'eucharistie ou la soumission au siège apostolique[22]. Mais si ces gens, qui célèbrent les sacrements avec des pains fermentés, présentent pour leur défense des arguments pertinents et d'apparence véridique – soutenant que ce qui est accompli avec une foi droite n'est pas gâté par l'addition du levain ; que le Seigneur, à la fin des premières cérémonies, après avoir mangé l'agneau avec le pain azyme, a utilisé le même pain pour procéder au sacrement de son corps parce qu'il n'en avait pas d'autre (et ne pouvait en avoir d'autre, selon la loi qu'il observait) ; commandée par les circonstances, la consommation

[20] Eunomius, évêque arien qui vivait en Cappadoce vers 360-369, faisait de Dieu un Être suprême sans réalité concrète et n'eut qu'un succès passager. Eutychès au contraire, né à Constantinople vers 378, fut à l'origine de plusieurs sectes monophysites, celles notamment des melkites et des Jacobites, qui dominaient encore la Syrie et l'Arménie lors de la croisade. Nestorius, évêque de Constantinople (426-431), proclamait l'existence simultanée de deux personnes distinctes, l'une divine et l'autre humaine, dans le Christ ; il fut très suivi en Syrie, en Perse, en Palestine et jusqu'en Égypte.

[21] La dynastie des Séleucides, qui gouverna la Syrie entre 305 et 64 av. J. C., compta treize Antiochus et trois Démétrius, dans des conditions de règne souvent agitées.

[22] La rupture entre les églises latine et grecque était devenue officielle en juillet 1054. Les tentatives de rapprochement qui eurent lieu par la suite n'eurent pas grand succès, mais les papes conservaient l'espoir de rétablir leur autorité en Orient (cf. J. Richard, *La papauté et la direction de la Première Croisade*, p. 52-54).

du pain azyme ne leur semble donc pas être liée à l'institution du mystère ; de la même façon, le Seigneur trempa la bouchée, non pas pour célébrer le sacrement, mais pour montrer le traître Judas[23]. Si, dis-je, ces gens peuvent avancer, à tort ou à raison, les arguments qu'on vient de lire ou n'importe quels autres, que diront donc du Saint-Esprit ceux qui ont encore l'iniquité de le tenir, sous l'influence de la vieille hérésie arienne, pour inférieur au Père et au Fils ? Ils étaient déjà en désaccord avec les règles édictées par les Pères, ainsi qu'avec les pieux usages, la doctrine et les divers enseignements de l'Église occidentale ; et voici qu'ils ont mis le comble à leur ignominie en prétendant faire boiter Dieu, auquel ils ont infligé l'inégalité de leur propre nature. Si, en effet, le Fils de Dieu a commandé de baptiser «au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit[24]», celà signifie que ces trois personnes sont un seul Dieu ; si l'on affirme que l'une des trois est en quoi que ce soit inférieure aux deux autres, celui dont on parle, assurément, n'est pas Dieu.

Une assemblée de peuples pareils aux taureaux parmi les vaches a donc chassé encore une fois ceux qui furent éprouvés par l'argent[25], lorsque certains de nos frères, fortement émus par cette dispute des Grecs, ont consacré des livres remarquables à la procession du Saint-Esprit[26]. Mais parce que «Dieu met une pierre d'achoppement devant ceux qui pèchent volontairement», «leur terre a vomi ses habitants[27]» ; d'abord exclus de la connaissance de la vraie croyance, ces hérétiques ont été ensuite, et ce n'était que justice, jetés hors de leur propre territoire. Tout en abandonnant la foi dans la Trinité, de telle sorte que «ceux qui sont souillés se souillent encore[28]», ils en sont venus peu à peu à subir les pires dommages de la part de la gent païenne ; le châtiment de leur péché est sorti des invasions étrangères, qui les ont forcés à quitter le sol de leur patrie ; et si quelques-uns ont

[23] Cf. Jean, 13, 26-37. Sur cette question située au cœur de la réflexion théologique de l'auteur, voir *Introduction*, p. 10-11.

[24] Matthieu, 28, 19.

[25] Cf. *Psaumes*, 67 (Vulg.), 33.

[26] Saint Anselme, notamment, avait publié un traité *De processione Spiritus* à l'occasion du synode de Bari tenu en 1098. Les Grecs, selon lesquels l'Esprit procédait du Père *par* le Fils, et non du Père *et* du Fils, refusaient la modification romaine du *Credo* de Nicée : "... qui ex Patre *Filioque* procedit..."

[27] Ezéchiel, 3, 20 ; *Lévitique*, 18, 25.

[28] *Apocalypse*, 22, 11.

pu rester chez eux, ils ont dû payer tribut aux envahisseurs[29]. Des villes d'une noblesse illustre, telles qu'Antioche, Jérusalem et Nicée, des provinces comme la Syrie, la Palestine et la Grèce, d'où s'étaient répandues en abondance les semences de la nouvelle alliance, ont entièrement perdu leur verdeur intérieure, tandis que fleurissaient des avortons comme l'Italie, la Gaule et la Bretagne. Je tairai les abus trop nombreux qui se sont développés dans cette lie, pour ainsi dire, des Églises; personne, dans la plupart de ces régions, n'accède à la prêtrise sans être d'abord marié, sous prétexte d'accomplir la parole de l'Apôtre à propos de celui qui, pour être élu, «devait être le mari d'une seule femme[30]». Mais cette parole, selon l'interprétation que lui a constamment donnée l'autorité de l'Église occidentale, ne désigne pas celui qui a une femme et qui en jouit, mais celui qui en avait une et l'a renvoyée. Je tairai aussi un usage contraire à la coutume latine: le commerce qui se fait indistinctement de personnes des deux sexes, même de condition chrétienne, que l'on marchande comme du bétail; surcroît de cruauté, les individus à vendre sont expédiés très loin de leur patrie, pour devenir la propriété des gentils[31]. Reste un excès qui me semble dépasser tous les autres: une loi impériale a prescrit à tous les citoyens – comme pour autoriser partout la licence dans des limites raisonnables – de livrer un certain nombre de leurs filles à la prostitution. Par exemple: si quelqu'un a trois ou quatre filles, l'une d'elles est envoyée au lupanar; et sur le profit, combien puant, que rapporte la souffrance de ces malheureuses, le fisc du misérable empereur prélève sa quote-part, je ne sais dans quelle proportion; le reste est retenu pour payer l'entretien de celle qui a gagné ce salaire à sa honte. «Cette clameur farouche est montée jusqu'aux oreilles du Seigneur des armées[32].» J'ai

[29] Ainsi les conquêtes musulmanes dans l'Empire byzantin sont-elles assimilées à un châtiment infligé par Dieu aux schismatiques grecs.

[30] I *Timothée*, 3, 2 et 12.

[31] Guibert s'est fait ici l'écho des fables et des rumeurs malveillantes colportées en Occident par les pélerins de Terre sainte, rumeurs attisées encore par les griefs de l'Église latine à l'égard du clergé grec. La "loi impériale" sur la prostitution est pure invention calomnieuse; cependant, ces fables ont pu trouver un fond de vérité dans le traitement infligé par le pouvoir byzantin à certaines populations qu'il tenait pour hérétiques, en particulier les manichéens (cf. F. Chalandon, *Alexis Comnène*, p. 104-105).

[32] Cf. Jacques, 5, 4.

entendu dire en outre que les prêtres, auxquels est confié le soin de célébrer les divins sacrements, consacrent presque partout le corps du Seigneur après leur repas, et l'offrent en communion à quiconque est à jeun. Tandis qu'ils s'égarent en ces malignités et en d'autres, tandis qu'ils marchent dans des voies qu'ils ont inventées eux-mêmes[33], Dieu leur a donné un nouveau législateur, «afin que les nations connaissent qu'ils sont hommes[34]». Et tandis qu'ils passaient sciemment les bornes que posèrent leurs pères[35], ces hommes furent justement entraînés à se couvrir d'opprobre en dépassant les bestiaux dans leurs emportements. Mais il faut prendre un peu de temps maintenant pour expliquer en détails quelle fut l'autorité sur laquelle s'appuyèrent autrefois les nations d'Orient, lorsqu'elles abandonnèrent le culte chrétien pour retourner au paganisme.

3. L'opinion populaire veut qu'il y ait eu jadis un homme qui avait pour nom, si je le formule bien, Mathome (*Mahomet*), et qui avait complètement détourné les Orientaux de la croyance au Fils et au Saint-Esprit; il enseignait que seul le Père était Dieu, unique et créateur; il disait que Jésus-Christ n'était qu'un être humain; pour résumer sa doctrine, après avoir institué la circoncision, il a lâché la bride à toutes les impudicités des hommes. A mon avis, cet être impie n'appartenait pas à une très haute antiquité; mais je n'ai d'autre raison de le croire que celle de n'avoir jamais trouvé personne, parmi les docteurs de l'Église, qui ait écrit contre son infamie[36]. Aucun texte ne m'ayant non plus renseigné sur ses mœurs ni sur sa vie, nul ne doit s'étonner que je m'en tienne à répéter ce que j'ai entendu dire ici ou là par des gens bien informés. Et celui qui discuterait de la fausseté ou de la vérité des faits perdrait son temps; car l'on ne doit prêter attention qu'à l'importance d'un tel maître, qui fut l'inspirateur de tant de forfaits si tristement fameux. On ne court aucun risque à mal chanter d'un homme dont la malignité surpasse de loin tout ce qu'on en dira de plus mauvais[37].

[33] *Psaumes*, 80 (Vulg.), 11.
[34] *Ibid.*, 9, 21.
[35] Cf. *Proverbes*, 22, 28.
[36] Voilà un nouvel exemple de la méthode critique de Guibert.
[37] Le chapitre qui suit offre "l'une des premières biographies de Mahomet qui aient été rédigées en Occident en dehors de l'Espagne" (R. W. Southern, *Western Views of*

4. A une époque que je ne saurais préciser, un patriarche d'Alexandrie vint à mourir; et pendant la vacance du siège, l'église se déchira, comme il est accoutumé, entre de multiples factions. Plus chacun se déterminait en faveur du candidat de son choix, plus durement il attaquait ceux qui pensaient différemment. Le parti le plus nombreux s'était prononcé pour un ermite qui demeurait non loin de là. Certains des électeurs, plus avisés que les autres, lui rendirent visite à de nombreuses reprises afin de découvrir sa personnalité et d'apprendre à connaître sa science, ainsi que son éloquence; mais les entretiens qu'ils eurent avec lui conduisirent les interlocuteurs de l'ermite à soupçonner que son interprétation de la foi catholique n'était pas conforme à la leur. Ce qu'ayant constaté, ils renoncent aussitôt à faire élire cet homme et lui opposent, avec une profonde tristesse, leur réprobation. Celui qu'ils avaient méprisé ressentit alors les ravages d'un affreux désarroi; ne pouvant obtenir les honneurs qu'il briguait, il se mit, comme Arius, à rechercher amèrement en lui-même le moyen de répandre le poison de sa doctrine impie, et de se venger en corrompant partout l'enseignement catholique. Car de tels hommes, dont la préoccupation exclusive est de recueillir les louanges du monde, sont mortellement blessés et rugissent de douleur, s'ils sentent à quelque occasion diminuer leur prestige. L'antique ennemi de l'homme[38] se saisit d'une telle opportunité; il se rendit auprès de son ermite et dit au misérable: «Si tu veux recevoir une consolation éclatante de ton échec, et gagner un magistère très supérieur à celui que tu exercerais comme patriarche, attache-toi à distinguer, parmi ceux qui viendront prochainement te voir, un jeune homme vêtu de telle façon, ayant tel visage et tel aspect physique, et portant tel nom. Il a l'esprit vif et ses mœurs s'accordent aux tiennes; inculque-lui la doctrine qui te tient à

Islam in the Middle Ages, 1962, p. 31). Tirée des récits forgés dans le monde latin à partir de textes polémiques grecs et de légendes arabes déformées, elle représente la "*plebeia opinio*". Voir, pour l'analyse des sources, Y. Lepage, introd. à *Alexandre du Pont. Le Roman de Mahomet*, 1977. – Voir aussi M. T. d'Alverny, *La connaissance de l'Islam dans l'Occident médiéval*, 1994, V: ce dernier auteur fait observer (p. 505) qu'une telle littérature présentait, lors de la croisade, "les caractères fâcheusement abusifs de la propagande de guerre".

[38] Périphrase très courante depuis Grégoire le Grand, *Dialogi*, II, 30, pour désigner le diable (cf. éd. Huygens, CCCM 127A, 1, 280-281).

cœur : il deviendra, sous ta direction, ton plus fidèle disciple et le propagateur de ton enseignement.»

Troublé par cette prédiction, l'ermite rentra chez lui ; il rechercha les signes annoncés dans la foule de ses visiteurs ; ayant reconnu le jeune homme, il le reçut avec affection et lui inculqua la peste qui le pourrissait. Le jeune homme était pauvre ; et, comme on accorde moins d'autorité au pauvre, son protecteur conçut le moyen de lui procurer promptement une fortune. Une femme très riche était demeurée veuve depuis la mort de son mari ; l'ignoble ermite la fit venir auprès de lui et lui suggéra de se remarier. Elle répondit qu'en raison de sa position élevée, elle ne trouvait personne qu'elle pût épouser ; l'ermite se dit alors en mesure de lui faire connaître un prophète qui lui conviendrait : si elle y consentait, elle vivrait, grâce à ces noces, dans une complète félicité. Il multiplia les belles paroles pour émouvoir cette femme ; il lui fit miroiter les glorieuses perspectives de son prophète dans les siècles présent et futur, tant et si bien qu'il ouvrit ce cœur de femme à l'amour pour un homme qu'elle n'avait jamais vu. Séduite par l'espoir de connaître à l'avance tout ce qui aurait lieu et ce qui devrait avoir lieu, elle épousa donc son mage – et Mahomet, hier encore sans ressources, soudain comblé par la fortune, parvint à des honneurs inattendus, non sans en éprouver peut-être lui-même de la stupéfaction. Mais alors que l'urne d'un seul lit accueillait fréquemment le commerce des époux, l'admirable prophète commença à souffrir de crises parfois aiguës d'épilepsie (ce que nous appelons familièrement le mal caduc), devant la prophétesse terrifiée par le spectacle de ses yeux révulsés, de son visage décomposé, de ses lèvres écumantes et de ses grincements de dents. Cet événement imprévu la glaça d'épouvante ; elle courut raconter au solitaire ce qui s'était passé, et l'accusa d'avoir fait son malheur ; dans la violence de son émotion, elle déclara qu'elle préférait mourir plutôt que de subir une vie conjugale avec un être possédé du démon ; puis elle se répandit en plaintes de toutes sortes contre l'ermite qui lui avait donné un si funeste conseil. Mais ce dernier était doué d'une astuce sans pareille. «Tu perds la tête, folle», dit-il, «si tu traites ce qui est pour toi source d'illustration et de gloire comme un tort qui te serait fait. Ne sais-tu donc pas, étourdie, que, chaque fois que Dieu pénètre dans l'esprit des prophètes, la masse du corps humain est tout entière ébranlée, parce que la faiblesse de la chair ne

peut supporter d'être unie à la majesté divine ? Reviens donc à toi, et ne sois plus effrayée par ces visions extraordinaires ; contemple avec reconnaissance les tourments bienheureux d'un saint homme, auquel l'esprit qui s'empare de lui enseigne en de pareils moments tout ce que vous aurez à savoir et à faire dans l'avenir.» Réconfortée par de telles paroles, cette femme inconséquente jugea désormais non seulement tolérable, mais sacro-saint et respectable, ce qui lui avait paru d'abord repoussant et méprisable.

Cependant, l'ermite hérétique avait imprégné son disciple des préceptes impies que lui soufflait le diable ; le précédant où qu'il allât, comme son héraut, il le faisait passer aux yeux de tous pour un prophète. Cette renommée grandissante rendit bientôt Mahomet illustre en tous lieux ; il voyait monter vers lui, pour écouter ses enseignements, les populations des environs et celles de provinces éloignées ; aussi décida-t-il, sur le conseil de son docteur, de rédiger sa loi, dans laquelle, pour mieux engager ses adeptes à le suivre, il lâcha la bride à toutes sortes de turpitudes. Ceci fait, il réunit une immense multitude ; afin de mieux abuser ces cœurs incertains avec la religion qu'il leur annonçait, il leur ordonna un jeûne de trois jours et les incita à supplier Dieu de leur octroyer une loi. Il leur donna aussi ce signe : s'il plaisait à Dieu de leur accorder sa loi, celui-ci le ferait d'une façon extraordinaire et par un intermédiaire inattendu. Or, le prophète avait une vache, qu'il avait dressée à se précipiter vers lui, sans qu'aucune force pût la retenir, dès qu'elle entendait sa voix ou le voyait arriver. Il attacha donc le livret qu'il venait d'écrire autour des cornes de la bête, et la dissimula dans la tente où il vivait. Le troisième jour, il monta sur une tribune d'où il dominait tout le peuple assemblé, et se mit à le haranguer d'une voix retentissante. A peine le son de ses paroles eut-il effleuré, pour ainsi dire, les oreilles de la vache, qu'elle sortit de la tente, située en contre-bas ; elle se fraya un passage au milieu des gens agglutinés et, portant le rouleau fixé sur ses cornes, parvint aux pieds de l'orateur comme pour lui rendre hommage. Tous s'émerveillent ; le *volumen* est déroulé en hâte, exposé à la vue de la foule haletante ; les excès permis par cette honteuse loi sont accueillis avec joie. Que dire de plus ? Des centaines d'applaudissements ont salué le miracle de l'offrande du livre. La nouvelle licence de s'accoupler à volonté s'est propagée dans toutes les nations comme une autorisation venue du ciel ; les

souillures permises se sont multipliées d'autant plus que, tout en taisant leur ignominie, on célébrait la grâce d'un Dieu désormais enclin à plus d'indulgence. On accablait de mille invectives la sévérité du christianisme ; et ce que les Évangiles avaient qualifié autrefois de vertu et de force d'âme, était appelé dureté cruelle ; les préceptes apportés par la vache prirent valeur universelle et représentèrent seuls la liberté instaurée par Dieu. On ne tenait compte ni de l'antique loi de Moïse ni de la nouvelle loi catholique ; tout ce qui avait été dit avant la loi, sous la loi, tout ce qui était soumis à la grâce, fut taxé de fausseté inexpiable. Pour me servir du Psaume en le détournant un peu de son sens, je dirais qu'on chanta : «Dieu n'a point traité de la sorte toutes les nations, il n'a manifesté à nulle autre ses jugements[39]». Pouvoir se livrer avec excès aux débordements de la chair, s'adonner à la volupté au delà même de l'appétit des animaux (non pas tellement grâce au nombre des épouses qu'à celui des prostituées), était recouvert du prétexte de procréer un plus grand nombre d'enfants. Mais alors qu'on ne mettait, dans ces excès en quelque sorte ordinaires, aucun frein au flux de la nature, on en vint à de pires désordres, «dont les noms ne doivent pas être prononcés parmi nous[40]», et que même les bestiaux ne pratiquent pas. La noirceur de cette doctrine néfaste a recouvert alors le nom chrétien ; elle l'a effacé jusqu'à présent dans les contrées les plus reculées de l'Orient presque tout entier, de l'Afrique, de l'Égypte, de l'Éthiopie, de la Lybie et, plus près de nous, de l'Espagne.

Mais il faut dire maintenant quelle fut la fin de ce si grand et merveilleux législateur. Il était souvent frappé à l'improviste d'attaques d'épilepsie, mal dont j'ai écrit plus haut qu'il souffrait ; un jour, alors qu'il se promenait seul, un accès de son mal le jeta à terre ; des porcs le découvrirent, en proie aux convulsions de sa crise, et le mirent en pièces, à tel point qu'on ne retrouva de lui que ses talons. Voici donc cet excellent législateur, qui s'employait à ressusciter le «porc d'Epicure[41]» (celui que les véritables stoïciens, les adorateurs du Christ, avaient fait périr) ; l'ayant complètement remis en vie, il s'est exposé, devenu porc

[39] *Psaumes*, 147, 20 (9, Vulg.).
[40] *Ephésiens*, 5, 3.
[41] Horace, *Épîtres*, I, 4, 16.

lui-même, à être dévoré par les porcs ; son magistère ès obscénités s'est terminé, comme il convenait, par la fin la plus obscène. Il n'a laissé que des talons, et c'est justice, lui qui a imprimé les pas de l'infidélité et de la turpitude dans les âmes qu'il avait abominablement trompées. J'ai composé, sur le sujet de ses talons, un quatrain qui sera, selon le poète,

«plus durable que le bronze,
Plus haut que la royale architecture des Pyramides»,

afin que cet homme remarquable, déjà plus heureux que n'importe quel porc, puisse dire, avec le même poète :

«Je ne mourrai pas tout entier, et une bonne part de mon être
Sera soustraite à Libitine[42]».

Voici ce quatrain :

Celui qui vécut comme un porc est purifié par les dents des pourceaux.
Ses membres bienheureux flamboient, répandus par l'anus des pourceaux.
Que celui-là porte à sa bouche ses talons, et à son nez ce que le pourceau a rendu,
Le zélateur qui veut lui rendre des honneurs dignes de lui.

S'il est vrai, en effet, comme le prétendent les Manichéens, que dans tout aliment consommé demeure une part souillée de Dieu, que cette part de Dieu est purifiée par la trituration des dents et par la digestion de l'estomac, et qu'une fois purifiée elle se transforme en anges que l'on évacue, dit-on, au moyen des rots et des vents, combien pouvons-nous croire que les pourceaux nourris de la chair du prophète aient produit d'anges, au prix de quelles énormes flatuosités ? Mais trêve de plaisanteries, qui visent à ridiculiser les sectateurs de Mahomet. Voici ce qu'il faut faire entrer dans les esprits : ces gens ne croient pas que Mahomet soit Dieu, comme certains le pensent ; mais ils considèrent que c'est un homme juste, et leur saint patron, qui leur a transmis les lois divines. Ils sont persuadés qu'il fut enlevé aux cieux et qu'il ne leur a laissé que ses talons, en monument offert à la vénération de ses fidèles ; comme de raison, ils n'ont que

[42] Horace, *Odes*, III, 30, 1-2, 6-7. Libitine, la déesse des funérailles, symbolise la Mort pour le poète.

mépris pour l'histoire du festin des porcs qui dévorèrent leur seigneur.

5. De longues années passèrent, pendant lesquelles, génération après génération, les peuples dont nous venons de parler affermirent en eux l'erreur du paganisme qu'ils avaient adopté; un jour, ils envahirent la Palestine et prirent Jérusalem, avec le Sépulcre du Seigneur; ils s'emparèrent ensuite de l'Arménie, de la Syrie et d'une partie de la Grèce, parvenant aux abords de cette mer qu'on appelle le Bras de saint Georges[43].

Le plus puissant des royaumes d'Orient avait été, de toute antiquité, l'empire de Babylone; il avait imposé sa loi à la plupart des nations. Le royaume des Parthes, cependant, ceux que nous désignons à tort sous le nom de Turcs, l'emportait sur lui dans le domaine de l'art militaire et de l'habileté équestre, comme par la vaillance de ses hommes; mais son territoire était peu étendu. L'empereur de Babylone avait donc pris possession des provinces susdites, avec des troupes importantes; mais il les avait perdues au fil du temps, lorsque les Turcs, devenus plus nombreux, eurent chassé les Assyriens[44].

Plus rapides au combat et faisant preuve d'une audace plus réfléchie que leurs adversaires, les Turcs attaquèrent l'empire de Constantinople, et l'on put croire qu'ils allaient mettre le siège autour de la ville; c'est pourquoi l'empereur grec, épouvanté par leurs menaces répétées et par leurs incursions continuelles, fit porter en France une lettre adressée au comte de Flandre, Robert l'Ancien; il y exposait les raisons nombreuses qui pouvaient exciter le comte à venir au secours de la Grèce en péril[45]. L'empereur sollicitait le comte, non que son seul concours lui parût suffisant dans une telle affaire – et pourtant, le comte était très riche et pouvait lever une armée nombreuse; il le faisait parce qu'il n'ignorait pas que, si un personnage aussi puissant prenait la route, il entraînerait à sa suite des renforts importants de notre nation, rien que pour la nouveauté de la chose.

[43] Les Byzantins donnaient ce nom à la mer de Marmara, en raison d'une légende grecque qui plaçait à Nicomédie le martyre de saint Georges. Pour les chroniqueurs latins, le vocable servait surtout à désigner le Bosphore.

[44] Cf. *supra, Introduction*, p. 29, et *Préface*, p. 48.

[45] Sur cette lettre d'Alexis Comnène au comte de Flandre, voir *Introduction*, p. 16-17 et 27.

Le comte était un homme versé dans l'art de la guerre, autant que subtil et fin lettré. Il s'était rendu autrefois à Jérusalem pour y faire ses dévotions ; peut-être était-il passé par Constantinople, où il avait pu s'entretenir avec l'empereur : ce qui expliquerait pourquoi, ayant gagné la confiance du souverain, il fut le destinataire de son appel au secours[46]. Je n'ai pas jugé bon d'insérer le contenu de la lettre dans ce modeste ouvrage ; mais l'idée m'est venue d'en publier des extraits, revêtus de mots de mon cru :

Parmi les sujets de plaintes figurait le traitement infligé aux églises tenues par la gent païenne après qu'elle eût détruit la chrétienté : «Ils y ont construit des écuries pour leurs chevaux et leurs mulets, ou des étables pour les autres animaux. Ils y ont installé aussi, cela est vrai, leurs temples qu'ils nomment des mahomeries (*des mosquées*) ; ils y ont pratiqué les plus honteux commerces, au point d'en faire non plus des basiliques, mais des mauvais lieux et des théâtres. Quant aux massacres de catholiques», écrivait l'empereur, «c'est en vain que j'en parlerais, car les victimes ont échangé la mort pour leur foi contre la vie éternelle ; les survivants, soumis au joug de l'esclavage, ont connu, à mon avis, un sort plus cruel que les morts. Les vierges enlevées aux fidèles ont été livrées à la prostitution ; nulle part n'étaient respectées la pudeur ni la vertu des épouses. Les mères assaillies sous les yeux de leurs filles ont subi des viols multiples, et les filles étaient forcées d'entonner des chansons et de danser, pendant que se perpétraient ces crimes abominables. La même épreuve, ô douleur et honte ! était infligée aussitôt après aux filles, dont les malheureuses mères devaient à leur tour fêter la souillure avec des chants obscènes. Enfin, tout ce que le nom chrétien a de respectable était jeté aux ordures. Rien n'a été épargné au sexe féminin, ce qui peut encore se justifier dans l'ordre de la nature ; mais ces gens s'en prennent même au sexe masculin, au mépris des lois tant animales qu'humaines.»

Pour mettre en lumière, au moyen d'un unique scandale dont l'exécrable énormité est totalement insupportable à connaître,

[46] Robert le Frison, à son retour de Jérusalem, rencontra le *basileus* à Eski Sagra (Bulgarie) où Alexis combattait alors les Petchénègues, durant l'automne de 1087 (cf. F. Chalandon, *Alexis Comnène*, p. 117-118). Le comte avait promis 500 chevaliers à son interlocuteur ; un contingent flamand parvint effectivement à Constantinople en 1090 (Cf. M. de Waha, *La lettre d'Alexis I Comnène*, p. 124).

cette lubricité qui se déchaînait contre les humbles et les plus petits, la lettre citait alors le cas d'un évêque, que ces gens ont fait périr en le sodomisant. «Et comment cette passion qui surpasse en violence tout autre délire, cette convoitise qui échappe à la prudence et à la modération, qui se nourrit sans cesse de sa propre impulsion et qui s'enflamme d'autant plus vivement qu'elle est plus fréquemment assouvie, comment se contiendrait-elle dans les rapports humains, elle qui les salit par des accouplements sans exemple parmi les bestiaux, indicibles pour une bouche chrétienne[47]? Ces misérables ont licence de s'approprier autant de femmes qu'ils veulent – aussi la chose compte-t-elle peu à leurs yeux, s'ils ne souillent également la dignité des mâles dans une telle fange. Rien d'étonnant donc à ce que Dieu n'ait pu souffrir leur ignoble turpitude, qui s'est changée en clameur[48], et que la terre ait vomi, selon l'usage antique, de si funestes habitants, excréments de l'humanité!»

Une série de plaintes exposait ensuite les menaces pesant sur Constantinople, que les Turcs pouvaient assiéger d'un moment à l'autre, dès qu'ils auraient franchi le Bras de saint Georges[49]. L'empereur écrivait notamment: «A la vérité, s'il n'existe d'autre motif qui vous porte à secourir une cité si célèbre, l'un au moins la rend infiniment digne, à notre avis, de recevoir toute espèce d'assistance: six apôtres y sont ensevelis, dont il ne faut pas que les infidèles détruisent les corps, soit en les livrant aux flammes, soit en les immergeant au fond des abîmes marins[50].» Et, certes, rien de plus vrai. Car cette ville l'emporte sur toutes les autres, non seulement à cause des tombeaux des saints apôtres, mais en vertu aussi du mérite et du nom de son fondateur; lui qui, inspiré par une révélation céleste, transforma une antique bourgade en une cité illustre dans le monde entier, une seconde Rome, digne d'attirer à elle, dans la mesure du possible, des suffrages venus de toutes parts.

Après avoir évoqué les sépultures des apôtres, l'empereur poursuivait en disant qu'il gardait chez lui la tête de saint Jean-Baptiste, laquelle (mais il mentait sur ce point) portait encore

[47] Reprise du thème traité *supra*.

[48] Cf. Jacques, 5, 4.

[49] Le Bosphore (cf. n. 43).

[50] Ce chiffre de six apôtres ne figure pas dans la version complète de la lettre, où les indications sont beaucoup plus vagues (cf. P. Riant, *Alexii I Comnène... epistola spuria*).

aujourd'hui sa peau et ses cheveux, comme si elle eût été vivante. Si cette assertion est vraie, l'on doit demander aux moines de Saint-Jean d'Angély de quel baptiste nommé Jean ils se glorifient de posséder la tête : car nous tenons pour certain qu'il n'a pas existé deux Jean-Baptiste, pas plus qu'un seul – supposition sacrilège – qui eût été bicéphale[51]. Interrogeons-nous aussi, à cette occasion, sur une erreur fort répandue et vraiment pernicieuse qui a conduit les églises, celles de France surtout, à se remplir de corps de saints ; les unes se vantent de posséder tel bienheureux, d'autres le même, soit martyr soit confesseur, alors qu'un seul corps ne pourrait se trouver entier en deux endroits différents. Tout le mal vient de ce qu'on refuse aux saints le repos qui leur est dû dans une sépulture immuable. Et certes, je ne doute pas que la piété n'ait présidé à l'usage de recouvrir leurs corps d'argent et d'or ; mais l'exposition de leurs os et le transport de leurs châsses en procession, destinés à recueillir de riches aumônes, servent une cupidité évidente et des plus honteuses : ce sont des pratiques qui eussent entièrement cessé si, à l'exemple du Seigneur Jésus, les membres des saints eussent été « enfermés dans un sépulcre à l'entrée duquel aurait été roulée une grosse pierre[52] ». Mais en voilà assez sur ce sujet : revenons à notre propos.

Dans sa lettre, l'empereur ajoutait encore que, si le désir d'empêcher une telle calamité et l'amour des saints susdits ne suffisaient pas à décider les nôtres au départ, du moins subiraient-ils l'attrait de l'or et de l'argent, dont on possédait là-bas d'immenses quantités. Il laissait entendre enfin, au risque d'offenser la réserve des hommes de bien, qu'en sus de tant d'avantages, les troupes de secours pourraient goûter aux plaisirs que leur dispenseraient les plus belles femmes – comme si les femmes grecques surpassaient en beauté de quelque façon les femmes de France, et que leur présence suffît à faire venir en Thrace une armée franque ! En rédigeant ses plaintes, l'ignoble tyran aurait dû se souvenir qu'il était le principal responsable du malheur qui les frappait, lui et les siens ; n'avait-il pas ordonné, par un édit célèbre, à ceux qui comptaient plusieurs filles, sur toute

[51] Le chef de saint Jean-Baptiste, qui avait échappé à la persécution iconoclaste, était l'une des reliques les plus célèbres de Constantinople (cf. L. Bréhier, *Le monde byzantin*, 3, p. 161). Guibert a repris l'histoire des deux têtes de saint Jean-Baptiste dans son *Traité des reliques des saints*.

[52] Matthieu, 27, 60 ; Marc, 16, 46.

l'étendue de son empire, d'en donner une à la prostitution, son propre fisc tirant profit de cette honteuse épreuve[53] ? Et, ce qui n'était pas moins grave, lorsqu'il y avait plusieurs fils, l'empereur avait décrété que l'un d'eux serait réduit à l'état d'eunuque : privés de leur virilité, ces mâles étaient devenus lâches et efféminés, désormais incapables de servir dans l'armée ; ils avaient subi le tort suprême de perdre la capacité de procréer et de contribuer plus tard, par leurs enfants, à la défense contre les ennemis. Ainsi, celui qui avait rejeté les siens fut-il par la suite justement contraint de rechercher des étrangers.

Mais il faut remarquer de surcroît que cet empereur lui-même n'a pas revêtu la pourpre par succession légitime. Il faisait partie, en effet, des officiers du palais sous un prince nommé, si je ne me trompe, Michel[54] ; il avait sous ses ordres un contingent important de chevaliers occidentaux, que leur valeur innée avait fait spécialement apprécier de l'empereur Grec, et qui assuraient la garde de sa personne[55]. Après s'être acquis la vaillance de ceux qu'il commandait, l'officier ourdit un complot contre son souverain. Il envahit la ville de Constantinople et la souleva contre l'empereur, s'empara de la personne du prince, lui fit crever les yeux et le tint prisonnier dans une place forte ; enfin, lui qui était dépourvu de tout droit à l'empire, il usurpa ce droit[56]. Voilà l'homme qui, poussé par la nécessité dont nous venons de parler, appela les Français à son aide ; mais quand il vit arriver de si nobles barons, des chevaliers si avisés et tellement aguerris, il se méfia de leur grand nombre et plus encore de leur sagesse. Sa malveillance à l'égard de la valeur des nôtres, dès qu'ils eurent atteint le but qu'ils s'étaient donné, s'accrut considérablement ; après la victoire de Jérusalem, il craignit que leurs armes victorieuses ne se retournassent contre lui, d'autant plus

[53] Retour aux rumeurs calomnieuses citées plus haut.

[54] Non pas Michel VII Doukas (1071-1078), mais Nicéphore III Botaniatès qui l'avait détrôné.

[55] Parmi les chevaliers qui constituaient la garde impériale figuraient des Scandinaves qu'on appelait les "Varègues" (cf. J. Richard, *Les Croisades*, p. 28).

[56] Ce récit comporte des erreurs : (1) Alexis, qui appartenait à une très ancienne famille de la grande noblesse byzantine, n'était pas un officier du palais, mais commandait en chef l'armée avec le titre de Grand domestique des Scholes, l'une des premières dignités de l'Empire ; (2) il ne fit pas crever les yeux de son prédécesseur, traitement réservé par Michel VII à Romain Diogène, le vaincu de Mantzikert, en 1071 ; Nicéphore III fut enfermé dans le monastère de Periblepton.

que les nôtres avaient appris à le reconnaître pour leur principal ennemi parmi les nations voisines[57]. Selon ce que j'ai entendu dire, toutefois, et celà s'était passé dès avant les prémices de la présente expédition, ce prince avait une mère devineresse, qui lui avait souvent prédit qu'un homme originaire de France le dépouillerait de l'empire et de la vie[58]. Bohémond cherche à remplir les termes de l'oracle, lui qui ne cesse de s'en prendre à l'empereur, au point qu'il l'a contraint plus d'une fois à tourner le dos lorsque tous deux entraient en conflit, et qu'il a soumis la plupart des provinces grecques à sa domination. Sa race est issue de Normandie, qui fait partie de la France ; et il est devenu plus Français encore en épousant la fille du roi de France[59].

[57] La méfiance réciproque qui n'a cessé d'exister entre les Latins et les Byzantins a inspiré le portrait for injuste que Guibert a tracé du *basileus*.

[58] La mère d'Alexis, Anna Dalassène, était une femme ambitieuse et très intelligente, qui exerça une forte influence sur son fils.

[59] Sur les dernières campagnes de Bohémond dans les Balkans – campagnes en forme de prélude à une nouvelle croisade, et qui se déroulèrent après son mariage (1106) avec Constance de France, fille de Philippe I^er^, à l'époque même où Guibert écrivait son Histoire –, voir R. B. Yewdale, *Bohemond I, Prince of Antioch*, p. 115-131 ; voir aussi *infra*, L. VII, n. 152.

LIVRE II

1095-1096 : Portrait du pape Urbain II ; dévotion du peuple franc et des Français au Saint-Siège. – Venue du pape en France ; tenue du concile de Clermont (novembre 1095). – Enthousiasme général pour l'expédition – Pierre l'Ermite et la croisade populaire ; excès commis en Europe centrale et en Orient ; désastres de Xérigordon et de Civitot (21 octobre 1096). – Expéditions des princes : Godefroi de Bouillon et les Lotharingiens ; l'évêque du Puy ; Hugues de Vermandois ; Étienne, comte de Blois et de Chartres, Robert de Normandie et le comte de Flandre. – Réunion des grands à Paris avec le roi (février 1096) ; phénomènes célestes. – Départ du comte de Toulouse et des «Provençaux». – Hugues de Vermandois pris en charge par les Byzantins (octobre-novembre 1096).

1. Le pape Urbain, qui se nommait Eudes avant d'accéder à la papauté, était d'illustre lignage franc, issu du territoire et membre du clergé de Reims ; il fut, à ce qu'on dit sauf erreur, le premier pape français[1]. Ayant quitté l'état de clerc pour se faire moine à Cluny, il ne tarda pas à exercer l'office de prieur, comme l'avait fait auparavant l'abbé Hugues, qui vit toujours[2]. Son mérite le conduisit ensuite à être désigné comme évêque de la ville d'Ostie, sur l'ordre du pape Grégoire VII ; il devint enfin le souverain pontife du siège apostolique[3]. Il manifesta toute sa grandeur d'âme dans l'essor qu'il sut donner à l'expédition dont nous

[1] Notre auteur oublie Gerbert d'Aurillac, le grand maître des écoles de Reims et l'ami d'Hugues Capet, qui fut temporairement archevêque de Reims (991-995) et devint en 999 le pape Sylvestre II, jusqu'à sa mort en 1003.

[2] Saint Hugues de Semur avait été grand prieur de Cluny avant d'en devenir abbé (1049) ; il devait mourir le 29 avril 1109. M. Huygens a décelé, au niveau de cette phrase, une addition portée dans l'archétype : *bonae memoriae* (de bonne mémoire). Passée dans le texte des copies, cette addition donne un résultat curieux : "l'abbé Hugues, de bonne mémoire, qui vit toujours..." (cf. CCCM 127A, *Intr.*, p. 52).

[3] Eudes de Lagéry, le futut pape Urbain II, naquit vers 1042 près de Châtillon-sur-Marne ; il fut archidiacre et chanoine de Reims, avant d'entrer à Cluny vers 1075. Devenu évêque d'Ostie et cardinal (1078), il succéda, le 12 mars 1088, au pape Victor III dont le pontificat n'avait duré que quatre mois. Il mourut le 29 juillet 1099, à Rome.

parlons ; il fut le premier à montrer comment la réaliser, et le monde entier en fut saisi de stupeur. On atteste que la fin de sa vie fut illustrée par des miracles. Après sa mort et son enterrement, selon ce qu'a écrit son successeur à l'évêché d'Ostie[4], beaucoup de prodiges avaient déjà eu lieu, lorsqu'un jeune homme s'arrêta auprès de son sépulcre et s'écria qu'il vouait ses propres membres à leur perte si un miracle s'était jamais produit ou se produisait à l'avenir par les mérites de cet Urbain qu'on avait d'abord appelé Eudes. Il n'avait pas encore mis le pied hors du lieu de la sépulture qu'il perdit l'usage de la parole et que la paralysie frappa l'un de ses flancs ; il mourut le lendemain, rendant par lui-même témoignage des vertus d'Urbain.

Cet admirable pontife donc, que l'empereur grec Alexis comblait de présents magnifiques et harcelait de ses prières, était bien plus vivement ému encore par le péril qui menaçait l'ensemble de la Chrétienté, exposée aux attaques quotidiennes des gentils – il avait appris, en effet, que l'Espagne souffrait très souvent des invasions des Sarrasins. Il résolut de se rendre en France, pour solliciter à ce sujet les hommes de sa race[5]. Les pontifes du siège apostolique ont coutume, depuis des temps reculés, de réclamer l'aide des Francs si une nation voisine leur cherche noise. Les papes Étienne et Zacharie allèrent l'un et l'autre se réfugier auprès des rois Pépin et Charles ; le premier des deux rois rétablit le second des pontifes sur son siège, en menant une expédition jusque sur les bords du Tessin pour restaurer le patrimoine de l'Église ; il obligea, par la seule force de ses armes, le roi Didier à restituer ce dont il s'était emparé par la violence[6].

[4] Eudes II, cardinal-évêque d'Ostie (1088-1101), avait été moine à Cluny, lui aussi. Certains auteurs en ont fait le neveu d'Urbain II, ce qui n'est pas exact (cf. *Italia sacra*, 1, 40). La lettre que lui attribue Guibert n'a pas été retrouvée (éd. Huygens, CCCM 127A, 2, 12-13).

[5] Le motif officiel du voyage d'Urbain II était la réforme de l'Église. Il ne fut même pas question de la délivrance des Lieux saints dans les lettres de convocation au concile de Clermont (cf. A. Fliche et V. Martin, *Histoire de l'Église*, 8, p. 269).

[6] Cette évocation des temps précarolingiens appelle une mise au point. Car le pape Zacharie (741-752), menacé par les Lombards, réussit à les contenir par la négociation et n'eut pas à quitter Rome. Au contraire, son successeur Étienne II (752-757) dut s'enfuir et vint se réfugier auprès de Pépin le Bref à Saint-Denis. Pépin mena deux campagnes successives jusqu'à Pavie (753-756), non pas contre le roi Didier mais contre son prédécesseur, Aistulf ; il le força à restituer l'Exarchat de Ravenne, qui fut donné au Saint-Siège. Didier succéda à Aistulf en 756, et ce fut le futur Charlemagne, alors roi des Francs, qui le combattit (774), pour soutenir le pape Adrien Ier.

Car la nation des Francs a toujours montré plus de crainte et d'humilité que toutes les autres envers le bienheureux Pierre et les décrets des pontifes ; elle n'a pas prétendu, avec la témérité habituelle à d'autres, s'emparer de la liberté contre Dieu, pour couvrir de mauvaises intentions.

Nous avons vu, depuis bien des années, les Teutons, voire le royaume entier de Lorraine, résister avec une obstination barbare aux commandements du bienheureux Pierre et de ses pontifes ; tournés vers leur but, ils ont préféré s'exposer à un anathème prolongé, ou même éternel, plutôt que de se soumettre[7]. J'ai entendu, l'an dernier, un archidiacre de Mayence avec lequel je m'entretenais de la rébellion des siens, vilipender notre roi et le peuple, pour la seule raison que le roi avait partout bien reçu le seigneur pape Pascal et ses princes[8] ; il se moquait des Français jusqu'à les appeler des *Francons*. Je lui dis : «Si tu considères les Français comme lâches et faibles, au point de dénigrer par tes vils caquetages un nom dont la célébrité s'étend jusqu'à l'océan Indien, dis-moi donc à qui le pape Urbain s'est adressé pour obtenir des secours contre les Turcs ? N'est-ce pas aux Français ? Si ceux-ci n'eussent précédé les autres, s'ils n'eussent contenu, grâce à la vivacité de leur intelligence et à la fermeté de leur courage, les nations barbares qui affluaient de toutes parts, vos Teutons, dont le nom n'a pas même été prononcé alors, n'eussent servi à rien.» Il se le tint pour dit.

Je reconnais pourtant, et tous peuvent le croire, que Dieu avait prédestiné ce peuple à une si grande entreprise ; car nous savons, de manière certaine, que depuis le jour où il adopta le signe de la foi que lui apportait le bienheureus Remi, il ne s'est laissé contaminer par aucune hérésie, même momentanément

[7] Le "royaume de Lorraine" représentait l'Empire germanique. Guibert évoque ici la Querelle des investitures, qui opposa pendant un demi-siècle (entre 1074 et 1123 environ) les empereurs aux papes à propos du pouvoir de nommer les évêques et les abbés et de leur donner les investitures tant spirituelle que temporelle. L'empereur Henri IV venait de mourir (1106) sans avoir consenti à s'incliner durablement devant le pape, malgré trois excommunications successives.

[8] Le pape Pascal II, voyageant en France (février-juin 1107), s'était rendu auprès de Philippe I^er^ pour obtenir son soutien contre le nouvel empereur, Henri V (voir *Introduction*, p. 14). Le roi et son fils, le futur Louis VI, accueillirent le pape à Saint-Denis le 1^er^ ou le 2 mai, en se prosternant à ses pieds ; puis ils l'assistèrent lors de sa rencontre avec des envoyés d'Henri V à Châlons, et pour tenir un concile de l'épiscopat français qui s'ouvrit le 23 mai à Troyes (cf. Suger, *Vie de Louis VI le Gros*, éd. H. Waquet, 1929, p. 50-61).

– alors que d'autres nations en furent plus ou moins atteintes. Lorsque les Francs, encore attachés à l'erreur païenne, ont conquis par les armes les terres des Gaulois qui, eux, étaient chrétiens, ils n'ont jamais persécuté ni fait mourir qui que ce fût à cause de sa foi dans le Christ; bien au contraire, ce peuple, avec une instinctive générosité, a prodigué l'or et l'argent pour ensevelir ceux que la rigueur de Rome avait châtiés par le fer et par le feu; il les a couverts de pierres précieuses et d'électrum[9]; il ne s'est pas contenté de rendre ces honneurs à ceux qui avaient souffert en son sein, mais a traité ceux qui étaient venus d'Espagne, d'Italie ou de tout autre pays avec les plus grands égards; à tel point que l'amour des martyrs et des confesseurs, auxquels il fut tellement attaché, a fait la renommée du peuple franc, lui a permis de persévérer sans relâche dans la foi, et lui a donné le triomphe suprême de cette admirable victoire de Jérusalem. «Parce qu'il a porté le joug dès sa jeunesse, l'homme s'assiéra solitaire[10]»: ainsi en est-il des qualités propres à ce peuple parmi les autres; il est noble, sage, vaillant, fastueux et intègre. Les hommes de toutes les nations lui empruntent son nom – que dis-je, ils l'adoptent – pour s'en faire un surnom qui les honore. Quels sont ceux, en effet, Bretons, Angles ou Ligures, que l'on n'appelle aussitôt, si l'on remarque leurs bonnes mœurs, des *Francs hommes*[11] ? Mais revenons maintenant à notre propos.

2. Dès que le pape entra dans notre royaume, les habitants des villes, des bourgs et des villages affluèrent à sa rencontre avec des transports de joie et un empressement d'autant plus grand que, de mémoire d'homme vivant, aucun pontife du siège apostolique n'était jamais venu visiter ces régions[12]. L'an de l'Incarnation mille quatre-vingt-dix-sept (*sic*) touchait à sa fin lorsque le pape se hâta de convoquer un concile fort nombreux; il en

[9] Matière précieuse faite d'un alliage naturel d'or et d'argent.

[10] Cf. Jérémie, *Lamentations*, 3, 27-28.

[11] Ainsi s'interpellaient les héros de la *Chanson d'Antioche*: "Franc chevalier baron..." (v. 1527 *pass.*).

[12] L'itinéraire d'Urbain II le conduisit de Valence (où il arriva au début d'avril) à Clermont, en passant par le Puy, la Chaise-Dieu, Saint-Gilles, Tarascon, la vallée du Rhône, Mâcon et Cluny (où il consacra, à la mi-octobre, le maître-autel de la nouvelle basilique).

fixa le lieu en Auvergne, dans la ville que Sidoine, le plus savant des évêques, avait illustrée et qui, après avoir changé de nom, s'appelle aujourd'hui Clermont[13]. Cette convocation eut un retentissement d'autant plus considérable que chacun souhaitait davantage voir en personne et entendre parler un prélat aussi éminent, que l'on rencontrait rarement. Outre les essaims d'évêques et d'abbés, que certains, se fondant sur le nombre des crosses pastorales, ont estimés à près de quatre cents, tout ce qu'il y avait de lettrés en France et dans les comtés vassaux du royaume se pressèrent à l'assemblée. Il fallait voir avec quelle dignité sereine, quelle affabilité mesurée, ce pape si distingué présidait les débats ; il fallait voir aussi, pour employer les termes du susdit Sidoine, avec quelle *éloquence piquante*[14] il fulminait contre n'importe quelles objections. On remarqua la patience extrême avec laquelle cet homme des plus illustres supportait la loquacité de ceux qui soutenaient leur cause avec emportement, et combien il faisait peu de différence entre les personnes, à moins que ce ne fût selon la loi de Dieu.

3. C'est ainsi qu'il excommunia le roi de France, Philippe (qui se trouvait alors dans la trente-septième année de son règne), parce que celui-ci avait renvoyé Berthe, son épouse légitime, pour s'unir à l'épouse du comte d'Anjou, une dénommée Bertrade[15] ; le pape agit avec une telle autorité qu'il dédaigna les intercessions des hauts dignitaires et les nombreux présents qui lui furent offerts, et qu'il ne se laissa pas intimider par le fait qu'il se trouvait à l'intérieur des limites de notre royaume. Comme il en avait formé le projet avant de quitter Rome, projet qui l'avait conduit à se rendre en France, il prononça un grand discours devant ceux qui assistaient à ce même concile ; entre autres questions, dont la mémoire de ses auditeurs n'a pas

[13] Sidoine Apollinaire avait été évêque de Clermont (alors *Augustonemetum*) entre 470 environ et 479/486 – les dates restant incertaines. – Les convocations au concile furent lancées du Puy, le 15 août.

[14] "*piperata facundia*" (Sidoine Apollinaire, *Epistolae*, 5, 8 et 8, 11).

[15] Philippe Ier avait répudié sa femme, la reine Berthe de Hollande, en 1092 pour épouser la comtesse d'Anjou, Bertrade de Montfort. Ce mariage doublement adultère avait été célébré en grande pompe par deux évêques, celui de Meaux et celui de Troyes. – Notons que, Philippe ayant succédé en 1060 à son père, Henri Ier, la "37e année de son règne" correspond à la date erronée que Guibert attribuait au concile de Clermont, celle de 1097.

tout retenu, il disserta sur ses intentions. Car ce pape joignait l'agilité de l'éloquence au savoir littéraire ; il faisait preuve, dans la pratique du latin, d'une richesse de style qui n'avait rien à envier à l'aisance d'un avocat s'exprimant dans sa langue maternelle. La multitude des plaideurs n'épuisait pas ses ressources oratoires ; quoiqu'il fût entouré des grammairiens les plus élégants, et qu'il parût parfois se perdre dans les nuages des affaires qui surgissaient de toutes parts, il se montrait capable, par son art littéraire, de noyer des foules d'orateurs sous des flots de paroles, et d'affronter victorieusement les facéties de n'importe quel beau parleur. Voici donc, sinon les termes exacts, du moins l'esprit de son discours[16].

4. «Si, parmi les églises disséminées de par le monde, certaines méritent de recevoir plus de respect que les autres pour des raisons de personnes et de lieux – des raisons de personnes, dirais-je, parce que l'on accorde de plus grands privilèges aux sièges apostoliques ; des raisons de lieux, parce que les villes royales ont droit à la même considération que les personnes, ce qui est le cas de la ville de Constantinople -, eh bien, nous devrions vénérer par-dessus tout l'Église dont nous avons reçu la grâce de la Rédemption et le principe de la Chrétienté. S'il est vrai aussi que, selon la parole du Seigneur, ‹le salut vient des Juifs[17]› et s'il est évident que le Dieu des armées nous a livré une semence pour que ‹nous ne soyons pas comme Sodome, que nous ne devenions pas semblables à Gomorrhe[18]›, alors, notre semence est le Christ en qui résident le salut et la bénédiction de toutes les nations ; la terre même et la ville où Il a vécu, où Il a souffert, sont appelés saintes par le témoignage des Écritures. Et si nous lisons dans les Livres sacrés et prophétiques que cette terre était l'héritage de Dieu et son saint temple dès avant que le Seigneur n'y ait circulé et ne s'y soit manifesté – quelle sainteté, quelle révérence ne doit-on pas croire qu'elle a obtenues lorsque la majesté de Dieu s'y est incarnée, y a été nourrie, y a grandi et l'a parcourue en tous sens durant sa vie

[16] Guibert n'était pas présent à Clermont ; il a reconstitué le discours du pape par ouï-dire.

[17] Jean, 4, 22.

[18] Isaïe, 1, 9 ; *Romains*, 9,29.

corporelle ! et, pour résumer en quelques mots ce qui serait digne d'un long développement, lorsque le sang du Fils de Dieu, plus saint que le ciel et la terre, y a été répandu, lorsque son corps, mis à mort dans le bouleversement des éléments, y a reposé dans son sépulcre, quelle vénération, je vous le demande, n'a-t-elle pas méritée ? Si, aussitôt après la mort de Notre Seigneur, et quand la ville appartenait encore aux Juifs, l'Évangéliste l'a appelée sainte, selon ce qui est écrit : ‹De nombreux corps de saints, qui étaient dans le sommeil de la mort, ressuscitèrent, et ils entrèrent dans la ville sainte et furent vus par bien des gens[19]› ; si, selon le prophète Isaïe, ‹son sépulcre sera glorieux[20]› : puisque cette sainteté, donnée une fois pour toutes à la ville par Dieu lui-même, agissant comme sanctificateur, est telle qu'aucun mal à venir ne puisse la détruire, et que la gloire du Sépulcre lui soit, de toute évidence, indissolublement liée — alors, ô frères très chers, vous devez consacrer les plus grands efforts à purifier la sainteté de la ville et la gloire du Sépulcre des souillures que lui inflige, autant qu'il est en son pouvoir, la présence d'un si grand nombre de gentils. Vous le ferez, si vous aspirez à l'Auteur de cette sainteté et de cette gloire, si vous chérissez, si vous voulez connaître les traces de sa présence sur la terre, avec Dieu pour guide, Dieu qui combattra pour vous. Si la piété des Maccabées, qui combattirent pour des cérémonies et pour un temple, mérita autrefois les plus grandes louanges[21] ; s'il vous est permis, ô chevaliers chrétiens, de prendre les armes pour défendre la patrie ; si vous pensez que l'on doive répandre des flots de sueur pour se rendre dans les temples des saints apôtres ou de tout autre saint – pourquoi vous refuser à relever la croix, le sang du Christ et son tombeau, à les visiter, à racheter vos âmes en les relevant ? Vous avez livré jusqu'à présent des combats injustes ; vous vous êtes parfois entretués en vous lançant des traits furieux, sans autre motif que la cupidité et que l'orgueil ; vous avez mérité par là votre perte éternelle et la certitude de la damnation. Aujourd'hui, nous vous proposons des combats qui portent en eux-mêmes la grâce éclatante du martyre, des combats auxquels s'attache un titre de gloire pour

[19] Matthieu, 27, 52-53.
[20] Isaïe, 11, 10.
[21] Cf. I *Maccabées*, 9, 19-22, et 13, 25-30 ; II *Macc.*, 2, 19-26.

le présent et pour l'éternité. Supposons un instant que le Christ ne soit pas mort à Jérusalem, qu'il n'y ait pas été enseveli, qu'il n'y ait jamais vécu : à défaut de tels événements, celà seul devrait vous exciter à partir au secours de cette terre et de cette ville, que ‹la loi sortira de Sion et la parole du Seigneur, de Jérusalem[22]›. Si, en effet, toute la prédication chrétienne a pris sa source à Jérusalem, il faut que les ruisseaux épandus de toutes parts à travers le monde retournent dans les cœurs de la multitude catholique, afin que celle-ci prenne bien conscience de ce qu'elle doit à cette source surabondante. Si ‹les fleuves retournent au même lieu d'où ils sont sortis pour couler encore[23]›, selon la parole de Salomon, il doit vous paraître glorieux de procéder, si vous le pouvez, à la purification du lieu d'où vous avez reçu l'eau du baptême et l'enseignement de la foi.

«Vous devez en outre examiner en vous-mêmes, avec beaucoup de soin, au cas où vos efforts inspirés par Dieu feraient refleurir le culte chrétien dans cette Église, mère des églises, si Dieu n'a pas voulu rendre à la foi quelques parties de l'Orient pour qu'elles s'opposent aux temps prochains de l'Antéchrist[24]. Car il est évident que l'Antéchrist ne fera pas la guerre aux Juifs ni aux gentils, mais que, conformément à l'étymologie de son nom, il s'en prendra aux chrétiens. Et si l'Antéchrist ne trouve pas de chrétiens en ces lieux, puisqu'il n'en reste presque plus un seul aujourd'hui, personne ne pourra s'opposer à lui, ni subir ses attaques. Comme le disent Daniel et Jérôme, son interprète, ‹il dressera ses tentes sur le mont des Oliviers[25]› ; à Jérusalem, nous enseigne l'Apôtre, ‹il ira jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, comme s'il était Dieu[26]› ; et, selon le prophète susdit, il mettra d'abord à mort ‹trois rois, ceux d'Égypte, d'Afrique et d'Éthiopie[27]›, sans doute en raison de leur foi chrétienne. Rien de tout ceci ne pourrait se

[22] Isaïe, 2, 3.

[23] *Ecclésiaste* (Vulg.), 1, 7.

[24] L'Antéchrist, dont l'Apocalypse annonçait la venue "avant la fin des temps", était à la base des prédications de la croisade. De leur côté, des théologiens grecs, disciples de Nicétas de Byzance, avaient désigné Mahomet comme l'Antéchrist (cf. A.T. Khoury, *Les théologiens byzantins et l'Islam*, p. 180-188).

[25] Jérôme, *In Danielem*, 11, 44-45.

[26] Cf. II *Thessaloniciens*, 2, 4.

[27] Cf. Daniel, 7, 24.

produire, si la chrétienté ne se rétablissait là où est aujourd'hui le paganisme. Si donc vous vous efforcez, en livrant des batailles insignes, de ressusciter à Jérusalem, d'où vous avez reçu les germes de la connaissance de Dieu, l'effusion de la grâce ; de propager par votre action le nom catholique, qui résistera à la malignité de l'Antéchrist et des antichrétiens – pourra-t-on douter encore que Dieu, dont la puissance suprême va bien au-delà de l'espérance des hommes, ne se serve de votre flamme pour consumer les champs de roseaux du paganisme afin de ramener l'Égypte, l'Afrique et l'Éthiopie, qui ont abandonné la communion de notre croyance, aux principes de cette loi et que l'homme impie, fils de perdition[28], rencontre quelques rebelles ?

«Et voici que l'Évangile proclame : ‹Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils, jusqu'à ce que soient accomplis les temps des nations[29]›. *Les temps des nations* peuvent s'entendre de deux manières : ou bien, ces nations ont imposé leur loi aux chrétiens, et leurs débauches les ont entraînées dans tous les bourbiers des turpitudes, sans qu'elles rencontrent aucun obstacle (car il est dit de ceux qui obtiennent tout ce qu'ils désirent qu'ils ont leur temps, selon la parole ‹Mon temps n'est pas encore venu, mais votre temps est toujours prêt[30]› ; c'est pourquoi l'on a coutume de dire aux voluptueux : Vous avez votre temps) ; ou bien, tout au contraire, les *temps des nations* représentent la plénitude des nations qui seront appelées à la foi, avant qu'Israël ne soit sauvé. Ces temps, ô frères très chers, s'accompliront peut-être bientôt, si la puissance des païens cède sous vos coups, avec l'aide de Dieu ; la fin du siècle est proche, et les peuples cessent de se tourner vers le Seigneur, car, selon l'Apôtre, ‹auparavant, il faut que vienne l'apostasie[31]› ; mais il faut, selon les prophéties, qu'avant l'arrivée de l'Antéchrist, l'autorité du Christianisme soit restaurée dans ces contrées (soit par vous, soit par d'autres que Dieu choisira) ; ainsi, le prince de tous les maux, qui y installera le trône de son royaume, trouvera à combattre un foyer nourricier de la foi.

[28] Cf. II *Thessaloniciens*, 2, 3.
[29] Luc, 21, 24.
[30] Jean, 7, 6.
[31] II *Thessaloniciens*, 2, 3.

«Songez donc que le Tout-puissant vous a peut-être destinés à restaurer Jérusalem, si cruellement foulée aux pieds. Quels sont les cœurs, je vous le demande, qui pourront supporter la joie de voir ressusciter la cité sainte grâce à votre secours, et nos temps accomplir les prophéties, pour ne pas dire les oracles divins? Souvenez-vous de la parole du Seigneur à son Église: ‹De l'Orient, je ferai venir ta race, et je te rassemblerai de l'Occident[32].› Dieu a fait venir notre race de l'Orient, parce qu'il a tiré à deux reprises de cette province orientale les premiers éléments de notre Église[33]. Mais Il la rassemble de l'Occident, quand Il utilise ceux qui ont été les derniers à recevoir les enseignements de la foi, je veux dire les Occidentaux (et ceux-ci, à notre avis, pourront être vous, avec l'aide de Dieu), pour réparer les torts causés à Jérusalem.

«Si pourtant les paroles des Écritures ne vous touchent pas, si nos avertissements ne pénétrent pas dans vos âmes, soyez du moins émus par la grande misère de ceux qui désirent visiter les Lieux saints. Considérez les pélerins qui s'y rendent par les voies de terre: s'ils possèdent quelque fortune, à combien d'exactions, à combien de violences ne sont-ils pas soumis! C'est à peine s'ils parcourent un mille sans être contraints d'ouvrir leur bourse et de payer tribut; ils doivent acheter le passage des portes de chaque ville, l'entrée dans les églises et dans les temples; qu'ils se transportent d'un lieu à un autre, et les voilà, sur une accusation quelconque, obligés de payer rançon; ceux qui se refusent à distribuer des présents, selon la coutume des préfets des gentils, sont sauvagement fouettés! Quant aux pauvres hères, ceux qui ne possèdent absolument rien et qui se fient à leur dénuement pour entreprendre le voyage, n'ayant que leur corps à perdre, qu'en dire? Ne cherche-t-on pas à leur arracher, par d'intolérables supplices, l'argent qu'ils n'ont pas? Ne découpe-t-on pas leurs talons pour voir si rien ne serait cousu dessous? La cruauté des impies, persuadés que ces malheureux ont avalé de l'or ou de l'argent, va jusqu'à leur faire boire de la scammonée pour les faire vomir ou leur donner la colique; pire encore, et chose horrible à dire, ils leur ouvrent le ventre de leur glaive, déploient les anneaux des intestins et mettent au jour, par une

[32] Isaïe, 43, 5.
[33] Allusion aux deux Testaments (éd. Huygens, CCCM 127A, 2, 236).

affreuse incision, tous les secrets de la nature. Souvenez-vous, je vous en prie, de ces milliers de pélerins qui ont connu une mort abominable ; sauvez les Lieux saints, d'où vous sont venus les principes de la piété. Soyez convaincus que le Christ, en vous envoyant livrer ses combats, marchera devant vous, qu'Il sera votre porte-bannière et votre inséparable précurseur.»

5. Telle fut la conclusion de cet homme éminentissime ; il remit leurs péchés, en vertu des pouvoirs du bienheureux Pierre, à ceux qui faisaient vœu de partir et leur donna sa bénédiction apostolique ; il institua un signe qui fût conforme à un si noble engagement : comme s'il les enrôlait, ou plutôt qu'il imprimait sur ceux qui allaient combattre pour Dieu le sceau de la Passion du Seigneur, il leur manda de coudre sur leurs tuniques, leurs casaques et leurs manteaux un signe en forme de croix, coupé dans quelque étoffe. Il décréta que quiconque viendrait à se dédire après avoir pris ce signe ou prononcé publiquement son vœu (par suite d'un coupable regret ou pour l'amour des siens), serait à tout jamais excommunié, à moins qu'il ne se repentît et n'accomplît son vœu honteusement négligé. En outre, le pape frappa d'un terrible anathème tous ceux qui oseraient s'en prendre aux épouses, aux enfants et aux biens de ceux qui auraient pris la route de Dieu – et ce, pendant trois années entières.

En dernier lieu, le pontife confia à un homme digne des plus grands éloges, l'évêque de la ville du Puy (dont je regrette de n'avoir encore ni trouvé ni appris nulle part le nom[34]), le soin de diriger l'expédition ; il lui délégua ses pouvoirs sur les foules chrétiennes, d'où qu'elles vinssent ; ce pourquoi il lui imposa les mains, à la manière des apôtres, et lui donna aussi sa bénédiction. Avec quelle sagesse l'évêque s'acquitta de sa mission, la suite de cette admirable entreprise va nous l'apprendre.

6. Dès la fin du concile, qui s'était tenu à Clermont vers l'octave de la saint Martin, en novembre[35], une grande rumeur

[34] Voir *Préface*, n. 13. – Adémar de Monteil fut désigné comme légat au cours d'une dernière réunion des évêques, le 28 novembre.

[35] Du 18 au 28 novembre, comme il vient d'être dit. Le présent chapitre reprend et complète, toujours à partir de souvenirs personnels, le témoignage donné plus haut (L. I) sur l'état du royaume au moment de la croisade et sur la mise en route de l'expédition.

s'éleva par toute la France ; aussitôt que quelqu'un avait vent du décret pontifical, il pressait ses proches et ses familiers de s'engager dans le «voyage de Dieu» (comme on l'appelait par antonomase). A peine les comtes souverains ressentaient-ils la démangeaison d'un tel dessein, à peine les simples chevaliers commençaient-ils à le nourrir en leur for intérieur, que déjà les pauvres aspiraient avec une ardeur sans bornes à le réaliser. Personne parmi eux ne songeait à la modicité de ses revenus ; personne ne tenait compte de ce qu'il aurait à se séparer en même temps de sa maison, de ses vignes, de ses champs ; chacun vendait ses meilleures possessions pour un prix bien inférieur à celui qu'il aurait demandé si, fait prisonnier et livré à la plus cruelle captivité, il avait dû payer sa rançon le plus rapidement possible. Il y avait eu partout, à cette époque, de mauvaises récoltes qui avaient causé une grande disette même parmi les plus riches ; quoique certains fussent en mesure, ici ou là, de faire des achats, ils ne trouvaient presque plus rien à acheter. Déjà, des bandes d'indigents s'étaient mis à consommer les racines des mauvaises herbes, afin de compenser le manque d'un pain trop rare par l'abondance d'aliments qu'on se procurait partout. La misère que tous déploraient à grands cris menaçait jusqu'aux grands ; et chacun d'entre eux, considérant les souffrances de la menue gent, torturée par une faim cruelle, s'imposait une extrême économie, dans la crainte d'avoir à gaspiller trop facilement des ressources acquises à grand-peine. Les avares accueillaient avec joie, dans leur rapacité, des temps si favorables aux bénéfices usuraires ; ils s'appliquaient à compter les muids de grain qu'ils conservaient depuis de nombreuses années, et calculaient ce qu'ils pourraient ajouter, après les avoir vendus, aux monceaux de richesses qu'ils voulaient accumuler.

Tandis que les uns souffraient et que les autres intriguaient, tout d'un coup, «le souffle d'un vent impétueux brisa les vaisseaux de Tarsis[36]» et le Christ fit entendre sa voix tonnante à la plupart des esprits ; Celui qui «fait sortir par sa puissance ceux qui sont dans les liens[37]» brisa les chaînes de diamant de la cupidité, qui étreignaient les cœurs des hommes désespérés. Au

[36] *Psaumes*, 47 (Vulg.), 8.
[37] *Ibid.*, 67 (Vulg.), 7.

moment où chacun, ainsi que je viens de le dire, resserrait ses provisions pour faire face aux mauvaises récoltes, l'élan qui poussait des foules immenses à s'expatrier conduisit un grand nombre de gens à mettre leurs ressources à la disposition de tous; ce qui était hors de prix quand personne ne bougeait, se vendit pour rien quand tous voulurent faire le voyage. Parce que beaucoup de pélerins hâtaient leurs préparatifs de départ – et pour montrer, par un seul exemple, à quel niveau inattendu les prix des denrées étaient soudain tombés – on vit, chose incroyable à dire, sept brebis mises en vente pour cinq deniers. Le manque de grain se transformait en abondance; n'ayant d'autre but que de rassembler si peu d'argent que ce fût, chacun cédait ce qu'il possédait à un prix fixé non pas par lui, mais par l'acheteur, afin de ne pas être le dernier à entreprendre le voyage de Dieu. On vit alors s'opérer ce miracle: tous achetaient cher et vendaient à vil prix; on achetait cher les provisions nécessaires au voyage, parce qu'on était pressé; on vendait à vil prix, pour couvrir ses dépenses; et tout ce qu'auparavant ni la prison, ni les tortures n'eussent pu extorquer à ces hommes, ils le laissaient aller pour quelques pièces de monnaie.

Un fait tout aussi plaisant se produisit parmi ceux que n'avait pas touchés encore la volonté de partir: la plupart d'entre eux se moquaient un jour de la rage de vendre des autres, affirmant qu'ils partiraient misérables et reviendraient plus misérables encore; et le lendemain, sous l'effet d'une impulsion soudaine, ces gens cédaient leurs biens pour un peu de menue monnaie et partaient avec ceux dont ils venaient de rire.

Qui dira les enfants et qui dira les vieilles en route pour la guerre?
Qui pourra dénombrer les troupes virginales?
Qui se lassera d'évoquer les vieillards tremblant sous le poids des ans?
Ils chantent tous la guerre, sans vouloir y prendre part.
Ils cherchent le martyre, prêts à tendre le col au glaive:
— Vous, jeunes gens, vous prendrez à pleines mains vos épées, disent-ils;
Qu'à nous il soit permis de mériter le Christ par nos souffrances.

Il est permis, en effet, «de témoigner qu'ils ont du zèle pour Dieu : mais c'est un zèle mal éclairé[38]». Et pourtant Dieu, qui donna une pieuse issue à bien des vaines entreprises, accorda le salut à ces âmes simples en raison de leur bonne intention. On voyait des choses étonnantes, des choses qui prêtaient vraiment à rire : de pauvres gens qui avaient attelé leurs bœufs, ferrés comme des chevaux, à des charrettes à deux roues ; ils transportaient sur ces charrettes leurs maigres bagages et leurs petits enfants ; et ces petits, lorsqu'ils voyaient devant eux quelque château ou quelque ville, demandaient si c'était là cette Jérusalem vers laquelle on se dirigeait.

7. En ce temps-là, et avant le départ de la sainte expédition, il y avait eu des troubles importants dans tout le royaume de France ; on entendait partout parler de brigandages, d'attaques sur les chemins, voire d'incendies sans fin ; des batailles se livraient çà et là, sans autre motif qu'une cupidité effrénée ; bref, tout ce qui s'offrait aux regards des cupides était considéré comme butin, sans égard pour le propriétaire. Mais bientôt, sous l'effet du bouleversement admirable autant qu'incroyable des esprits, auquel personne ne s'attendait, chacun supplia les évêques et les prêtres de lui imposer le signe décrété par le pape, celui de la croix. Et, de même qu'une faible pluie calme le souffle d'un vent impétueux, de même cette inspiration, venue sans aucun doute du Christ, éteignit sur-le-champ toutes les querelles intestines et les guerres privées.

8. Tandis que les princes, qui devaient faire face à de grosses dépenses et s'assurer les services de suites importantes, vaquaient à leurs préparatifs avec soin et lenteur, les petites gens, dont les ressources étaient faibles mais le nombre fort élevé, s'attachèrent à un certain Pierre l'Ermite et lui obéirent comme à leur maître, du moins tant que les choses se passèrent dans notre pays. Ce Pierre était né, si je ne me trompe, dans la ville d'Amiens ; il avait mené, dans je ne sais quelle région du Nord des Gaules, une vie solitaire sous l'habit monastique ; ayant quitté son ermitage dans une intention que j'ignore, on l'a vu parcourir les villes et les bourgs en prêchant ; il attirait à lui de telles multitudes,

[38] *Romains*, 10, 2.

il recevait tant de présents, on proclamait si hautement sa sainteté, que je ne me souviens pas d'avoir jamais vu personne qui fût honoré de la sorte[39]. Il prodiguait généreusement aux pauvres ce qu'on lui donnait; il rendait leur honneur aux prostituées en les mariant, non sans les avoir dotées; il calmait partout les querelles, rétablissant la paix et la concorde avec une autorité admirable. Tout ce qu'il faisait ou disait semblait avoir quelque chose de divin, à tel point qu'on allait jusqu'à arracher les poils de son mulet pour en faire des reliques: ce qui ne me paraît pas correspondre à la vérité, mais au goût du peuple pour la nouveauté. Il portait une tunique de laine brute avec un capuchon sur la tête[40], un manteau de bure par dessus, et ne mettait presque jamais de braies; en outre, il marchait pieds nus. Il ne mangeait pour ainsi dire pas de pain, se nourrissait de vin et de poisson.

Ce saint homme, donc, avait rassemblé une énorme armée par l'effet de l'entraînement général autant que de sa prédication; il résolut de la faire passer à travers la Hongrie[41]. Lorsque cette horde indisciplinée découvrit des régions où abondaient toutes les sortes d'aliments, elle devint enragée et répondit par les plus monstrueux excès à l'accueil bienveillant des populations indigènes. Les arrivants voyaient, en effet, les gerbes de froment moissonnées les années précédentes se dresser les unes contre les autres, selon la coutume du pays, en forme de tours dans les champs (ce que nous appelons des *meules* en langue vulgaire); ils avaient à portée de la main les quantités de viandes et d'autres victuailles dont cette terre était prodigue; non contents de la bonté de leurs hôtes et poussés par une incroyable démence, ces gens venus d'ailleurs se mirent à molester honteusement

[39] Pierre l'Ermite naquit vers 1050 à Amiens. On ne sait pas grand chose de sa vie avant la croisade. Une légende, retenue par Guillaume de Tyr (I, 12-13), prétendait qu'il aurait fait deux fois le pélerinage de Jérusalem et que, la seconde fois, il aurait vu le Christ en songe et reçu l'ordre de se rendre auprès du pape pour l'exhorter à prêcher la croisade. Guibert n'a pas ajouté foi à cette légende, dont il ne parle pas.

[40] Ce capuchon, ou *coule* ("cucullus" dans le vocabulaire de Guibert), avait inspiré aux Byzantins le surnom de "Pierre à la Coule" pour l'Ermite (cf. J. Richard, *Les Croisades*, p. 41). – Une addition, dans les manuscrits conservés du texte, précise que tunique et manteau lui descendaient jusqu'aux talons (éd. Huygens, CCCM 127A, p. 53).

[41] Suivi d'environ 15000 pélerins, Pierre arriva à Cologne le 12 avril 1096. Il recruta sur place des Allemands et repartit vers le Danube le 19 ou le 20.

les habitants du pays. Ceux-ci, comme doivent le faire des Chrétiens pour d'autres Chrétiens, apportaient volontiers tout ce qu'ils avaient à vendre ; mais les autres, incapables de maîtriser leur convoitise, oublieux de l'hospitalité et des bienfaits reçus, attaquèrent leurs hôtes sans aucun motif ; ils étaient persuadés que les Hongrois n'oseraient rien contre eux et ne sauraient pas du tout les combattre. En proie à une rage exécrable, ils mettaient le feu aux greniers publics dont j'ai parlé ; ils violaient les jeunes filles, assaillaient et déshonoraient les femmes mariées, arrachaient ou brûlaient les barbes des hommes. Personne n'achetait plus rien, mais chacun s'emparait, comme il pouvait, de ce dont il avait besoin, en volant et en tuant ; et tous se vantaient, avec une incroyable effronterie, de ce qu'ils agiraient de même contre les Turcs.

Chemin faisant, ils trouvèrent sur leur route une forteresse qu'ils ne pouvaient éviter de traverser, car elle était située dans une sorte de défilé qui n'offrait aucune échappée, ni à droite, ni à gauche. Leur impudence habituelle poussa ces insensés à assiéger la place ; ils étaient sur le point de la prendre, quant tout à coup, par suite d'un événement que je n'ai pas noté, ils furent taillés en pièces ; les uns succombèrent sous le glaive, d'autres furent précipités dans les eaux d'un fleuve, d'autres encore, privés de tout secours, rentrèrent en France, réduits au dénuement et surtout accablés de honte. On appelait cette forteresse Moysson : aussi ceux qui rentrèrent chez eux furent-ils la risée de tous, lorsqu'ils disaient «qu'ils étaient allés jusqu'à Moysson»[42].

9. Pierre cependant, dont les exhortations n'avaient pas réussi à contenir cette foule désordonnée, qu'il eût fallu mener comme des captifs mis en vente et des esclaves, s'échappa comme il put, avec une troupe d'Allemands et les débris des nôtres ; il atteignit la ville de Constantinople aux calendes d'août (*1er août 1096*). Une grosse armée, composée d'Italiens, de

[42] Mosony *ou* Mosonmagyorovar (de son nom autrichien Wieselburg) est situé près du confluent de la Leitha et du Danube, non loin de la frontière austro-hongroise. Mais les troupes de Pierre ne passèrent pas là ; elles furent arrêtées à Nish, en Serbie, par l'armée byzantine. C'est une autre bande, menée par un chevalier brigand du Rhin, Emich de Leisingen, qui attaqua Mosony (mi-août 1096) et s'y fit tailler en pièces par les Hongrois. Guillaume de Tyr (I, 29) cite des chevaliers français parmi ceux qui réchappèrent, Guillaume le Charpentier notamment, et Clérembaud de Vandeuil.

Ligures, de Longobards[43] et d'autres hommes des régions transalpines, l'y avait précédé ; tous avaient décidé d'y attendre le contingent de Pierre et ceux des princes de France, car ils ne pensaient pas disposer de forces suffisantes pour s'aventurer au delà de la province grecque et pour aller affronter les Turcs. Ils furent autorisés, par un édit de l'empereur, à acheter selon leur gré tout ce qui se vendait en ville ; mais le souverain leur déconseilla de traverser le Bras de saint Georges, qui marquait la limite des territoires turcs, parce qu'il jugeait dangereux pour des hommes peu nombreux de se heurter à d'innombrables adversaires.

Les bons procédés de la population locale ne retinrent pas les fauteurs de troubles, pas plus que l'affabilité de l'empereur ne les adoucit ; ils se conduisaient avec une insolence extrême, jetaient à bas les palais de la ville, mettaient le feu aux édifices publics ; ils démontaient les toits des églises qui étaient faits de plomb, et revendaient ce plomb aux Grecs. Irrité par de si criminels agissements, l'empereur donna l'ordre aux troupes étrangères de traverser le Bras sans délai[44]. Une fois transportées de l'autre côté, elles se conduisirent au delà comme elles l'avaient fait en deça ; ces gens qui avaient fait vœu de combattre les païens menèrent une guerre barbare contre des hommes de notre foi, pour s'emparer des biens des Chrétiens en saccageant partout les églises. Et comme ils n'éprouvaient pas la sévérité d'un roi dont la justice montrât sa force pour redresser les égarés, comme ils ne concevaient plus aucun respect pour la loi divine, dont les enseignements longuement médités calment la légèreté des esprits, ils furent promptement entraînés à leur perte : car la mort va au-devant des insoumis, et ce qui n'a ni pondération ni mesure[45] dure peu.

10. Parvenus enfin à Nicomédie, les Italiens, les Longobards et les Allemands se séparèrent des Français, dont ils ne supportaient pas la superbe. Les Français, en effet, conformément au

[43] Habitants de l'ancien thème byzantin de Longobardie, passé sous domination normande, en Italie du Sud. Dans le vocabulaire de l'Anonyme, repris par Guibert, il s'agissait surtout de Normands ou de sujets d'origine normande (cf. L. Bréhier, *Histoire anonyme*, p. 6-7).

[44] Le passage du Bosphore fut assuré par la flotte byzantine à partir du 7 août.

[45] Cf. Salluste, *Catilina*, 12, 2.

génie de leur nom, se distinguent par leur grande vivacité d'esprit ; mais s'ils ne sont pas tenus en bride par une poigne de fer, ils se montrent plus arrogants qu'il ne convient envers les autres nations. Les transalpins donc, après s'être séparés des Français comme je viens de le dire, prirent pour chef un certain Rainald, et pénétrèrent dans la province que l'on nomme Romanie[46]. Quatre jours de marche au delà de Nicomédie, ils se heurtèrent à une forteresse que mon auteur a jugé bon de nommer Exorogorgo[47]. Cette forteresse, que sa garnison avait évacuée, s'ouvrit sur-le-champ à la foule des envahisseurs. Les habitants du pays s'étaient enfuis, chassés par la peur des bandes qui arrivaient ; désespérant de leur salut, ils avaient négligé d'emporter la totalité des provisions dont ils conservaient de grandes quantités : grâce à quoi, l'expédition trouva chez eux des victuailles en abondance, et les hommes se restaurèrent tout leur soûl.

Mais les Turcs apprirent que les Chrétiens avaient occupé le château et vinrent en faire le siège. Il y avait un puits devant la porte de la place, et une fontaine un peu plus bas, non loin des remparts ; Rainald, le chef des assiégés, y posta des hommes en embuscade pour observer les Turcs à la dérobée. Ceux qui étaient observés répliquèrent aussitôt ; le jour où l'on célébrait la mémoire de saint Michel (*29 septembre 1096*), ils attaquèrent Rainald et ses compagnons, tuèrent la plupart de ceux qui faisaient le guet et forcèrent les autres à se réfugier honteusement derrière les remparts du château. Les assiégeants turcs resserrèrent alors leur étreinte à tel point que les nôtres, complètement enfermés, se trouvèrent dans l'impossibilité d'aller puiser de l'eau. Leur soif devint si cruelle qu'ils ouvraient les veines des chevaux et des ânes pour soutirer leur sang ; certains trempaient leurs ceintures et leurs haillons dans un vivier, et les pressaient dans leur bouche pour tenter de porter remède à leur peine ; d'autres, chose horrible à dire, buvaient leur urine ; d'autres enfin creusaient des trous où ils s'enfouissaient, recouvrant leur poitrine desséchée de la terre qu'ils venaient de remuer : ainsi

46 La Romanie correspondait aux anciennes provinces romaines d'Asie Mineure ; les Seldjouqides y avaient établi, depuis 1081, le sultanat de Roum, avec Nicée pour capitale. La frontière passait tout près de Nicomédie, restée byzantine.

47 L'Anonyme (I, 2) situe Exorogorgo – ou Xérigordon – à quatre jours de marche de Nicée et non de Nicomédie.

croyaient-ils calmer le feu qui les brûlait intérieurement avec un peu d'humidité. Les évêques et les prêtres qui étaient présents et partageaient les mêmes souffrances, ne manquèrent pas cependant de consoler leurs ouailles ; ils soutenaient leur courage avec d'autant plus d'ardeur, en leur promettant les secours du ciel, qu'ils voyaient s'aggraver les dangers sans aucun espoir d'une assistance humaine.

Cette situation critique dura huit jours ; et si tous partageaient alors la même misère, tous ne partageaient pas la même aspiration à la miséricorde de Dieu ; ceux qui exerçaient le commandement préférèrent manigancer leur salut par la trahison. C'est ainsi que Rainald, qui avait dirigé l'expédition quand tout allait bien, eut l'ignominie de s'entendre en secret avec les Turcs et convint de leur livrer, tout entière, la milice qu'il commandait[48]. Il sortit donc de la forteresse, allant vers les Turcs comme pour engager le combat ; mais tout en faisant mine de diriger l'opération, il s'enfuit avec nombre des siens pour rejoindre à tout jamais les ennemis – et les autres combattants furent faits prisonniers. Certains des captifs furent questionnés au sujet de leur foi et mis en demeure de renier le Christ ; mais ils confessèrent le Christ d'un cœur inflexible et d'une voix ferme, si bien qu'ils furent décapités.

Et le Christ recevra les honneurs d'autrefois,
Illustrant notre siècle de martyrs nouveaux.
Ils souffrent comme aux temps marqués d'un laurier odorant,
Ceux qui, gorge tranchée, vont souffrir un instant !
Heureux dirai-je ceux qui ont souffert quelques moments :
Sûre est leur foi qu'ils auront la vie éternelle.
Désespérer ne sera plus permis à ces restes des nôtres
Dont personne ou presque ne saurait imiter l'exemple.

Quant aux autres captifs, on leur accorda la vie, ou plutôt une forme de mort plus lente ; car ce n'était pas le clémence mais bien la violence qui animait les vainqueurs. Ils se partagèrent les prisonniers, qu'ils comptaient exhiber devant des maîtres sanguinaires pour être soumis à un funeste esclavage. Une partie des captifs, disposés çà et là, servirent de cibles aux flèches des

[48] Ce n'est pas Rainald que l'Anonyme accuse de ce forfait, mais un autre chef, désigné par les Allemands (cf. L. Bréhier, *Histoire anonyme*, p. 6-9).

archers ; d'autres furent donnés en prime de guerre, d'autres vendus. Ceux qui avaient été donnés à des guerriers furent conduits dans leurs domaines ; d'autres furent emmenés dans la région qu'on appelle Khorassan, d'autres dans la ville d'Antioche, pour y souffrir une déplorable servitude au pouvoir de maîtres scélérats.

Pour ceux-ci, je l'avoue, la peine fut plus longue
Que pour ceux dont l'épée avait tranché la tête.
L'un souffre un dur labeur aux mains d'un dur seigneur
Auquel il appartient ; l'homme pieux sert l'ingrat.
L'obligeant est battu ; les tourments au fidèle
Ne sont point épargnés, si grand que soit son zèle.
Ce qu'il voit et entend, ce qu'il fait chaque jour,
L'opprobre que, chaste, il subit, tout devient pour lui croix.
Et je ne doute pas que tous n'aient souffert de tortures
Pires que sur le chevalet pendant trois jours.

Tels furent les premiers martyrs que fit Dieu durant nos temps nouveaux et dans la condition presque désespérée de notre vie présente.

11. Le fameux Pierre dont j'ai parlé plus haut avait fini par confier le commandement de sa troupe à un homme d'Outre-Seine et de noble origine, un vaillant chevalier nommé Gautier[49], parce qu'il se tourmentait de voir la constante folie de ses compagnons et se désolait des ravages qu'ils commettaient ; impuissant à les retenir par ses exhortations, il espérait du moins qu'une autorité guerrière saurait les contraindre. Gautier se hâta de marcher, avec sa horde déchaînée, vers Civitot, une ville située, dit-on, sur une éminence, au-dessus de celle de Nicée[50]. Dès que les Turcs en furent informés, eux qui suivaient les

[49] Gautier Sans Avoir était le neveu d'un seigneur de Boissy ; il avait atteint Constantinople quelques jours avant Pierre, le 20 juillet. Tous deux firent ensuite cause commune.

[50] Une interprétation fautive de son modèle a rendu le récit de Guibert incompréhensible. En effet, Gautier et sa troupe ne marchaient pas *vers* Civitot (port byzantin sur la rive méridionale du golfe de Nicomédie, sans doute l'actuel Hersek) ; ils y étaient déjà, assignés à résidence dans ce port par le *basileus* jusqu'à l'arrivée des autres croisés. Mais des bandes en sortaient souvent pour aller piller les environs, et c'est l'une de ces sorties qui fut surprise par les Turcs au moment où les hommes, au petit jour, quittaient leur camp dans le plus grand désordre.

nôtres à la trace, ils se portèrent du même côté avec les pires intentions. Ils rencontrèrent la bande à mi-chemin et mirent à mort Gautier, avec la plupart de ses compagnons. Quant à Pierre, celui qu'on surnomme l'Ermite, n'ayant pas réussi à contenir la foule surexcitée qu'il avait entraînée à sa suite, il était retourné prudemment à Constantinople ; il craignait en effet d'être emporté par la folie criminelle des siens. Pour en revenir aux Turcs, qui attaquèrent les hommes de Gautier à l'improviste, ils en trouvèrent certains endormis, d'autres dépouillés non seulement de leurs armes mais de leurs vêtements, et massacrèrent tout ce monde à la fois. Parmi eux se trouvait un prêtre, qui était en train de dire la messe et fut mis à mort au moment même où il consommait les saints mystères : tandis qu'il célébrait le sacrifice divin, il fut sacrifié lui-même à Dieu devant son autel.

Qui put offrir une hostie plus précieuse
Que celui dont la chair fut victime pour Dieu ?
Quelles prières exprima-t-il du fond du cœur,
Quand sonnaient les trompettes des grandes batailles ?
Les vainqueurs brisent tout, les armes retentissent,
La foule des fuyards pousse des hurlements.
Le meilleur des prêtres s'est tourné vers l'autel
Et pressait sur son cœur la victime sacrée.
«O bon Jésus», dit-il, «assure ma défense :
Quand déjà je te tiens, périsse tout espoir de fuite,
Je m'unirai à toi d'une alliance éternelle.
Je meurs ! Achève, ô Dieu, le sacrifice commencé.»

Certains purent s'échapper cependant, et coururent se réfugier dans la ville de Civitot. La mer en engloutit d'autres, que la fuite ne parvint pas à sauver ; mieux valait pour eux choisir leur mort que succomber à celle qui les menaçait. D'autres gagnèrent les montagnes et se tapirent dans les rochers ; d'autres enfin se cachèrent dans les forêts. Les Turcs, après avoir repris ou châtié ceux qu'ils découvrirent à l'extérieur de la ville, recherchèrent aussitôt ceux qui se cachaient à l'intérieur, et assiégèrent ceux qui s'étaient retranchés dans le château – allant jusqu'à charrier du bois pour incendier la place. Les assiégés se trouvèrent alors exposés au feu ; mais Dieu, dans sa justice, permit qu'au moment où les Turcs croyaient brûlés les occupants du fort, toute l'ardeur du feu refluât vers les assaillants et en brûlât

quelques-uns ; par contre, aucun des nôtres ne fut touché. Les Turcs maintinrent leur siège et finirent par prendre le château ; ils capturèrent les survivants, dont ils voulaient s'emparer ; comme ils l'avaient fait auparavant, ils partagèrent leurs prisonniers, puis envoyèrent dans leurs provinces d'origine ces condamnés à un exil perpétuel. Tels que je les ai rapportés, ces événements se sont déroulés au mois d'octobre[51].

Le perfide empereur, informé du malheur des fidèles, en éprouva une joie mauvaise ; il autorisa les rescapés à repasser le Bras de saint Georges et à retourner dans les provinces de la Grèce citérieure. Et quand il les vit revenus sur les terres de sa justice et les tint à sa merci, il exigea d'eux qu'ils lui vendissent leurs armes[52]. Ainsi prit fin l'entreprise de Pierre l'Ermite ; j'en ai poursuivi l'histoire sans aucune interruption, pour montrer qu'elle ne fut d'aucun secours pour les autres, mais qu'elle contribua à donner plus d'audace aux Turcs. Et maintenant, revenons à ceux que nous avons laissés de côté, ceux qui ont suivi, après Pierre, la même route, mais avec plus de mesure et de succès.

12. Le duc Godefroi, fils du comte de Boulogne Eustache, avait deux frères : Baudouin, qui fut prince d'Édesse et qui succéda à son frère en tant que roi de Jérusalem, où il règne encore aujourd'hui ; et Eustache, qui gouverne le comté de ses pères[53]. Ces princes avaient eu pour père un puissant seigneur, habile aux affaires du siècle ; quant à leur mère, dont la science littéraire était grande, si je ne me trompe, et qui était issue de la maison de Lorraine, elle se faisait surtout remarquer par la sérénité de son caractère et par sa dévotion envers Dieu[54] : c'est

[51] L'attaque des Turcs se produisit le 21 octobre. Environ 3000 survivants de tous âges, hommes, femmes et enfants, se réfugièrent dans le château de Civitot, lequel, contrairement aux dires de Guibert et de son modèle, ne fut pas pris par les Turcs : l'arrivée d'une flotte byzantine, envoyée par Alexis au secours des assiégés, obligea les assaillants à se retirer (cf. R. Grousset, *Les Croisades*, 1, p. 9).

[52] Ce jugement malveillant se trouve en totale contradiction avec l'action du *basileus*.

[53] Eustache, l'aîné des trois frères, venait de succéder à son père (1093) en tant que comte de Boulogne – ce qui ne l'empêcha pas de prendre la croix et d'aller jusqu'à Jérusalem ; mais il rentra en France peu après la victoire.

[54] La comtesse douairière de Boulogne, Ida, était la fille de Godefroi le Barbu, duc de Haute et Basse Lorraine, d'ascendance carolingienne. Elle mourut en odeur de sainteté et devait être béatifiée peu après. On la fêtait le 13 avril.

à cette piété profonde qu'était due, à mon avis, l'heureuse fortune de fils si distingués. Godefroi, notamment, dont je vais parler, avait accédé à un duché situé en Lorraine, du chef de sa mère[55]. Les trois frères ne déméritaient en rien de la grandeur d'âme de leur mère ; on célébrait la gloire de leurs armes autant que l'excellence de leurs mœurs. Cette femme illustre racontait volontiers, lorsqu'elle s'émerveillait de l'issue de l'expédition et des succès de ses fils, qu'elle avait entendu prédire de tels événements de la propre bouche de son fils le duc, bien avant qu'il fût question d'entreprendre ce pélerinage. Il disait en effet qu'il désirait partir pour Jérusalem et ce, non pas tout simplement comme les autres pélerins, mais avec la force d'une puissante armée, s'il pouvait en assumer les frais. Ce qu'il avait pressenti sous l'inspiration divine, il eut plus tard une occasion admirable de le réaliser.

Les trois frères se mirent donc en route, renonçant à leurs hautes positions[56]. Mais le duc Godefroi l'emportait sur les deux autres par l'importance de son ost, autant qu'il les surpassait en sagesse. Baudouin, comte de Mons (son père était l'oncle paternel du comte de Flandre Robert le jeune[57]), se joignit à lui. Accompagnés d'un noble appareil de chevalerie et du brillant concours des jeunes gens les plus vaillants, ils pénétrèrent en Hongrie, où ils imposèrent à leurs chevaliers cette discipline que Pierre n'avait jamais été capable d'obtenir de sa troupe ; et, premiers de tous les princes de France, ils atteignirent Constantinople deux jours avant Noël[58] ; ils furent toutefois logés hors de la ville.

[55] Godefroi avait hérité de son oncle maternel, Godefroi le Bossu, le duché de Basse Lorraine, mouvant de l'Empire germanique et qui avait pour cœur le château de Bouillon.

[56] Ils partirent vers le 15 août 1096. Godefroi avait vendu *a remere* son château de Bouillon à l'évêque de Liège, et cédé ses possessions de Mosay et de Stenay à celui de Verdun, pour se procurer des fonds. Baudouin, le plus jeune, emmenait sa femme et ses enfants.

[57] Le père du comte de Mons, Baudouin VI, comte de Flandre (1067-1070), était le frère aîné de Robert le Frison. Ce dernier lui succéda en Flandre, au détriment des droits de ses neveux et au prix d'une guerre acharnée contre sa belle-sœur. Il venait de mourir (1093), laissant le comté à son fils, Robert II.

[58] Le 23 décembre 1096. Les Lotharingiens avaient emprunté la voie de terre suivie par la croisade populaire, sans incidents notables jusqu'à la mer de Marmara, où les chefs ne purent empêcher le pillage de Selymbria, ce qui mit le *basileus* sur ses gardes. L'expédition n'arrivait pas la première : Hugues de Vermandois, nous allons le voir, se trouvait déjà sur place.

Le perfide empereur, en effet, terrifié d'apprendre l'arrivée de l'illustre duc, ne lui témoigna que des égards forcés ; il l'autorisa à s'installer devant les remparts, dans un faubourg de la ville[59]. Après avoir pris possession des gîtes que l'empereur leur avait fait attribuer, le duc et ses compagnons chargèrent leurs écuyers de se procurer de la paille et tout ce qui était nécessaire pour les chevaux. Alors que ceux-ci croyaient pouvoir aller et venir à leur guise, librement et en toute sécurité, l'abominable souverain donna ordre en secret à ses acolytes de tuer tout serviteur du duc qu'ils rencontreraient, où que ce fût. Baudouin, le frère du duc, fut informé de la chose et se mit aussitôt en embuscade ; quand il vit des Turcoples de l'empereur[60] molester violemment ses hommes, il fondit sur eux avec toute l'énergie convenable ; Dieu aidant, sa victoire fut si complète qu'il s'empara de soixante de ces misérables, fit périr une partie d'entre eux et livra le reste au duc, son frère. Prévenu de l'affaire, l'infâme empereur en éprouva une furieuse contrariété. Sa réaction mit le duc sur ses gardes ; il quitta le faubourg où il était installé, et dressa son camp hors des limites de la ville. Mais le souverain n'oubliait pas l'affront qui lui avait été infligé ; après avoir rassemblé ce qu'il put trouver de troupes, au moment où le jour descendait vers le soir, il provoqua au combat le duc et ses gens. Le duc reçut ses agresseurs avec une impétueuse véhémence, les contraignit à fuir et les poursuivit jusque dans la ville ; il leur tua sept hommes. Le combat heureusement terminé, le duc revint à son camp où il demeura pendant cinq jours, avant de traiter enfin de la paix avec l'empereur. Toujours craintif, le souverain exigea cependant que le duc traversât le Bras de saint Georges, promettant de fournir aux nôtres toutes les victuailles qui seraient à vendre à Constantinople, et de distribuer des aumônes aux pauvres pélerins. Ce qui fut fait[61].

[59] Le faubourg de Péra, de l'autre côté de la Corne d'Or.

[60] Nom donné aux mercenaires turcs qui servaient dans l'armée byzantine.

[61] Ce récit reprend presque mot pour mot le bref compte rendu de l'Anonyme (I, 3), qui ne fut pas témoin des événements. Sur les causes du conflit, qui dura plusieurs semaines, cf. *Introduction*, p. 27. Le calendrier en a été diversement établi. Albert d'Aix datait le passage du Bosphore de février 1097 (*Recueil*, 4, p. 310). Anne Comnène, témoin oculaire, l'a retardé jusqu'aux premiers jours d'avril (*Alexiade*, X, 9). C'est la chronologie généralement acceptée aujourd'hui (voir l'excellente notice de M. Parisse, *Godefroi de Bouillon*, DHGE, 21, 1986, col. 388-391).

13. Après avoir évoqué les conditions dans lesquelles s'était déroulé le voyage du duc, il me faut revenir maintenant aux barons de la France intérieure, dire qui ils étaient ou quelles routes ils ont prises, et parler aussi de ce qui leur arriva.

L'évêque du Puy, dont la vie, le savoir, les enseignements et la compétence dans l'art de la guerre étaient dignes d'admiration, résolut de partir en passant par l'Esclavonie avec une foule immense de gens de son pays[62]. J'ai déploré plus haut de ne pas savoir son nom et de ne pas l'avoir trouvé dans l'Histoire dont je suis ici l'interprète ; j'ai fini par le découvrir, grâce à certains témoins qui avaient connu l'évêque pendant l'expédition. Cet homme remarquable se nommait Aymar.

14. Parmi les autres princes, je crois devoir nommer d'abord le frère du roi de France Philippe, Hugues le Grand[63] ; même s'il en était de plus riches et de plus puissants que lui, le prince n'était à nul autre second en ce qui touche à la naissance et à l'honnêteté des mœurs. Sa vaillance et sa sérénité, empreinte de la majesté de sa race, ainsi que son humilité à l'égard des ordres sacrés et l'agrément d'une vertueuse modération, lui ont valu les plus justes louanges. Certains des barons s'attachèrent à lui, se proposant,s'ils pouvaient obtenir quelque territoire en vertu du droit de la guerre après avoir vaincu les gentils, de le prendre pour roi.

15. Après lui, voici le comte Étienne[64] : c'était un si puissant seigneur qu'il passait pour posséder autant de châteaux que l'année s'honore de compter de jours. Tant qu'il vécut dans notre royaume, il fit preuve d'une rare générosité, d'une personnalité fort agréable et d'une extrême maturité dans ses jugements ;

[62] L'évêque du Puy joignit ses forces à celles du comte de Toulouse ; leur expédition partit à la mi-octobre 1096, passa par l'Italie du Nord, l'Istrie et la Croatie, et descendit jusqu'à Durazzo où elle prit l'antique "via Egnatia", qui reliait la côte adriatique à Constantinople en traversant l'Albanie, la Macédoine et la Thrace.

[63] En latin "Hugo Magnus". C'est la traduction infidèle du surnom populaire du prince, frère cadet du roi, "le Maisné" (le puîné), tel que l'interprétaient les chroniqueurs. J'ai gardé la forme "Hugues le Grand", car Guibert en a tiré des commentaires sur le caractère du comte de Vermandois.

[64] Étienne, comte de Blois et de Chartres, fils du comte Thibaut III de Champagne, devait mourir en Palestine (1102), dans des circonstances que nous verrons plus loin.

il montrait une telle agilité dans l'art équestre que la sainte milice tout entière le prit pour chef suprême et pour maître pendant sa campagne contre les Turcs. Il avait épousé la plus subtile des femmes, une fille du roi Guillaume l'ancien, celui qui avait conquis les royaumes des Angles et des Scots[65] ; mais si je voulais vanter la sagesse, la munificence, la splendeur et l'opulence de cette femme, je craindrais, en chantant sa louange comme elle l'a mérité jusque dans son veuvage, de faire de l'ombre à son magnifique époux.

Robert le jeune, fils de Robert l'ancien (celui auquel l'empereur avait adressé sa lettre)[66], se disposa, avec toute l'ardeur de son âme, à joindre ses forces à celles des susdits princes ; il abandonna le comté de Flandre, qu'il avait gouverné en vaillant chevalier, pour se faire le compagnon d'armes de ceux qui choisissaient de s'exiler par amour pour le Christ. Avec quelle persévérance le comte s'attacha à son entreprise, la suite de la présente Histoire le montrera hautement. Ces princes, donc, quittèrent les plus nobles épouses et les plus aimables enfants, préférant à tout ce qu'ils avaient de plus cher l'exil qui leur était proposé. Je ne dirai rien de leurs charges ni de leurs possessions, car ce ne sont pour nous que des biens extérieurs. Mais on est saisi de stupeur en voyant comment ces maris et ces femmes qui s'aimaient et qui étaient unis, que dis-je, soudés par leur postérité, ont pu s'arracher les uns aux autres, sans danger pour les uns ni pour les autres.

16. Rien, enfin, n'autorise à passer sous silence Robert, le comte de Normandie[67] ; car si son corps était pesant et sa volonté légère, s'il était dépensier, trop porté sur la bonne chère, et sujet par là même à de longues somnolences et à des emportements trop fréquents, il expia ses fautes par la constance et le courage dont il fit preuve dans l'Ost du Seigneur. La clémence faisait tellement partie de sa nature qu'il ne souffrait pas que l'on

[65] Adèle d'Angleterre, une fille de Guillaume le Conquérant.

[66] Robert II, comte de Flandre (1093-1111), partit avec l'expédition franco-normande en septembre-octobre 1096, l'accompagna jusqu'en Italie, mais traversa l'Adriatique avant les autres, dès le mois de décembre 1096.

[67] Robert Courteheuse, le fils aîné du Conquérant, avait reçu la Normandie en héritage et non l'Angleterre, car son père se méfiait de son aptitude à gouverner un royaume (1087). – Notons que Guibert affecte, "comme maint autre" (E. R. Labande, *Autobiographie*, p. 88, n. 4), de n'appeler que "comte" le duc de Normandie.

tirât vengeance de ceux qui avaient été accusés de trahison envers lui et condamnés à mort; qui plus est, même s'ils étaient coupables, le comte pleurait sur leurs malheurs[68]. On serait en droit de vanter sa hardiesse à la guerre et son absence de ruse, s'agissant des machinations perverses dont bien des hommes se souillent sous nos yeux, s'il ne convenait instamment de taire certaines indignités: mais tout doit lui être déjà pardonné. Dieu, en effet, lui a infligé en ce monde le châtiment de ses fautes, celles-ci et d'autres semblables; il se consume au fond d'une prison, privé des honneurs de son comté[69].

17. Une multitude de petits seigneurs se mirent en route avec les plus grands, que chacun des princes avait entraînés à sa suite hors de sa province. Combien étaient-ils, je n'en ai pas une idée très claire; aussi éviterai-je de donner leur nombre maintenant, me réservant d'en parler à une meilleure occasion, qui peut surgir plus loin au cours de cette Histoire. Qui dénombrerait, en effet, les châtelains d'une, deux, trois ou quatre places fortes, dont il y eut une telle quantité qu'à peine s'en est-il rassemblé autant, à ce que l'on pense, pour le siège de Troie?

En ce temps-là, les grands du royaume se réunirent à Paris avec Hugues le Grand, en présence du roi Philippe, pour tenir conseil au sujet de l'expédition. C'était le troisième jour des ides de février (*11 février 1096*): la lune subit une éclipse avant le milieu de la nuit. Elle se voila peu à peu d'une teinte sanguinolente, puis devint entièrement rouge, d'une horrible couleur de sang; mais dès que revint l'aurore, crépuscule de la nature, une lumière d'un éclat extraordinaire jaillit tout autour de son cercle. On vit encore, pendant une nuit d'avril, des étoiles tomber du ciel en pluie épaisse[70]. Ce prodige fut regardé dans la plupart des églises comme un présage funeste, à tel point qu'on institua des litanies pour écarter le malheur annoncé; l'événement

[68] Allusion à la mansuétude du prince envers les bourgeois de Rouen, qui avaient cherché à vendre leur ville au roi d'Angleterre Guillaume II le Roux, frère de Robert (1090).

[69] Au retour de la croisade, Robert avait cherché à reprendre la couronne d'Angleterre à son plus jeune frère, Henri Ier Beauclerc, qui venait de succéder à Guillaume le Roux (1100). Vaincu à Tinchebray (28 septembre 1106), il fut fait prisonnier et enfermé dans un château anglais jusqu'à sa mort (1134).

[70] Ce phénomène se produisit en réalité un an plus tôt, le 4 avril 1095 (éd. Huygens, CCCM 127A, 2, 750-751).

et sa date furent consignés par écrit. Au mois d'août suivant, le sixième jour des ides (*8 août 1096*), peu avant le coucher du soleil, la lune devint noire sur la moitié environ de sa surface, en présence de nombreux spectateurs; et c'est ici le lieu de remarquer que ces changements de couleur, bien que la lune soit naturellement sujette à des éclipses lorsqu'elle est pleine, représentent parfois des signes. C'est pourquoi l'on a coutume de les noter dans les *Gestes* des pontifes et des rois. Bien d'autres phénomènes sont encore apparus, que je m'abstiens de raconter.

18. Je parlerai en dernier lieu du comte de Saint-Gilles, Raymond, non que j'en fasse bon marché, mais parce qu'il me faut conclure. Sa position aux limites extrêmes de la France faisait que ses œuvres nous étaient peu connues: aussi les témoignages de sa valeur et de sa constance donneront-ils d'autant plus de prix à cette Histoire, depuis le début jusqu'à la fin. Il remit le gouvernement de son comté à un fils naturel et partit, emmenant avec lui son épouse et le fils unique qu'il avait eu d'elle. Il était d'âge plus avancé que nos autres barons et son armée, n'eût été le tempérament bavard des Provençaux, ne le cédait en rien aux leurs[71].

Lorsqu'un contingent très important des chevaliers les plus vaillants eut pris la voie qui passe par Rome et parvint jusque dans les Pouilles[72], les hommes – on était en été – souffrirent de la chaleur à laquelle ils n'étaient pas habitués, de l'atmosphère malsaine et des changements de nourriture: beaucoup d'entre eux tombèrent malades et moururent. Quant aux survivants, ils se rendirent dans différents ports pour traverser la mer.

> «Beaucoup vont à Brindes; l'inaccessible Otrante en reçoit quelques-uns.
> A d'autres s'ouvrirent les eaux de la poissonneuse Bari[73].»

[71] Raymond de Saint-Gilles, né en 1042, était donc âgé de 54 ans lors de son départ en croisade. Il fut l'un des premiers à prendre la croix et fit vœu de ne jamais revenir dans ses États. Sur son voyage en compagnie de l'évêque du Puy, voir *supra*, n. 62.

[72] Il s'agit du contingent de chevaliers français qui avaient pris la croix avec Hugues de Vermandois, à la mi-août 1096. Les chroniqueurs sont avares de détails sur son importance et sur son sort.

[73] Horace, *Satires*, I, 5, 97 (*Voyage à Brindes*).

19. Hugues le Grand, qui était arrivé dans le port de Bari sans attendre le gros des troupes – les siennes et celles des autres princes –, s'embarqua avec autant d'inconséquence que de précipitation ; une navigation favorable lui permit d'atteindre Durazzo. Il aurait dû penser cependant que la perspective de voir débarquer tant de gens, de si grandes quantités de chevaliers et d'hommes de pied, ferait, pour ainsi dire, trembler la Grèce tout entière sur ses bases. Et bien que d'autres barons eussent beaucoup plus d'autorité que lui parmi les nôtres, aux yeux des étrangers et surtout des Grecs, les plus lâches des hommes, le frère du roi de France avait un prestige immense. Lorsque le duc qui commandait sur place la garnison impériale s'aperçut qu'un homme de si haut rang n'était entouré que d'une petite escorte, son esprit cauteleux conçut le projet de profiter d'un tel isolement[74]. Il s'empara de la personne du prince et le fit conduire auprès de l'empereur, à Constantinople, avec beaucoup d'égards et de respect – ceci dans le seul but d'obtenir qu'Hugues donnât sa foi au craintif souverain de n'attenter ni à sa vie, ni à son honneur[75]. Toute cette affaire conduisit le prince à porter un préjudice grave à la résolution des barons qui le suivaient ; car ce qui avait été exigé de lui, l'astucieux souverain contraignit les autres à le faire, eux aussi, soit par la violence, soit par la ruse, soit par la prière.

Mais voici la fin de ce livret.

[74] Ce gouverneur était le stratège Jean Comnène, neveu d'Alexis (cf. F. Chalandon, *Alexis Comnène*, p. 174). – Hugues, pris dans une tempête en traversant l'Adriatique avec sa flotte (octobre 1096), avait débarqué presque seul entre le cap Palli et Durazzo.

[75] Sur l'hommage que fit Hugues au *basileus* dès son arrivée à Constantinople, au mois de novembre, voir *Introduction*, p. 27. Le prince, tenu d'abord en "résidence surveillée", servit ensuite de médiateur entre Alexis et les autres chefs de la croisade.

LIVRE III

1096-1098 : Bohémond et les Normands d'Italie ; départ de leur expédition ; traversée des Balkans ; bataille du Vardar (18 février 1097). – Regroupement des croisés à Constantinople ; tractations et conflits avec le *basileus* Alexis.- Passage en Asie Mineure (début avril 1097). – Siège et prise de Nicée, rendue par les Turcs au *basileus* (19 juin 1097). – Poursuite de la route ; bataille de Dorylée (1er juillet 1097). – Traversée difficile de l'Anatolie ; expédition de Tancrède et de Baudouin de Boulogne en Cilicie. – Campagnes de Baudouin en Mésopotamie ; son adoption par le seigneur arménien d'Édesse, Thoros ; son établissement comme comte d'Édesse après la mort de Thoros, tué au cours d'une révolte de la population (8 mars-25 décembre 1098).

1. Lorsque l'immense armée qui rassemblait des hommes originaires de presque toutes les régions d'Occident était arrivée dans les Pouilles[1], la nouvelle en parvint aux oreilles de Bohémond, fils de Robert qu'on surnommait Guiscard, un homme d'une rare magnificence ; il faisait alors le siège d'Amalfi[2]. Ayant interrogé le porteur du message sur cette affluence de gens et sur les raisons de leur voyage, le prince apprit que leur but était d'arracher Jérusalem – ou plutôt le Sépulcre du Seigneur et les Lieux saints, ignominieusement occupés – au pouvoir des gentils. On ne lui cacha pas non plus combien, parmi eux, de nobles hommes et de quelle excellence avaient abandonné, pour ainsi dire, les plus hautes charges et se consacraient à une telle entreprise avec une ardeur sans exemple. Bohémond demanda si ces gens avaient des armes, s'ils portaient des besaces ou quelque marque distinctive de ce pélerinage

[1] Sous la description pompeuse, il faut toujours voir dans ces troupes le contingent en grande majorité français dont il a été question à la fin du Livre précédent.

[2] Les habitants d'Amalfi s'étaient révoltés contre leur prince, le duc de Pouille Roger Borsa, et celui-ci s'employait à mater les rebelles avec l'aide de son oncle, le grand-comte de Sicile Roger, et de son demi-frère Bohémond, prince de Tarente. Le siège d'Amalfi, commencé en juillet, dura une grande partie de l'été (cf. R. B. Yewdale, *Bohemond I*, p. 35).

nouveau ; et enfin, quels cris de guerre ils poussaient. On lui répondit : «Ils portent des armes à la mode de France ; ils ont sur l'épaule ou ailleurs une croix faite d'une étoffe quelconque, cousue sur leurs vêtements selon ce qui leur a été prescrit ; ils ont rejeté de leurs cris de guerre toute diversité, qui serait un signe d'orgueil, et crieront d'une même voix dans les combats, humblement et fidèlement : *DIEU LE VEUT* !» Bouleversé jusqu'au fond du cœur par ce qu'il venait d'entendre, Bohémond ressentit l'appel de Dieu ; il se fit apporter son manteau le plus précieux, le fit découper en petites croix, en fixa une sur ses vêtements et distribua les autres à ceux des siens qui prononcèrent le vœu avec lui ; car les chevaliers qui l'accompagnaient au siège d'Amalfi, ayant changé soudain d'aspiration, voulaient entreprendre le voyage comme leur seigneur. Une telle multitude de chevaliers firent alors le vœu que le comte de Sicile Roger, le frère de Bohémond[3], se trouva privé, à son grand dol, de presque tous les fidèles qui lui prêtaient main-forte pour le siège.

2. Mais voyons un peu de quel sang Bohémond tirait son origine, et comment il avait accédé aux honneurs qui étaient les siens. Robert, dont j'ai dit qu'on le surnommait Guiscard, était né en Normandie, dans une famille assez obscure. Il quitta son pays natal – fut-ce de son plein gré ou y fut-il contraint, je l'ignore – et se rendit à pied dans les Pouilles ; là, il se procura comme il put les chevaux et les armes dont il avait besoin pour être fait chevalier ; puis il s'appropria quelques châteaux, avec l'aide de brigands recrutés çà et là, et parfois par des actes de trahison ; il en attaqua et en enleva d'autres au cours de nombreux coups de main, allant jusqu'à assiéger des villes opulentes qu'il forçait ensuite à se rendre[4]. Bref, cet homme, qui était sorti de rien, étendit si largement son pouvoir, il soumit si bien tous

[3] Guibert confond ici le comte de Sicile, Roger, et son neveu et homonyme Roger Borsa, le duc de Pouille.

[4] Robert Guiscard, né vers 1015, était le sixième fils de Tancrède de Hauteville, modeste seigneur de la région de Coutances qui en eut douze. Comme plusieurs de ses frères, il alla chercher fortune en Italie méridionale où il mena d'abord une vie de brigand de grands chemins. Ayant su imposer son pouvoir à toute la région, Robert signa le traité de Melfi (1059) avec le pape Nicolas II : il recevait le titre de duc de Pouille et de Calabre, et se reconnaissait le vassal du pape.

ceux qu'il voulut, que, comme le dit son épitaphe[5], il finit par chasser de la Ville celui

> Qui régit les Ligures, l'Allemand établi à Rome,

autrement dit, l'Auguste Henri que la fortune avait pourtant favorisé de victoires innombrables, voire presque continuelles[6].

> Le Parthe, l'Arabe ni la phalange macédonienne n'ont protégé Alexis,

le souverain grec dont j'ai souvent parlé. Guiscard lui infligea maintes défaites et, si le poison n'eût mis subitement fin à sa vie, il eût bientôt posé sur sa tête, à ce qu'on dit, la couronne de Constantinople[7]. Chacun peut voir aujourd'hui la puissance de son fils Bohémond, lequel, après avoir fait oublier l'humble condition de ses aïeux, a épousé la fille du roi de France Philippe, et tenté d'arracher son trône de vive force au susdit empereur Alexis[8].

Roger, son frère, était donc resté en Sicile (*sic*) et se lamentait sur la disparition presque complète des siens, qui se préparaient tous à prendre la route de Jérusalem. Bohémond, quant à lui, après avoir réuni les provisions nécessaires à une telle expédition, s'embarqua avec son armée ; poussé par un vent favorable, il atteignit heureusement le rivage de Bulgarie[9]. Il comptait dans sa suite autant de nobles chevaliers que de princes de haut rang, parmi lesquels figurait Tancrède, fils d'un certain marquis et, si je ne me trompe, de la sœur de Bohémond (le frère de Tancrède, qui se nommait Guillaume, était parti avant

[5] Voir la transcription de William de Malmesbury (*Gesta regum Anglorum*, PL, 179, col. 1243 : cf. éd. Huygens, CCCM 127A, 3, 43-48). Cette épitaphe, dont Guibert cite le deuxième et le troisième vers, était gravée sur la tombe de Guiscard, dans le monastère de Santa Trinità de Venosa qu'il avait fondé.

[6] En 1082-1084, Guiscard vint au secours du pape Grégoire VII, assiégé dans le château Saint-Ange par les troupes de l'empereur Henri IV. L'armée impériale fut défaite et le pape délivré vers la mi-mai 1084.

[7] Robert Guiscard est mort, des fièvres ou de la peste, le 17 juillet 1085 – à Céphalonie, selon la plupart des historiens ; à Kassiopi de Corfou pour R. B. Yewdale (p. 23-24). Sa mort mit fin à la série de campagnes menées dans les Balkans par les Normands d'Italie entre 1081 et 1085.

[8] *Supra* (l.I), p. 71, et *infra* (l.VII), p. 292.

[9] L'expédition débarqua dans la baie d'Avlona (Vlorë, Albanie) en octobre-novembre 1096. La région avait fait partie, au IX^e^ et au X^e^ siècle, du royaume de Bulgarie qui s'étendait sur une partie des Balkans, au Nord de la Macédoine, et qui fut annexé à l'Empire byzantin par Basile II (1018).

lui, en compagnie d'Hugues le Grand)[10]; il faut citer aussi un certain Richard du Principat, homme de très belle prestance, que nous avons vu plus tard venir en ambassade auprès du roi de France afin de lui demander Constance en mariage pour Bohémond[11]. Celui-ci, pour l'heure, entrait en Bulgarie avec les siens, trouvant ce pays riche en victuailles de toutes sortes. Ils atteignirent la vallée de Dropoli[12] et s'y installèrent pour attendre l'arrivée du reste de la flotte. Lorsque tout le monde fut rassemblé, Bohémond réunit ses grands, tint conseil et prit en accord avec eux les décisions suivantes: tant que l'on traverserait des régions habitées par des populations chrétiennes, les troupes se comporteraient avec bonté et d'une façon irréprochable; elles ne ravageraient pas la patrie de ceux auxquels elles devaient porter secours; elles ne prendraient que les victuailles dont elles auraient besoin et ce, pacifiquement, après les avoir payées[13]. L'expédition se mit alors en marche, passant de ville en ville, de village en village, de bourg en bourg, trouvant partout des marchés bien garnis, juqu'à ce qu'elle parvienne à la province de Kastoria. Elle y célébra solennellement la Nativité du Seigneur (*25 décembre 1096*) et demeura quelques jours dans la région.

Lorsque les hommes cherchèrent à se ravitailler auprès des habitants, ceux-ci refusèrent d'y consentir; ils craignaient, en effet, que ces gens ne fussent venus en guerriers plutôt qu'en pélerins, et n'eussent l'intention de ravager leurs terres et de les massacrer. Du même coup, la modération des arrivants se changea en fureur: ils s'emparèrent des chevaux, des bœufs, des ânes et de tout ce qui pouvait leur être utile. De Kastoria, ils gagnèrent la Pélagonie[14], où ils trouvèrent une forteresse tenue par des hérétiques; ils l'attaquèrent de toutes parts et la forcèrent à se rendre; puis ils y mirent le feu et brûlèrent de fond en comble

[10] Tancrède et Guillaume étaient les fils d'une sœur de Bohémond, Emma, et d'Eudes, marquis de Bon, *dit* le Bon marquis.

[11] Richard du Principat, comte de Salerne, était un cousin germain de Bohémond.

[12] Le site antique d'Hadrianopolis (Andropolis *ou* Dropoli) se trouve au Sud-Est de Vlorë, dans la vallée du Drino et près d'Argyrocastro (Gjirokastër, Albanie).

[13] Bohémond était soucieux d'effacer les détestables souvenirs laissés aux populations locales par les expéditions normandes de 1081-1085, alors qu'il agissait comme lieutenant de son père.

[14] Région qui fut par la suite celle de la ville turque de Monastir, aujourd'hui Bitola (Macédoine).

le château avec ses occupants[15]. Ils parvinrent ensuite à un fleuve qu'on appelle le Vardar. Bohémond se porta en avant, avec une partie de ses chevaliers, laissant le reste de sa troupe sous les ordres de l'un de ses comtes[16]. L'armée de l'empereur, qui se tenait non loin de là, avait observé ce mouvement; elle marcha contre le comte, que le départ de son seigneur avait laissé sans soutien, et fondit sur ses compagnons. La nouvelle de cette attaque parvint aux oreilles du valeureux Tancrède, qui rebroussa chemin plus vite qu'il ne faut pour le dire, se jeta dans le Vardar, rejoignit à la nage le corps de troupe en difficulté, et regroupa près de deux mille hommes qui avaient traversé le fleuve à sa suite. Il atteignit les ennemis qui s'acharnaient contre les siens, pénétra dans leurs rangs avec plus d'acharnement encore et ne tarda pas à en triompher. Nombre d'entre eux furent faits prisonniers, conduits en présence de Bohémond et chargés de chaînes. Le prince leur demanda: «Pourquoi vous en prenez-vous à la gent du Christ, qui est aussi la mienne? Je ne veux aucun mal à votre empereur.» Ils répondirent: «Nous ne faisons rien de notre plein gré; nous nous sommes loués à la solde de l'empereur; tout ce qu'il nous ordonne, nous sommes obligés de l'accomplir»[17]. Quand l'illustre seigneur entendit ces paroles, il fit relâcher aussitôt les prisonniers, sans les châtier ni les mettre à rançon. Le combat en question avait eu lieu le mercredi que l'on appelle, chez les chrétiens, le «commencement du jeûne» (*mercredi des Cendres: 18 février 1097*).

3. L'empereur Alexis, quand il apprit ce haut fait de l'admirable Bohémond, chargea l'un de ses familiers, au jugement duquel il se fiait entièrement, de conduire le magnanime prince et son armée à travers son territoire avec tous les honneurs, et de l'amener en sa présence, à Constantinople. Et, tandis que cette armée traversait l'empire, passant de bourgs en villes, les habitants de chaque région reçurent l'ordre, par édit impérial, de lui apporter promptement toutes les denrées nécessaires. Ainsi s'empressait-on dans les provinces de fournir aux troupes

[15] C'étaient sans doute des Manichéens, nombreux dans la région.

[16] Le comte de Rossignolo.

[17] Comme le précise l'Anonyme (cf. L. Bréhier, *Histoire anonyme*, p. 24-25), ces soldats étaient des mercenaires petchénègues et turcs de l'armée byzantine.

ce qu'elles voulaient, afin d'empêcher les compagnons de Bohémond de pénétrer à l'intérieur des villes. Ces mêmes chevaliers, pourtant, voulurent donner l'assaut à un château où abondaient les biens dont ils avaient besoin. Mais leur illustre chef le leur interdit, tant pour ne pas violer la franchise de cette terre[18] que pour ne pas heurter les dispositions encore bienveillantes de l'empereur – voire pour ne pas rompre le pacte que lui-même venait de conclure avec le souverain, par l'entremise de ses envoyés; c'est pourquoi il mit un terme à ces premières folies qui lui étaient insupportables, irrité contre ceux qui les avaient commencées, et spécialement contre Tancrède. Ceci se passait un soir. Le matin étant arrivé, les occupants du château sortirent en procession, portant devant eux les étendards de la Croix, et se présentèrent devant Bohémond en montrant beaucoup d'humilité et de piété. Le prince les accueillit avec une bonté affable, leur fit grâce et les renvoya tous joyeux.

Les troupes marchèrent ensuite jusqu'à une ville nommée Serrès, où les hommes montèrent leurs tentes et firent bien leurs affaires. Bohémond y passa accord avec deux curopalates[19]. Conformément à ce nouveau traité et pour respecter la franchise de la province, il fit restituer aux habitants par les siens tout ce que ceux-ci leur avaient enlevé. L'armée repartit et atteignit les abords d'une ville nommée Rusa; et voilà que toute la population grecque accourait en foule à la rencontre d'un si noble prince, apportant ce qu'elle avait à vendre pour l'heure; aussi les arrivants dressèrent-ils leur camp en ce lieu, trois jours avant celui de la Cène du Seigneur[20]. Quant à Bohémond, laissant là sa compagnie, il partit pour Constantinople avec un petit nombre de chevaliers afin de s'entretenir avec l'empereur[21].

[18] Il s'agissait de l'immunité dont jouissait tout territoire chrétien dans l'Empire byzantin.

[19] Guibert appelle ces hauts fonctionnaires des *prefecti palatini*. Ils avaient été envoyés à Bohémond jusqu'en Macédoine grecque, où se trouvait Serrès, pour le presser de se rendre à Constantinople (cf. F. Chalandon, *La première croisade*, p. 136).

[20] "... triduo ante Cenae dominicae diem [= le Lundi saint 30 mars 1097]", écrit Guibert, interprétant faussement son modèle (*Gesta*, II, 5): celui-ci parle de "quarta feria ante Cenam", non pas le *quatrième jour* avant la Cène, mais la *quatrième férie* de la semaine, autrement dit le Mercredi saint 1er avril, date réelle de l'arrivée des troupes de Bohémond dans la petite ville de Ruskoï (Keshan, Turquie).

[21] Bohémond repartit dès le 1er avril – au plus tard le 2, selon Guillaume de Tyr (II, 15).

Tancrède assurait en son absence le commandement de l'armée. Il ne tarda pas à s'apercevoir des difficultés que rencontraient ses hommes, dont la bourse était vide, pour acheter les vivres dont ils avaient besoin ; il décida d'abandonner la grand'route et de conduire ses troupes vers des contrées moins fréquentées des voyageurs, où l'on trouverait plus de ressources pour tous. Soucieux de servir l'intérêt des plus pauvres des siens, il quitta donc la voie publique et pénétra dans une vallée où abondaient toutes sortes d'aliments ; il y célébra la fête de Pâques (*5 avril 1097*), en compagnie de la population du pays et avec la dévotion convenable. Alexis, de son côté, voyant venir vers lui Bohémond, ordonna aux siens de lui témoigner les plus grands égards à son arrivée, et de lui offrir l'hospitalité dans un faubourg de la ville[22] ; une fois installé, Bohémond fut invité à conférer avec l'empereur, qui voulait le recevoir en secret.

4. Pendant ce temps, le duc Godefroi et son frère Baudouin, et le comte de Saint-Gilles un peu plus tard, accompagnés chacun d'un puissant contingent, avaient atteint les faubourgs de Constantinople[23]. C'est alors que le perfide Alexis, qui avait tant réclamé naguère de l'aide contre les Turcs, fut saisi d'un furieux ressentiment : tous ces guerriers, à son avis, lui voulaient du mal – aussi ne cessait-il de rechercher en lui-même quels artifices lui permettraient de précipiter leur ruine. Mais Dieu, dont l'inspiration guidait ces pieuses cohortes, les protégea si bien que l'infâme tyran ne put trouver aucune occasion de leur causer un dommage ; au contraire, devant l'impossibilité d'agir, le misérable éprouva de vives craintes.

Les habitants de Constantinople finirent par s'émouvoir de cette affluence de troupes étrangères, et se rassemblèrent pour en délibérer. Ils craignaient que la ville ne fût accablée sous le nombre des arrivants, et que ceux-ci ne dévastassent les provinces ;

[22] Le quartier de Kosmidion, au Nord de la ville. La date exacte de l'arrivée de Bohémond n'est pas connue ; elle coïncida, à peu de choses près, avec celle du passage des troupes lotharingiennes sur la rive asiatique du Bosphore, au plus tard le 10 avril.

[23] Parvenu à ce point de son récit, l'Anonyme – qui était resté en arrière avec Tancrède – fait état d'une conférence "à quatre" tenue au palais impérial avec la participation de Godefroi et de Baudouin dès l'arrivée de Bohémond ; l'entrevue secrète n'aurait eu lieu que plus tard (II, 6). Guibert n'a pas retenu cette information, probalement fausse, mais il y a pris une transition pour introduire de nouveaux détails dans son texte.

aussi s'accordèrent-ils à demander que le tyran exigeât des Francs le serment de ne jamais chercher à nuire ni à lui, ni à ses sujets. Lorsque cette exigence vint à la connaissance de nos barons, ceux-ci la traitèrent d'abord avec autant de dérision que de mépris. Ils estimaient avec raison que si les premières armées se trouvaient amenées, pour une cause quelconque, à renoncer à leur entreprise, tant et de si nobles chevaliers seraient privés de ressources qu'ils devraient obligatoirement livrer bataille au perfide souverain, en dépit des serments prêtés. «Et quand bien même nous n'aurions rien à craindre de l'avenir», disaient-ils, «le seul fait d'avoir été forcés à jurer par ces petits Grecs, les plus lâches des hommes, serait pour nous une honte éternelle: d'autant qu'ils ne manqueraient pas de dire, nous en sommes persuadés, que nous avons obéi bon gré mal gré à leur commandement[24].»

L'empereur entreprit alors le valeureux Bohémond sur ce point, se disposant à gagner par des présents celui qu'il redoutait le plus: car Bohémond l'avait souvent vaincu à la guerre; aussi le pressait-il plus que les autres, le regardant spécialement comme son rival. Il s'engagea à lui donner, en deçà d'Antioche, un territoire qui mesurerait quinze journées de marche en longueur et pas moins de huit en largeur. Une telle promesse ébranla la fermeté de l'illustre seigneur; il prêta serment au tyran sans plus attendre[25]. Ainsi, ce qu'Hugues le Grand avait juré sous la pression des circonstances – et cédant à l'attrait des sommes d'argent offertes –, Bohémond consentit à le jurer, sous la condition que si Alexis manquait à sa promesse, lui-même serait délié de ce qu'il avait protesté avec serment. Et si quelqu'un se demande pourquoi ce prince et d'autres ont renoncé à leur ferme refus de prêter le serment réclamé par le tyran[26], il doit savoir que les chefs de l'expédition

[24] Le texte original des serments qui accompagnaient l'hommage au *basileus* n'a pas été conservé; il est acquis cependant que ces serments comportaient l'engagement formel de rendre au souverain les anciens territoires byzantins dont s'empareraient les croisés.

[25] Cette promesse d'Alexis à Bohémond, dont l'Anonyme est seul à rendre compte, a été mise en doute par les historiens modernes.

[26] Les "autres", à cette date, étaient Godefroi et les siens, ainsi que le comte de Flandre; ce dernier, arrivé vers le début du printemps, fit l'hommage aussitôt. En s'efforçant de justifier leur décision, Guibert témoigne du trouble de conscience qu'elle provoqua dans la chrétienté latine; les réflexions amères de l'Anonyme (II, 6) vont dans le même sens.

sont venus ainsi au secours de leurs compagnons d'armes en Dieu, dont la détresse eût été grande, si les moyens de se ravitailler leur avaient été refusés. De son côté, Alexis agit de même et prêta serment aux nôtres «de venir avec eux à la tête de son armée, de les soutenir sur terre et sur mer, de faire transporter en tous lieux les denrées nécessaires et d'indemniser équitablement les victimes de quelque dommage que ce fût, de n'ordonner ni de permettre, autant qu'il en aurait le pouvoir, qu'aucun membre de l'expédition fût molesté, blessé ou tué[27].»

5. Le comte de Saint-Gilles avait établi, lui aussi, son camp dans les faubourgs de Byzance ; mais une partie de ses chevaliers n'avaient pas encore rejoint le gros de ses troupes[28]. Le tyran lui envoya donc au plus tôt un messager pour l'inviter à lui faire l'hommage, comme l'avaient fait les autres princes. Ces propositions de l'insolent tyran étaient pleines de ruse ; mais le glorieux comte avait déjà commencé, de son côté, à ruminer le moyen de se venger des mauvais procédés de l'odieux personnage[29]. Les princes – Godefroi, Hugues le Grand, Robert de Flandre et les autres – lui dirent alors qu'ils ne porteraient jamais les armes contre un homme qui était censé appartenir à la Chrétienté. Bohémond ajouta même qu'il prendrait le parti de l'empereur, si le comte lui déclarait la guerre ou refusait de lui jurer sûreté. C'est pourquoi le comte, après avoir tenu conseil avec tous ses familiers, jura de ne causer aucun dommage à la vie ni à l'honneur de l'impie Alexis ; autrement dit, de ne rien faire, ni de lui-même, ni en prêtant assistance à quiconque, pour favoriser sa perte. Mais lorsqu'on lui reparla de l'hommage, le comte répondit qu'il

[27] Alexis Comnène n'accompagna pas personnellement la croisade, arguant des menaces qui pesaient de toutes parts sur l'Empire. Il se fit représenter par un corps de troupes commandé par l'un de ses généraux, Tatikios.

[28] Raymond de Saint-Gilles, dont l'armée suivait celle de Bohémond à quelques jours de distance, avait devancé, lui aussi, ses troupes pour répondre à l'invitation du *basileus*.

[29] L'armée du comte de Toulouse avait subi un véritable harcèlement de la part des troupes byzantines pendant sa traversée des Balkans : ce fut au point que l'évêque du Puy, blessé dans une embuscade, dut s'arrêter à Salonique pour se soigner. Les Provençaux ayant pillé Ruskoï au passage, les Grecs leur infligèrent de sévères représailles à Rodosto, après le départ du comte qui l'apprit en arrivant à Constantinople.

aimait mieux risquer sa tête que d'entrer dans une telle dépendance[30].

Sur ces entrefaites, l'armée de Bohémond parvint à proximité des remparts de Constantinople. Tancrède, informé du serment qu'exigeait l'empereur, traversa le Bras de saint Georges au plus vite avec les troupes qu'il conduisait, et qui formaient la presque totalité des forces de Bohémond[31]. Quant à l'armée du comte de Saint-Gilles, elle se déploya en dressant son camp aux abords de la ville ; et le comte prit ses dispositions pour y séjourner quelque temps avec ses hommes. Bohémond resta auprès de l'empereur, afin d'être en mesure de traiter plus aisément avec lui et d'obtenir qu'un édit impérial notifiât aux populations établies au delà de Nicée qu'elles apportent des vivres de toutes parts. Le duc Godefroi, qui s'était porté en avant, parvint avec Tancrède à Nicomédie, la ville fondée par Nicomède dont on chante «qu'il a vaincu, mais sans triomphe, César qui a reçu les honneurs du triomphe[32].» Tous deux y demeurèrent trois jours avec leurs troupes. Le duc se préoccupait des routes encombrées d'obstacles, qui ne permettaient pas le passage d'une armée si nombreuse en direction de Nicée (le sentier qu'avaient emprunté les hommes de Pierre l'Ermite ne pouvait, en effet, convenir à une telle multitude) ; il envoya donc en avant-garde trois mille hommes munis de cognées et de haches, qui devraient dégager les chemins et rendre la route praticable, en ouvrant les défilés jusqu'à Nicée. C'était en vérité, une voie incroyablement ardue, excessivement escarpée, et qui traversait des montagnes d'une hauteur effroyable[33] : ceux qui avaient été envoyés en tête taillaient les rochers afin de l'élargir, et plantaient des croix de fer ou de bois sur des pieux élevés, pour empêcher les nôtres de s'écarter du sentier grâce à ces signaux visibles de loin sur leurs

[30] Saint-Gilles n'avait consenti qu'à un "engagement de non-préjudice", formule utilisée en Languedoc pour remplacer l'hommage (cf. F. Lot, *L'art militaire au Moyen Age*, 1, p. 128).

[31] Albert d'Aix (*Recueil*, 4, p. 311) situe la venue de ces troupes et leur passage du Bosphore trois semaines après Pâques, vers le 26 avril 1097, donc. Tancrède rejoignit le duc Godefroi à Pélekan, au Sud de Chalcédoine, et les deux armées firent mouvement presque aussitôt en direction de Nicomédie.

[32] Suétone, *Vie des douze Césars*, 1. *Div. Julius*, 49, 4. – Guibert confond ici le contemporain de César, Nicomède III Philopator (91-74 av. J.C.), avec Nicomède I^er^, le fondateur de Nicomédie (278-250 av. J.C.).

[33] Le massif de l'Uzun Tshaïr Dagh, avec des sommets de 1130 et 1620 m.

supports. L'armée arriva enfin à Nicée, métropole de la Romanie et capitale de la Bithynie, la ville qu'avait rendue célèbre un concile de trois cent dix-huit Pères, et plus encore l'affirmation de la Trinité (*Homoousion*) et la condamnation d'Arius[34] ; à la veille des nones de mai (*6 mai 1097*), trois jours après avoir quitté Nicomédie, les nôtres dressèrent leur camp sur le territoire de la ville. Avant qu'arrivât la compagnie de Bohémond, la pénurie de pain fut telle, dit-on, qu'un seul pain se vendait jusqu'à vingt ou trente deniers. Mais dès que Bohémond fut là, il fit venir de grandes quantités de provisions par terre et par mer, et toute les denrées nécessaires affluèrent aussitôt en abondance.

6. Le jour où l'on fêtait l'Ascension du Seigneur (*14 mai 1097*), les nôtres entreprirent d'investir de toutes parts la ville de Nicée; ils construisirent des engins, ils érigèrent des tours de bois, ils préparèrent des falariques[35], ils battirent toute l'enceinte des murs et des tours avec de nombreuses balistes. Le siège de la ville fut mené avec tant d'ardeur qu'en l'espace de deux jours seulement, les travaux de sape pénétrèrent sous les murailles. Mais les Turcs qui tenaient la ville envoyèrent des messagers aux autres cités pour les inviter à venir à leur aide[36] ; ils leur conseillaient de ne pas hésiter à entrer par la porte du Midi, car cette partie de la ville était libre du siège et personne ne s'y trouvait pour faire obstacle au passage des troupes de secours. Le même jour pourtant, qui était le samedi après l'Ascension (*16 mai 1097*), le comte de Saint-Gilles et l'évêque du Puy vinrent bloquer l'accès de cette porte, devant laquelle se produisit un événement digne du titre d'exploit[37]. Le comte, en effet, se distinguait autant par sa foi en Dieu que par son courage et son habileté aux armes, et son ost n'était pas moins aguerri ; or, il se trouva face à face avec les renforts ennemis qui se hâtaient vers Nicée. Encouragé par l'inspiration divine, il attaqua ces Turcs et les vainquit, les mit en fuite et

[34] C'était le premier concile oecuménique, réuni en 325 à l'initiative de l'empereur Constantin.

[35] Les falariques étaient des javelots entourés d'étoupe enduite de poix, que l'on enflammait.

[36] Le sultan de Roum, Qilij Arslan, combattait alors la dynastie rivale des Dânishmendites ; il était absent de sa capitale avec une partie de ses troupes, et la défense de Nicée s'en trouvait fort affaiblie.

[37] Le légat et le comte de Saint-Gilles qui avaient, semble-t-il, pris leur temps, arrivaient tout juste devant Nicée.

massacra la plus grande partie d'entre eux. Mais ceux qui avaient été honteusement repoussés rassemblèrent de nouvelles forces; confiants en leur soutien, ils repartirent au combat, pleins d'une furieuse ardeur, apportant avec eux des cordes dont ils comptaient se servir pour ligoter les nôtres et les expédier au Khorassan. Soulevés par ce fol espoir, ils commencèrent à descendre avec précaution, l'un derrière l'autre, du haut de la montagne qui dominait la ville. Les nôtres les accueillirent avec joie, comme il convenait, et les Turcs leur laissèrent bien des têtes coupées comme preuves de leur victoire. Après la fuite des survivants, les nôtres lancèrent ces têtes dans l'intérieur de Nicée à l'aide de balistes et de frondes, pour terroriser les gentils.

L'évêque du Puy, de sainte mémoire, et le comte de Saint-Gilles, Raymond, s'attaquèrent alors à une tour voisine de leur camp, dans le but d'affaiblir la résistance de la ville; ils firent pratiquer des sapes pour en ébranler les fondations. Des sapeurs furent chargés d'effectuer la fouille, sous la protection d'arbalétriers, d'archers et d'hommes armés de frondes qu'ils faisaient tournoyer. Après avoir creusé le sol jusqu'aux fondations de la tour, les attaquants soutinrent la muraille déjà chancelante avec des poutres et des solives; lorsque la base de l'édifice se trouva entièrement rompue, ils mirent le feu, de part et d'autre, aux poutres de soutien.

Et dès que la nuit sombre a prescrit le repos,
La tour anéantie tombe soudain en ruines;
Mais au cœur de la nuit, peu propice au combat,
Les Français s'interrompent d'attaquer les Turcs.

Les Turcs cependant, inquiets pour leur sauvegarde, se levèrent aussitôt et mirent toute leur habileté à reconstruire le mur, qu'ils firent si solide et avec tant de rapidité, que les nôtres ne purent trouver le lendemain aucun endroit où les atteindre. C'est alors qu'arrivèrent d'illustres seigneurs dont j'ai déjà parlé, guerriers glorieux et comtes fort riches, avec leurs suites de combattants; l'Ost du Seigneur salua leur venue avec des transports de joie, car c'étaient le comte de Normandie, Robert, et le comte de Chartres, Étienne[38].

[38] Robert Courteheuse et son beau-frère, Étienne de Blois, avaient passé l'hiver en Italie, chez le duc Roger Borsa; ils s'étaient embarqués à Brindisi le 5 avril, jour de Pâques, et parvinrent à Nicée au début de juin.

7. Bohémond se posta donc devant Nicée, et Tancrède sur le côté ; le duc Godefroi prit la troisième position, le comte de Flandre la quatrième, le comte de Normandie la cinquième, le comte de Saint-Gilles et l'évêque du Puy, la sixième. Ainsi nos princes se proposaient-ils d'encercler la ville, de telle sorte que les assiégés ne pussent trouver aucune issue, ni pour entrer ni pour sortir. On vit alors rassemblée en ce lieu la fleur de la chevalerie de France, de sa noblesse, de sa sagesse, de la gloire de ses armes ; ceux qui ont l'habitude d'évaluer la force des armées pensèrent qu'ils étaient environ cent mille, portant le haubert et le heaume[39]. Quant à la foule des gens de pied et au nombre de ceux qui assistaient les chevaliers, je ne crois pas que personne ait jamais pu en faire le compte. Et ces gens ne se contentèrent pas de remplir auprès des chevaliers les devoirs que l'on attend ordinairement des serviteurs et des serfs : ils firent preuve, dans les sièges et les batailles, d'un courage et d'une audace de lions – tels que doivent en montrer de plus grands, lorsqu'ils prennent les armes ou tout autre instrument pour faire la guerre ou entreprendre quelque action.

8.

Aucun récit
Ne pourra dire
Combien brillèrent
En ce temps-là
D'hommes valeureux,
Portant les armes.
Une troupe issue
De si noble souche,
Nulle terre au monde
N'en avait jamais
Vue de réunie.
Si l'on veut qu'un à un
J'examine les royaumes,
Que je dise une après l'autre
Les guerres passées :
Il n'y aura là
Qui vaille la gloire

[39] Sur cette évaluation invérifiable autant que fantaisiste, comme sur celle d'autres chroniqueurs, voir *Introduction*, p. 24.

Et la force de ceux-ci
Rien de comparable.
Car ils ont quitté
La terre de leurs pères,
Ils se sont soustraits
A leurs épousailles.
Ils rejettent leurs enfants,
Ils fuient leurs demeures.
Tout chevalier brûle
De l'ardent désir
Du martyre seul.
Parce que le présage
Du sang répandu
Entraîne la foule,
Qui pourrait alors
Être trouvé lâche ?
Chacun porte en lui
Le cœur d'un lion !
Les murs de Nicée
Sont donc encerclés
Sous les yeux ravis.

La plaine se parait
De la fleur des chevaux,
Et quant aux phalères,
Elles résonnaient
De façon plaisante.
L'éclat des hauberts
Renvoyait la lumière
Des rayons du soleil ;
Le bronze doré
Sur le heaume et l'écu
Formait un décor
Qui éblouissait.
L'on voyait nos gens,
Comme la tempête,
Avec leurs béliers
Ebranler les murs.
Le javelot franc
Trouvait devant lui
Les durs membres des gentils ;

Les glaives aigus
S'usaient à frapper les os.
Elle va chasser
De leurs hauts remparts
Les ennemis turcs,
Cette tour de bois.
A peu de distance
Les combats font rage ;
L'un envoie à l'autre
Des traits acérés,
Et les projectiles
Ne volent pas en vain :
Une mort soudaine
Peut frapper quiconque.
La gloire céleste
Rend les nôtres forts,
Et leurs corps alors
Rencontrent leur sort :
Il s'est accompli.
Qu'ils gagnent, heureux,
Morts, leur récompense.
Tout homme timide
Est rendu ici
Fier et audacieux,
Lui que l'espérance
D'une vie meilleure
A bien éprouvé.
Toute accusation
De vouloir la gloire
Est bien loin de lui ;
Et chacun a cru
Recevoir du Christ
Le renom pour lui
D'une valeur désormais
Illustre dans les combats.
Car il n'est personne
Qui, accomplissant
Quelque acte honorable,
S'en prévale seul.

Dire auprès de ceux-ci les triomphes scythes sur Darius,
Nous ne le pourrons pas, ni rapporter les exploits de Cyrus,
Dont Tomyris, digne de ce héros, enferma le sang dans une outre[40].
Après t'être illustré, ô bon Pyrrhus, en protégeant Tarente,
C'est en vain que tu jases et barris de combattre à nouveau[41].
Hannibal et les siens, une, deux et trois fois affrontés aux quirites,
Ont moissonné leurs rangs ; vaincus pourtant ils se retirent de la Ville.
Si, du temps de César, dix ans de guerres ne lui firent pas de tort,
Son séjour en terre gauloise est à prendre comme un dommage[42].
A ceux qui œuvraient aujourd'hui, le temps fut court et favorable.
Car Dieu était en eux ; la fin la plus heureuse approuve leur action.
Et qui aura reçu, avec la mort, la gloire du martyre,
Quelqu'indigent qu'il soit, il a du prix, car la peine remet les crimes.

9. La ville de Nicée donnait sur un lac, qui la bordait en partie[43] : grâce à quoi les ennemis, qui s'étaient procuré des bateaux, sortaient ou entraient librement, et rapportaient du bois, du fourrage et tout ce qui leur était utile. Nos barons tinrent conseil et décidèrent, d'un commun accord, d'envoyer une ambassade au souverain de Constantinople pour le prier d'expédier le plus grand

[40] L'épisode de Tomyris, reine des Massagètes, faisant trancher la tête de Cyrus et conservant son sang dans une outre fermée, a été emprunté à Valère Maxime (cit. éd. Huygens, CCCM 127A, 3, 432-433).

[41] Pyrrhus, roi d'Épire, défendit les Tarentins contre les Romains, en remportant sur ces derniers les victoires d'Héraclée et d'Asculum (280-279 av. J.C.) – victoires chèrement acquises, grâce à ses éléphants, et qui ne furent pas décisives (d'où l'expression "victoire à la Pyrrhus"). Il devait rencontrer ensuite une série d'échecs.

[42] Tout ce nouveau développement sur les guerres de l'Antiquité tend à montrer que "des succès initiaux, même prolongés, n'ont finalement mené à rien" (éd. Huygens, CCCM 127A, 3, 438-439).

[43] Le lac Ascanios (auj. lac d'Isnik), au Sud-Ouest de Nicée.

nombre possible de navires jusqu'à Civitot, où il y avait un port[44]; puis d'y faire rassembler des quantités de paires de bœufs, à l'aide desquelles on charrierait les navires à travers les montagnes et les forêts, jusqu'au susdit lac. L'entreprise ainsi décidée et sollicitée fut rapidement menée à bien, par les soins de l'empereur; il fit partir en même temps des Turcoples, comme on les appelait, qui n'étaient autres, selon ce que j'ai compris, que les mercenaires de sa garde personnelle[45]. Les vaisseaux furent donc convoyés, sur l'ordre pressant de l'empereur; le jour de leur arrivée, on garda le silence; la nuit venue, ils furent lancés sur le lac et chargés de Turcoples particulièrement aguerris. Au matin, la flotte se forma très discrètement et se dirigea vers la ville, comme si elle faisait partie des transports loués par les assiégés. Les Turcs, qui observaient le spectacle, se demandèrent si cette flotte leur appartenait ou si elle était à l'empereur. Quand ils eurent reconnu des forces ennemies, ils furent saisis d'une terreur mortelle; mais à leurs lamentations et à leurs pleurs répondirent les cris de joie et les applaudissements des nôtres, qui rendaient grâces à Dieu.

Pareille infortune retira tout courage à nos ennemis; désespérant bientôt de leurs forces et de celles de leurs alliés, ils envoyèrent une ambassade à l'empereur et lui promirent de lui rendre la ville, s'il obtenait des Francs que ceux-ci les laissassent sortir avec leur femmes et leurs enfants, en emportant leurs biens. Le tyran accueillit leur requête avec la plus grande satisfaction; non content de leur accorder l'impunité, il les fit venir à Constantinople, pour se les attacher par des liens d'affection. Ce que le déloyal souverain avait surtout en tête, dans cette affaire, c'était d'avoir ces gens à sa disposition, pour les utiliser avec succès contre les Francs, si ceux-ci étaient exposés quelque part à un grave péril.

Le siège de Nicée retint les nôtres pendant sept semaines et trois jours[46]; nombreux furent, parmi eux, ceux qui reçurent la grâce du martyre. La sentence qu'ils obtinrent ne fait pas de doute: après s'être exposés à la mort pour défendre la foi, ils furent certainement admis auprès de Dieu, dans les rangs de

[44] Alexis était venu s'établir à Pélekan, pour être plus près des opérations.

[45] Ce passage vient à nouveau contredire les accusations de "perfidie" que les croisés ne cessaient de lancer contre Alexis.

[46] Depuis le 6 mai jusqu'au 26 juin 1097 – les Turcs ayant rendu la ville au *basileus* après l'attaque par le lac, le 19 juin.

ceux qui ont gagné les récompenses célestes au prix de leur sang. Et je ne saurais dire que ceux qui ont succombé aux souffrances de la faim leur soient inférieurs : il en périt une multitude en ce lieu. Car s'il est permis d'affirmer, avec le prophète, que «ceux qui ont été tués par l'épée furent plus heureux que ceux qui sont morts par la famine[47]», il est juste de croire que les derniers, après avoir subi pour mourir, sans aucun doute, une torture autrement plus longue que les premiers, ne seront pas privés d'une couronne du martyre plus noble encore.

10. La ville de Nicée s'était donc rendue, et les Turcs avaient été conduits à Constantinople ; le tyran, extrêmement réjoui d'avoir repris possession de la cité, combla nos barons de présents et fit distribuer d'abondantes aumônes aux hommes les plus pauvres[48]. Les combattants subalternes, qui ne furent pas l'objet d'une telle munificence, en conçurent une vive jalousie et un profond ressentiment contre les princes. Ils avaient entièrement raison, jusqu'à un certain point ! car c'étaient eux, les petits, qui avaient mené la bataille ; eux à qui étaient revenus la réussite du siège, le transport des engins de guerre, l'action des machines et des balistes ; bref, c'étaient eux «qui avaient porté le poids du jour et de la chaleur[49].»

Les nôtres quittèrent la ville conquise et, dès le premier jour, rencontrèrent sur leur chemin un pont auprès duquel ils demeurent pendant deux jours[50]. Le troisième jour, alors que l'aube pointait à peine, ils se levèrent et, marchant à l'aveuglette dans la lumière encore incertaine, se séparèrent en deux groupes à une bifurcation[51] ; ils progressèrent ainsi pendant deux jours

[47] Jérémie, *Lamentations*, 4, 9.

[48] Lorsque les chefs de la croisade vinrent prendre congé d'Alexis Comnène à Pélekan, sa fille Anne témoigne (*Alexiade*, XI, 3) qu'il leur fit renouveler leurs serments de fidélité, tout en les récompensant magnifiquement.

[49] Matthieu, 20, 12. – L'homme d'Église, le prédicateur, prend ici le pas, chez Guibert, sur l'homme de caste.

[50] Ce pont était construit sur le Goek-su, affluent du Sakarya, au Sud-Est de Nicée. L'expédition fut en route pendant quatre ou cinq jours avant la bataille de Dorylée (1er juillet), ce qui situe son départ de Nicée au plus tard le 27 juin, et non le 29, date fournie par Guillaume de Tyr (III, 14).

[51] L'Anonyme explique cette séparation des troupes en deux corps par un défaut de visibilité. Ce n'est pas la seule raison invoquée. Albert d'Aix (*Recueil*, 4, p. 328) y voit la nécessité de faciliter le ravitaillement ; Raymond d'Aguilers (*Ibid.*, 3, p. 240) accuse Bohémond d'avoir voulu mener sa propre campagne.

entiers. Bohémond était dans l'un des groupes, avec Robert de Normandie, Tancrède et de nombreux chevaliers ; le comte de Saint-Gilles, le duc Godefroi, l'évêque du Puy, Hugues le Grand et le comte de Flandre conduisaient le second, qui passait à travers champs.

Au cours de la troisième journée, Bohémond et ses compagnons se heurtèrent à une immense multitude de Turcs, de façon aussi soudaine que terrible et sans presque pouvoir soutenir le choc[52]. On vit alors les Turcs s'esclaffer en crachant des obscénités, à cause de la crainte qu'ils croyaient inspirer aux nôtres ; ils pensaient les avoir terrifiés par cette rencontre inopinée, et poussaient des cris de guerre dans leur langue avec des accents effrayants. Malgré l'énormité des forces ennemies qui l'avaient surpris, l'admirable Bohémond ne perdit pas la tête ; il fit aussitôt suspendre la marche et commanda de dresser les pavillons et de préparer le camp au plus vite. Avant que l'on exécutât ses ordres, il dit à ses chevaliers : « Si vous vous souvenez de vos serments de chevaliers, considérez l'extrémité où nous sommes ; allez, attaquez vigoureusement nos ennemis ; défendez votre honneur en même temps que votre vie ; et vous, gens de pied, faites diligence pour monter les tentes. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais voilà que les Turcs se mettent à galoper autour des nôtres en leur lançant des traits et que, faisant mine de fuir le combat selon leur coutume, ils criblent de flèches ceux qui les poursuivent[53]. Les Francs se souvenaient de leur vœu et n'oubliaient pas leur courage légendaire ; bien que se sachant inférieurs en nombre, ils se portèrent contre ces furieux avec une bouillante ardeur. C'est alors que le comte de Normandie, conscient, comme il convenait, de la vaillance de son père et de la grandeur de ses aïeux, montra l'exemple de la résistance à notre armée, quelque temps épouvantée, en maniant superbement ses armes et en repoussant les ennemis. Dieu veilla aussi à ce que les soins des femmes qui accompagnaient l'expédition ne manquassent pas aux combattants en cette occurrence ; elles apportaient, avec beaucoup de zèle, de l'eau pour rafraîchir les chevaliers ; mais leurs exhortations faisaient infiniment plus pour

[52] C'était, rappelons-le, le 1er juillet 1097, près de Dorylée (auj. Elkiséhir), à une centaine de km au Sud-Est de Nicée.

[53] Notons au passage cette tactique de combat, commune aux Turcs et aux Mongols.

encourager les hommes, que l'eau qu'elles apportaient pour les ranimer. Dès que Bohémond eut reconnu l'extrême inégalité des forces en présence, il se hâta d'envoyer un message à ceux qui suivaient l'autre voie – le comte de Saint-Gilles Raymond, le duc Godefroi, Hugues le Grand, l'évêque du Puy et le reste de leur compagnie – pour les inviter à le rejoindre au plus vite, sans autre raison que celle de prendre part au combat imminent. «Si vous souhaitez», dirent les envoyés, «voir le début d'une bataille contre les Turcs, vous aurez vite ce que vous voulez: venez!» Aussi le duc Godefroi, bien digne du titre de duc et modèle de chevalerie, ainsi qu'Hugues le Grand, qui n'avait rien perdu de la vaillance de sa race royale et se montrait au contraire héritier de la fougue de ses pères (semblable, dirais-je, à celle du léopard), accoururent-ils tous deux avec leurs avant-gardes, aussi volontiers que s'ils allaient à un banquet. Après eux, l'évêque du Puy ne se contenta pas

> de mener brillament des troupes bien armées,
> Mais fortifia leurs cœurs de ses saintes prières.
> S'il trouvait la tiédeur, il leur rendait l'ardeur.

Étant plus avancé en âge que les autres, plus chargé d'expérience et par conséquent plus réfléchi, le comte de Saint-Gilles s'élança le dernier, entouré de ses corps de Provençaux.

Lorsqu'ils aperçurent l'armée ennemie, les nôtres en furent d'autant plus impressionnés qu'ils ne pouvaient concevoir à partir de quels peuples et de quels territoires avaient été rassemblées de telles quantités d'hommes. Car il y avait des Turcs, des Arabes et des Sarrasins, qui dominaient en nombre comme en distinction parmi les ennemis; des auxiliaires et des populations moins remarquables complétaient leurs rangs. Cette foule de mécréants semblait recouvrir les cîmes des montagnes et les chaînes de collines; elle submergeait la plaine de ses troupes innombrables[54]. Les chefs de l'Ost s'adressèrent alors à leurs hommes en ces termes: «Si vous avez voué à Dieu l'action de vos armes, si vous avez dédaigné vos patries, vos demeures, vos

[54] Sans doute la plus grande partie des forces turques en Asie Mineure se trouvaient-elles présentes, rassemblées à la hâte par Qilij Arslan, qui les commandait avec le concours de Malik Ghâsi Gümüshtekin ibn-Danishmend: les ennemis avaient fait taire leurs querelles pour s'opposer aux chrétiens.

épouses, vos enfants et jusqu'à vos corps ; si, de plus, ces corps n'ont subsisté que pour être exposés à la gloire du martyre – qu'y aurait-il donc pour vous de terrifiant, dites-le-nous, dans le spectacle de tous ces gens-là ? La foi éclairée qu'un seul d'entre vous a reçue de Dieu vaut mieux que la superstition de cette foule méprisable tout entière. Si votre destin est de mourir ici, le royaume des cieux vous attend et vous aurez une fin heureuse ; si vous devez vivre et si vous vous appuyez sur votre foi, la victoire vous est assurée. Après la victoire, vous aurez la gloire ; après la gloire, plus d'audace ; et vous tirerez enfin une opulence extrême des richesses des ennemis. Quoi qu'il arrive, soyez entièrement tranquilles : vous n'avez nulle part rien à craindre ; ni hésitation ni doute ne doivent plus vous arrêter. Que vos cœurs et vos corps s'attachent donc à la foi en la Croix du Seigneur ; prenez les armes contre ces tas de paille, ces hommes minuscules et presque inexistants.»

Les troupes furent mises ensuite en ordre de bataille. Le magnanime Bohémond et le comte de Normandie, ce fougueux chevalier, ainsi que Tancrède et Richard *dit* du Principat, formèrent l'aile gauche. L'évêque du Puy avança par la montagne, depuis l'autre côté du terrain ennemi, en tournant l'armée turque. Le comte Raymond chevaucha, lui aussi, vers la gauche. A droite se trouvaient le duc Godefroi, Robert de Flandre, Hugues le Grand et le reste de la puissante compagnie des combattants du Christ. O Dieu bon, toi qui connais le cœur des hommes, que de larmes furent versées devant toi à l'occasion de si grands préparatifs ! Quelle pieuse componction, que de confessions s'élevèrent des âmes dans un pareil engagement ! Qui apprécierait dignement, comme il convient, la témérité dont firent preuve ces hommes, qui ne comptaient que sur leur espérance en toi ? Avec quelle affliction chacun et tous, ô Christ, justes et pécheurs, criaient-ils vers toi ! Ils avaient pleuré, ils harcelaient encore le Christ très clément de leurs pieux soupirs, lorsque voici l'emblème de la Croix qui s'avance à leur tête ; ils portent ses étendards contre les ennemis, remplis, je ne dirais pas du courage des lions, mais, ce qui vaut mieux encore, de celui des martyrs.

Ils reculent bientôt, ces féroces Arabes, ces Persans et ces Turcs :
Ils présentent leur dos aux serviteurs du Christ.

Leurs malheureux troupeaux s'égaillent dans la fuite,
Et les Arabes fuient comme feraient les lièvres.
La mort se fait prodigue au milieu des fuyards :
Et nos glaives à peine ont suffi au massacre.
Chacun émousse son épée en détruisant des membres.
Telles des moissons sous la faux, ainsi sont abattus les hommes.
L'un tranche une tête, l'autre un nez, une gorge ou des oreilles.
A cet autre est ouvert le ventre ; qui se présente est mort.
Les mains sont engourdies et les bras raidis du carnage,
Nul ne les repousse plus ; tous acceptent la mort.
La stupeur a saisi les sens des infidèles,
Les coups fatals frappent des poitrines aveugles.

11. Les ennemis qui furent vaincus ce jour-là étaient, dit-on, au nombre de quatre cent soixante mille[55], sans compter les Arabes, dont il y avait une telle quantité que les nôtres en furent stupéfaits. Après avoir poussé des cris de désespoir,

Ils se hâtent, tremblants, de courir vers leurs tentes,

pour y ramasser ce qui leur tombait sous la main et s'enfuir. Les nôtres les poursuivirent pendant un jour entier, s'emparant des dépouilles qu'ils leur enlevaient au cours de leur retraite : après tant de sang versé, les énormes sommes d'argent, les vêtements précieux, le bétail abondant pris aux fuyards réconfortèrent les vainqueurs.

Cette bataille, ou plutôt ce massacre des Arabes, fit rage depuis la troisième jusqu'à la neuvième heure[56]. Deux de nos princes qui portaient un grand nom, un certain Onfroi, surnommé de Monte Scaglioso, et Guillaume, le frère de Tancrède dont j'ai parlé plus haut, y trouvèrent la mort[57], ainsi que

[55] Ce chiffre fantastique, comme celui de l'Anonyme (360 000 !), ne sert qu'à exprimer l'idée d'une foule énorme.

[56] L'Anonyme, qui participait à la bataille, donne cet horaire (III, 9) – 9 h. du matin à 3 h. de l'après-midi – comme étant celui de la première partie des combats, la plus dure, quand les Normands affrontaient seuls les Turcs ; le "massacre des Arabes" n'eut lieu qu'après l'arrivée en renfort du deuxième groupe de croisés, et vers la fin de la journée.

[57] Onfroi de Monte Scaglioso (en Basilicate) appartenait à la suite de Bohémond ; Guillaume, parti avec Hugues de Vermandois, avait rejoint les siens après le départ de Constantinople.

bien d'autres, desquels Dieu seul connaît le nom. C'est ici que nous avons vu se manifester pleinement la puissance du Christ; car tout en admirant qu'un combat inégal ait opposé si peu d'hommes à un si grand nombre, nous sommes obligés d'en attribuer le déroulement à la seule assistance du Christ. Si l'on dit, en effet, des Juifs dans l'Ancien Testament, alors qu'ils n'étaient pas encore séparés de Dieu, qu' «un seul homme en poursuivait mille et deux en mettaient dix mille en fuite[58]», il me semble qu'on ne peut pas en dire moins de cette victoire, où toute l'intelligence de l'homme ne pouvait permettre à ce petit groupe de triompher d'une telle multitude, contre toute attente et tout calcul humain[59]. Mais peut-être va-t-on m'objecter qu'il s'agissait d'une masse de paysans, de simples soldats recrutés n'importe où et n'importe comment. Or, les Francs eux-mêmes, qui ont affronté un si grave péril, reconnaissent d'une même voix qu'ils n'ont jamais rencontré d'hommes comparables à ces Turcs, pour la finesse de l'esprit comme pour le courage au combat: à tel point qu'ils avaient été proches du désespoir, lors des premières batailles, en leur découvrant des armes inconnues. Les nôtres n'étaient pas habitués non plus à une telle agilité à cheval, ni à l'étonnante promptitude avec laquelle les Turcs évitaient leurs attaques ou leurs coups; ils ne connaissaient pas leur manière de décocher leurs flèches en faisant mine de fuir. De leur côté, les Turcs pensent qu'ils sont de même origine que les Francs; ils estiment que les Turcs et les Francs possèdent de droit la supériorité des armes sur toutes les autres nations.

12. Alors que les ennemis avaient été repoussés et fuyaient jour et nuit devant les Francs, le prince qui gouvernait à Nicée et qui s'était échappé après la fin du siège, affolé de terreur, rencontra dix mille Arabes[60]. Ceux-ci lui dirent: «Ô toi, le plus misérable des hommes, qu'as-tu donc à fuir avec tant de frayeur?» – Il répondit: «Je croyais avoir complètement

[58] *Deutéronome*, 32, 30.

[59] La victoire de Dorylée brisa pour un temps l'élan des conquérants turcs en Asie Mineure, constituant une véritable réponse au désastre byzantin de Mantzikert: elle permit au *basileus* de reprendre la partie occidentale de la Romanie.

[60] La fuite de Qilij Arslan ne fut pas provoquée par la chute de Nicée, où il ne se trouvait pas (*supra*, n. 36), mais par sa défaite à Dorylée.

dispersé et détruit les Francs ; je pensais avoir livré tout ce qui en restait à une captivité perpétuelle ; je m'attendais à ne plus voir arriver que de petits groupes faciles à réduire, et à les envoyer, chargés de liens, dans nos terres lointaines. Mais j'ai vu apparaître tout d'un coup des armées si nombreuses qu'elles recouvraient les plaines et les montagnes de leur énorme multitude ; nulle part la terre de nos régions ne semblait épargnée par leur présence.» (Les prisonniers dont il parlait doivent s'entendre comme étant l'armée de Pierre l'Ermite ; quant à la multitude qui les avait suivis, elle correspond aux forces qui venaient de conquérir Nicée[61]). «Lorsque nous avons vu», ajouta le prince, «survenir de tels essaims, dont les éléments croissaient à l'instar des moissons, nous avons jugé que nous ne pouvions recourir aux armes – et que ce n'eût pas été sûr – pour éviter la mort toute proche ; nous avons préféré le secours de la fuite. Et nous avons beau être loin d'eux aujourd'hui, le cruel souvenir de ces Francs, tels que nous les avons vus, nous tourmente, je l'avoue ; nous redoutons encore leur farouche ardeur, si brièvement que nous l'ayons éprouvée. Si vous voulez en croire mon expérience, vous quitterez ces lieux au plus vite ; car si vous tombiez sur leurs troupes, vous seriez sans doute mille fois châtiés de votre imprudence.» Ceux qui entendirent ces paroles jugèrent bon de les croire ;

Ils se hâtèrent alors de tourner les talons,

et se dispersèrent à travers toute la Romanie.

13. Pendant ce temps-là, les nôtres s'attachaient aux talons des Turcs en fuite ; mais ceux-ci, qui passaient les premiers par les villes et les châteaux, s'y vantaient partout d'avoir vaincu les Francs ; ils abusaient les habitants des territoires qu'ils traversaient par leurs mensonges. «Nous avons repoussé les armées chrétiennes», disaient-ils ; «nous les avons découragées de nous combattre à nouveau. Recevez-nous donc dans vos villes, et accueillez avec reconnaissance ceux qui vous ont si bien protégés.» Aussitôt entrés dans les villes, ils pillaient les ornements des églises et dépouillaient les édifices publics de leurs richesses ; ils faisaient main basse sur l'or et sur l'argent, sur les animaux de toute espèce et sur tout ce qui pouvait leur être utile. Ils

[61] C'étaient surtout celles qui avaient triomphé à Dorylée.

emmenaient aussi les fils de chrétiens comme esclaves, et livraient aux flammes ce qu'ils ne pouvaient emporter ; ils craignaient tant d'être rejoints par les nôtres qu'ils allaient toujours de l'avant. Quant aux nôtres, qui recherchaient ces mécréants dans des régions inhabitées, hors des routes, ils pénétrèrent enfin dans une terre déserte, impraticable et sans eau[62], d'où ils ne sortirent qu'à grand'peine. Ils y souffrirent de la faim et de la soif ; l'on ne pouvait rien trouver à manger, sinon ce qu'on obtenait parfois en frottant des épis sauvages pour apaiser une cruelle disette. Plus d'un chevalier de noble condition périt en ces lieux ; les chevaux succombaient à l'aridité du désert, et les souffrances des chemins mettaient à mal les gens délicats. Le manque de chevaux et de véhicules était si grand qu'il fallut transformer en bêtes de somme des bœufs, des boucs, des béliers et, ce qui est plus étonnant, des chiens ; les charges, plus ou moins grosses, étaient réparties selon la taille des animaux.

Après être sortis de là, les nôtres entrèrent dans une province où abondait tout ce qui était nécessaire à la vie ; ils atteignirent la cité d'Iconium, que les épreuves et les écrits de l'apôtre Paul ont rendue célèbre[63]. Les habitants du pays leur conseillèrent de se prémunir pour la suite de leur voyage, en emportant des outres remplies d'eau : car ils n'en trouveraient pas une goutte sur leur chemin de toute une journée. Ainsi firent-ils ; puis ils parvinrent sur les bords d'un fleuve, auprès duquel ils se reposèrent pendant deux jours[64]. Ceux qui formaient l'avant-garde repartirent alors et arrivèrent à Héraclée, où d'importantes forces turques s'étaient rassemblées, attendant l'occasion de jeter le désordre dans la milice du Christ ; les nôtres les découvrirent et les attaquèrent avec leur intrépidité accoutumée. Les ennemis s'enfuirent aussitôt,

Semblables à la flèche que lance l'arbalète.

[62] *Psaumes*, 62 (Vulg.), 2. – C'était le bassin de Lycaonie, une zone de plateaux désertiques et de marécages salés, au centre de l'Anatolie ; elle était très pénible à traverser en juillet.

[63] Les croisés parvinrent à Iconium (auj. Konya) vers le 16 août ; la ville avait été vidée de ses habitants par les Turcs, à l'exception de quelques chrétiens, surtout Arméniens. – Sur la prédication de saint Paul dans la ville, voir *Actes des Apôtres*, 13, 51 ; II *Timothée*, 3, 11.

[64] Ce "fleuve" n'était qu'une rivière, la Tsharshambé.

Les nôtres entrèrent alors dans la ville, dont l'accès était grand ouvert[65]. Ils y restèrent quatre jours. C'est là que Tancrède, le neveu de Bohémond, et Baudouin, le frère du duc Godefroi, quittèrent le gros de l'armée, non pour abandonner l'expédition, mais poussés par leur bouillante ardeur; ils entrèrent dans une vallée que les gens du pays appellent, dans leur langue, *Botemtroth*[66]. Tancrède, qui ne supportait pas de compagnon de route, se sépara du frère du duc et se dirigea avec les siens vers Tarse, la ville qu'a illustrée l'adorable naissance de celui qui est par excellence notre Apôtre (*saint Paul*). Les Turcs en sortirent et se précipitèrent au devant des arrivants pour les combattre; mais au moment de les atteindre, ils battirent en retraite vers les remparts de la cité d'où ils étaient venus. Tancrède lança son cheval derrière eux, et fit dresser son camp de manière à bloquer la porte de la ville. Baudouin, qui survenait, s'établit aussitôt de l'autre côté de la cité pour l'assiéger à son tour; il pria Tancrède de le laisser participer à la prise de Tarse, avec le concours de sa troupe; mais Tancrède refusa, en témoignant une vive indignation, car il voulait s'attribuer la possession de la ville et le mérite de la victoire.

La nuit tomba sur ces entrefaites; la population turque, qui redoutait le siège et n'était pas sans connaître l'opiniâtreté et la vaillance de celui qui l'assiégeait, en profita pour s'enfuir tout entière. Après son départ, ceux qui restaient dans la place, gens originaires assurément du pays et de condition chrétienne[67], se rendirent la nuit même auprès des nôtres et leur crièrent: «Francs, hâtez-vous d'entrer dans la ville, car les étrangers s'enfuient, tant ils ont eu peur de votre valeur!» Dès qu'il fit jour, les grands de Tarse vinrent spontanément remettre la ville à nos princes; ayant appris qu'ils s'en disputaient la possession, ils leur dirent: «Nous choisissons pour nous gouverner celui que nous avons vu combattre hier les Turcs avec tant d'énergie.» Mais

[65] Anne Comnène (*Alexiade*, XI, 3) affirme que les troupes turques postées devant Héraclée (auj. Eregli) étaient commandées par Qilij Arslan en personne. Les croisés firent leur entrée dans la ville le 10 septembre.

[66] Podandos ou Bozanti, à l'entrée des Portes de Cilicie (passe orientée du Nord au Sud entre le Taurus et l'Anti-Taurus). Tancrède et Baudouin s'y dirigèrent vers le 14 septembre.

[67] Dévastée par la guerre entre Byzantins et musulmans, la Cilicie avait été repeuplée par une forte immigration arménienne, vers la fin du X[e] siècle (cf. R. Grousset, *Histoire de l'Arménie*, p. 522).

Baudouin revint à la charge auprès de Tancrède ; il réclamait d'entrer avec lui dans Tarse et de partager avec lui, chacun selon ses forces, les produits du pillage. Tancrède répondit avec sagesse «que tous deux avaient fait vœu de combattre les Turcs et non de dépouiller les Chrétiens ; en outre, c'était lui, Tancrède, que les habitants avaient librement choisi, et ils ne voulaient pas d'autre maître que lui». Tout en parlant, il considérait cependant la supériorité numérique des forces de Baudouin[68] ; qu'il le voulût ou non, il s'inclina pour cette fois. Il revint sur ses pas, et reçut encore la reddition de deux superbes cités, Adana et Mamistra, et de plusieurs châteaux.

14. Peut-être n'aurai-je plus l'occasion, dans la suite de cette Histoire, de parler de Baudouin ; aussi voudrais-je consacrer maintenant quelques mots à l'heureuse fortune qui fut la sienne[69]. Il y avait à Édesse, ville de Mésopotamie, – je le tiens de témoins qui ont vécu là-bas – un seigneur qui en était le duc et qui avait protégé la province chrétienne qu'il gouvernait contre les incursions des gentils, moins par la force des armes que par des indemnités pécuniaires[70]. Ce prince était accablé par l'âge et sa femme, aussi vieille que lui, ne lui avait pas donné d'enfants. Lorsqu'il apprit que les Francs approchaient des frontières de la Mésopotamie, il éprouva le plus vif désir de trouver un homme de noble race franque qu'il pût adopter ; un homme qui défendrait par les armes, et avec ses troupes, ce que lui-même ne gardait qu'à prix d'argent. Or, un chevalier de sa maison, qui connaissait ce désir, rencontra notre fameux Baudouin et s'entretint avec lui[71]. Il lui fit miroiter l'espoir d'obtenir ce duché, s'il se laissait adopter par le vieux prince, et le comte le crut ; il

[68] Tancrède n'avait avec lui que 10 chevaliers et 200 piétons, alors que Baudouin comptait 500 chevaliers et 2000 piétons, et qu'il reçut de surcroît le soutien d'une flotte commandée par le corsaire boulonnais Guynemer. – Sans insister davantage, notons que ces premiers affrontements marquaient le début d'une longue rivalité entre les deux princes.

[69] Tout ce chapitre relatif à l'établissement de Baudouin à Édesse ne figure pas dans les *Cesta Francorum*.

[70] C'était un chef arménien nommé Thoros ; son domaine, sous le pouvoir latin, devint non pas le duché mais le comté d'Édesse.

[71] Baudouin, revenu brièvement dans la croisade à Mar'ash, y apprit la mort de sa femme et de ses enfants dans une épidémie. Il repartit guerroyer vers le haut bassin de l'Euphrate, en compagnie d'un chef arménien nommé Pakrad. Sur les amitiés que le prince sut nouer avec les Arméniens, voir R. Grousset, *Les Croissades*, 1, p. 47-56.

partit pour Édesse en compagnie du chevalier. Accueilli avec beaucoup plus d'affection encore qu'il ne l'avait espéré, il fut adopté par le vieux prince et par sa femme comme leur fils. Selon la coutume de cette nation, l'adoption eut lieu, dit-on, de la manière suivante : le vieillard fit passer Baudouin, nu, sous son vêtement de dessous (ce que nous appelons «chemise»), et le serra dans ses bras ; puis il confirma leur accord par un baiser. Sa femme fit de même après lui[72]. Une fois ces rites accomplis, les citoyens d'Édesse considérèrent leur seigneur comme déchu désormais du pouvoir qu'il avait exercé si longtemps ; une conjuration fut ourdie en secret et les habitants assiégèrent tout d'un coup le palais où le prince résidait avec Baudouin. Ils se souvenaient, en effet, de certains torts que ce seigneur leur avait causés. Assiégé de la sorte, et voyant son nouveau fils adoptif se préparer à résister avec une vaillance toute française, le vieillard le retint en faisant montre d'une admirable loyauté : il était sûr, disait-il, que rien ne l'arracherait des mains de ses concitoyens ; mais si Baudouin cherchait à le défendre, lui-même pourrait courir de grands dangers. A force de prières, il obtint que Baudouin renonçât à répondre à l'attaque ; ce dernier versait des larmes de douleur et disait qu'il aimait mieux mourir, lui aussi, mais le vieux seigneur le repoussa ; il se dirigea vers le peuple qui l'assiégeait, demanda que le nouveau prince fût épargné, et qu'on s'en prît à lui-même si l'on voulait faire périr quelqu'un. Ainsi fut fait[73]. Après l'assassinat du vieillard, Baudouin s'empressa de prendre possession du duché qui lui avait été déféré en vertu de l'adoption. Mais il n'oublia pas le complot dont il venait d'être victime, et confia la garde de sa personne à des chevaliers et à des sergents français. Peu de temps après, alors qu'on se préparait à fêter la Nativité du Seigneur, une deuxième conspiration se trama pour mettre à mort le nouveau duc en ce jour solennel[74]. Baudouin ne demeura pas

[72] La cérémonie, dont Guibert est seul à décrire le rituel, eut lieu le 8 mars 1098. En fait, Baudouin avait dû forcer la main à Thoros, qui le traita d'abord en chef de mercenaires.

[73] Guibert interprète ces événements, qui se produisirent le 9 mars, dans un sens particulièrement favorable à Baudouin. D'autres versions moins élogieuses – celle de Mathieu d'Édesse, notamment, ou celle de Guillaume de Tyr –, accusent l'adopté au mieux d'avoir été complice, au pire d'avoir été l'instigateur de la rébellion.

[74] Il se passa près de 10 mois entre les deux conjurations, la première ayant eu lieu le 9 mars, la seconde le 25 décembre ; la seconde naquit du mécontentement des notables arméniens, écartés des affaires par l'entourage lotharingien et français de Baudouin.

dans l'ignorance d'un tel projet. Il donna donc aux Français de sa suite l'ordre de se rendre aux fêtes de l'Église armés en chevaliers, portant le haubert et le heaume, comme s'ils allaient au combat; les hommes de pied se muniraient de lances, de glaives et de haches, et tous se montreraient partout dans la ville ainsi équipés. A cette vue, les citoyens comprirent que le duc était informé de leurs intentions; il se rendit à l'église avec une nombreuse escorte d'hommes en armes, et assista au saint office; mais ce jour-là, il garda le silence. Le lendemain, il réunit les habitants d'Édesse et les accusa de trahison; ceux qu'il contraignit à se confesser, au nom de la loi, ne purent dissimuler ce qu'ils se proposaient de faire. Ainsi les grands de la ville furent-ils confondus; aux uns, Baudouin fit couper les pieds, à d'autres les mains, à d'autres les oreilles avec le nez, à quelques-uns les lèvres avec la langue; tous furent privés de la capacité d'engendrer, tous enfin expédiés en exil de divers côtés. Lorsqu'il ne resta vraiment plus personne qui fût capable de soulever contre lui la masse des habitants, Baudouin put jouir en paix des avantages et de la félicité que lui procura un tel gouvernement. Il vécut dans les richesses et la prospérité; il étendit son pouvoir à bien des villes, parmi lesquelles brillait Séleucie, célèbre depuis l'Antiquité[75].

Il finit par quitter son duché, pour succéder à son frère Godefroi en tant que roi de Jérusalem. Mais il n'en a pas tiré un accroissement de son bonheur terrestre, bien au contraire: car il a le rude devoir d'œuvrer à la gloire de Dieu, en luttant sans relâche contre les gentils.

[75] Non pas Séleucie du Tigre, depuis longtemps disparue, mais la forteresse de Sororge (Saroudj), au Sud-Ouest d'Édesse.

LIVRE IV

1097-1098 : Fin de la traversée de l'Asie Mineure ; mission provençale vers Antioche ; passage périlleux de l'Anti-Taurus ; descente sur Mar'ash. – Arrivée des croisés devant Antioche (21 octobre 1097). – Débuts favorables du siège ; premières difficultés ; construction du fort de Malregard. – Expédition de Bohémond et du comte de Flandre sur le moyen Oronte ; bataille d'Al-Bara (31 décembre 1097). – Aggravation de la disette chez les assiégeants ; premières défections (Guillaume le Charpentier et Pierre l'Ermite, ramenés par Tancrède) ; départ du corps d'armée byzantin. – Bataille du lac d'Antioche (9 février 1098). – Ambassade égyptienne auprès des croisés. – Expédition de Bohémond et du comte de Toulouse au Port Saint-Siméon ; accrochages meurtriers devant la porte du Pont à Antioche (6-7 mars). – Construction du fort de la Mahomerie ; le «château de Tancrède». – Règles morales en vigueur parmi les croisés ; héroïsme des captifs chrétiens ; l'exemple du chevalier Mathieu.

Personne, à mon avis, n'est en droit de se moquer de ma présente entreprise. Sans doute ne suis-je pas allé à Jérusalem ; sans doute n'ai-je pas connu la plupart des personnages et des lieux dont je parle ; mais je ne pense pas que celà nuise en rien à l'utilité générale de mon œuvre, puisque je suis sûr d'avoir rapporté, ou de me préparer à rapporter, des faits que j'ai appris par des témoins véridiques. Si l'on me reproche de n'avoir pas vu, on ne peut me reprocher de n'avoir pas entendu ; et je croirais tout à fait qu'autant vaut entendre que voir. Il est vrai que

l'esprit est moins vivement touché de ce qui lui est transmis par l'oreille que des tableaux offerts au rapport fidèle des yeux[1].

Qui douterait pourtant que les historiens, ou que ceux qui ont publié les *Vies* des saints, n'aient écrit non seulement ce qu'ils avaient vu de leurs yeux, mais ce qu'ils avaient appris par les relations d'autrui ? Si, comme on peut le lire dans l'Écriture, l'homme sincère «témoigne de ce qu'il a vu et entendu[2]»,

[1] Horace, *Art poétique*, 120-121.
[2] Jean, 3, 32.

alors, le récit authentique de ceux qui disent sûrement la vérité mérite d'être cru, lorsqu'on ne peut pas voir par soi-même. Si donc quelqu'un me blâme ou méprise mes essais, il est toujours libre de les corriger, s'il le veut; si mes écrits lui déplaisent, qu'il rédige les siens.

1. Pour en revenir à l'Ost du Seigneur, celui-ci entra en Arménie avec ses chefs, Raymond, comte de Saint-Gilles, Bohémond et Godefroi, et bien d'autres[3], affrontant d'un cœur joyeux les attaques des Turcs, quand par hasard il s'en produisait. Il rencontra sur son chemin un château dont l'accès était si difficile que tout effort pour le prendre d'assaut semblait vain[4]. Or, un homme nommé Siméon, originaire de la province et de condition chrétienne, se trouvait là: il pria nos barons de lui donner la seigneurie de la région, qu'il aurait ainsi à défendre contre les attaques des Turcs. Le gouvernement qu'il sollicitait lui fut baillé sur-le-champ, et il demeura dans le pays pour en assurer la garde. Les nôtres poursuivirent leur route et atteignirent Césarée de Cappadoce (*Kayseri, Turquie*). Après être sortis de la province de Césarée, ils parvinrent à une ville d'une grande beauté, située dans un territoire extrêmement fertile[5]; une armée turque en avait fait le siège pendant trois semaines avant l'arrivée de notre expédition, mais ce siège n'avait obtenu aucun succès. Lorsque les nôtres se présentèrent, les citoyens leur donnèrent la ville de leur plein gré. Un chevalier qui se nommait Pierre d'Aups[6] la réclama aux princes avec instance, pour la tenir de l'empereur grec et de nos barons, et défendre la région en leur nom[7]; sa

[3] L'Arménie proprement dite avait été conquise par les Seldjouqides entre 1064 et 1071. Les croisés entrèrent dans la région dite Petite Arménie, où s'étaient réfugiées les populations chrétiennes; elle s'étendait en Cappadoce et vers le Nord-Ouest de la Syrie. Très montagneuse et difficile d'accès, elle restait mal soumise aux envahisseurs turcs (cf. R. Grousset, *Histoire de l'Arménie*, p. 553 sq).

[4] Baudri de Bourgueil (*Recueil*, 4, p. 38) désigne ce nid d'aigle sous le nom d'Alfia. – Siméon, semble-t-il, était un chevalier arménien qui résidait dans le château.

[5] La ville de Placentia (l'ancienne Comana), fortement retranchée dans l'Anti-Taurus, au Sud-Est de Césarée (Kayseri). Les croisés y parvinrent le 3 octobre 1097.

[6] Pierre d'Aups était un chevalier provençal, venu en Orient avec Robert Guiscard et passé au service des Byzantins; il suivit la croisade dans le corps d'armée de Tatikios (cf. F. Chalandon, *Alexis Comnène*, p. 192).

[7] L'Anonyme (IV, 11) précise que sa fidélité était "*de Dieu et du Saint-Sépulcre*, des seigneurs et de l'empereur", formulation qui assimilait les conquêtes des croisés à des biens d'Église.

demande lui fut accordée de très bonne grâce, comme le méritait la fidélité du requérant. La nuit avait succédé au jour; Bohémond apprit alors que les ennemis, qui avaient assiégé la ville les jours précédents, devançaient les nôtres de peu, par groupes nombreux mais peu importants. Il se porta donc en avant, avec la seule escorte de ses propres chevaliers; mais il ne trouva pas ceux qu'il cherchait. Les nôtres atteignirent ensuite une ville que l'on appelait Coxon (*Goeksun*): ils y trouvèrent en abondance tout ce qui pouvait leur être utile[8]; les habitants du lieu leur ouvrirent les portes avec joie et leur fournirent, pendant trois jours, les moyens de réparer leurs forces.

2. C'est alors que le comte de Saint-Gilles ouït dire que la garnison turque chargée de défendre Antioche venait d'en sortir. Il y dépêcha une partie de son armée, pour occuper la place et la soumettre à son autorité[9]. Ayant choisi quatre officiers de son escorte, dont trois portaient le même nom de Pierre[10] – le quatrième s'appelait Guillaume de Montpellier, et c'était l'un de nos plus fameux guerriers –, il les envoya vers Antioche avec cinq cents chevaliers. A peu de distance de la ville, la troupe entra dans une vallée où elle trouva un château[11]: elle y apprit que les Turcs maintenaient à Antioche de grandes forces et qu'ils rassemblaient en outre des quantités d'armes et d'hommes, en prévision d'unc attaque des Francs. L'un des trois Pierre dont je viens de parler, qui tenait son surnom d'un lieu appelé Roaix, se sépara de ses compagnons et pénétra dans la vallée où était située la ville de Rugia[12]: il rencontra des Turcs et des Sarrasins, qu'il combattit; il en tua beaucoup et se mit à la poursuite des autres.

[8] Goeksun est situé sur le versant méridional du Taurus.

[9] Raymond de Saint-Gilles nourrissait donc, dès cette époque, des visées sur Antioche.

[10] Soit: Pierre, vicomte de Castillon, Pierre de Roaix et Pierre Raymond d'Hautpoul.

[11] L'Anonyme parle de cette mission sans en donner l'itinéraire ni le terme; il se contente de signaler que les occupants du château étaient des Pauliciens (IV, 11). Selon R. Dussaud (*Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, 1927, p. 165), le lieu en était situé à l'Est d'Antioche, aux environs sans doute de la forteresse d'Hârim dont il sera question plus loin.

[12] Souvent identifiée à tort avec Riha sur la route d'Alep à Hâma, Rugia, que les Latins appelaient aussi Château Rouge, se trouvait à quelque distance au Sud d'Hârim, dans la vallée du Roudj (cf. R. Dussaud, *Topographie de la Syrie*, p. 166-170).

La nouvelle de ce fait d'armes remplit de joie les Arméniens qui se soumirent à cet homme courageux, à cause de l'audace extraordinaire qu'il montrait contre les Turcs. Les habitants d'une cité nommée Rusa lui donnèrent aussitôt le gouvernement de leur ville[13]; il fut reçu de même dans la plupart des châteaux du pays.

Le reste de l'Ost, cependant, quitta Goeksun, la ville dont je viens de parler, par un sentier étroit, incroyablement escarpé, qui traversait des montagnes tellement abruptes que personne ne pouvait dépasser celui qui allait devant lui; tous devaient avancer les uns derrière les autres, un à un et pas à pas[14]. Cette sente resserrée, rocailleuse à l'extrême, passait au-dessus d'un immense abîme; si un cheval en heurtait un autre, il disparaissait sans espoir dans le précipice. On pouvait voir des chevaliers, que les difficultés et l'aridité des routes précédentes avaient transformés en piétons, frapper leurs poings l'un contre l'autre, accablés d'une tristesse funeste, et s'arracher les cheveux; ils appelaient la mort à grands cris et se débarrassaient de leurs hauberts, de leurs heaumes et de leurs autres armes pour trois, quatre ou cinq deniers, sans en considérer du tout la valeur; qui ne trouvait pas d'acheteur jetait dans le ravin son bouclier et ses meilleures armes, car à peine pouvait-on suffire, dans un tel péril, à sauver son corps. Les survivants finirent, au prix d'intolérables souffrances, par s'arracher à ces pierres et à ces rochers; ils entrèrent dans la ville de Mar'ash, dont les habitants vinrent à leur rencontre avec joie et leur vendirent des denrées en abondance. Cette terre fertile rendit leurs forces aux hommes épuisés; ils attendirent là de retrouver la présence du seigneur Bohémond, qui était resté en arrière[15].

3. Enfin, l'expédition parvint dans la plaine où est située Antioche, la métropole prestigieuse des Syriens, une ville dont les titres de gloire sont exceptionnels: outre les privilèges dont elle n'a cessé de jouir dans le siècle, en effet, elle a été comblée

[13] Rusa serait la ville d'Allarouz, au Nord d'Apamée.

[14] Cette partie de l'Anti-Taurus, qui comprend les massifs du Bertut-Dagh et de l'Akhir-Dagh, a été qualifiée de "Montagnes Diaboliques" par les chroniqueurs latins.

[15] Bâtie au pied de l'Akhir-Dagh, Mar'ash avait été la capitale de l'éphémère royaume arménien de Philaretos Bagramios, entre 1078 et 1085 (cf. R. Grousset, *L'Empire du Levant*, nouv. ed. 1992, p. 178 sq). – Les croisés y parvinrent vers le 13 octobre.

de distinctions par le christianisme. Le fleuve qui arrose cette ville se nomme le Farfar[16]. Lorsque les nôtres arrivèrent dans le voisinage du pont qui le franchit, leur avant-garde se heurta à une grosse troupe de Turcs qui venaient en hâte au secours des futurs assiégés, chargés d'un ravitaillement abondant. Dès qu'ils les aperçurent, les nôtres fondirent sur eux avec leur impétuosité française, réduisirent presque aussitôt toute résistance et les dispersèrent. Abattus comme des béliers, les malheureux jetaient des armes qui, peu de temps auparavant, eussent pu semer la terreur. Les soldats turcs s'enfuyaient par bandes, bousculant et renversant les troupes de leurs alliés dans leur course désordonnée. Leur fureur superbe d'hier se retrouvait humiliée ; eux, qui comptaient se réjouir de massacrer les nôtres, s'estimaient heureux de sauver leur vie, même au prix de la honte. Venus à la rescousse de la garnison menacée, ils tombèrent les uns sur les autres, en un monceau horrible de cadavres ; et le Tout-Puissant, dans sa miséricorde, fit profiter les assaillants des provisions destinées aux futurs assiégés. Fauchés comme des moissons renversées sous la grêle, les vaincus avaient abandonné aux nôtres des quantités de grain et de vin, de grosses sommes d'argent et suffisamment de chevaux, de chameaux, de mulets et d'ânes pour tous les hommes démontés. Les nôtres dressèrent ensuite leurs tentes au bord du fleuve.

Bohémond, prenant avec lui quatre mille des chevaliers les mieux aguerris, alla s'établir devant une porte de la ville, dont il interdit à quiconque de l'utiliser pour entrer ou sortir en y plaçant des sentinelles tout au long de la nuit[17]. Le lendemain, qui était le .XII. des calendes de novembre et un mercredi (*21 octobre 1097*), l'armée atteignit Antioche à la mi-journée et s'empressa de bloquer trois des portes de la cité ; mais une quatrième fut laissée libre, parce qu'il n'y avait pas moyen de l'atteindre, vu la hauteur des montagnes creusées de défilés impra-

[16] Il s'agit de l'Oronte (auj. le Nahr al-'Asi), que l'Anonyme désigne sous son nom local ancien de Far ("l'eau qui coule"). Guibert en a fait le Pharphar de la Bible (II *Rois*, 5, 12) – une assimilation déjà critiquée par Guillaume de Tyr (IV, 8) et rejetée par R. Dussaud, lequel identifie le Pharphar avec le Nahr al-A'waj, au Sud de Damas. – Le "pont qui le franchit", un ouvrage fortifié situé à trois heures de marche d'Antioche, est le Djisr al-Hâdid (le Pont de Fer), que l'Anonyme appelle le Pont du Far (*Pons Farreus*).

[17] C'était la porte Saint-Paul, au nord-est de la ville.

ticables qui bordaient cette partie de la ville[18]. Les habitants, cependant, et même la garnison turque, éprouvaient une telle crainte des nôtres que personne n'osa sortir pour s'attaquer à eux ; personne ne tenta rien contre eux, comme s'ils étaient venus pour une foire ; et cette fausse paix, qui avait les apparences d'une paix proclamée, dura près de quinze jours. Les débuts du siège eurent lieu dans une période très favorable : les récoltes récentes avaient fourni en abondance toutes les denrées nécessaires ; les vignes – chose étonnante à cette époque de l'année – étaient encore chargées des raisins de la vendange ; on trouvait partout du grain entreposé non pas dans des greniers, mais dans des fosses et dans des caves ; les fruits ne manquaient pas sur les arbres ; bref, un sol particulièrement fertile produisait tout ce qu'il fallait pour nourrir bêtes et gens.

Les Arméniens et les Syriens, qui constituaient la population de la ville, avec ce que j'appellerais son équipage turc[19], se prévalaient du titre de chrétiens ; aussi rendaient-ils de fréquentes visites aux nôtres, apprenaient-ils tout ce qu'il y avait à savoir sur eux, et rapportaient-ils aux leurs les informations qu'ils avaient obtenues. Ils s'employaient à séduire les Francs par leurs discours insidieux, murmurant aux oreilles des nôtres, avec de basses flatteries, qu'ils fuyaient les Turcs ; mais ils ne laissaient jamais leurs épouses sortir de la ville ; retournant auprès d'elles après avoir quitté les Francs, ils signalaient aux Turcs les points faibles qu'ils avaient pu observer dans les établissements chrétiens. Ainsi tenus au courant, par leurs informateurs syriens, des plans et de l'état intérieur de notre armée, les Turcs faisaient à l'occasion de brusques sorties hors de la ville, dépouillaient ceux des nôtres qui erraient çà et là en quête de vivres, obstruaient leurs chemins habituels et fondaient à l'improviste sur ceux qui se rendaient dans les montagnes ou vers la mer ; on n'échappait nulle part à leurs embuscades ni à leurs attaques.

[18] Antioche, bâtie à l'extrémité d'une large boucle de l'Oronte, et sur la rive gauche du fleuve, s'appuyait à l'Est et au Sud contre le massif du Silpius, sur lequel était construite sa formidable citadelle. – Les croisés négligèrent également la partie des remparts que baignait directement l'Oronte, à l'Ouest ; ils ne bloquèrent d'abord que le Nord de la ville.

[19] "*preter Turcos epybatas...*" : un hellénisme que Guibert a utilisé aussi dans son *Autobiographie* (p. 386) et qui désigne ici la garnison turque d'Antioche, forte de 10 à 17 000 hommes sous les ordres de l'émir Yâghi Siyân. Rappelons qu'Antioche n'avait été conquise par les Seldjouqides qu'en 1085, douze ans plus tôt.

Non loin de là se trouvait un château appelé Areg (Harenc)[20]; il était tenu par une garnison turque très agressive, qui lançait sans cesse des attaques contre les Francs, parfois assez imprudents. Tant et si bien que nos princes, poussés à bout, rassemblèrent un corps important de chevaliers et d'hommes de pied, et l'envoyèrent à la recherche du lieu où se dissimulaient ordinairement ceux qui causaient aux nôtres tant de maux. Ayant découvert le repaire des assaillants, les chevaliers se portèrent d'abord vers eux; mais bientôt après, ils feignirent de prendre la fuite et entraînèrent leurs poursuivants jusqu'à un endroit où ils savaient pertinemment que Bohémond se tenait en embuscade. Au cours de la poursuite, les Turcs mirent à mort deux des nôtres. Bohémond jaillit alors hors de sa cachette, courut sus aux ennemis en montrant une juste fureur, rappela ceux qui semblaient avoir tourné le dos et engagea le combat corps à corps avec les Turcs. Il en tua beaucoup, il en fit d'autres prisonniers; sur son ordre, ceux qui avaient été pris furent traînés à sa suite jusqu'à une porte de la ville, et là, on leur coupa la tête sous les yeux des habitants, pour terroriser ces derniers[21]. Cependant, quelques-uns des citoyens se perchèrent en haut d'une autre porte et criblèrent les nôtres de leurs flèches, à tel point qu'un nuage de projectiles tomba dans l'enceinte du camp de Bohémond et qu'une femme y fut tuée par une flèche.

Les princes tinrent conseil ensuite, et décidèrent de construire, au sommet d'une montagne, un château qu'ils nommèrent *Malregard*[22]: cet ouvrage serait un point de défense contre les menaces des Turcs. On se mit à bâtir le fort; et l'on put y voir même les premiers des princes travailler durement de leurs mains à transporter des pierres. Là, nul indigent ne pouvait se plaindre d'être assujetti à de pénibles corvées par le pouvoir des grands, alors qu'il voyait ceux qui commandaient s'adonner, eux aussi, aux travaux les plus rudes sans s'octroyer aucun repos. Tous, en effet, sous l'impulsion de la pieuse nature et même s'ils ne l'avaient pas lu, savaient ce qu'avait dit le fameux Marius, selon Salluste: «Mener une vie

[20] La forteresse d'Hârim (Areg, ou Harenc) se trouvait à quelque 10 km au delà du Pont de Fer, dans la direction d'Alep. Elle était toujours solidement tenue par les Turcs.

[21] La porte en question était toujours la porte Saint-Paul, devant laquelle Bohémond avait installé son camp. L'affaire ici rapportée eut lieu le 18 novembre 1097.

[22] Le fort de Malregard fut bâti à la fin de l'automne sur une croupe de la montagne qui dominait le camp de Bohémond, au Nord.

efféminée et astreindre ses troupes aux rigueurs de son commandement, c'est le fait d'un tyran et non d'un général[23].» Le château terminé, les princes en assurèrent la garde à tour de rôle.

La fête de Noël approchait, et le grain commençait, comme les autres aliments, à diminuer considérablement; aussi les denrées se vendaient-elles fort cher dans toute l'armée. Il n'y avait plus moyen de s'éloigner, si peu que ce fût, pour chercher des vivres; on ne pouvait presque plus rien trouver, en fait de nourriture, à l'intérieur du territoire chrétien. Quant à la région tenue par les Sarrasins, personne n'osait y pénétrer sans le secours d'une grosse expédition. C'est pourquoi, face à la disette menaçante, les princes réunis en conseil discutèrent des mesures à prendre pour sauver tous ces hommes du péril qui les guettait: celui de subir la famine la plus atroce. Après en avoir longuement délibéré, ils décidèrent qu'une partie de l'Ost se consacrerait à la recherche de ravitaillement en tous lieux, tandis que l'autre vaquerait aux opérations du siège. Bohémond intervint alors: «Si vous le jugez bon», dit-il, «ô vaillants chevaliers, je me chargerai du soin de rechercher des vivres, en compagnie du comte de Flandre.» Sa proposition fut accueillie par les plus jeunes combattants avec une satisfaction d'autant plus vive qu'ils souffraient davantage non seulement de la rareté, mais du manque de toutes sortes d'aliments. On célébra donc la Nativité du Seigneur avec toute la piété et la ferveur possibles, et le lendemain, qui était un lundi, les deux princes susdits choisirent vingt mille chevaliers et hommes de pied qu'ils emmenèrent avec eux, pour aller dévaster les provinces des Sarrasins[24].

4. Au même moment, des Turcs et des Arabes, des Sarrasins et d'autres gentils, accourus de Jérusalem, de Damas, d'Alep et d'autres pays, s'étaient rassemblés en une immense armée et se hâtaient vers Antioche, pour lui porter secours[25]. Ils ne tardèrent pas à apprendre que des chrétiens cherchaient

[23] Salluste, *Guerre de Jugurtha*, 85, 35.

[24] Noël tombait un vendredi en 1087; si l'expédition est bien partie un lundi, elle ne s'est pas mise en route le lendemain de la fête, mais trois jours après, le 28 décembre.

[25] Cette armée de secours avait été rassemblée, sur les instances d'un fils de Yâghi Siyân, par le malik (*roi*) de Damas, Duqâq. Les forces musulmanes se concentrèrent à Shaîzar (Césarée sur l'Oronte); Duqâq en prit le commandement, assisté de son atabeg, Tughtekin, et de l'émir arabe d'Homs, Janah al-Dawla ibn-Mula'ib.

à s'introduire sur leur territoire, afin de s'y procurer les denrées dont ils avaient besoin ; aussi se disposèrent-ils en ordre de bataille au petit jour et marchèrent-ils à la rencontre des nôtres, là où ils pensaient les voir arriver, avec un entrain qui allait bientôt se changer en détresse[26]. Ils se séparèrent en deux corps, dont l'un devait prendre les nôtres de front, tandis que l'autre reculerait pour envelopper l'armée tout entière dans un mouvement tournant. Mais le comte de Flandre garda toute sa confiance dans la puissance divine ; il fixa sur son cœur et sur son corps le signe de la croix, puis aborda les ennemis avec Bohémond, son illustre compagnon ; et tous deux montrèrent la force d'âme qui convenait à de si grands hommes. Le combat s'engagea ; dès le premier choc, l'ennemi tourna bride et s'enfuit. La bataille se changea en triomphe ; nombre de lances polies se brisèrent sur les corps de ceux qui avaient tourné le dos. Les longs épieux de frêne frappaient à coups redoublés les boucliers des ennemis, et la violence des chocs les mettait en morceaux. Les casques opposés à la pointe des épées ne défendaient pas les crânes des blessures ; les armures que leurs porteurs croyaient impénétrables, n'étaient plus pour eux que de minces couvertures. Rien ne suffisait à garder aucune partie du corps : tout ce que les Barbares croyaient protégé était détruit, tout ce que les Francs atteignaient, ils le brisaient. La plaine tout entière était jonchée de cadavres, et de nombreux tas de morts hérissaient cette campagne auparavant couverte de verdure. La terre noircissait de toutes parts, imprégnée du sang odieux des gentils. Ceux qui survécurent au carnage durent la vie à la rapidité de leur course ; ils se débarrassaient avec joie de leurs propres dépouilles, non pour enrichir les nôtres, mais pour être plus agiles. Quant aux nôtres, leur état d'esprit se transforma : l'audace succéda chez eux à la crainte, la victoire au combat, la joie à la tristesse, l'opulence à la famine ; celui qui était nu se retrouva couvert de vêtements ; l'homme de pied eut des chariots et le pauvre de l'argent ; celui qui était ruiné reçut des biens, et le vainqueur trépignait de joie[27].

[26] La rencontre eut lieu près d'Al-Bara, au Sud-Est d'Antioche, le 31 décembre.

[27] Les princes syriens, complètement battus, renoncèrent à leur entreprise. Mais les croisés ne se sentirent pas assez forts pour exploiter leur victoire et pousser plus avant.

5. Tandis qu'avaient lieu ces événements, les Turcs qui gouvernaient Antioche ne furent pas sans remarquer que Bohémond manquait au siège, de même que le comte de Flandre. Enhardis par une telle absence, ils multipliaient les sorties pour provoquer les nôtres au combat, cherchant à savoir où se trouvait le point faible des assiégeants. Une occasion favorable de montrer leur bravoure leur apparut un jour (c'était un mardi) ; ils fondirent à l'improviste sur des troupes qui n'étaient pas sur leurs gardes, et tuèrent beaucoup de piétons et de chevaliers. Le magnifique évêque du Puy y perdit son sénéchal, qui était aussi son porte-bannière, et qui se trouva parmi ceux qui périrent[28]. Et si le lit du fleuve, au bord duquel leur camp était établi, n'eût séparé les nôtres de la ville, ils eussent perdu encore bien plus de monde.

Le noble Bohémond revint sur ces entrefaites après avoir pillé les provinces des Sarrasins, et se rendit dans les montagnes où demeurait Tancrède[29], car il espérait y trouver des denrées nécessaires aux assiégeants d'Antioche. Mais les nôtres s'étaient emparés de tout ce qui s'était présenté à leurs yeux et nombre d'entre eux, n'ayant rien trouvé, revenaient les mains vides, ou du moins sans victuailles. Lorsqu'il vit ces hommes errer sottement çà et là, Bohémond, toujours de bon conseil, alla vers eux et leur dit : «Si vous êtes en quête d'aliments pour nourrir votre vie, si, pressés par le besoin, vous pourvoyez à juste titre au soin de vos corps, faites en sorte de ne pas perdre la vie en cherchant de quoi vivre. Cessez de courir les montagnes hors des chemins, quand vous savez que vos ennemis se terrent dans ces redoutables solitudes, en des lieux qui vous sont inconnus. Que l'ost se déplace en corps – car chacun est plus fort avec la présence d'un autre – afin, si une partie des hommes est attaquée, que les autres puissent venir à son secours. En effet, si la brebis erre loin de la garde et de la présence du pasteur, elle sera dévorée par les loups[30] ; de même le chevalier qui se hasarde seul, loin de ses compagnons d'armes, deviendra le jouet de n'importe

[28] Dans son texte, Guibert a remplacé le terme propre de *senescalcus*, qu'utilise l'Anonyme pour désigner cet officier, par celui, vieilli, de *major curiae* (maire du palais). – L'attaque qui entraîna la mort du sénéchal se produisit le mardi 29 décembre.

[29] C'est l'Anonyme qui parle de "la montagne de Tancrède", mais il anticipe : l'établissement de Tancrède sur un contrefort du massif du Silpius n'eut lieu qu'au mois d'avril suivant (cf. n. 62).

[30] Cf. Ezéchiel, 14, 5 ; Jean, 10, 11-13.

quels brigands. Mieux vaut pour vous rester avec les vôtres et vous contenter comme eux d'une maigre nourriture, que vous repaître de festins au prix d'une captivité sans issue. Partir ensemble et revenir de même, préférer les groupes et ne rien entreprendre à l'étourdie, telle est la règle des hommes sages; errer à l'aventure convient à ceux qui veulent périr.»

Sur ces mots, il reprit sa route vers les siens; mais son retour n'apporta pas de nouvelles ressources aux assiégeants[31]. Les Arméniens et les Syriens cependant, gens rusés, qui voyaient s'épuiser les provisions de l'Ost et disparaître les denrées à vendre, s'en allèrent parcourir des régions qu'ils connaissaient; ils s'y procurèrent du grain qu'ils rapportèrent à l'armée affamée; ils le vendaient ensuite à des prix tellement élevés que la charge en froment d'un seul âne était payée huit de leurs besants (des *pourprés*, comme ils les appellent la-bas), qui valaient pour nous cent vingt sous en deniers[32]. On peut mesurer par là quelle horrible famine attendait ceux qui n'avaient pas les moyens de payer de tels prix. Et quand les princes commençaient à éprouver des embarras d'argent, que pouvait faire celui qui était déjà réduit à une extrême pauvreté au moment où tout le monde était riche?

6. Un tourment infini torturait tous ces hommes;
La maigre nourriture épuisait les plus grands;
La rage de la faim, en abattant leurs forces
Les réduisait à rien.

L'abondance du pain avait été perdue,
Les viandes manquaient, de bœuf comme de porc;
Les indigents avaient arraché au hasard
Toute espèce de grains.

Tout ce qui se pouvait avait fait des repas,
Mais il vint un moment où rien ne restait plus;
Les membres languissants ne trouvaient plus la force
De soutenir les cœurs.

[31] Arrêtée par le combat d'Al-Bara, l'expédition des princes n'avait pas rempli sa mission de ravitaillement.

[32] Ces chiffres correspondent au compte de l'Anonyme, qui estimait la valeur du *pourpré* (*hyperperos*, sou d'or) non pas en deniers byzantins (12 *milliaresia*), mais en monnaie d'Occident (15 deniers); voir à ce propos L. Bréhier, *Histoire anonyme*, p. 77.

Une enflure cruelle étire alors la peau
De ceux qui désormais n'avaient plus d'aliments ;
Perdre la nourriture avec toute ressource,
C'est recevoir la mort.

L'angoisse n'est pas longue à ceux qui sont tués ;
Mais ceux qu'atteint la faim, leurs peines sont durables.
Quand vient enfin la mort, ils reçoivent alors
Plus grandes récompenses.

Ils reçoivent enfin les aliments des anges,
Ils jouissent du prix suprême de leurs peines,
D'autant mieux qu'ils avaient souffert plus sûrement
Le dur poids des supplices.

Les autres vont combattre et doivent supporter
Diverses destinées ; à peine si quelque heur
L'emporte sur leurs maux, mais plutôt que la mort
Mieux vaut l'adversité.

Ainsi s'appliquent-ils, en portant double croix,
A mieux suivre le Christ, et se réjouissent-ils
D'outrepasser ses ordres, eux à qui le Seigneur
N'en a commandé qu'une.

Et quand l'atroce faim dévore le cœur vide,
Tandis que l'estomac s'épuise, desséché,
Le feu dans les entrailles, la ruine du cerveau
Naissent de leur épreuve.

L'esprit subit en lui les souffrances du corps,
Tandis que l'âpreté des combats le tourmente.
Le jour après la nuit, tous remplis de douleurs,
N'apportent que massacres.

Mais l'esprit reste ardent, si les forces sont minces :
Et ses tourments parfois raniment la vigueur
Avec laquelle on ne redoute plus d'aller
Verser son sang.

7. Il y avait alors, dans l'Ost du Seigneur, un certain Guillaume, que l'on surnommait le Charpentier, non parce qu'il travaillait le bois, mais parce qu'il combattait en abattant son arme

à la manière d'un charpentier[33]. C'était un homme d'Outre-Seine, puissant dans ses dires mais petit dans ses œuvres, n'ayant que l'ombre d'un grand nom[34]; un homme qui s'attaquait aux plus grandes choses et ne terminait rien, qui, lors même qu'il avait voulu prendre la route de Jérusalem, avait dépouillé ses pauvres voisins de leurs maigres provisions pour se constituer un indigne viatique; un homme, dis-je, qui ne put supporter la disette que d'autres, bien plus malheureux que lui, enduraient sous ses yeux avec la foi la plus profonde, et qui s'enfuit en secret. La gloire de ses armes, en vérité, ne résidait que dans ses vantardises, jamais dans ses actions. Il accompagna en Espagne l'expédition partie de France pour repousser les païens qui avaient envahi ce pays depuis l'Afrique[35]: et lui dont l'audace n'avait pas de limites en paroles, rebroussa honteusement chemin, trompant l'attente de bien des gens.

A mon avis, ce n'est pas sans l'expresse volonté de Dieu que ceux dont la voix populaire avait davantage célébré les mérites se révélèrent, au jugement divin, les plus mauvais de tous et les moins capables de supporter les épreuves. Cette remarque n'est pas seulement vraie pour l'individu dont je parle ici, mais s'est appliquée à d'autres, dont je tairai les noms: ainsi certains hommes, dont l'ardeur guerrière était chez nous fameuse et redoutée, devinrent-ils plus craintifs et plus timides que des lièvres dans l'Ost du Seigneur. Plus une telle conduite s'écartait de la voie droite, plus elle dut s'attirer de mépris: car si lorsqu'ils menaient chez eux des guerres injustes, lorsqu'ils dépouillaient de façon criminelle les pauvres à leur profit, ces hommes s'étaient montrés timides, ils auraient eu raison, car ils exposaient leurs âmes à la damnation; mais là où ils avaient la parfaite certitude de gagner leur salut, toute timidité devenait infiniment blâmable.

[33] Guillaume le Charpentier, vicomte de Melun, avait commencé sa croisade en participant aux tristes exploits de la bande d'Emich de Leisingen (cf. L.II, n. 42). Après l'affaire de Mosony, il avait rejoint le contingent d'Hugues de Vermandois dans les Pouilles (cf. Guillaume de Tyr, 1, 30).

[34] Cf. Lucain, *Pharsale*, 1, 135.

[35] C'était l'expédition qui se rendit en Espagne (1087) après la bataille de Zalacca, pour porter secours au roi de Castille Alphonse VI, que menaçaient les Almoravides venus du Maroc (cf. *Introduction*, p. 22). Conduite par le duc de Bourgogne, Eudes Ier, et par le comte de Toulouse, elle s'acheva "sur un échec humiliant devant Tudela" (J. Heers, *Libérer Jérusalem*, p. 133).

8. L'on put voir alors «même les étoiles tomber du ciel[36]», comme il est dit dans l'Apocalypse : c'est ainsi que ce Pierre dont j'ai parlé plus haut, le très fameux Ermite, quitta le siège à son tour, pris lui aussi de folie.

Quel dessein te conduit, ô Pierre, et pourquoi oublies-tu ton nom ?
Si Pierre vient de la pierre, Pierre doit se montrer solide.
Pourquoi avoir voulu fuir ? La pierre ignore la course facile.
Suspends ton pas ; revois ton antique ermitage et tes jeûnes passés.
Tant que ta peau restait jointe à tes os, avec une mince racine
Tu fortifiais ton estomac, te nourrissant de l'herbe des troupeaux.
Pourquoi des festins sans mesure ? Ni l'ordre monastique,
Ni ta mère ne t'enseignèrent rien de tel : obéis à tes règles.
Comme tu tourmentais sur ce chemin les peuples et les forçais à l'indigence,
Observe ce que tu leur as prescrit en marchant devant eux.
Jadis, tu fuyais Cérès, usant de poisson et de vin ;
Mais plus saints seraient pour un moine poireaux, cresson et navets,
Cardamine, noix et noisettes, tisanes, lentilles et herbes,
Délaissant le poisson et le vin, mais ajoutant un peu de pain.

9. Tancrède, qui demeurait obstinément fidèle à l'entreprise du Christ, poursuivit ces transfuges d'un siège inspiré par la piété, et de ses saintes souffrances ; il les arrêta et les ramena comme il devait le faire, non sans que, de toutes parts, les fugitifs ne se fissent couvrir d'insultes. Ils s'étaient dits prêts à revenir, mais Tancrède refusa de les croire tant qu'ils n'eurent pas l'un et l'autre engagé leur foi de retourner dans le sein de l'armée, et de subir le jugement des princes pour leur désertion. Guillaume fut donc forcé, bon gré mal gré, de revenir sur ses pas ; on le conduisit à la résidence du magnifique Bohémond,

[36] *Apocalypse*, 6, 13. – Toutes ces défections se produisirent au début de 1098.

où il dut veiller toute la nuit[37]. Le jour suivant, dès les premières lueurs de l'aurore, il fut amené devant l'illustre prince. Ce noble seigneur lui fit honte comme il le méritait, s'adressant à lui en ces termes :

«Quand la France l'emporte sur tous les royaumes du monde par la majesté royale de son nom, quand, mère après Dieu du courage et de la constance, elle a engendré jusqu'à ce jour les hommes les plus intègres – toi, misérable bavard et le plus infâme de tous, elle t'a produit pour sa honte et son déshonneur ; tu es dorénavant pour elle un prodige monstrueux. O père excellent de l'univers ! quelle sorte de charpentier avions-nous donc ici ? lui qui, tel l'artisan arasant le bois avec sa doloire, devait broyer les dos des gentils avec la lance et l'épée ! Voici cet ouvrier qui, à force de coups, avait émoussé mille glaives en un seul jour, et détruit à lui seul les peuples barbares tandis que nous nous reposions ! Que sont devenues cette fermeté superbe et ces fables nourries entre la Loire et la Seine, quand nous n'avons constaté ici que la pauvreté de l'action, quand n'a cessé de retentir le tonnerre de la jactance ? A lui seul, ‹il pouvait secourir la lune en détresse[38]›, et pourtant, plongé dans une répugnante indolence, il ne venait à bout de rien. Certes, celà convenait à ta grande valeur, après avoir trahi la gent du Seigneur en Espagne, de perdre courage ici, en Syrie, mettant ainsi le comble à ton honorable conduite ! Soit ! Tel que tu étais, tu ne pouvais agir autrement : aussi t'accorderons-nous un pardon complet pour le crime honteux dont tu es accusé.»

L'ironie d'un tel discours fit rougir de honte tous les Français qui étaient présents[39] ; ils obtinrent à grand'peine de Guillaume, quelque peu estomaqué, qu'il se tût. Mais l'illustre Bohémond, dont la sévérité n'ignorait pas la clémence, épargna le misérable et se contenta de lui faire protester par serment qu'il ne se déroberait plus jamais au voyage de Jérusalem, quelles que fussent les circonstances – soit favorables, soit de nouveau contraires. Il lui promit même que Tancrède, qui l'avait empêché

[37] Rien n'est dit du sort de Pierre l'Ermite, qui fut traité sans doute avec plus de ménagements.

[38] Juvénal, *Satires*, 6, 443.

[39] Il s'agit bien de Français, des compatriotes du vicomte de Melun, et non de croisés occidentaux quelconques ; si Guibert parle toujours de *Franci*, l'Anonyme (VI, 15) précise : "... omnes fere Francigenae..."

de s'échapper, deviendrait son ami, si Guillaume se conduisait désormais en homme. Cet arrangement fut accepté de part et d'autre. Peu après, cependant, l'admirable Charpentier qui d'abord, se trouvant à l'abri, menaçait de massacrer les Turcs, oublia son serment, trahit la foi jurée et ne tarda pas à reprendre la fuite en cachette.

Personne, au reste, ne doit s'étonner que de telles épreuves soient échues en partage à cette armée, malgré sa piété; car on ne peut douter que les combattants n'aient écarté d'eux, par la grandeur de leurs crimes, une prospérité que le Ciel leur eût accordée s'ils se fussent bien conduits. La famine, en effet, les pressait à tel point, et tous ressentaient tellement l'affreuse absence de nourriture, que si quelqu'un s'éloignait un peu de l'expédition et rencontrait, alors qu'il était seul, un autre homme (et cet homme ne pouvait être que l'un des nôtres), il se faisait tuer pour quelques pièces de monnaie. Le malheur se répandait à tel point parmi les nôtres qu'à peine trouvait-on encore mille chevaux dans un ost si considérable; le manque de pain torturait tout le monde – ce qui n'en retenait pas certains, mais les poussait encore plus vivement au crime. Il n'est pas douteux, cependant, que les châtiments du Ciel n'aient conduit beaucoup d'hommes à revenir sur eux-mêmes et à se repentir; désespérant de leurs propres forces, ils se tournèrent, dans leur grande misère, vers le secours de Dieu seul, devenu leur unique espérance. Car ces événements leur faisaient mieux comprendre que, plus ils voyaient s'épuiser leurs ressources et s'affaiblir leur courage, plus ils devaient apprendre à se soumettre humblement à Dieu, à Celui auquel ils croyaient que toutes choses étaient possibles.

10. Citons encore ce cas: il y avait parmi les délégués du tyrannique empereur, si je ne me trompe, un certain Tetigus (*Tatikios*) qui assistait au siège[40]; c'était un homme déjà âgé, mais qui avait eu le nez coupé à je ne sais quelle occasion et qui portait un nez en or. Poussé par la crainte des Turcs et la peur de

[40] Tatikios, qui commandait le contingent byzantin, était grand primicier de l'Empire. Il quitta la croisade dans les circonstances que rapporte Guibert, en janvier ou février 1098; mais certaines versions de son départ incriminent de subtiles manœuvres de Bohémond, désireux de se débarrasser des Grecs.

la famine, il aborda nos seigneurs avec un élégant discours tout rempli de mensonges : «Une cruelle nécessité exige», dit-il, «ô très nobles princes, que vos excellences sachent quelles angoisses accablent nos rangs et quelles terreurs viennent nous agiter du dehors. Tandis que l'on combat à l'extérieur, les douleurs de la faim ne cessent de nous tourmenter à l'intérieur, sans qu'il apparaisse, d'aucun côté, une issue à ces maux ; aucun soulagement ne nous vient, qui nous permette de respirer. Si donc votre sagesse le juge bon, qu'il me soit permis d'aller en Romanie : je vous ferai transporter par une nombreuse flotte, depuis ces régions, du blé, du vin, de l'orge, de la viande, de la farine, du fromage et tout ce qui vous sera utile ; j'aurai soin, en le faisant partout prescrire au moyen d'un édit impérial, d'organiser par mer un approvisionnement continuel de denrées à vendre. Toute la province grecque vous fournira, par voie de terre, des chevaux et les autres animaux ou les ustensiles dont vous aurez besoin. L'empereur lui-même qui, jusqu'à ce jour, a ignoré votre misère[41], veillera, dès qu'il en sera instruit, à vous secourir dans une telle détresse. Quant à moi, je vous ferai serment de m'acquitter avec foi et persévérance de tout ce que je vous ai promis ; quand ce sera fait, je ne craindrai pas d'affronter de nouveau les rigueurs du siège. Si vous redoutez que je ne cherche à fuir votre compagnie et ma part de la famine, voici mes tentes ; voici les gens de ma maison, qui vont rester avec vous : même si je les abandonne pour un temps, je ne pourrai les dédaigner toujours.» Ainsi parla-t-il, et il séduisit les oreilles de nos barons par le charme de toutes ses belles phrases. Il partit ensuite, sans se préoccuper de l'accusation qu'il ferait naître contre lui en se parjurant honteusement ; car plus jamais il ne se soucia des promesses mensongères qu'il avait faites.

11. Cependant, la pression des ennemis commençait à s'exercer si vivement sur les nôtres que personne n'osait plus s'aventurer hors de ses pavillons ou de l'enceinte du camp, pour quelque raison que ce fût. La peste domestique de la disette les tourmentait d'autant plus cruellement, de façon très semblable à la rage. Si, en effet, comme l'a écrit certain auteur, rien n'est

[41] Alexis se consacrait alors à la reconquête de l'Anatolie occidentale (cf. F. Chalandon, *Alexis Comnène*, p. 176-198).

plus pénible que la diète dont on est torturé malgré soi[42], quelles tortures croit-on qu'ils aient souffertes, constamment attachés à de telles croix, ces hommes qui, sans espoir même faible ou trompeur d'un soulagement, assiégeaient jour après jour des murs inexpugnables? La menue gent, consumée par toutes sortes de privations, errait en diverses provinces; les uns commençaient à se répandre vers Chypre[43], d'autres en Romanie, d'autres dans les montagnes, poussés par le manque de nourriture. Au surplus, les attaques fréquentes des Turcs interdisaient tout accès à la mer. Les nôtres ne trouvaient d'issue nulle part.

12. Sur ces entrefaites, Bohémond apprit qu'une énorme armée turque était en route pour attaquer notre camp[44]. Il alla trouver les autres princes et leur dit:

«Notre ost est si réduit qu'il paraît déjà trop faible pour mener un seul combat; le diviser pour livrer deux batailles serait plus vain encore[45]. Si nous devons marcher avec quelques forces contre ces Turcs qui nous menacent, il nous faut donc réfléchir à qui nous laisserons ici pour continuer le siège et défendre nos tentes. Je vous propose – si ce parti vous convient – de choisir une portion des meilleurs piétons et de leur confier la poursuite du siège, tandis que nous chargerons les chevaliers, qui sont plus aptes au combat, de s'opposer à la folie des Turcs.»

Il se tut, et personne parmi les princes ne s'éleva contre sa proposition.

13. Déjà, les essaims des ennemis avaient dressé leur camp près de ce château d'Harenc qui était situé non loin d'Antioche, au delà du pont du Farfar[46]. Le jour déclinait vers le soir;

[42] Référence incertaine (éd. Huygens, CCCM 127A, 4, 487).

[43] L'île de Chypre faisait toujours partie des possessions byzantines. Cependant, la difficulté de gagner le bord de la mer devait en décourager plus d'un si l'on en croit la phrase suivante, ainsi que le témoignage de l'Anonyme: "Nous n'osions aller jusqu'à la mer, par crainte des Turcs..."

[44] La nouvelle armée de secours avait été rassemblée par le malik d'Alep, Ridwân, frère de celui de Damas; il était secondé par l'émir turcoman de Jérusalem, Soqmân ibn-Ortoq. Duqâq, le roi de Damas, ne participait pas à l'expédition.

[45] Un chiffre d'environ 700 chevaliers encore valides est généralement admis.

[46] L'attaque-surprise de Ridwân lui avait permis de reprendre la forteresse d'Hârim (voir *supra*, n. 11 et 20), dont Bohémond avait chassé la garnison turque le 18 novembre précédent.

Bohémond convoqua toute la milice chrétienne, sortit du camp et se hâta de prendre position entre le fleuve et le lac voisin[47]. Dès le petit matin, il envoya des éclaireurs pour évaluer les forces turques, découvrir ce qu'elles faisaient et voir où elles se tenaient; ils devraient en rendre compte au plus vite. Les envoyés venaient de partir et commençaient à chercher les ennemis, qu'ils entendaient approcher à grand bruit, quand ils virent tout d'un coup surgir d'immenses essaims disposés en deux corps de troupes; une multitude énorme d'hommes de pied marchait derrière eux. Ayant observé tout ce monde, les éclaireurs revinrent en toute hâte sur leurs pas: «Voilà les ennemis», dirent-ils. «Veillez à ce qu'ils vous trouvent solides et prêts à les recevoir.» Aussitôt, Bohémond s'adressa aux hommes, ses frères dans le Christ et ses compagnons d'armes, pour stimuler leur courage, et leur dit: «Vos nombreuses victoires, ô vaillants chevaliers, doivent vous inspirer toutes les audaces. Vous avez combattu, jusqu'à ce jour, pour la foi contre l'infidélité, et vous avez donné une issue heureuse aux pires extrémités. Vous avez eu très souvent la joie d'éprouver la puissance du Christ, vous qui saviez avec certitude que, dans les plus dures batailles, ce n'était pas vous qui combattiez, mais le Christ. Comment le désespoir pourrait-il donc égarer vos esprits au vu de quelque attaque, quand, soutenus par Dieu, vous avez échappé à des maux qui n'avaient encore été infligés à personne, quand vous avez remporté des triomphes qui semblaient impossibles à l'homme? Confiez-vous à votre foi, je vous en prie, à tel point qu'aucune force ne puisse vous résister désormais. Que vos cœurs soient ainsi rassurés: avancez en prenant bien garde et veillez à vous attacher de toute l'ardeur de vos âmes aux pas du Christ et à crier son nom, car Il porte votre bannière, comme à l'accoutumée.»

Tous l'acclamèrent, criant qu'ils se conduiraient avec foi, énergie et circonspection; ils lui confièrent le soin, comme étant le plus expert au combat, d'organiser les troupes. Bohémond ordonna donc aux princes de rassembler chacun son contingent et de le mettre en ordre de bataille. Il fit disposer six corps en

[47] C'était le soir du 8 février 1098. – Le lac d'Antioche se trouvait au Nord-Est de la ville, au delà de la boucle de l'Oronte. Les croisés s'établirent sur une langue de terre allongée entre le lac et le fleuve, trop étroite pour permettre aux armées turques leurs manœuvres habituelles d'encerclement: une position, donc, très judicieusement choisie.

forme de coins, pour pénétrer dans les rangs ennemis; cinq d'entre eux se portèrent en avant, avec les plus grandes précautions. Quant à Bohémond, il se tenait en arrière-garde avec ses propres forces, prêt à soutenir qui en aurait besoin. Ainsi répartis, les nôtres allèrent au combat, pleins d'enthousiasme, serrés les uns contre les autres; l'un touchant le flanc de l'autre, chacun exhortait son voisin à ne pas laisser clocher le combat, dans la mesure où celà dépendrait de lui. Dès qu'on en vint aux mains,

> Ils courent sus aux ennemis avec leurs lances recourbées,
> Le cœur brûlant, pressant des talons leurs chevaux.
> L'éther, de toutes parts, tremble de cris sauvages.
> Les armées se rencontrent, les Turcs dardent leurs traits.
> Les javelots des Francs transpercent les poitrines.
> L'épée s'émousse à force de frapper; les chocs
> Brisent l'acier; le fer, brandi d'une dextre rapide,
> Prodigue les blessures, et verse un sang odieux.
> Comme l'on voit passer de grands vols de corneilles,
> Et comme fait la grive en bandes infinies,
> Ainsi l'éclat du ciel est voilé par les flèches,
> Et l'air est obscurci par leur averse aveugle.
> Sonnent les armes, bondissent les chevaux et retentit l'airain!
> Gémissent les mourants, jubilent les vainqueurs, à grands cris discordants.

Mais lorsque tout le poids de l'armée qui suivait les avant-gardes turques se fit sentir dans cette terrible bataille, le mordant des nôtres commença à s'user contre la masse de l'assaut ennemi; à mesure que celui-ci se développait, les nôtres perdaient un peu de leur ferme courage. Bohémond, qui restait en réserve, prêt à intervenir, observa les choses en grinçant des dents. Il appela son connétable, un certain Robert, fils de Girard[48], et l'envoya au combat en lui disant: «Va, et montre dans l'instant la grandeur d'âme qui convient à une affaire aussi grave; garde présent en ton esprit le but de nos efforts: tu sais qu'il consiste, pour nous comme pour toi, à venir au secours de la chrétienté tout entière, en restituant Jérusalem à Dieu et en délivrant son Sépulcre. Tu sais tout aussi bien que mieux vaut compter sur

[48] Patronyme qui correspond à l'anglo-normand Fitzgerald.

l'assistance du ciel que sur celle des hommes pour y parvenir. Va donc, et mets ta vaillance au service des souffrances du Christ ; ne manque pas de saisir une si belle occasion, que le Seigneur a peut-être suscitée pour te faire honneur.» Robert, encouragé par ces paroles à mettre sa confiance en Dieu,

> S'élance, et son épée ouvre les bataillons serrés ;
> Il brandit la bannière, en tous lieux redoutée, du prince
> Pour ranimer les cœurs des nôtres, qu'elle entraîne.
> Il montre la fureur que témoigne de même,
> Privée de ses petits, la lionne à qui la rencontre.
> Se frayant de l'épée un chemin dans les rangs hostiles,
> Il va, renversant tout, devant ceux qui le suivent.

Lorsqu'ils virent flotter fermement la bannière de Bohémond, qu'ils connaissaient bien, lorsque se déchaîna contre les Turcs la fureur du connétable, les nôtres se ressaisirent aussitôt ; ils repoussèrent les ennemis avec tant de violence qu'ils les forcèrent à chercher secours dans la fuite. Ils pressèrent vivement les fuyards et, tandis que ceux-ci couraient en désordre et se bousculaient jusqu'au passage étroit du pont du Farfar[49], ils ne cessaient de les frapper et de les abattre. Ayant subi pareil massacre, les Turcs se réfugièrent dans le château d'Harenc, dont j'ai parlé plus haut ; ils le vidèrent de tout ce qu'il contenait, mirent le feu à la place et reprirent leur course, pour ne jamais plus revenir. Mais les Arméniens et les Syriens, gens perfides, qui se trouvaient placés entre les adversaires et guettaient l'issue de la bataille pour s'attacher aux vainqueurs, constatèrent que les Turcs avaient le dessous ; ils occupèrent alors tous les sentiers et firent périr ceux des Turcs qui passaient à leur portée. Quant aux nôtres, le butin pris aux vaincus soulagea leur cruelle indigence ; ils se refournirent en chevaux et en biens ; et ce nouveau triomphe les conduisit à mépriser désormais la barbarie de ces Turcs. Ils coupèrent, après leur victoire, les têtes de cent des ennemis tués au combat et les suspendirent devant les murs d'Antioche, bien en vue de la garnison assiégée. C'est du reste la coutume des gentils de conserver les têtes des morts et de les exposer aux regards, comme une preuve de victoire.

[49] Les Turcs n'ayant pas réussi à forcer le passage du Pont de Fer, toute la bataille s'était déroulée sur la rive droite de l'Oronte, d'où les fuyards repartaient vers Alep en faisant étape à Hârim.

Tandis que les nôtres accomplissaient ces hauts faits, l'empereur de Babylone avait envoyé une ambassade à nos princes, pour les féliciter des succès qu'ils avaient obtenus sur les Turcs[50]; il leur promettait en outre – mais c'était un mensonge – de se faire chrétien si notre gent reprenait aux Turcs et lui restituait les territoires que ceux-ci avaient enlevés à son empire[51]. J'ai dit plus haut, en effet, que l'empire de Babylone avait été longtemps le plus puissant des royaumes orientaux, mais que les Turcs, plus belliqueux et plus déterminés que les autres, en avaient usurpé une grande partie.

Les hommes qui étaient restés devant la ville pour continuer le siège se battirent, eux aussi, contre ses habitants avec beaucoup d'ardeur, non seulement en un point mais devant presque toutes les portes d'Antioche. Le jour de ce triomphe fut le cinquième des ides de février (*9 février 1098*), veille du mercredi des Cendres. Il n'y avait pas de mal à celà :puisqu'un festin était dû aux chrétiens le jour précédant le jeûne, ils reçurent celui qu'ils désiraient par-dessus tout, celui au cours duquel ils se rassasièrent du sang de leurs immondes ennemis[52]. Les Francs donc, trépignant de joie d'une si grande victoire, rendirent mille grâces à Dieu qui les avait assistés, et regagnèrent leur camp chargés de butin. Les Turcs, au contraire, qui souffraient d'être vus dans leur honte, seraient rentrés chez eux, s'ils l'avaient pu, par des souterrains et des caves.

14. Cependant, les chefs de l'Ost se préoccupaient beaucoup des mauvais traitements que leur infligeaient les sorties des assiégés. Ils se réunirent en conseil et décidèrent de construire un fort, avant qu'une circonstance fâcheuse ne fit subir de nouvelles pertes à leur milice. Ce fort serait situé devant la porte de la ville près de laquelle les gentils avaient leur temple, porte qui donnait sur un pont[53]; il permettrait de contenir pendant

[50] Depuis l'intervention des Turcs en Palestine, le khalife shi'ite du Caire était en lutte ouverte avec eux, et le tout-puissant vizir Al-Afdal avait conçu le projet hardi de s'allier contre eux avec les croisés latins.

[51] Les envoyés du vizir avaient parlé, semble-t-il, de rendre aux croisés "Jérusalem libre" – mais Al-Afdal, en réalité, n'envisageait que de leur donner accès aux Lieux saints, par petits groupes sans armes (cf. J. Richard, *Les Croisades*, p. 70 et 77-78).

[52] Ce 9 février était le Mardi gras, en pleines fêtes de Carnaval.

[53] La porte du Pont, ou de la Mer, ouvrait dans la partie occidentale de l'enceinte le long de laquelle coulait l'Oronte. Les croisés n'avaient pas encore réussi à bloquer le pont, par lequel les assiégés communiquaient avec la zone côtière.

quelque temps les entreprises des ennemis. Ce projet reçut l'approbation de tous les plus jeunes chevaliers.

Le comte de Saint-Gilles intervint le premier: «Je pourvoirai», dit-il, «à l'entretien du château et je veillerai à sa défense; je vous demande seulement de m'aider à le construire.» Bohémond ajouta: «Si vous le permettez, je promets de me rendre au port de Saint-Siméon avec ce comte qui vient d'offrir ses services; nous y prendrons sous notre protection tous ceux qui vont s'occuper de l'ouvrage[54]. Les autres se consacreront au siège, pour empêcher les ennemis de franchir les portes de la ville.»

Le comte et Bohémond partirent donc pour le port de Saint-Siméon, comme ils l'avaient proposé. Ceux qui étaient restés sur place commencèrent à bâtir le château; mais une soudaine et violente attaque des Turcs jeta la confusion dans les premiers travaux. Pris par surprise, les nôtres furent contraints de tourner le dos; beaucoup d'entre eux furent tués, et ce jour devint pour les Francs un jour de deuil.

Le lendemain, les Turcs apprirent que certains de nos princes manquaient au siège, et qu'ils étaient partis pour le port de Saint-Siméon; les gentils firent aussitôt de grands préparatifs, et se portèrent à la rencontre de ceux qui revenaient du port[55]. Dès qu'ils virent arriver le comte et Bohémond, avec leur escorte de combattants, ils se mirent à pousser des cris stridents et toutes sortes d'horribles clameurs; enveloppant les nôtres de toutes parts, ils les criblèrent de traits et de flèches, et leur infligèrent même des blessures mortelles. La violence de leur attaque fut telle que c'est à peine si les nôtres parvinrent à s'en échapper, en se précipitant dans les montagnes voisines et dans toutes les directions où s'ouvrait une issue. Celui qui put dépasser en célérité, dirais-je, les chevaux ailés[56], se sauva; celui que l'agilité de la gent païenne trouva plus lent, succomba. On pense que les nôtres eurent plus d'un millier de morts dans un pareil

[54] Le port de Saint-Siméon, à l'embouchure de l'Oronte, était distant d'Antioche d'environ 22 km; une flotte génoise y était à l'ancre depuis le mois de novembre et une flotte anglaise venait d'y aborder. Les vaisseaux transportaient des matériaux de construction et leurs équipages pouvaient fournir de la main d'œuvre.

[55] C'était le convoi d'hommes et de matériaux nécessaires à la construction du fort, qui arrivait sous l'escorte des princes, le 7 mars 1098. L'attaque des Turcs le surprit en vue de la ville.

[56] Allusion au Pégase des légendes antiques.

désastre[57]. «Ceux qui furent éprouvés comme de fidèles dispensateurs de la parole de vérité», selon l'Apôtre[58], ont sûrement reçu après leur mort la récompense glorieuse de leurs souffrances ; ceux qui auraient dû supporter le châtiment de leurs péchés se trouvèrent, par la seule effusion de leur sang, entièrement lavés de toute accusation.

Bohémond, accablé de douleur par une telle infortune, quitta ses compagnons et prit un raccourci ; il rejoignit le camp des assiégeants avec un petit nombre de chevaliers qu'il avait trouvés encore rassemblés. Une fureur sauvage s'empara de tous les fidèles lorsqu'ils apprirent le massacre des leurs ; invoquant le Christ avec les plus amers sanglots, ils se mirent en route d'un même élan pour attaquer ceux qui leur avaient fait tant de mal et parvinrent au lieu de la bataille. Les cohortes ennemies tenaient le terrain, encouragées par leur récente victoire, et pensaient qu'elles allaient infliger aux nouveaux venus le sort qu'elles se vantaient d'avoir fait subir au comte et à Bohémond. Mais où les hommes méchants proposent le mal, le Dieu de miséricorde dispose des remèdes à fournir à ceux qui les méritent. Nos valeureux guerriers, poussés par la douleur d'avoir perdu leurs frères, le signe de la Croix du Seigneur fixé sur la poitrine et dans leurs cœurs, fondirent sur les païens de toutes leurs forces réunies. Contraints sans cesse au recul devant cet assaut général, les ennemis tentèrent de franchir l'étroit espace du pont sur le Farfar. La multitude des fuyards, dans sa hâte, s'écrasait sur le passage ; et, tandis que la masse des cavaliers et des hommes de pied venait s'y accumuler, chacun, en s'efforçant de dépasser son voisin, le précipitait dans les eaux. Les nôtres ne manquèrent pas de le remarquer : dès qu'ils virent croître l'affluence des fuyards, ils se mirent non plus à leur porter des blessures, mais à favoriser leurs chutes. Si un homme tombait à l'eau et cherchait à en sortir, soit en s'accrochant aux piles du pont, soit en nageant vers la berge, les nôtres, qui longeaient la rive du fleuve, le repoussaient aussitôt dans les ondes où il se noyait. On rapporte que les Francs prirent une si terrible revanche grâce à ce carnage, que le Farfar semblait rouler du sang plutôt que de

[57] Chiffre encore une fois exagéré. Sur les 60 chevaliers de l'escorte, deux furent tués, ainsi que 500 piétons tout au plus (L. Bréhier, *Histoire anonyme*, p. 90).

[58] Cf. II *Timothée*, 2, 15.

l'eau[59]. Vaincus et vainqueurs poussaient de telles clameurs, si effroyables étaient les hurlements des mourants et de ceux qui les forçaient à mourir, que la voûte céleste paraissait ébranlée par le vacarme. L'air était empli d'un nuage de traits et de projectiles ; les javelots qui volaient de toutes parts interceptaient la lumière du soleil. Les femmes de la ville, qui étaient chrétiennes, se repaissaient du spectacle de la bataille depuis le haut des remparts ; lorsqu'elles voyaient périr les Turcs, livrés à tant de misères, elles montraient un visage navré ; mais, détournant la tête,elles applaudissaient en cachette aux succès des Francs. Les Arméniens et les Syriens, tout chrétiens qu'ils fussent, étaient forcés de lancer des flèches contre les nôtres ; certains d'entre eux, du reste, le faisaient de leur plein gré. Douze chefs ennemis furent tués ce jour-là, de ceux qui portaient le titre chaldéen de *satrapes*, et que les Barbares appellent des *émirs* ; bien d'autres périrent aussi, parmi les personnages les plus respectés et les plus habiles auxquels incombait la défense de la cité : on peut évaluer leur nombre à mille cinq cents. Ceux qui survécurent à un pareil désastre cessèrent d'insulter les nôtres, comme ils en avaient auparavant l'habitude ; plus de vantardises chez eux, ni de bouffonneries ; ce jour changea en deuil leur longue jubilation.

La nuit qui survenait sépara les deux troupes ;
Les combattants cessèrent d'agiter leurs armes.

Cette victoire eut les plus grands avantages pour les nôtres : car les ennemis ne montrèrent jamais plus autant de vigueur ni de forces par la suite, et mirent un terme à leurs moqueries. En outre, nos hommes s'emparèrent de nombreuses denrées dont le besoin les pressait, et réparèrent largement leur indigence, grâce à Dieu.

Le lendemain, au point du jour, quelques-uns des Turcs sortirent de la ville pour ramasser les cadavres de leurs morts ; mais ils n'en retrouvèrent qu'une partie – les autres, qui étaient

[59] La chronologie des deux attaques, celle du 6 mars contre le camp et celle du 7 contre le convoi, correspond au récit de l'Anonyme, témoin des faits ; elle est confirmée par une lettre d'Étienne de Blois à sa femme (éd. H. Hagenmeyer, *Epistolae*, p. 161). Guillaume de Tyr (V, 45) distingue deux engagements simultanés – mais une telle présentation des événements rend difficile à comprendre la contre-attaque des croisés.

tombés dans le fleuve, avaient disparu. Ils ensevelirent les corps qu'ils avaient trouvés près de leur temple, qu'ils appellent une *mahomerie* (mosquée), au-delà du pont sur le Farfar et devant la porte d'Antioche. Ils déposèrent dans les tombeaux des manteaux, des besants d'or, des flèches et des arcs, et bien d'autres ustensiles que je me dispenserai de décrire. Informés de ces inhumations, les nôtres se rendirent, fortement armés, dans le cimetière ; ils brisèrent les sépulcres, d'où ils enlevèrent les corps pour les entasser au fond d'une fosse. Ils en avaient d'abord coupé les têtes qu'ils firent transporter dans leurs tentes, afin de connaître le nombre exact des morts – bien qu'il y manquât celles qui avaient été chargées sur quatre chevaux et que les envoyés de l'empereur de Babylone avaient emportées, en témoignage de la victoire des nôtres sur les Turcs[60]. Quand ils apprirent ce qui s'était passé, les Turcs s'affligèrent bien davantage du fait que les cadavres aient été déterrés que de la mort de ces hommes au combat. Ils ne manifestaient plus leur douleur avec mesure, mais, toute honte bue, ils se lamentaient à grands cris.

Trois jours plus tard, les nôtres commencèrent à construire le fort dont nous avons parlé ; ils utilisèrent à cet effet les pierres des sarcophages qu'ils avaient brisés[61]. Quand le bâtiment fut terminé, le siège se resserra sur la ville, à tel point que les assiégeants lui firent bientôt ressentir l'enflure de la famine qu'ils avaient eux-mêmes subie auparavant. Les nôtres, quant à eux, étaient libres d'aller où ils voulaient ; ils empruntaient même les sentiers des montagnes, qu'ils avaient d'abord trouvés difficiles et qui leur étaient désormais accessibles, pour chercher des victuailles. Toutes les voies avaient été fermées aux Turcs, à l'exception d'un point près du fleuve – un site où s'élevait un château, auprès d'une église[62] –, qui offrait encore un passage pour

[60] Guillaume de Tyr (V, 7) parle de 300 têtes "ou plus", qui furent remises aux ambassadeurs égyptiens au moment où ils s'embarquaient pour le Caire.

[61] Le fort, baptisé "château de la Mahomerie", fut bâti sur une butte où se trouvaient non pas une, mais deux mosquées suburbaines, avec le cimetière. Construction improvisée en quelques jours (elle aurait été terminée le 19 mars), elle commandait la porte du Pont.

[62] Le monastère de Saint-Georges, bâti sur les dernières pentes occidentales du Silpius ; il dominait une zone de pâturages traversée par un ruisseau, l'Akakir, au Sud d'Antioche. Tancrède s'y établit vers le 5 avril et les croisés désignèrent la région sous le nom de "montagne de Tancrède".

sortir comme pour entrer. Si ce château, qui était placé sur notre territoire, eût été entièrement fortifié, c'est en vain que les ennemis eussent tenté de sortir de ce côté. Les barons tinrent conseil, et décidèrent de confier à l'un d'entre eux le soin de garder le château, de le fortifier et de le défendre avec constance, ce qui empêcherait totalement les païens d'aller errer par les monts et les champs; ce gardien devrait interdire les échanges entre l'intérieur et l'extérieur de la ville.

La discussion sur le choix de la personne qui conviendrait à une telle mission se prolongeait entre les princes; c'est alors que Tancrède, dont la jeunesse n'a cessé de faire preuve jusqu'à ce jour de la plus remarquable sagacité dans les combats du Seigneur, sauta sur ses pieds, emporté par la fougue de sa nature, et s'écria: «Si je savais quelle rétribution je recevrais pour assumer une si lourde tâche, je m'efforcerais, en m'appuyant sur les gens de ma maison, de fortifier ce château avec tout le soin convenable; je ferais en sorte, Dieu aidant, de fermer les issues par lesquelles nos ennemis ont coutume de passer.» Les princes, enchantés d'une si bonne volonté, promirent sur-le-champ de lui donner quatre cents marcs d'argent. Peu satisfait d'une telle promesse qui lui semblait modique, eu égard à l'importance de la charge, Tancrède l'accepta cependant, craignant d'être considéré comme un lâche s'il refusait; sans hésiter, il appela à lui les chevaliers et les sergents de sa suite, et se fit conférer sur l'heure la seigneurie du château. Puis il empêcha les ennemis de franchir les portes de la ville et les réduisit à la plus extrême pénurie en matière de fourrage pour les chevaux, de bois et d'autres denrées nécessaires.

Ce valeureux guerrier tint le fort avec persévérance; après avoir coupé les communications, il entreprit d'investir, voire de bloquer la ville par une surveillance de tous les instants. Le jour même où il s'était établi dans le château, une grosse troupe d'Arméniens et de Syriens arrivait par la montagne, convoyant toutes sortes d'aliments destinés à la cité assiégée. L'admirable chevalier, décidé à commencer sa mission avec bonheur, marcha à leur rencontre; se fiant non pas tellement à son courage qu'à l'assistance de Dieu, il les captura et leur enleva de grandes quantités de blé, d'orge, de vin et d'huile, ainsi que toutes sortes d'autres provisions non moins utiles. L'homme de bien n'eut plus désormais lieu de se plaindre d'être oublié par le Ciel, en se consacrant à une aussi pieuse entreprise; ce premier succès

lui apprit qu'il ne manquerait jamais plus à l'excès des biens corporels, et que Dieu ne lui refuserait pas ensuite les récompenses de l'éternité, après lui avoir accordé les secours dus à la chair. Les Turcs perdirent dès lors toute possibilité de se rendre hors des murs ou d'y combattre ; ils furent réduits à se contenter de ce qu'ils pouvaient trouver à l'intérieur des remparts de la ville, jusqu'à ce qu'Antioche fût prise.

15. Au cours de ce même siège, les nôtres firent régner la loi chrétienne parmi eux avec une grande vigueur ; si quelqu'un était reconnu coupable de n'importe quel crime, les princes de l'Ost le jugeaient sévèrement et le condamnaient sans pitié. Il était prescrit en outre de châtier tout spécialement les turpitudes de la chair ; et ce, avec raison. Car il est bien évident que des hommes guettés par d'affreuses privations, des hommes qui se voyaient exposés chaque jour, si Dieu ne les protégeait, aux glaives des ennemis, ne devaient jamais s'abandonner délibérément à des pensées lascives. Et comment eût-on pu se livrer à la volupté, là où pesait sans cesse la crainte de la mort ? Aussi n'était-il pas admis que l'on parlât de filles publiques ni de prostitution ; d'autant moins qu'on était menacé de tomber sous les glaives des gentils, pour ce seul crime et de par le jugement de Dieu. Si une femme connue pour n'avoir pas de mari se retrouvait grosse, elle était livrée à de cruels supplices avec son séducteur. Il arriva une fois qu'un moine appartenant à l'abbaye la plus renommée de toutes[63], qui avait fui son cloître, et rejoint l'expédition de Jérusalem par légèreté, plutôt que par piété, fut surpris en compagnie d'une femme et confondu, si je ne me trompe, par l'épreuve du fer rouge. L'évêque du Puy et les autres princes condamnèrent la misérable femme et son amant à être promenés dans toutes les rues du camp, puis à être mis nus et rudement fouettés, pour le plus grand effroi des spectateurs.

16. D'autre part, et pour inciter les nôtres à se montrer plus endurants aux privations et plus retenus dans le vice, ledit évêque du Puy multipliait les exhortations ; pas un dimanche, pas un jour de fête chrétienne ne se passait, sans que la parole

[63] M. Huygens (CCCM 127A, 4, 813) propose d'y voir l'abbaye de Cluny.

divine ne fût prêchée dans tous les coins du camp. Le prélat enjoignait aux évêques et aux abbés qu'il rencontrait, ainsi qu'aux membres du clergé qui lui semblaient les plus éclairés, de faire de même.

17. Puisque ce mot d'*abbé* est apparu dans mon œuvre, il me semble juste de rapporter ici l'histoire de certain abbé qui, au moment où l'on en était encore chez nous à préparer l'expédition de Jérusalem, se rendit compte qu'il ne pouvait rassembler le prix d'un tel voyage. Il grava alors au milieu de son front, je ne sais par quel artifice, le signe de la croix que les autres tiraient de quelque étoffe et cousaient sur leurs vêtements; cette croix ne paraissait pas seulement peinte, mais incisée par un fer, comme la marque d'une blessure reçue au combat. Ceci fait, il confirma sa fraude par un mensonge et prétendit partout avoir reçu cette marque des mains d'un ange, au cours d'une vision. Il ne tarda pas à recueillir les fruits qu'il avait espérés; lorsque le peuple, ignorant et avide de nouveautés, apprit la chose, cet homme fut comblé de présents, tant chez lui qu'hors de sa région. Mais une pareille tromperie ne pouvait échapper à l'examen de ceux qui le regardèrent avec attention, et qui virent suinter de l'humeur hors des lignes profondément tracées de la croix. L'abbé partit enfin; il assista au siège d'Antioche, où il révéla sa fraude que d'autres avaient découverte depuis longtemps, et ne cacha pas qu'il avait agi pour un profit. Il se conduisit honorablement pendant le siège et se rendit très utile à l'Ost du Seigneur par ses enseignements: «car il avait du zèle pour Dieu, mais c'était un zèle mal éclairé[64].» Il se distingua pourtant au point qu'après la prise de Jérusalem, il devint abbé de Notre-Dame, dans la vallée de Josaphat, et qu'il fut fait quelque temps plus tard archevêque de Césarée, la métropole de la Palestine[65].

Il n'est absolument pas douteux que, si les nôtres n'eussent reçu les consolations incessantes de la parole divine, jamais ils

[64] *Romains*, 10, 2.

[65] Ce prélat, qui se nommait Baudouin, suivit la croisade dans l'armée de Godefroi de Bouillon; abbé de Notre-Dame de Josaphat en 1100-1101, il devint archevêque de Césarée après la prise de la ville (17 mai 1101); il mourut en 1107 (cf. W. Porges, *The Clergy, the Poor and the Non Combattants in the First Crusade*, dans *Speculum*, 1946, p. 6 et 22). On ne sait rien de sa vie avant la croisade; Guibert, seul à rapporter sa "pieuse supercherie", ne dit pas comment il en fut informé.

n'auraient supporté avec tant de persévérance les terribles épreuves de la famine et des combats. C'est pourquoi j'affirme que ceux d'entre eux dont la vie était pure et le savoir étendu ont eu non moins de prix, et qu'ils en ont même eu davantage, que ceux qui maniaient eux-mêmes les armes contre les ennemis. Car celui qui réconforte de ses admonestations le courage abattu est certainement plus grand que celui auquel il apporte des forces en l'exhortant, surtout si l'on considère que de tels pasteurs partageaient les souffrances générales.

18. Que dirai-je, pour finir, de ceux qui reçurent en divers lieux, au cours de cette même expédition, la consécration du martyre ? Oui, qu'en dirai-je, alors que ce ne furent pas seulement des prêtres, pas seulement des lettrés, mais des chevaliers et des hommes du peuple, desquels on n'aurait pu attendre une confession de leur foi, qui furent appelés à cette glorieuse destinée ? J'ai appris, en effet, qu'un grand nombre d'entre eux, après avoir été capturés par les païens, furent sommés de renier leur foi, et qu'ils préférèrent livrer leur tête au glaive plutôt que de trahir la foi chrétienne dont ils avaient été pénétrés.

Parmi les exemples que je pourrais donner, j'ai choisi celui d'un chevalier, de noble lignée certes, mais qui s'était surtout distingué par sa conduite, entre tous les hommes de sa parenté et de son ordre que j'ai rencontrés. Je l'ai connu dès son enfance et je l'ai vu se développer dans les meilleures dispositions, car il était originaire du même château que moi ; lui-même et ses parents tenaient des bénéfices de mes parents et leur devaient l'hommage ; il avait grandi avec moi, et je connaissais parfaitement sa vie et l'état de son esprit[66]. Lorsqu'il eut été élevé au rang de chevalier, il se fit remarquer dans la pratique des armes, mais se garda de toute lasciveté ; il jouissait d'un grand renom dans le palais de l'empereur de Constantinople, Alexis, au service duquel il allait habituellement se mettre avec zèle. En ce qui regardait ses mœurs, lui qui était favorisé des dons de la fortune faisait de si larges aumônes, il se montrait tellement assidu aux mystères divins, qu'il semblait vivre en évêque plutôt

[66] L'auteur fait appel ici à des souvenirs personnels, en complément de son *Autobiographie* (p. 24-42 sq).

qu'en chevalier. Quand je me remémore la constance avec laquelle il priait, la piété de ses discours et combien il était généreux, je rends infiniment grâce à la sainte inclination de cet homme, mais je gémis tout autant sur la mienne : car j'ai fait l'essai d'une telle conduite, qui n'aura mérité d'autre fin que celle du martyre. Je me glorifie, en tous cas, comme sont en droit de se glorifier tous ceux qui ont pu faire sa connaissance – je n'ose dire : obtenir son amitié ; quiconque l'a vu, qu'il ait la certitude d'avoir vu un martyr.

Ce chevalier fut fait prisonnier par les païens et ceux-ci exigèrent de lui qu'il reniât sa foi dans le Christ ; il demanda un délai à ces impies, jusqu'au prochain vendredi. Ses gardiens le lui accordèrent bien volontiers, persuadés qu'au bout de ce temps, il abjurerait. Le jour fixé arriva enfin, et les gentils pressèrent avec fureur leur captif de céder à leur exigence. On rapporte qu'il répondit : «Si vous croyez que j'ai éloigné le glaive suspendu au-dessus de moi dans la seule intention de gagner quelques brèves journées, et non pas parce qu'il m'importait plutôt de mourir le jour où mon Seigneur Jésus-Christ a été crucifié, il convient que je vous fasse comprendre quels sont les sentiments d'une âme chrétienne. Levez-vous donc», ajouta-t-il, «et tuez-moi comme vous le voudrez : je remettrai alors mon âme à Celui pour lequel je meurs, Celui qui a donné aujourd'hui sa vie pour celle de tous les hommes.» Sur ces mots, il tendit la gorge au glaive qui le menaçait ; on lui coupa la tête, et il fut envoyé auprès de ce Dieu dont il avait si ardemment souhaité d'imiter la mort. Ce chevalier s'appelait Mathieu, un nom qui n'a pas d'autre sens que celui de *Dieudonné*[67].

[67] Le nom de Mathieu vient de l'hébreu "Mattai", qui signifie "don de Yahvé".

LIVRE V

1098 : Tractations de Bohémond avec Firûz, un notable d'Antioche. – Livraison par celui-ci de la ville aux croisés ; massacres et pillages ; la citadelle reste inaccessible (3 juin). – Fuite et mort du gouverneur turc, Yâghi Siyân.- Intervention de l'armée de secours commandée par l'émir de Mossoul, Kurbuqa ; les croisés assiégés à leur tour (4-5 juin). – Dialogue de Kurbuqa avec sa mère. – Souffrances des croisés dans la ville ; nouvelles défections ; visions d'Étienne Valentin et de Pierre Barthélemy (la Sainte Lance). – Bohémond fait incendier la ville pour contraindre les croisés à combattre (12 juin). – Départ d'Étienne de Blois, qui séjournait à Alexandrette pour cause de maladie ; son retour vers la France ; sa rencontre avec le *basileus* Alexis Comnène à Philomélium ; il décourage le souverain byzantin d'aller au secours des assiégés d'Antioche.

Le but de ce modeste ouvrage, outre le profit spirituel que j'en tirerai peut-être, est d'exposer les événements comme je voudrais qu'un autre me les rapportât, s'il traitait du même sujet. Car telle est l'inclination de mon esprit qu'il recherche plutôt une expression un peu obscure, mais qu'il évite toute forme de récit grossière et négligée. J'apprécie bien davantage ce qui peut stimuler ma pensée que ce qui, facile à saisir,n'offre rien qui soit digne d'être retenu à une intelligence sans cesse avide de nouveauté. J'ai toujours écrit, et je continue à écrire, en bannissant les hommes de mon esprit ; je ne considère que ce qui me sera utile à moi seul, sans me soucier de plaire à personne d'autre. Aussi ai-je pris mon parti de l'opinion générale ; tranquille ou indifférent pour moi-même, je m'attends à être fouetté par les paroles d'autrui[1].

Je poursuis donc mon entreprise, prêt à supporter sans m'en émouvoir les criailleries des hommes à mon propos.

[1] Tout au long de son œuvre, Guibert n'a cessé d'insister sur le caractère solitaire de sa démarche (cf. M. C. Garand, *Guibert de Nogent*, cit.).

1. Personne, à mon avis, ne peut rapporter entièrement ce qui s'est passé pendant le siège d'Antioche ; car aucun de ceux qui y participèrent n'a été en mesure de voir de ses yeux *tout* ce qui a pu arriver autour de la ville, ni de saisir les événements dans leur ensemble, tels qu'ils se sont déroulés[2]. Ayant évoqué sommairement les souffrances qu'éprouvèrent les nôtres par suite des privations et des hasards des combats, je pense qu'il me suffit à présent de montrer, du mieux possible, comment se termina le siège et quel fruit les nôtres retirèrent d'une pareille entreprise.

2. Parmi les chefs de la garnison turque d'Antioche se trouvait un certain Pirrus (*Firûz*), qui s'était, je ne sais comment, lié d'amitié avec Bohémond[3]. Tous deux se mirent à échanger de fréquents messages, se consultant très souvent sur les événements qui se produisaient de part et d'autre. Ces communications assidues renforcèrent leur affection et développèrent leur confiance mutuelle, si bien que Bohémond entreprit peu à peu de pousser Pirrus, qui gouvernait la plus grande partie de la ville, à soumettre celle-ci à l'autorité chrétienne, allant jusqu'à lui suggérer d'embrasser le christianisme. Il lui promit, si Pirrus acceptait ces deux propositions, de lui procurer de nombreux avantages, avec les plus grands honneurs que celui-ci eût jamais obtenus. Ces offres furent renouvelées jour après jour, au point que Pirrus, alléché par la récompense promise, finit par donner son accord ; il fit tenir à Bohémond le message suivant : « Je préside à la garde de trois tours[4] ; je t'en livrerai la possession et t'y ferai entrer de bon gré, toi ou ceux que tu désigneras, à l'heure qui te plaira et te conviendra le mieux. » Transporté d'une telle espérance, Bohémond attendit en toute quiétude le moment d'entrer dans la ville : la joie qu'il en éprouvait se réflétait

[2] Malgré le ton personnel de la phrase, cette entrée en matière n'est pas une échappatoire de l'auteur, mais la reprise d'une "excuse" de son modèle (*Gesta*, VIII, 19).

[3] Firûz, que les chroniqueurs latins appelaient phonétiquement *Pirrus* ou *Pyrrus*, était membre de la corporation des armuriers, un "fabricant de cuirasses", selon l'auteur de la *Chronique d'Alep*, Kemâl al-Dîn. L'Anonyme le croyait Turc ; d'autres l'ont donné pour Arménien, converti à l'Islam. Il avait un compte à régler avec Yâghi Siyân, qui lui avait confisqué des réserves de grain et l'avait frappé d'une lourde amende (cf. R. Grousset, *Les Croisades*, 1, p. 93).

[4] Firûz avait la garde de la tour des Deux Sœurs et de ses dépendances, dans la partie méridionale de l'enceinte.

sur son noble visage. Craignant cependant que, lorsqu'il leur livrerait la cité, l'un de nos princes ne lui en ravît le principat, il aborda les seigneurs de l'Ost avec un discours plein de ruse :

3. «Vous n'êtes pas sans savoir», leur dit-il, «ô mes excellents compagnons, combien nous avons souffert de la faim et du froid, combien nous avons supporté de pénibles veilles, en assiégeant cette ville. Tous, qu'ils soient grands, petits ou de condition moyenne, succombent également au plus fatal épuisement, sans qu'apparaisse de remède. C'est pourquoi je vous demande de tenir conseil, et d'examiner si vous n'accorderiez pas à l'un quelconque d'entre nous la seigneurie de la ville, s'il était en mesure de se la faire livrer. Pour ma part, il me semble convenable, si quelqu'un réussit par la violence, par le secret ou par la prière à y pénétrer, que tous s'entendent à lui concéder de droit cette seigneurie.» Les princes qui l'écoutaient se montrèrent d'un avis bien différent ; ils rejetèrent sa proposition avec dureté, en disant : «Il ne serait pas convenable que, là où la peine et les sujets de crainte ont été les mêmes pour tous, non sans qu'il en fût demandé un prix très lourd, là où le danger fut pesé pour tous sur la même balance, un seul des nôtres dût s'attribuer le pouvoir gagné par la souffrance de tant d'hommes, et de si grande qualité. A qui ne paraîtrait-il pas juste en effet, lorsque tous ont combattu d'un même cœur, que tous aient également droit au repos et à une part des fruits de la victoire ?[5]»

Bohémond se retira, mécontent d'une telle réponse et pesant en lui-même avec souci ce qu'il venait d'entendre. Mais au même moment parvint aux princes la nouvelle que les nations barbares ennemies rassemblaient une immense armée pour venir au secours d'Antioche[6] ; ils changèrent aussitôt d'opinion, tinrent un nouveau conseil et se dirent les uns aux autres : «Si Bohémond réussit, grâce à quelque manigance, à s'emparer de la ville, nous devrons supporter qu'il en reçoive la reddition, mais à une condition : si l'empereur nous fournit l'aide qu'il

[5] A en croire Raymond d'Aguilers, dont F. Chalandon (*La première croisade*, p. 193) a accepté le témoignage, cette démarche de Bohémond faisait suite à d'autres approches, effectuées dès le départ de Tatikios et du contingent byzantin.

[6] Il s'agissait en effet d'un péril grave : les forces rassemblées dans toute la Syrie et la Perse étaient considérables, et placées sous les ordres d'un homme de confiance du sultan seldjouqide, l'atabeg de Mossoul, Kurbuqa.

nous a promise et remplit avec une générosité suffisante les engagements et les serments qu'il nous a faits, nous restituerons la cité à la justice impériale ; s'il se dérobe, Antioche sera concédée tout entière à Bohémond, comme il l'a demandé[7].»

Quand il eut appris cette décision, le glorieux seigneur, désormais sûr de son fait, renouvela chaque jour ses prières à Pirrus en multipliant les promesses alléchantes pour le circonvenir : «Vois», lui disait-il, «excellent Pirrus, vois quelle heureuse opportunité se présente de réaliser nos projets. Ne tarde pas davantage, je t'en prie, de peur de perdre les bienfaits de notre commune entreprise, si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, venait à la découvrir.» Tout en se félicitant des messages de Bohémond, Pirrus lui répondit qu'il n'avait nulle intention de différer son assistance. En outre, et pour ne pas tenir en suspens son illustre interlocuteur par un retard prolongé, le même Pirrus envoya secrètement son propre fils à Bohémond[8], et l'avertit qu'il pouvait compter sur la remise de la ville. «Demain», lui fit-il dire, «dès les premières lueurs du jour, rassemble en un seul corps toute la chevalerie de France, trompettes sonnantes, et ordonne-lui de se porter un peu au-delà du camp, comme si elle allait ravager les terres des Sarrasins selon son habitude ; reviens aussitôt après par la droite, à travers la montagne[9]. Quant à moi, j'attendrai ton arrivée à l'intérieur de la ville, tout prêt à recevoir, dans les tours assujetties à ma justice, ceux des tiens qu'il t'aura plu de m'envoyer.»

4. Sans perdre un instant, Bohémond s'empressa d'exécuter les instructions qu'il avait reçues ; il manda l'un de ses sergents[10], et le chargea de remplir les fonctions de héraut, en parcourant le camp des Francs et en leur annonçant à tous qu'ils eussent à se préparer avec la plus grande diligence, comme s'ils devaient se rendre en terre sarrasine. La sagacité du sergent se conforma, avec autant de détermination que de promptitude, au commandement du prince ; et l'expédition franque ne refusa pas

[7] Ce conseil de guerre se tint le 29 mai.

[8] Dans la journée, ou le soir, du 2 juin.

[9] L'itinéraire du leurre contournait donc le Silpius par l'Est et revenait vers la ville par les contreforts Sud du massif.

[10] Guibert emploie divers termes (*diens*, *famulus*, *servus*) pour désigner ce type de bas-officier que l'Anonyme appelait "serviens" (sergent). Le sergent dont il est ici question était surnommé Male Couronne (*Gesta*, VIII, 20).

d'obtempérer. Bohémond fit connaître alors au duc Godefroi et au comte de Flandre, ainsi qu'au comte de Saint-Gilles et à l'évêque du Puy, l'heureux espoir qu'il nourrissait à part lui ; désormais fort des assurances de Pirrus, il leur affirma qu'Antioche lui serait livrée la nuit même. L'armée fut donc répartie selon les dispositions que j'ai indiquées[11] ; les chevaliers reçurent l'ordre de déambuler à travers la plaine, tandis que les hommes de pied étaient envoyés en troupes dans les montagnes. Chacun suivit sa propre route au long de la nuit ; mais, avant que pointât l'aurore, tous se retrouvèrent devant les tours que l'heureux traître, demeuré éveillé, gardait avec soin.

5. Bohémond sauta aussitôt de cheval et, s'adressant aux Francs sur un ton d'autorité qu'ils ne lui connaissaient pas, il leur dit : «En avant ! et remettez-vous des inquiétudes qui vous ont étreints jusqu'à présent ; escaladez l'échelle qui a été dressée à votre intention ; que je ne vous retienne pas davantage ! Emparez-vous de cette Antioche que vous avez si longtemps désirée ; après avoir été soumise aux Turcs, elle passera bientôt sous votre garde, si Dieu y consent.» Les Francs atteignirent l'échelle qui était appuyée contre les remparts de la cité et fortement attachée à ceux-ci ; soixante hommes purent y grimper sur-le-champ, et furent introduits dans les tours dont Pirrus leur remit la garde[12]. Mais ce même Pirrus remarqua le petit nombre des Francs qui étaient montés ; tremblant non pas tant pour les nôtres que pour lui-même, comme la suite des événements le fit voir, dans la crainte que sa trahison ne s'ébruitât trop tôt et ne causât sa perte, il s'adressa en grec, tout frémissant et sur un ton sévère, à ceux qui étaient présents : «Nous avons là», dit-il, «bien peu de Francs !» Puis il appela Bohémond à grands cris, anxieux de presser l'affaire en cours, pour qu'elle ne fût pas découverte par les citoyens avant le rassemblement de tous les Francs. L'un des sergents de Bohémond, qui était Longobard,

[11] Allusion à la disposition adoptée pour la bataille du lac d'Antioche : un corps formé de tous les chevaliers, et un autre rassemblant les piétons, placés en soutien de l'action. Tout le monde se retrouva au pied de la tour des Deux Sœurs vers quatre heures du matin (L. Bréhier, *Histoire anonyme*, p. 105).

[12] L'Anonyme, dont Guibert a repris le récit, était l'un des acteurs de l'assaut : son témoignage mérite donc d'être cru, de préférence à celui de Raoul de Caen qui prétendait, 14 ou 15 ans plus tard, que Firûz aurait lancé des cordes aux assaillants du haut de la tour (cf. J. Heers, *Libérer Jérusalem*, p. 194).

comprit que Pirrus déplorait l'absence de son seigneur[13]; il courut vers celui-ci et lui dit: «Pourquoi te conduis-tu aussi sottement? Pourquoi poursuis-tu avec tant de mollesse une entreprise si difficile? Nous voici déjà maîtres de trois tours: mais toi, tu contemples de loin le déroulement encore incertain de cette affaire. Réveille-toi, entraîne tes troupes et jette-toi au milieu de l'action!» Bohémond sursauta, se hâta vers l'échelle avec les siens, et rendit courage au brave traître comme à ceux qui étaient déjà montés[14].

Dès que ceux qui avaient pénétré dans les tours de Pirrus virent les Francs affluer de toutes parts, ils se mirent, avec jubilation, à pousser leur cri de guerre: «*Dieu le veut*!» Ceux qui se tenaient, prêts à monter, au pied des remparts, reprenaient à pleine voix le même cri. Chacun s'efforçait, avec une ardeur sans bornes, de dépasser son voisin en gravissant l'échelle; parvenus en haut comme ils pouvaient, tous allaient occuper d'autres tours après les premières. Quiconque se trouvait sur leur chemin était frappé à mort: ainsi périt le propre frère de Pirrus. Vint un moment où l'échelle se rompit; et la multitude des nôtres, ceux qui attendaient en bas comme ceux qui étaient montés, fut saisie d'un grand tourment: ceux qui étaient en haut craignirent d'être privés d'assistance, tandis que ceux qui restaient encore en bas avaient peur de ne pouvoir les secourir. Mais l'industrie eut rapidement gain de cause. Une porte fermée se cachait en effet tout près de là, sur la gauche; on n'avait certes pu la découvrir de nuit, alors que de jour même, étant située dans un endroit peu fréquenté, elle était rarement ouverte. A force de palper les murs, pressés par l'inquiétude, les nôtres la trouvèrent; tous y coururent aussitôt. On brisa les barres et les serrures, et les Francs firent irruption dans le passage.

6. Il fallait entendre l'horrible fracas qui se répandit dans toute la ville: tandis que les uns se réjouissaient ensemble de l'heureuse

[13] Ce sergent, nommé Paganus, était originaire du thème byzantin de Longobardie; il parlait grec, comme Firûz – détail, soit dit en passant, qui confirme l'origine arménienne du "brave traître".

[14] L'Anonyme témoigne que Paganus avait atteint le haut de l'échelle quand il entendit les cris de Firûz; il descendit chercher son maître. Autant de détails vécus, qui autorisent à refuser la version complaisante de certains chroniqueurs dont Guillaume de Tyr s'est fait l'écho (V, 21) – version selon laquelle Bohémond serait monté le premier à l'échelle.

fin d'une si grande entreprise, les autres pleuraient ensemble leur ruine, à laquelle ils étaient loin de s'attendre. On ne rencontrait ni pondération ni mesure[15] où que ce fût, chez les vainqueurs pas plus que chez les vaincus. Aussitôt, et pour montrer que la ville s'était rendue à lui, Bohémond fit planter sa bannière au sommet d'une montagne ; cette bannière célèbre, que tous les Turcs connaissaient bien, se dressait face à la citadelle qui résistait encore à la conquête[16]. Partout, dans la ville envahie, s'enflait un énorme concert de lamentations ; les fugitifs encombraient les ruelles, où les vainqueurs s'excitaient au carnage en poussant des hurlements sauvages : car ils se remémoraient les souffrances endurées au cours du siège, les famines plus cruelles que la mort elle-même, et jugeaient qu'ils ne pourraient infliger de châtiments suffisants à leurs ennemis pour leur avoir fait tant de mal. On punissait la perfidie des Arméniens et des Syriens, poursuivis à bon droit avec les cohortes des païens : les nôtres, en effet, qui les avaient trouvés prêts à assurer leur perte sans tergiverser pour soutenir les Turcs, ne voulaient pas les dispenser de subir le même supplice[17].

Je dois avouer pourtant que les nôtres eussent épargné un grand nombre de ces misérables, s'ils avaient pu distinguer les païens des hommes de notre foi. Mais dans la confusion extrême du moment et de l'action – car la nuit était venue, et le désir avide de piller la ville sans plus attendre agitait violemment tous les esprits –, peut-être ne reconnaissait-on plus personne à la qualité de ses vêtements ou à la longueur de sa barbe. Les nôtres, du reste, avaient été tenus continuellement sous les armes ; une horrible saleté recouvrait leurs joues amaigries et creusées par la fatigue ; abandonnant l'usage franc sous l'effet de la négligence engendrée par ce long voyage, chacun avait cessé de se raser la barbe[18]. L'évêque du Puy s'en aperçut ; il craignit que

[15] Cf. Salluste, *Catilina*, 12, 2.

[16] La bannière de Bohémond fut plantée sur la plus haute tour faisant face à la citadelle, au matin du 3 juin.

[17] L'Anonyme ne fait aucune allusion au sort des populations locales (VIII, 20) ; il ne parle que du massacre "des Turcs et des Sarrasins". Guillaume de Tyr (V, 22) montre "les Arméniens et les Syriens" se joignant aux vainqueurs pour tirer vengeance de leurs anciens maîtres musulmans. Si Guibert disposa d'autres informations, il n'en cite pas l'origine.

[18] Le port de la barbe ne se pratiquait pas chez les anciens Francs, ni dans la première aristocratie franque. Adoptée quelques temps aux environs de l'an Mil, la barbe avait été de nouveau abandonnée dans le courant du XI[e] siècle (cf. J. Favier, *Dictionnaire de la France médiévale*, p. 115). – Tous ces détails sont propres à Guibert.

les nôtres ne s'entretuent en se prenant les uns les autres pour des Turcs parce qu'ils portaient les mêmes barbes, au cas où l'on en viendrait quelque part à combattre, et prescrivit aussitôt à tous de se raser et de suspendre à leur cou une croix d'argent ou de toute autre matière – grâce à quoi nul ne pourrait être attaqué par un autre, qui le croirait étranger.

Ceux des nôtres qui étaient restés dans les tentes entendirent, le matin suivant, le tintamarre que faisaient les habitants d'Antioche, et sortirent de leurs pavillons. Ils virent la bannière de Bohémond, plantée sur une haute montagne devant les remparts de la citadelle qui n'était pas encore prise. Ils se précipitèrent et firent irruption par les portes de la cité, massacrant les Turcs et les Sarrasins qu'ils rencontraient; seuls furent sauvés de la mort ceux qui se réfugièrent dans la citadelle. Quelques Turcs cependant, comprenant que les Francs étaient maîtres de la ville, s'enfuirent par d'autres portes[19]. Mais à l'intérieur de la place, les habitants furent mis à mort sans distinction de sexe, et les enfants de l'âge le plus tendre immolés; quand on n'épargnait pas les vieillards épuisés, comment douter de la fureur avec laquelle furent exterminés les jeunes gens en état de combattre?

7. Le gouverneur turc d'Antioche, nommé Cassien (*Yâghi Siyân*), qui redoutait de rencontrer les forces franques, chercha secours dans la fuite pour sauver sa vie; il arriva dans la montagne de Tancrède, non loin d'Antioche, avec un grand nombre de compagnons. La précipitation de la course épuisa bientôt leurs chevaux; ceux-ci ne pouvant plus avancer, les fugitifs se réfugièrent dans un lieu écarté[20]. Les habitants de ces montagnes étaient des Arméniens et des Syriens; dès qu'ils surent que leur plus cruel ennemi s'était caché dans une pauvre cabane, abandonné de la fortune, ils s'emparèrent de lui et lui tranchèrent la tête, qu'ils vinrent offrir ensuite à Bohémond dans l'espoir d'obtenir de lui, pour prix de ce présent exceptionnel, la grâce de leur liberté. Ils apportèrent aussi le baudrier du prince et la gaine

[19] Sans doute celles qui ouvraient derrière la citadelle, à l'Est.

[20] Historiens arabes et chroniqueurs latins s'accordent, à peu de choses près, sur les circonstances de la mort de Yâghi Siyân. Mais ils ne précisent ni les uns ni les autres le lieu où il fut tué. R. Dussaud (*Topographie de la Syrie*, p. 108-109) propose deux emplacements possibles: la région d'Armenaz, au Sud-Est du Pont de Fer, ou les environs du village de Rube'a, à l'Est d'Allarouz.

de son couteau, qu'ils mirent en vente pour soixante besants. Tous ces événements eurent lieu le troisième jour des nones de juin[21], qui était un jeudi (*jeudi 3 juin 1098*).

Il fallait voir la ville après les massacres, empuantie par d'insupportables odeurs. Les marchés, les places, les cours et les entrées des édifices, auparavant pavés de marbre dont la surface polie réjouissait la vue, étaient uniformément souillés d'un sang déjà tout noir. Des quantités de cadavres s'entassaient çà et là ; c'était un spectacle épouvantable, qui, joint aux exhalaisons fétides, offensait cruellement les yeux et les narines. Les ruelles étroites étaient jonchées de corps pourrissants ; mais comme il n'était pas possible d'enterrer tant de cadavres ni d'échapper nulle part à la puanteur, on en vint, à force de voir ces choses et de les sentir, à en éprouver moins d'horreur. Ainsi, l'habitude engendrant le courage, personne ne craignit plus bientôt de marcher au milieu des cadavres qui encombraient les rues.

8. Le roi de Perse, qui portait le titre ancien de *Sogdian*[22], comme les empereurs romains portaient celui de César, avait pour sénéchal, ou plutôt pour chef de son armée, un certain Curbaran (*Kurbuqa*)[23]. Alors que celui-ci vivait encore en Perse, dans la province qu'on appelle le Khorassan – ce nom de Khorassan serait, selon certains, une forme corrompue de celui du Caucase, donné aux terres avoisinantes par leurs grossiers habitants[24] –, il reçut de nombreux messages de Cassien (*Yâghi Siyân*), le gouverneur d'Antioche, lequel, accablé par la pression du siège, l'appelait à son secours et lui promettait, si Curbaran repoussait les Francs, de lui donner la seigneurie de la ville qu'il aurait délivrée ou de reconnaître son assistance par de magnifiques présents. Alléché par de telles promesses, le général perse rassembla une armée considérable, puis sollicita et obtint du souverain pontife de son hérésie – car ils ont leur

[21] Cf. éd. Huygens, CCCM 127A, 5, 214.

[22] Autrement dit le sultan seldjouqide Barkiyarûk (1098-1104). Le "titre ancien de sogdian" tirait son origine de la Sogdiane, région de la Perse antique située dans l'Ouzbekistan actuel, avec Maracanda (Samarcande) pour capitale.

[23] Kurbuqa, Karbuqa ou Kerboggah, que les chroniqueurs latins appelaient Curbaran, gouvernait alors, comme il a été dit plus haut, la province de Mossoul, enlevée par lui à la maison arabe des 'Oqilides (1096) et rattachée à l'empire seldjouqide.

[24] Cf. *Préface*, n. 11.

pape, tout comme nous[25] –, la permission de faire périr les Francs ; il partit enfin, accompagné de troupes immenses, pour aller délivrer Antioche[26]. Le gouverneur de Jérusalem, que les Barbares nommaient *émir* en leur langue, se joignit à ses forces avec une grosse armée[27] ; le roi de Damas en fit autant, avec une expédition non moins importante. De son côté, le prince mécréant avait levé des troupes non seulement chez les Turcs, les Sarrasins, les Arabes et les Perses, bien connus des historiens, mais dans des nations encore ignorées, chez les Pauliciens, les Kurdes, les Azymites, les Agulans, ainsi que chez d'autres peuples peu nombreux, mais d'aspect monstrueux[28]. Ceux qu'on appelle Agulans étaient, dit-on, au nombre de trois mille ; ils ne craignaient ni glaive, ni lance, ni flèche, ni aucune sorte d'arme, car eux-mêmes et leurs chevaux étaient entièrement recouverts de fer. Ces Agulans n'utilisaient pas d'autre arme que l'épée dans les combats.

Curbaran se mit donc en route, avec un fastueux déploiement de nations, pour rejeter les Francs loin d'Antioche. Il approchait de la ville, lorsque le fils du feu Cassien, qui se nommait Sensadole (*Shems al-Dawla*), vint à sa rencontre et lui dit, avec les marques d'une profonde affliction : « Ta grande valeur est célèbre et la renommée de tes victoires t'a placé au-dessus de tous parmi les nations ; aussi ton assistance, sur laquelle je compte, me permet-elle, ô guerrier invincible, de ne jamais désespérer. Je ne connais personne, en effet, qui te refuse ses louanges ; je sais combien l'éclat de tes hauts faits a rendu ta puissance redoutable, et je n'ai donc pas honte de déplorer mes infortunes devant toi : car je tiens pour certain que je ne t'implorerai pas en vain. Ta gloire se souvient des ambassades que tu as reçues de mon père, Cassien, lorsqu'il était assiégé dans Antioche ; elle sait aussi qu'au moment où tu te préparais à lui venir en aide, tu as appris que les Francs avaient pris la ville. Maintenant, mon

[25] Ce pape était le khalife sunnite de Bagdad, Mosthader billah Abdul Abbas Ahmed.

[26] Il partit vers la fin d'avril 1098, mais s'arrêta sous les murs d'Édesse, du 4 au 25 mai, dans une vaine tentative pour reprendre la ville à Baudouin de Boulogne : ce retard sauva les croisés, en leur permettant d'entrer dans Antioche.

[27] Soqman ibn-Ortoq avait déjà pris part à l'expédition de Ridwân, malik d'Alep, au lac d'Antioche. – On peut ajouter aux princes ici nommés l'émir arabe d'Homs, Janah al-Dawla ; par contre, Ridwân ne se joignit pas à la coalition.

[28] A l'exemple de son modèle, Guibert mélange des peuples (Kurdes, Agulans *ou* Aghouans) et des sectes religieuses (Pauliciens, Azymites arméniens).

père a été tué, et je suis assiégé dans la citadelle ; je m'attends à subir moi-même le sort de mon père. Or, tu ne dois pas douter que les Francs, qui ont envahi Antioche et traité de même la plupart des forteresses et des villes de Romanie et de Syrie, ne se proposent d'en faire autant chez vous, comme chez d'autres peuples et dans d'autres places de notre nation. Que ton Excellence se dresse donc avec toutes ses forces contre les entreprises de ces furieux ; qu'Elle empêche ces gens, les plus pauvres des hommes, de continuer à s'emparer, comme ils veulent, de tous nos biens. En ce qui me concerne, mon espoir suprême dans mes malheurs repose sur ton secours.» A tant de plaintes, le général perse répondit : «Si tu veux que je m'oppose aux dangers qui te menacent et que je donne le meilleur de mes soins à tes intérêts, remets en mon pouvoir la place forte que tu défends et pour laquelle tu me supplies ; lorsque j'en aurai confié la garde aux miens, tu ressentiras les bons effets de mon action.» Sensadole répliqua : «Si tu détruis entièrement les Francs, mes ennemis, et que tu m'apportes leurs têtes coupées, je te recevrai dans ma citadelle ; après t'avoir fait l'hommage, je conserverai la place sous ta justice.» Mais Curbaran lui dit : «Tu n'agiras pas de la sorte avec moi ! Tu me remettras la citadelle immédiatement[29].» Que dire de plus ? L'exigence de ce mécréant fut la plus forte ; le jeune homme se dépouilla de la seigneurie de la citadelle, pour y faire entrer celui qui la lui extorquait et qui ne devait pas en jouir longtemps par la suite.

9. Le troisième jour après l'irruption des Francs dans Antioche, les détachements d'avant-garde turcs arrivèrent sous les murs de la ville ; puis le gros de leur armée vint dresser ses tentes près du pont du Farfar[30]. Les Turcs attaquèrent d'abord une tour attenante au pont ; ils s'en emparèrent à grands efforts et tuèrent tous ceux qu'ils trouvèrent à l'intérieur ; ils n'épargnèrent personne, à l'exception du seigneur de la place que les nôtres, après la bataille qu'ils livrèrent plus tard à ces Turcs, retrouvèrent avec les fers aux pieds. Le lendemain, l'armée

[29] Ce dialogue reproduit presque mot pour mot celui qu'avait reconstitué l'Anonyme (IX, 21).

[30] En réalité, les premiers détachements turcs atteignirent le Pont de Fer et les abords d'Antioche dès le 4 juin ; le gros de l'armée les suivit le 5.

turque se rapprocha de la ville ; elle établit son camp entre les deux fleuves[31] et demeura deux jours sur cet emplacement. Après la prise du fort dont j'ai dit que le seigneur fut chargé de chaînes, Curbaran avait fait venir l'un de ses officiers, qu'il savait avisé et fidèle à sa personne ; il lui commanda : « Va, et défends pour moi ce fort, avec la fidélité que tu me dois et que j'attends de toi. » L'officier répondit : « Il me sera difficile d'obéir à tes ordres en cette affaire ; je ne m'en chargerai qu'à une condition : que je sois autorisé, si la victoire échoit aux Francs, à livrer le fort aux vainqueurs. » Curbaran lui dit alors : « Je connais suffisamment ta sagesse et ta fermeté pour approuver en toute confiance ce que tu estimeras devoir faire[32]. »

Ayant ainsi pourvu à la défense du fort, le néfaste seigneur retourna dans son camp. Il y trouva quelques-uns de ses Turcs, qui lui montrèrent, pour tourner les nôtres en dérision, des armes dont ils venaient de dépouiller un pauvre homme de pied : c'étaient une épée rongée depuis longtemps par la rouille, un arc noir comme la suie et une lance ternie, imprégnée par la fumée de bien des années. Les soldats dirent, en manière de plaisanterie : « Voilà les armes avec lesquelles les Francs vont nous vaincre. » Curbaran rit avec eux et dit : « Sont-ce là les armes brillantes et redoutables avec lesquelles les Francs dépeupleront l'Orient ? Sont-ce les forces qui soumettront les confins du Caucase ? Les terres que tenaient peut-être autrefois les Amazones[33] et que nos pères se sont attribuées, ces Francs complètement désarmés pourraient-ils nous les enlever ? » Sur ces mots, il s'empressa de faire venir un secrétaire auquel il dit : « Écris immédiatement plusieurs missives semblables sur des pièces de parchemin ; elles seront envoyées dans les provinces perses, à notre pape, à notre seigneur

[31] Dans la presqu'île formée par le confluent de l'Oronte et du Qara-su, qui sortait du lac d'Antioche. Les Turcs y restèrent les 6 et 7 juin, avant de compléter l'encerclement de la ville.

[32] Les scrupules de l'officier ont été rendus difficiles à comprendre par une mésinterprétation que Guibert a faite de son modèle. Le "castrum" dont parle l'Anonyme (IX, 21) n'est pas la tour attenante au Pont de Fer, ouvrage d'une importance stratégique secondaire, mais la citadelle, dont Kurbuqa confia la garde à l'un de ses lieutenants, Ahmed ibn-Merwân.

[33] Les Amazones, tribu légendaire de femmes guerrières établies d'abord dans le Pont, passaient pour avoir étendu leur pouvoir jusque dans le Caucase et aux confins de la Perse ; Trogue Pompée (Justin, *Epitoma*, II, 4, XII, 3 et XLII, 3) et Jordanès *(Getica*, par. 49-52) ont célébré leurs exploits.

le roi de Perse, aux gouverneurs des diverses régions et à nos compagnons d'armes. En voici le texte[34]:

10. «Au magnifique seigneur et roi des Perses, au bienheureux pape et à tous ceux qui ont déclaré la guerre sainte aux chrétiens, Curbaran, chef de leurs armées, salut et victoire.

«Je rends grâce à la divinité suprême, pères et seigneurs, de ce qu'elle nous fournit sans cesse des occasions de nous réjouir et nous assure partout des victoires sur nos ennemis. Nous vous envoyons ces trois armes, que nous avons prises aux Francs, afin de vous faire voir les puissantes défenses de ceux qui souhaitent nous chasser de notre patrie. Je veux aussi vous faire savoir que je tiens assiégés dans cette même Antioche, qu'ils avaient conquise, les Francs qui menaçaient de nous détruire tous. J'ai pris possession de la citadelle qui domine toute la ville, dans l'enceinte assiégée. Il ne dépend que de mon bon vouloir d'exterminer ceux que je tiens enfermés, ou de les réduire à un esclavage perpétuel; n'ayez aucune crainte à notre sujet jusqu'à mon retour, je vous le demande, mais soyez persuadés que je suis maître de tous ces Francs. Livrez-vous donc en toute tranquillité à vos plaisirs habituels; célébrez des festins somptueux, multipliez les appartements pour vos épouses et les lupanars, et appliquez-vous à propager votre race, en sorte que le nombre toujours croissant de vos fils puisse s'opposer au nom chrétien déjà bouffi. J'en atteste en vérité, le Tout-Puissant Tonnant: avec la protection du bienheureux Mahomet, je n'affronterai les regards de Votre Majesté que quand j'aurai imposé ma loi à la ville royale d'Antioche, à la Syrie qui en dépend, aux Grecs et aux Épirotes, que l'on appelle Bulgares: je soumettrai aussi à mon pouvoir, pour accroître votre gloire, les habitants des Pouilles et de la Calabre. Salut.»

11. Sur ces entrefaites, la mère de ce même Curbaran, qui demeurait dans la ville d'Alep, se rendit auprès de son fils et l'aborda avec tristesse[35]: «Je voudrais savoir», lui dit-elle, «si la

[34] La lettre de Kurbuqa est une forgerie de l'Anonyme (IX, 21). Guibert l'a adaptée aux règles en usage dans les chancelleries françaises.

[35] Comme la lettre précédente, le dialogue de Kurbuqa et de sa mère a été fabriqué par l'Anonyme (IX, 22). Guibert en a accentué le ton de prédication de la part de la mère.

rumeur qui court à ton propos répand la vérité ?» – «Quelle rumeur ?», demanda le fils. – «On pense», dit-elle, «que tu vas faire la guerre aux Francs.» – «Rien de plus vrai», répondit-il. – «O mon fils», s'écria-t-elle, «toi, le meilleur des hommes, permets-moi, au nom de tes très hautes vertus, d'oser t'implorer : ne fais pas la guerre à ces gens, n'y risque pas la ruine de ta renommée. L'éclat de tes armes, en effet, resplendit jusqu'au delà de la mer des Indes, et Thulé, tout au bout du monde[36], retentit de tes louanges ; pourquoi voudrais-tu couvrir ton épée du sang de ces malheureux, qu'il est vain d'attaquer et dont la défaite ne t'apporterait nulle gloire ? Toi qui peux semer la terreur parmi les rois les plus éloignés, pourquoi as-tu à cœur de tourmenter ces misérables étrangers ? Je reconnais, ô mon fils, que tu as raison de trouver leurs personnes méprisables ; mais tu devrais savoir que l'autorité de la religion chrétienne l'emporte sur toutes les autres. C'est pourquoi, je t'en prie, ne vas pas entreprendre ce que tu regretterais trop tard d'avoir commencé.»

Lorsqu'il entendit ce discours, Curbaran jeta à sa mère un regard torve. – «Que viens-tu», s'écria-t-il, «me conter ces sornettes de bonne femme ? Tu perds l'esprit, je pense, et tu poursuis sans réfléchir un discours insensé. J'ai sous mes ordres plus de seigneurs de nos villes que ces gens ne pourraient montrer d'hommes dans toute leur armée : et toi, dans ta folie, tu crois que les prétentions chrétiennes jetteront un voile sur les témoignages de ma valeur !» – «O mon fils bien-aimé», dit-elle, «je ne fais pas le moindre cas de ces hommes dont nous parlons ; mais je te supplie de te garder du Christ, leur maître. Peut-être n'ont-ils pas la force de se battre contre toi ; mais la victoire de leur Dieu est certaine, s'il veut l'emporter sur vous. Ce Dieu défend les siens, même faibles et lâches, pour sa gloire à Lui seul ; il veille à protéger ceux dont il rappelle qu'il est le pasteur, et mieux encore, le Rédempteur. Crois-tu que ce Dieu, qui a soumis les empires à sa foi, qui a donné aux siens la victoire sur nous jusqu'à ce jour, ne pourrait pas renverser, sans grand effort, toute votre entreprise ? Car son Père lui a dit, comme au Dieu qui allait ressusciter d'entre les morts : ‹Lève-toi, ô Dieu, juge la terre, car tu auras ton héritage dans toutes les nations[37].› Si

[36] Virgile, *Géorgiques*, 1, 30.
[37] *Psaumes*, 81 (Vulg.), 8.

donc il juge la terre, qu'il distingue certains hommes et les sépare de la masse de ceux qui sont perdus, tout en rejetant les autres, qu'il n'a pas toutes les nations pour son héritage mais qu'il prend dans toutes les nations une partie qu'il détache du tout, ta prudence doit comprendre, ô mon fils, avec quelle sévérité il punit ceux qu'il a laissés libres d'être privés de le connaître. Comme dit le prophète David : ‹Déverse ta fureur sur les nations qui ne te connaissent pas et sur les royaumes qui n'invoquent pas ton nom[38].› Vous méprisez ces Francs, non pas tellement parce qu'ils sont étrangers et vous des gentils, vous les rejetez, non pas à cause de l'obscurité de leurs armes et de l'indigence de leur vie, mais plutôt parce que vous redoutez en eux le nom chrétien. Et certes, Celui qui est méprisé en eux combattra avec d'autant plus de colère, quand il le faudra. S'il est promis à ces hommes, par la bouche du prophète, que ‹du lever du soleil à son coucher, le nom du Seigneur sera loué, qu'il sera élevé au dessus, non pas des Juifs, mais de toutes les nations[39]›; et si Dieu leur a dit Lui-même qu'‹Il appellera son peuple celui qui n'était pas son peuple, et bien-aimée celle qui n'était pas la bien-aimée[40]›; si la grâce de l'adoption, qui avait existé chez les Juifs, est étendue à toutes les nations, et que le dessein de Dieu y fasse partout, de ceux qui avaient été délaissés, de nouveaux Juifs : alors qui donc, sinon un fou, tenterait de combattre les fils de Dieu ? Je te prédis que, si tu leur fais la guerre, tu te prépareras un terrible désastre et l'infamie ; tu subiras assurément la ruine de ton armée ; tu enrichiras aussi les chrétiens de tes dépouilles ; toi-même ne t'échapperas que par une fuite honteuse. Tu ne trouveras pourtant pas la mort dans cette bataille ; mais sois certain que tu perdras la vie avant que la présente année ne touche à son terme[41]. Car le Dieu des chrétiens ne venge pas un crime sur-le-champ, mais le châtiment du criminel est parfois différé jusqu'à ce que le crime soit bien mûr. C'est pourquoi je crains, ô mon fils, qu'en étant remise, ta mort, ce qu'au Tout-Puissant ne plaise, ne devienne plus cruelle.»

[38] *Ibid.*, 78 (Vulg.), 6.
[39] *Ibid.*, 112 (Vulg.), 3-4.
[40] Cf. *Romains*, 9, 25.
[41] Kurbuqa mourut 3 ou 4 ans plus tard, entre octobre 1101 et le 14 octobre 1102, à Khoï, dans l'Azerbaïdjan.

12. Le discours prophétique de sa mère frappa Curbaran de stupeur; livide et furieux à l'idée de sa mort prochaine, il s'écria: «Je voudrais bien savoir comment tu as pu apprendre ces choses: que cette gent chrétienne emploierait ainsi ses forces contre nous; qu'elle triompherait de nous dans la bataille à venir; que les chrétiens s'empareraient de nos dépouilles; et que je tomberais cette année dans les lacs d'une mort soudaine!» – «O mon fils», dit-elle, «près de cent ans ont passé, nous le savons, depuis qu'on a découvert dans certains volumes ignorés d'une secte de gentils que le peuple chrétien se lèverait pour nous combattre et qu'il nous soumettrait entièrement; il se constituerait des royaumes là où nous exerçons aujourd'hui le pouvoir, et la gent païenne serait assujettie aux fidèles. Mais il est un point sur lequel notre science s'obscurcit: nous ignorons si cette prédiction s'accomplira maintenant ou dans des temps éloignés. Quant à moi, en interrogeant les astres avec beaucoup de soin et en examinant les conjectures d'oracles innombrables, j'ai appris, grâce à une comparaison équitable de toutes ces observations, que nous devions être vaincus par les chrétiens[42].Et c'est pourquoi je pleure sur toi du fond du cœur, parce que je suis absolument sûre d'être bientôt privée de toi.»

Curbaran dit alors: «Mère, je voudrais que tu m'éclaires sur quelques points qui m'embarrassent.» – «Demande», dit-elle, «n'hésite pas; car ce que je saurai, tu le sauras aussitôt.» – «Je t'en prie, ô mère», reprit-il, «apprends-moi si Bohémond et Tancrède doivent être tenus pour des dieux ou pour des hommes; dis-moi s'ils vont donner la victoire aux Francs dans les combats.» – «Mon fils», dit-elle, «Bohémond et Tancrède sont comme nous sujets à la mort; mais parce qu'ils combattent pour la foi, ils ont mérité, avec l'aide de Dieu, la gloire d'un nom illustre. Ils professent Dieu le Père, dont ils vénèrent en même temps le Fils qui s'est fait homme pour eux; ils croient aussi que le Père et le Fils sont le même Dieu, dans l'unité du Saint-Esprit[43].» – «Si tu attestes, ô mère», dit Curbaran, «que ce ne

[42] Des recueils de prophéties et d'oracles s'étaient répandus très tôt en Orient, d'où ils avaient influencé l'Occident. – Voir, à propos de la science des astres et de la lecture des signes, M. T. d'Alverny, *Astrologues et théologiens au XII^e siècle*, dans *La transmission des textes philosophiques et scientifiques au Moyen Age*, 1994, XVI; F. Carmody, *Arabic Astronomical and Astrological Sciences in Latin Translation*, 1956.

[43] Guibert revient sur la procession du Saint-Esprit, pour affirmer à nouveau la doctrine catholique.

sont pas des dieux, mais de simples mortels, très semblables à nous, rien d'autre ne nous reste, en vérité, qu'à mesurer nos forces aux leurs dans la bataille.»

13. La mère comprit alors que son fils était décidé à combattre les Francs et ne voulait pas écouter ses conseils ; elle rassembla ce qu'elle put retrouver de ses biens et repartit pour Alep, dont j'ai parlé plus haut, après avoir éveillé une excessive méfiance chez son fils.

Trois jours plus tard, Curbaran prit les armes ; il marcha sur la ville avec d'importantes forces turques, depuis la région où se trouvait le fort qu'ils avaient récemment conquis et mis en état de défense. Les nôtres, croyant qu'ils pouvaient leur résister, se mirent en ordre de bataille. Mais les Turcs se présentèrent en si grand nombre que les nôtres n'eurent ni le courage ni l'audace de s'opposer à eux. Forcés de rentrer dans la ville, les hommes en fuite s'accumulèrent à une porte dont l'accès était si étroit que plusieurs d'entre eux périrent, étouffés les uns par les autres. Ce jour là était un jeudi[44] ; quelques-uns continuèrent à combattre devant la porte, tandis que d'autres luttaient à l'intérieur contre les gardiens de la citadelle, si bien que la bataille dura toute la journée, jusqu'au soir.

14. Comme Il connaissait autrefois ceux qu'Il avait élus, le Christ les connaît encore aujourd'hui ; c'est ainsi qu'il y eut, cette nuit-là, des hommes qui n'étaient pas de la race de ceux par lesquels le salut viendrait à Israël[45], pour ainsi dire. Se voyant encerclés par l'armée turque,

> Voyant les combats du jour à peine clos avec la nuit,
> Ils tremblèrent ; un vain effroi s'empara de leurs cœurs.
> Ils n'eurent plus sous leurs yeux terrifiés que la mort menaçante.
> A ces lâches, la vie apparaissait suspendue à un fil ;
> Ne songeant plus qu'aux Turcs en leur âme tremblante,
> Ils se croyaient percés par la pointe ennemie.

[44] Le jeudi 10 juin 1098. Toujours sous l'influence du contresens signalé plus haut (n. 32), Guibert a fait partir l'attaque turque du Pont de Fer, alors qu'elle venait des arrières de la citadelle.

[45] Cf. I *Maccabées*, 5, 62.

Chacun, désespérant du secours de ses armes,
Veut fuir ; pleins de mépris pour tout espoir en Dieu,
Ils s'insinuent honteusement dans des égoûts infects.
Digne de cette fin fut celui qui donna
Un tel exemple aux augustes armées ! Les fuyards, en rampant,
Parviennent à la mer. La peau est arrachée
De leurs mains, de leurs pieds, la chair retirée de leurs os
En rasant les rochers : semblables à Paul, le docteur,
Qui par-dessus le mur avait pu fuir Damas[46],
Ces gens ont illustré les latrines qui leur conviennent.

15. Ceux qui se dérobèrent ainsi étaient un certain Guillaume, de noble lignage normand, et son frère Aubry, lequel, confié aux écoles dès son jeune âge, s'était fait clerc mais avait indignement apostasié par la suite, poussé par l'amour des armes. Je pourrais désigner le château dont ils portaient le nom, si je n'étais lié d'étroite amitié avec leur famille et ne m'étais promis de leur épargner cette honte[47]. Il y avait aussi un certain Guy, surnommé Troussel, très réputé outre-Seine en raison des places qu'il possédait et de sa puissance ; sa race était illustre dans toute la France, mais ce fut lui qui leva l'étendard d'une telle fuite[48]. D'autres encore désertèrent la sainte milice : lorsqu'ils reparurent dans leur patrie, ils y furent voués à l'opprobre et à l'exécration, et proclamés partout infâmes. Il en est parmi eux dont j'ignore les noms ; il en est aussi que me sont bien connus, mais que je ne veux pas m'abaisser à nommer.

16. Ces gens arrivèrent au port que l'on appelle Saint-Siméon, où ils trouvèrent des navires et des nautoniers ; ils dirent aux nautoniers : «Qu'attendez-vous ici, malheureux ? Tous ceux auxquels vous portiez habituellement des vivres, sachez-le, sont

[46] *Actes des Apôtres*, 9, 25 ; II *Corinthiens*, 11, 33. – Les fuyards seraient sortis d'Antioche en franchissant les remparts, ce qui explique le passage relatif aux chairs déchirées par les pierres et la référence à saint Paul.

[47] Ce château était celui de Grandmesnil, près de Lisieux.

[48] Guy Troussel (ou Trousseau), seigneur de Montlhéry, avait été nommé sénéchal de France par Philippe Ier vers 1093 ; ayant renoncé temporairement à sa charge pour se croiser avec Hugues de Vermandois, il la reprit à son retour (1100), mais démissionna définitivement en 1107 en faveur de son fils Hugues (cf. P. Anselme, *Histoire généalogique...*, III, p. 665-666, et VI, p. 29-30).

destinés à la mort; car une armée turque assiège la ville et ceux qui sont à l'intérieur de la ville. Quant à nous, c'est à peine si nous avons sauvé de la destruction nos corps nus.» Transpercés par le choc d'une si funeste nouvelle, les nautoniers demeurèrent longtemps immobiles, frappés de stupeur; puis ils cherchèrent enfin leur salut dans la fuite,

Montant sur les vaisseaux pour gagner la haute mer[49].

Bientôt surgirent les Turcs, tandis que les navires traçaient des sillons sur les rouleaux de la mer; ils mirent à mort les hommes qu'ils purent atteindre, brûlèrent les vaisseaux qu'ils découvrirent sur les flots amers[50], et emportèrent les dépouilles de ceux qu'ils avaient fait périr.

Après que ces gens, indignes de leur race et transfuges de l'assistance divine, se furent échappés par les voies les plus immondes, à ce qu'on raconte, ceux qui restaient et qui avaient choisi de persévérer ne purent bientôt plus supporter sans protection les armes ennemies. Ils construisirent donc un mur entre eux et les ennemis, et le gardèrent nuit et jour, sans discontinuer[51]. En ces lieux, la condition des nôtres devint tellement misérable qu'ils en furent réduits à se nourrir d'aliments infâmes, à consommer la chair des chevaux et des ânes.

17. Un jour où les chefs de l'Ost se tenaient en face de la citadelle qu'ils assiégeaient à l'intérieur de la ville, affreusement consternés des souffrances de toute espèce qu'avaient à endurer les nôtres, un prêtre se présenta devant eux et leur dit[52]: «Pères et seigneurs, je viens rapporter à vos Excellences une vision qui servira, je l'espère, à votre consolation, si vous y croyez. Une nuit où je dormais dans l'église de la Sainte Mère de Dieu, le Seigneur Jésus-Christ m'apparut, en compagnie de sa très pieuse Mère et du bienheureux prince des apôtres, Pierre. Il se tint devant moi et me dit: ‹Sais-tu qui je suis?› – ‹Pas du tout›, dis-je. A peine avait-il parlé que la

[49] Ceux qui purent franchir à temps l'embouchure de l'Oronte se sauvèrent; les Turcs mirent à mal les autres navires.

[50] Cf. Virgile, *Enéide*, V, 158.

[51] Cette ligne d'obstacles avait été pratiquée à l'intérieur de la ville.

[52] Ce prêtre se nommait Étienne Valentin; il révéla sa vision aux princes le 11 juin, lendemain de l'attaque de Kurbuqa.

forme d'une croix apparut sur le nimbe qui entourait sa tête, comme on en voit dans les peintures. Répétant alors sa question, la figure du Sauveur demanda à nouveau : ‹Ne reconnais-tu pas encore qui tu vois ?› – ‹Je ne te reconnais, Seigneur›, dis-je, ‹que parce que je vois maintenant au-dessus de ta tête cet emblème de la croix qui désigne spécialement ton image, partout où elle est peinte.› – ‹Tu ne te trompes pas›, dit-il, ‹c'est bien moi.› Aussitôt, n'oubliant pas que nous souffrions sa Passion tout comme Lui, je me jetai à ses pieds, et le suppliai instamment de soulager les misères de ceux qui combattaient pour la foi. ‹J'ai bien remarqué ce que vous enduriez›, dit-il, ‹et je ne tarderai pas à vous porter secours. Vous avez fait le vœu de cette expédition à mon instigation ; c'est moi qui me suis rendu maître de cette Nicée que vous avez prise ; vous avez, sous ma direction, remporté de multiples victoires ; et lorsque je vous ai conduits ici, je me suis affligé des malheurs qui vous ont accablés pendant le siège d'Antioche, et de tous ceux que vous souffrez encore à l'intérieur de la ville. Mais, alors que je vous avais gratifiés de tant de bienfaits et de tant de triomphes, que je vous avais donné partout la victoire, que je vous avais gardés sains et saufs, vous avez abusé de ma grâce, vous vous êtes mal conduits avec les Chrétiens et vous avez honteusement forniqué avec les femmes païennes ; vous avez proféré vers le Ciel des clameurs impies.› A ces mots, la Vierge d'une invincible piété, Marie, toujours interprète du genre humain auprès de Dieu, et Pierre, le portier des cieux et le propre évêque d'Antioche[53], se prosternèrent aux pieds du très miséricordieux Seigneur ; ils l'implorèrent et lui demandèrent d'accorder sa consolation au peuple en peine. L'admirable Pierre ajouta, de lui-même : ‹Que ta Majesté, Seigneur, se souviennne des souillures honteuses que les païens ont infligées à ma demeure, dans cette ville, et comment ils ont insulté ta divinité, en remplissant tes sanctuaires de leurs débauches et de leurs crimes. Alors que, dans ta compassion, tu les as enfin chassés, et que tu as, ce faisant, ramené la joie dans le ciel, te repentirais-tu d'une aussi sainte action, et souffrirais-tu que leur superbe fût rétablie, contre toi-même, dans

[53] Saint Pierre avait été le premier évêque d'Antioche, entre 36 environ et 42, date à laquelle il se rendit à Rome.

son état antérieur?› Ému de ces paroles, le Seigneur me dit: ‹Va, et dis à mon peuple qu'il revienne à moi du fond du cœur, et que moi, je lui promets de revenir à lui de toutes mes entrailles[54]. Je vous prêterai, d'ici à cinq jours, le plus grand secours. Qu'on institue donc des litanies et que tous chantent ce répons de l'Ecclésiastique: *Congregati sunt inimici nostri et gloriantur in virtute sua; contere fortitudinem illorum, Domine, et disperga illos*[55], ainsi que la séquence et le verset.»

Après avoir terminé son récit, le prêtre ajouta: «S'il s'introduit quelque doute en vos esprits au sujet de ce que je viens de dire, je me soumettrai de bonne foi, pour attester la vérité, à toute épreuve ou jugement que vous déciderez, soit du feu, soit du précipice; si je suis blessé, ajoutez à ma blessure le châtiment le plus cruel qui soit en votre pouvoir.» Mais l'évêque du Puy, toujours soucieux d'observer les canons, fit apporter les Évangiles et la croix, pour que le prêtre confirmât ses dires sous la foi du serment.

18. Cette cérémonie accomplie, les princes, après avoir tenu conseil, se firent mutuellement le serment de ne laisser ni mort ni vie les écarter de leur poste de défense, quelle que fût la nécessité qui pourrait les presser. Bohémond d'abord, puis le comte de Saint-Gilles, Hugues le Grand, Robert de Normandie, le duc Godefroi et le comte de Flandre jurèrent d'un même cœur de ne jamais déserter leur entreprise. Quant à Tancrède, il jura sous condition, non seulement de ne pas se soustraire aux épreuves qui leur venaient alors du siège, mais aussi de ne pas se laisser détourner du voyage de Jérusalem sinon par la mort, aussi longtemps qu'il pourrait s'appuyer sur le soutien de quarante chevaliers[56]. Ces serments, lorsqu'ils parvinrent aux oreilles des combattants subalternes, firent naître dans tous les cœurs une grande détermination.

19. Avant même que la ville d'Antioche fût prise, la figure du saint apôtre André était apparue à un homme de l'Ost

[54] Cf. Malachie, 3, 7.

[55] "Nos ennemis se sont rassemblés et ils se glorifient dans leur force: écrase leur puissance, Seigneur, et disperse-les" (cf. Hesbert, *Antiphonale missarum sextuplex*, 1935/1967, n° 207, extr. de l'antiphonaire de Compiègne – cit. éd. Huygens, CCCM 127A, 5, 577-579).

[56] Tancrède fut, en effet, l'un des plus fidèles à ses vœux.

nommé Pierre[57], en lui disant: «Que fais-tu?» – Frappé de stupeur, Pierre ne répondit pas à la question, mais demanda à l'apparition qui elle était. Celle-ci ne cacha pas qu'elle était l'apôtre André. -«Sache, mon fils», dit le saint, «que lorsque Dieu aura ouvert la ville aux valeureux Francs, et qu'ils y seront entrés, tu devras aller à l'église du bienheureux Pierre, mon coapôtre et mon frère[58]; tu pourras y trouver, en tel endroit, la lance dont il est écrit qu'elle a perforé le flanc de notre Sauveur Jésus-Christ.» Sur ce, il se retira sans rien ajouter. Notre homme fit alors en sorte de ne parler à personne de cette vision: lui-même n'y attachait pas plus d'importance qu'à ces illusions des songes auxquelles nous sommes presque continuellement exposés. Il ne s'était pourtant pas tout à fait oublié lui-même en s'entretenant avec l'apôtre, et il lui avait demandé: «Seigneur, si j'annonçais aux nôtres ce que tu me commandes de dire, quelle preuve fournirais-je à ceux qui douteraient, pour les forcer à me croire?» En réponse, le glorieux apôtre avait saisi Pierre et l'avait transporté en esprit dans la basilique de son bienheureux frère, à l'endroit où la lance était déposée.

Après la prise de la ville, et lorsque le peuple de Dieu eut à supporter les maux cruels dont je viens de parler, le fameux apôtre, qui s'était institué à bon droit le procureur de tout ce qu'il savait regarder la gloire de la demeure de son illustre frère[59], apparut pour la seconde fois à Pierre: «Pourquoi», lui dit-il, «as-tu tardé à révéler ce que je t'avais commandé d'annoncer? Quand tu voyais les tiens dépérir ici sous le poids des privations et s'enfoncer là dans le désespoir, à cause des attaques incessantes des Turcs, tu aurais dû leur rapporter ce que tu avais appris par mon intermédiaire; car il faut absolument qu'ils sachent que cette lance, où qu'ils la portent, leur assurera la victoire.» Ayant reçu ce nouvel avertissement de l'apôtre, Pierre se mit à répéter aux nôtres ce qui lui avait été dit pendant sa vision. Mais la foule rejetait ses dires et les traitait de mensonges: n'éprouvant

[57] Cet homme n'était pas un prêtre et moins encore un combattant: c'était un simple pélerin provençal, qui se nommait Pierre Barthélemy (cf. R. Grousset, *Les Croisades*, 1, p. 102).

[58] La basilique Saint-Pierre, siège du patriarcat d'Antioche.

[59] Dans l'ordre bénédictin, le procureur était le religieux chargé de veiller sur les biens et les intérêts temporels de chaque monastère.

autour d'eux que des maux, ces hommes ne pouvaient plus concevoir, en effet, l'espérance d'un tel soulagement. Pierre s'obstina ; il s'appuyait sur les paroles de l'apôtre et sur leur autorité pour affirmer que celui-ci lui était apparu, et qu'il lui avait dit à deux reprises, dans ses visions : «Hâte-toi, et ne tarde pas davantage à dire à l'Ost du Seigneur en péril qu'il rejette toute crainte, et qu'il s'attache avec une foi inébranlable à Dieu, qui lui promet son assistance ; car d'ici à cinq jours, le Seigneur lui fera une révélation qui ramènera la joie dans les cœurs ; et si l'armée engage le combat avec pour guide cet emblème sacré, elle triomphera bientôt de tous ses ennemis.» Les paroles persuasives de Pierre inspirèrent peu à peu confiance à ceux qui l'écoutaient ; s'encourageant les uns les autres, ils reprirent quelque espoir. «Nous ne devons pas», se disaient-ils, «perdre l'esprit au point de croire, alors que nous sommes enfermés ici pour défendre la foi, que Dieu nous exposerait à tomber sous les glaives des Turcs, après nous avoir donné tant de victoires ; car nous espérons en Lui et aspirons à Lui du fond de nos âmes gémissantes. Soyons sûrs, au contraire, qu'après ces temps funestes, Dieu nous montrera la lumière de sa miséricorde, et qu'il répandra la crainte de son Nom sur les nations qui n'ont pas cherché à le connaître[60].»

20. Les Turcs qui gardaient la citadelle pressaient les nôtres de toutes parts, à tel point qu'ils bloquèrent un jour trois chevaliers dans un ouvrage situé en face de la forteresse. Sortant de la place, en effet, les païens attaquaient si furieusement les nôtres que ceux-ci ne pouvaient leur résister. Deux des chevaliers qu'ils avaient encerclés réussirent à s'enfuir, après avoir été blessés[61]. Le troisième se défendit toute la journée contre les ennemis ; il en tua deux sur le pourtour de la muraille après avoir détruit leurs javelots, et après que ces Turcs lui eurent brisé trois lances dans les mains pour l'abattre. Ce chevalier se nommait Hugues, et on l'appelait le Forcené ; il était au service d'un certain Onfroi, surnommé de Monte Scaglioso[62].

[60] Cf. *Ecclésiastique*, 36, 1-2.

[61] Les noms des chevaliers qui échappèrent vivants à ce piège n'ont pas été conservés.

[62] Onfroi de Monte Scaglioso avait été tué pendant la bataille de Dorylée ; Guibert en avait fait état alors, mais ne paraît plus s'en souvenir.

21. Mais l'illustre Bohémond ne parvenait plus à entraîner qu'un très petit nombre des nôtres à l'assaut de la citadelle ; les hommes se cachaient chez eux – soit parce qu'ils étaient exténués par le manque de pain, soit parce que la rage et le nombre des gentils les épouvantaient -. Le prince fut alors saisi d'une violente colère et donna l'ordre de mettre le feu à la partie de la ville où se trouvait le palais de Cassien, récemment décédé[63]. Ce que voyant, tous abandonnèrent les édifices qui brûlaient ; les uns s'enfuirent vers la citadelle ; d'autres affluèrent à la porte du comte de Saint-Gilles ; certains se réfugièrent auprès du duc Godefroi – chacun courut vers ceux de sa nation. Peu après, et pour accroître encore la panique, une horrible tempête se leva : telle était la force des vents, qu'il était presque impossible à qui que ce fût de marcher droit. Bohémond, cependant, voyant que l'incendie menaçait de détruire la ville de fond en comble, fut pris d'un souci extrême pour les églises, celle de Saint-Pierre, celle de Notre-Dame et les autres. La flamme exerça ses ravages depuis la troisième heure jusqu'au milieu de la nuit[64] ; elle réduisit en cendres deux mille édifices, tant églises que maisons. Vers le milieu de la nuit, enfin, la fureur de l'incendie se calma.

22. Cependant, la garnison de la citadelle infligeait les tourments les plus affreux à ceux des nôtres qui allaient et venaient dans la ville, harcelant jour et nuit de ses coups ces hommes épuisés par la famine ; et rien d'autre ne séparait les deux armées que des lances et des glaives. Les nôtres se voyaient condamnés à un combat sans fin, privés de toute opportunité de manger ou de boire, même s'ils eussent disposé de vivres en abondance : aussi construisirent-ils, avec du ciment et des pierres, un fort autour duquel ils se hâtèrent d'installer de nombreux engins,

[63] Certains chroniqueurs, parmi lesquels Raoul de Caen, ont imputé la responsabilité de l'incendie au comte de Flandre ; mais l'Anonyme, témoin oculaire, est formel (IX, 26) ; c'est bien Bohémond qui a donné l'ordre de mettre le feu. L'on s'accorde à dater l'événement du 12 juin – ce qui ne le place pas au terme d'une longue série d'épreuves, mais aussitôt après la première attaque de Kurbuqa, et permet de mesurer le désespoir dans lequel le retournement de la situation avait plongé les croisés.

[64] De 9 h. du matin aux environs de minuit. Comme à l'accoutumée, le nombre indiqué pour les édifices brûlés – 2000 – est fantaisiste : il signifie seulement "beaucoup de..."

pour se trouver un peu plus en sécurité à l'avenir[65]. Une partie des troupes turques demeuraient dans la citadelle, d'où elles cherchaient noise aux nôtres à tout moment; d'autres s'étaient établies sur un terrain situé dans le voisinage de la forteresse[66]. La nuit suivante, on vit apparaître dans le ciel, du côté de l'Occident, un feu qui tomba dans le camp des ennemis . Cet événement fut considéré comme un prodige par les deux partis. Dès les premières lueurs du jour, les Turcs se retirèrent, le plus vite qu'ils purent, du lieu où la flamme céleste était venue se poser, et transportèrent leur camp devant la porte que Bohémond avait occupée[67]. S'ils l'avaient compris, ils auraient vu que ce miracle leur annonçait le désastre qui les menaçait.

Ceux qui gardaient la citadelle ne cessaient donc de faire irruption parmi les gens de notre armée; l'arc constamment tendu, ils blessaient et tuaient les nôtres presque sans trêve. Ceux qui avaient investi Antioche à l'extérieur et qui avaient occupé en long et en large le territoire jouxtant les remparts, interdisaient tout accès à la ville; ils montaient une garde si vigilante qu'on ne pouvait nulle part sortir ni entrer, sinon la nuit, en grand secret. Les ennemis étaient innombrables, et vivaient dans le luxe; on ne voyait partout qu'hommes et tentes, meubles précieux, vêtements somptueux et variés, troupeaux de bœufs et de moutons destinés au ravitaillement; les femmes étaient parées, si j'ose dire, comme des temples. Pour mettre le comble à tant de volupté arrivèrent ensuite des vierges qui portaient des carquois et des arcs, telles de nouvelles figures de l'antique Diane; elles ne semblaient pas être venues pour faire la guerre, mais plutôt pour porter des enfants[68]. En effet, après qu'eut été livrée la grande bataille, ceux qui y participèrent affirment que des nouveaux-nés, mis au monde par ces femmes pendant l'expédition, furent retrouvés dans les champs, où leurs mères les avaient jetés alors qu'elles s'enfuyaient, pressées par les Francs,

[65] Cet ouvrage fut construit dans la ville après l'incendie.

[66] Les troupes qui gardaient la citadelle étaient réparties entre l'intérieur des bâtiments et une vallée attenante du Silpius (cf. L. Bréhier, *Histoire anonyme*, p. 139). Kurbuqa avait établi son propre camp devant la porte du Pont, pour mieux bloquer les assiégés.

[67] La porte Saint-Paul, au Nord-Est de l'enceinte.

[68] Cet épisode, réel ou imaginaire, que Guibert ne tient pas de son modèle, est sans doute à mettre au nombre des récits "de bravoure" que répandirent les croisés à leur retour.

et ne voulaient souffrir aucun retard ni s'encombrer d'un fardeau ; craignant davantage pour elles-mêmes que pour leurs enfants, elles les avaient abandonnés.

23. Ainsi que je viens de le dire, les Turcs empêchaient les nôtres de sortir de la ville et de se procurer à l'extérieur les denrées dont ils avaient besoin ; la famine menaça bientôt l'Ost presque tout entier, et la cruauté des privations fit gonfler le ventre des plus pauvres. Les Francs, en effet, lorsqu'ils assiégeaient Antioche, avaient enlevé à ses habitants toute possibilité de rassembler des provisions ; après avoir pris la ville, ils y trouvèrent des ressources d'autant plus réduites qu'ils s'étaient montrés plus attentifs, étant les assiégeants, à priver les Turcs de ce soutien dans leur défense. Quand on eut consommé tout ce qui pouvait être utilisé, un petit morceau de pain se vendait un besant. Le grain était si rare, le condiment en si faible quantité, que la pénurie devint générale ; un grand nombre des nôtres rendirent l'âme, le corps enflé par la disette. Quant à la consommation de vin, je n'en parlerai pas, car tout le monde en était privé ; du reste, boire du vin aurait mis à mal celui qui n'avait plus rien à manger. Alors que manquaient déjà les denrées courantes, presque personne ne craignit de consommer de la viande de cheval ; nombreux étaient ceux qui déploraient le petit nombre des ânes, que l'on recherchait sur les marchés et qui se vendaient très cher. Un poulet coûtait quinze sous, un œuf deux sous, et une noix un denier. Où il y avait beaucoup d'hommes et pénurie de nourriture, tout, fatalement, se payait fort cher. On faisait des bouillies avec des feuilles de figuier, de chardon et de vigne ; on ne trouvait plus de fruits sur les arbres ; on cuisinait toutes sortes d'herbes en guise de légumes. Les gens les plus riches se procuraient encore de la viande de cheval, de chameau, d'âne, de bœuf et de buffle ; mais les plus pauvres trouvaient leur aliment le meilleur dans les peaux séchées de ces animaux, qu'ils découpaient comme on coupe les seiches et mitonnaient ensuite louguement.

24. Lisons donc les récits des sièges de villes passés, en remontant jusque dans les plus anciennes Histoires : combien y trouverons-nous de peuples, exilés loin de leur patrie, qui aient pu endurer tant d'épreuves avec tant de fermeté et de persévérance ? L'on m'objectera sans doute le siège de Troie, qui s'illustra

pour avoir duré dix ans ; mais je ferai remarquer que des trêves ont souvent été conclues de part et d'autre, pour la sécurité des deux partis ; pendant ce temps, les combattants restauraient leurs forces épuisées, et les vivres affluaient par terre et par mer. Et s'il est arrivé parfois que des assiégés aient à souffrir quelque part les maux de la famine, sans doute les ont-ils supportés pour protéger leur liberté, car l'on doit placer au-dessus de toutes choses la défense des personnes et de la patrie. Les hommes dont je parle ici n'ont pas quitté leur sol natal pour mieux satisfaire leurs passions, mais, au contraire, parce qu'ils avaient choisi d'affronter les privations pour Dieu ; c'est pour délivrer les églises des affronts causés au Seigneur qu'ils se sont exposés aux misères de la faim, du coucher à la dure, des veilles, du froid et de la pluie ; ils ont été tourmentés par des frayeurs continuelles, dont personne n'a jamais appris que les peuples de l'Antiquité aient eu à souffrir de semblables. Et, ce qui apparaît comme un plus grand miracle encore, ces mêmes hommes, lorsqu'ils vivaient à l'intérieur de leurs frontières, acceptaient difficilement de partir pendant trois jours en campagne dans l'ost de leur roi, même s'ils n'avaient pas à sortir de leur province[69]. A mon avis, aucun de ceux qui furent soumis à un si grand danger ne pourrait se souvenir aujourd'hui de toutes les angoisses qu'eurent à supporter là-bas les âmes, ni de tous les tourments qui furent infligés aux corps. Et cette funeste situation se prolongea pendant vingt-six jours[70].

25. En ce temps-là, Étienne, comte de Blois, qui montra de son vivant beaucoup de mesure et un excellent jugement, et que l'Ost tout entier avait choisi pour le diriger, s'était dit atteint d'une grave maladie ; dès avant l'entrée des nôtres dans Antioche, il s'était retiré dans une petite ville appelée Alexandrette[71]. Après qu'Antioche eut été prise et assiégée de nouveau, le comte apprit les terribles calamités qui affligeaient ses

[69] La durée du service d'ost dû par le vassal à son seigneur pour sa défense et celle de sa seigneurie était illimitée, alors que la chevauchée – campagne menée hors des limites de la seigneurie – ne pouvait excéder 40 jours.

[70] Plutôt vingt-cinq jours, si l'on compte depuis le 4 juin, date de l'arrivée des avant-gardes turques sous les murs d'Antioche, jusqu'à la bataille finale du 28 juin.

[71] Reprise par Tancrède, Alexandrette était alors sous pouvoir byzantin. Étienne de Blois s'y rendit la veille de l'entrée des croisés dans Antioche, le 2 juin.

frères chrétiens à l'intérieur de la ville ; mais il différa – fut-ce par nécessité ou par choix, je l'ignore – de leur porter l'assistance que ceux-ci attendaient de lui. Pourtant, dès qu'il sut que des essaims de Turcs s'étaient établis sous les remparts de la cité, il franchit furtivement les montagnes, afin d'observer l'importance des troupes ennemies. Quand il aperçut la campagne couverte de pavillons innombrables, il céda à des considérations humaines et rebroussa chemin, persuadé qu'aucune force au monde ne pouvait secourir ceux qui étaient enfermés dans la ville. Or, il n'avait rien d'un homme léger ; il fuyait la lâcheté et se faisait remarquer pour son amour de la vérité ; s'estimant tout à fait incapable de venir en aide aux assiégés, il ne doutait pas que tous allaient mourir, comme l'annonçaient les circonstances. Aussi ne pensa-t-il pas commettre une infamie en pourvoyant d'abord à sa propre sauvegarde, afin de se préserver pour des temps meilleurs[72].

Et certes, une telle fuite, dont la honte fut rachetée plus tard au prix du martyre, vaut bien mieux, à mon avis, que la persévérance de ceux qui, après leur retour, sombrèrent dans les abîmes de la débauche et du crime – si tant est qu'on dût parler de «fuite», alors qu'une maladie pouvait être alléguée, dit-on, en toute vérité. Qui s'aviserait de comparer défavorablement le comte Étienne et Hugues le Grand à certains de ceux qui ont persévéré, pour la seule raison qu'on les a vus revenir en arrière[73] ? Si haute apparut toujours leur vertu, si glorieuse fut l'issue de l'affaire dont on les accuse, qu'il est possible aujourd'hui de chanter leurs louanges sans courir de risque, tandis que la vie des autres fait honte à tous les hommes de bien. Considérons ceux qui s'enorgueillissent de la captivité qu'ils ont subie à Jérusalem ; nous constaterons qu'en matière de débauches, de trahisons, de parjures, aucun d'entre eux ne le cède à qui que ce soit ; nos deux princes, au contraire, se sont conduits honorablement avant et après les événements dont je parle. Les autres,

[72] Le jugement de notre auteur se montre constamment favorable au comte de Blois. Il est bien le seul de son avis : les autres chroniqueurs, même Guillaume de Tyr (VI, 11-12), ont accusé Étienne de lâcheté et d'avoir simulé sa maladie.

[73] Il sera question plus loin des circonstances dans lesquelles Hugues de Vermandois quitta la croisade. Les deux transfuges, on le sait, repartirent pour la Terre sainte avec l'arrière-croisade, trouvant la mort dans cette seconde expédition. C'est la justification que leur donne Guibert dans son plaidoyer.

parce qu'ils ont vu Jérusalem et le Sépulcre, croient pouvoir persister tranquillement dans le crime, le reste du temps; ils reprochent leur retraite à des hommes qui furent saints, en comparaison d'eux-mêmes; tout empuantis par l'infinité de leurs forfaits, ils se refusent à regarder la fin de ces princes comme digne de louanges. Mais laissons celà et revenons à notre propos.

26. Le comte Étienne quitta donc sa résidence d'Alexandrette et parvint à une ville appelée Philomélium[74]. De son côté, le tyrannique empereur, qui avait été informé de la prise d'Antioche, se hâtait de s'y rendre avec des troupes nombreuses, car il était persuadé que les Francs allaient lui remettre la ville[75].

Le comte vit venir à sa rencontre le cupide souverain; interrogé par celui-ci sur la condition de la milice chrétienne et sur la situation de la cité conquise, il ne lui cacha pas qu'Antioche avait été prise, mais lui annonça que les Turcs tenaient toujours la citadelle. «Hélas», ajouta-t-il, «un nouveau siège a ruiné notre joie d'avoir conquis la ville; ceux qui d'abord assiégeaient les Turcs se trouvent, par un malheureux retour de la fortune, encerclés aujourd'hui par les Turcs; et j'ignore quel a été leur sort depuis mon départ.» Telles furent les paroles que le comte adressa au souverain en secret. Mais l'empereur, qui perdit, en l'écoutant, l'espoir sur lequel il s'appuyait, convoqua Guy, le frère germain de Bohémond (un homme que son ardeur aux armes avait illustré)[76], ainsi que quelques autres; il leur répéta ce que le comte lui avait dit, en aggravant les choses. «Que pensez-vous», leur demanda-t-il, «qu'il y ait lieu de faire? Les Francs subissent le siège le plus affreux de la part des Turcs; peut-être ont-ils déjà succombé sous leurs glaives, à moins qu'ils n'aient été envoyés en diverses provinces, pour y être soumis à une éternelle captivité. Nous n'avons ni le pouvoir ni les moyens de leur porter secours, et nous devons craindre, si nous allons plus loin,

[74] Aujourd'hui Akséhir, en Anatolie centrale.

[75] Le *basileus* séjournait alors à Philomélium et se préparait effectivement à partir pour Antioche. On ne connaît pas la date exacte de sa rencontre avec le comte de Blois.

[76] Né du deuxième mariage de Robert Guiscard, comme le duc de Pouille Roger Borsa, Guy était passé au service d'Alexis Comnène lors de la deuxième campagne des Normands dans les Balkans.

de nous exposer nous-mêmes aux attaques des Turcs; retournons donc sur nos pas, si votre sagesse le juge bon.» Ce disant, le perfide tyran se réjouissait sans doute, car il venait d'apprendre la perte de ceux qu'il exécrait non moins que les Turcs[77].

27. Mais Guy, quand il apprit la situation critique où se trouvaient son frère Bohémond et les Francs, se répandit, ainsi que ses familiers et ses serviteurs, en lamentations véhémentes; ils allèrent jusqu'à s'en prendre à Dieu lui-même avec une audace qu'ils croyaient justifiée: «Dieu tout-puissant», disaient-ils, «toi dont le jugement ne s'est jamais écarté de la voie droite, toi qui ne laisses jamais le sceptre des pécheurs s'appesantir sur les justes[78], pourquoi as-tu jeté en pâture aux glaives de ces furieux, sans le secours de ta protection, un peuple qui a quitté parents, femmes, enfants, honneurs suprêmes et sol natal; un peuple qui s'est exposé, pour l'amour de toi, à des croix quotidiennes et à la mort? Certes, s'il apparaissait que tu as permis à des mains impies de massacrer ces hommes, qui trouveras-tu ensuite qui veuille obéir à tes commandements, quand tous devront te juger incapable désormais de défendre les tiens? Mais, soit. Tu auras voulu qu'ils meurent pour toi, tu les auras couronnés de gloire et d'honneur. Mais en vérité, si tu donnes aux autres des royaumes au centuple, tu auras fait de tes fidèles un sujet d'opprobre éternel parmi les nations. Tu auras poussé tout le monde chrétien dans l'abîme d'un désespoir extrême et de l'incrédulité; tu auras pour toujours ranimé l'audace sans limites des plus néfastes des hommes contre les tiens. Il n'y aura plus personne qui attende de grandes choses de toi, voyant à quelle indigne fin sont voués ceux qui croyaient te servir plus spécialement que les autres mortels. Dis-nous donc, ô Très Saint, de quel air t'invoqueront désormais les tiens, quand ils attendront de toi de semblables issues?» Ces cris d'angoisse et ces plaintes amères leur étaient arrachés par une douleur des plus farouches: à tel point que presque personne, dans l'armée que menait le tyran, ni évêque, ni abbé, ni clerc, ni laïque, accablés qu'ils étaient par

[77] Compte tenu des forces en présence et du tableau très noir que brossait le comte de Blois de la situation à Antioche, la décision du *basileus* était pleine de sagesse; mais Guibert, fidèle aux rancunes latines, continue de lui prêter les pires intentions.

[78] Cf. *Psaumes*, 124 (Vulg.), 3.

l'excès de la stupeur, n'osa invoquer le Seigneur pendant plusieurs jours. Mais Guy, quand il se souvenait de l'affection de son frère et de la grandeur d'âme d'un tel prince, quand il se remémorait avec douleur les admirables qualités de cet homme, exhalait la tristesse de son cœur en d'interminables hurlements.

28. L'empereur se disposait à revenir sur ses pas, car il redoutait que les Turcs, une fois détruit l'obstacle que leur opposaient les Francs, ne se répandissent librement de tous côtés ; il ordonna aux chevaliers de sa suite : «Allez, et rassemblez par édit impérial les hommes de toute la région ; dévastez le territoire de la Bulgarie dans son entier[79], afin que les Turcs, s'ils veulent envahir nos provinces et les ravager, n'y trouvent rien qui puisse leur être utile.» Qu'ils le veuillent ou non, ceux qui accouraient pour rejoindre les nôtres, des chrétiens par conséquent, furent contraints de revenir avec l'empereur. Et, tandis que les chevaliers s'empressaient d'exécuter le commandement du tyran, les gens à pied étaient requis de suivre l'armée ; leurs efforts pour atteindre à la rapidité des cavaliers les précipitèrent dans des embarras inextricables. Incapables de supporter une peine si rude, ils tombaient çà et là ; un très grand nombre d'entre eux moururent en route, d'épuisement. Quand le tyran rentra enfin à Constantinople, tous ceux qui étaient venus des provinces grecques y retournèrent[80].

Mais il est temps de mettre fin à ce livret.

[79] La mention de la Bulgarie figure dans le texte de l'Anonyme : L. Bréhier (*Histoire anonyme*, p. 145) y voit une erreur ou une confusion. Anne Comnène (*Alexiade*, XI, 6) témoigne, de son côté, que son père était surtout préoccupé alors des provinces d'Asie.

[80] Alexis n'était pas retourné à Constantinople depuis la prise de Nicée.

LIVRE VI

1098-1099 : Découverte de la Sainte Lance.- Ambassade de Pierre l'Ermite et d'Herluin au camp de Kurbuqa. – Grande bataille d'Antioche ; déroute de l'armée turque (28 juin 1098). – Envoi d'Hugues de Vermandois et du comte de Mons en ambassade à Constantinople.- Départ vers Jérusalem retardé jusqu'à la Toussaint ; chevauchées autour d'Antioche ; mort de l'évêque du Puy (1er août 1098). – Conflit entre Bohémond et le comte de Toulouse pour la principauté d'Antioche ; Bohémond finit par gagner. – Le comte de Toulouse s'empare d'Al-Bara et de Ma'arrat al-Numan. – Description d'Antioche. – Nouvelle trahison de Firûz. – Les croisés reprennent la route de Jérusalem, sous la conduite du comte de Toulouse, de celui de Normandie et de Tancrède (13 janvier 1099). – Passage par Shaîzar, Rafaniya, la plaine de la Boquée ; siège d'Arcas (14 février-13 mai), où Godefroi de Bouillon et le comte de Flandre rejoignent le gros des troupes ; chevauchées sur Tortose et Tripoli. – Jugement de Dieu par le feu pour Pierre Barthélemy, le visionnaire de la Sainte Lance. – Mort d'Anselme de Ribemont devant Arcas.

Lorsqu'on relit, dans les histoires authentiques des saints Pères, les récits des batailles qui furent livrées sous l'inspiration de Dieu, et qu'on soupèse les hauts faits accomplis par de si petits hommes, des hommes dont la foi était presque nulle – non que je qualifie de «petits hommes» les bienheureux Josué, David et Samuel, mais parce que, hormis leurs mérites et ceux de tous les autres dont l'Église célèbre encore aujourd'hui la gloire, je tiens pour méprisable la vanité du peuple juif –, on pourrait croire, si la raison ne s'y opposait, que les plus malheureux des hommes, ceux qui ne servaient Dieu que pour leur ventre[1], étaient plus agréables au Seigneur que ceux dont la servitude était toute spirituelle. Car les premiers, qui ne se gardaient que de l'idolâtrie, étaient comblés de faveurs, de victoires, de richesses ; aux seconds, la victoire était difficile et ne leur était donnée qu'au prix de mille épreuves, d'une maigre opulence,

[1] Cf. *Romains*, 16, 18 ; *Philippiens*, 3, 19.

de privations incessantes et des plus cruelles ; ils ne vivaient pas en chevaliers mais en moines, pour ce qui touchait à la pénitence et à la sainteté. La plus consolante des explications nous en est proposée quand nous apprenons que Dieu corrige le fils qu'il aime[2], et qu'à ceux qu'Il prive des biens temporels par la rigueur de sa discipline[3], Il dispense les biens spirituels, par l'effet de sa tendresse éternelle.

1. Quand il eut entendu le récit du nommé Pierre, celui auquel, ainsi que je l'ai dit, saint André avait révélé l'existence de la lance du Seigneur[4], le peuple chrétien reprit courage avec des transports de joie ; l'attente d'un si grand événement le fit sortir de l'abîme du désespoir. Sous la conduite de ce Pierre, tous coururent à l'endroit qu'il avait désigné et reçurent l'ordre de creuser une fosse dans l'église du bienheureux Pierre, près de l'autel du Seigneur[5]. Treize hommes fouillèrent donc la terre depuis les premières lueurs du jour jusqu'au soir ; et Pierre découvrit lui-même la lance. Voyant s'accomplir les faits tout comme la vision les avait annoncés, les nôtres furent en grande liesse ; autant que de liesse, ils furent remplis d'une nouvelle ardeur contre les ennemis. Ils emportèrent, avec une immense allégresse, la lance qu'ils avaient reçue de la sorte ; et depuis ce jour, ils se préparèrent avec confiance à reprendre le combat. Les chefs de l'Ost du Seigneur se réunirent en conseil et discutèrent de ce qu'il y avait lieu de faire ; tous estimèrent qu'avant de livrer bataille, ils devaient envoyer une ambassade aux Turcs, pour inviter ceux-ci à se retirer des terres chrétiennes qu'ils occupaient, à s'abstenir de molester et de faire périr les serviteurs du Christ, à regagner enfin leur propre territoire et à s'y tenir désormais[6]. Le fameux Pierre l'Ermite, qui s'était fait connaître dans les débuts de l'expédition, fut chargé de cette

[2] *Hébreux*, 18, 6.

[3] L'Archipoète, éd. Watenphul-Ersfeld, n°8, 2.

[4] Cf. V, 19. Le récit effectue une sorte de retour en arrière ; mais ce second siège d'Antioche n'a pas été rapporté selon un déroulement chronologique : il est peint dans une ambiance générale de désespoir d'où émergent quelques faits marquants.

[5] La découverte de la Lance eut lieu le 14 juin dans la basilique d'Antioche, selon Raymond d'Aguilers (*Recueil*, 3, p. 253-257), qui assistait à la fouille avec le comte de Saint-Gilles.

[6] Une première assemblée de tous les combattants, aussitôt après la découverte de la Lance, avait décidé de reprendre la lutte ; le conseil des barons se tint vers le 20 juin.

mission, en compagnie d'un certain Herluin qui parlait couramment l'une et l'autre langues[7]. Les barons les envoyèrent tous deux au prince mécréant, après les avoir instruits de ce qu'ils auraient à dire. Lorsqu'ils arrivèrent à la tente de ce gentil et qu'ils furent admis en l'horrible présence de cet homme diabolique, les délégués le haranguèrent en ces termes :

2. «Nos princes ont été extrêmement surpris, sachez-le, que vous ayez entrepris à tort, et avec tant d'insolence, d'envahir et d'usurper une terre qui appartenait en toute liberté à la foi chrétienne, dès l'Antiquité. Le nombre des victoires que nous avons remportées sur les vôtres, et dont vous avez entendu parler, vous a sans nul doute appris que le Christ n'avait rien perdu de sa puissance ; vous avez éprouvé que vous ne pouviez l'emporter sur lui. Nos princes pensaient donc que vous n'oseriez plus, après avoir été tant de fois repoussés au combat, commettre à nouveau la folie de livrer bataille contre Dieu. C'est la raison pour laquelle nous étions unanimement persuadés que votre sagesse vous avait conduits jusqu'ici dans le seul but de recevoir, des pontifes chrétiens qui nous accompagnent, l'enseignement de notre foi. Mais nous ne pouvons douter maintenant que vous n'ayez aucun souci de votre salut, si vous cherchez à reprendre la guerre contre la croyance catholique. Ayant conscience de votre ignorance, nous vous demandons cependant de renoncer à vos prétentions : car vous devez savoir que le saint apôtre Pierre revendique pour lui-même, avec l'aide de Dieu, cette ville dont il n'ignore pas qu'il fut le premier évêque ; il compte se servir de nous, tout pécheurs que nous sommes, pour la rendre au culte de Dieu qu'il y introduisit autrefois. Nos princes vous accordent encore, dans leur extrême générosité, de reprendre avec vous tous les biens que vous avez apportés ; si vous vous retirez pacifiquement, aucun des nôtres ne vous causera quelque dommage que ce soit.»

3. Le magnifique discours de Pierre blessa Curbaran (*Kurbuqa*) jusqu'au fond du cœur ; et tandis que l'orgueil des Turcs qui

[7] Les envoyés se rendirent au camp de Kurbuqa le 27 juin. Herluin, dont on ne sait rien d'autre, "bien savoit parler sarrazinois et noméement le langage de Perse" (*L'Estoire de Eraclès*, VI, 15) : autrement dit, il parlait l'arabe et le turc.

l'entouraient se révoltait farouchement contre ce qu'ils venaient d'entendre, Curbaran répondit :

«Cette terre dont vous prétendez qu'elle a été soumise autrefois à votre Chrétienté, elle est nôtre, et nous prouverons qu'elle nous appartient en tout droit, surtout quand notre admirable valeur l'aura enlevée à une race d'hommes à peine comparables à des femmes. Nous regardons comme une immense folie le fait que vous, qui venez des extrémités de la terre, vous nous menaciez de nous chasser des lieux que nous habitons, voire que vous rassembliez toutes vos forces dans ce but – alors que vous ne disposez, pour y parvenir, ni des moyens nécessaires, ni des armes, ni du nombre. Quant au nom chrétien, non seulement nous ne le recevons pas, mais nous le vomissons avec le plus profond dégoût. Et pour répondre brièvement à votre discours, nous vous déclarons, à vous qui avez été chargés de délivrer ce message : retournez auprès de vos princes, le plus vite possible, et dites-leur que, s'ils veulent embrasser notre condition et renier le Christ, auquel ils semblent attachés, nous ne leur donnerons pas seulement cette province, mais des terres bien plus opulentes et plus vastes ; après leur avoir prodigué gracieusement ces châteaux et ces villes, nous ne souffrirons plus d'hommes de pied parmi eux, mais nous les ferons tous chevaliers ; et dès qu'il n'existera plus de différences entre nos cultes, nous nous réjouirons de vivre avec eux en bonne amitié et en bon voisinage. Mais s'ils décident de refuser nos propositions, ils s'exposeront sans nul doute, et bientôt, à une mort affreuse, ou subiront l'exil d'une éternelle captivité ; ils seront nos esclaves et ceux de notre postérité, dans les siècles des siècles.»

Il se tut, et les délégués repartirent au plus vite, pour rapporter aux chefs de la milice chrétienne tout ce que leur avait été dit.

4. L'Ost se trouvait toujours dans une situation critique, car une cruelle disette continuait à le tourmenter, tandis que les gentils qui l'enveloppaient de toutes parts lui inspiraient un terrible effroi. Il s'en remit enfin aux secours divins, et célébra un jeûne de trois jours à l'instigation du magnifique évêque du Puy[8]. On

[8] Ces trois jours de pénitence et de prières ont pris place dans la période précédant immédiatement l'ambassade à Kurbuqa.

alla d'une église à l'autre en chantant des litanies de supplication ; tous se purifièrent en confessant sincèrement leurs péchés ; après avoir reçu l'absolution des évêques, ils communièrent au sacrement du corps et du sang du Seigneur avec une foi pleine et entière ; ils firent des aumônes, chacun selon ses moyens ; ils supplièrent que fût partout offert à leur intention le sacrifice divin. Chacun ayant ainsi repris confiance, on se prépara enfin au combat : l'armée fut ordonnée sur l'heure en six corps de bataille, à l'intérieur de la ville[9].

5. Dans le premier corps, qui allait supporter le choc initial des forces turques, figurait Hugues, aussi vraiment grand que l'annonçait son surnom[10], avec son propre contingent auquel s'adjoignirent toutes les troupes françaises et celles du comte de Flandre, parmi d'autres. A propos de ce prince royal, j'ai entendu raconter que son intendant, avant qu'on en vînt à cette bataille, lui avait acheté à grand frais un pied de chameau, n'ayant pu trouver d'aliment qui lui convînt mieux. Le manque de nourriture avait tellement épuisé ce serviteur de Dieu qu'à peine parvenait-il à se tenir à cheval. On lui suggéra de ne pas aller au combat, mais de rester plutôt en ville, avec ceux qui assiégeaient la citadelle ; il répondit vivement : «Dieu m'en garde ! j'irai, et fasse le ciel que j'y trouve une fin bienheureuse, avec ceux qui vont mourir !»

6. Dans le deuxième corps se trouvait l'admirable duc Godefroi, avec son ost. Le troisième était constitué par les troupes du comte de Normandie, Robert. Le quatrième avait à sa tête l'éminent évêque du Puy, qui portait avec lui la lance récemment découverte du Sauveur[11] ; ce corps se composait du contingent de l'évêque et de celui de Raymond, comte de Saint-Gilles. Le comte lui-même était resté à Antioche, où il assiégeait la citadelle pour empêcher la garnison de faire irruption dans la ville. Tancrède formait le cinquième corps avec ses

[9] L'armée se mit en ordre de bataille dès le retour des envoyés, dans la soirée du 27 juin, pour attaquer le 28 à l'aube.

[10] On a vu que ce surnom d'*Hugo Magnus* (Hugues le Grand) était une fausse interprétation du surnom populaire du prince, "Hugues le Maisné" (cf. II, 14).

[11] La Lance fut portée la plupart du temps par Raymond d'Aguilers, qui se tenait aux côtés du légat ; celui-ci la prit parfois lui-même (cf. W. Porges, *The Clergy*, p. 17).

troupes, et Bohémond fermait la marche avec ses chevaliers, dans le sixième corps.

7. Des évêques, des prêtres, des clercs et des moines, revêtus de leurs ornements ecclésiastiques, marchaient en tête, portant haut des croix; ils s'attachaient à soutenir de leurs prières et de leurs pleurs ceux qui allaient combattre, et s'attendaient à recevoir eux-mêmes la grâce du martyre, si certains d'entre eux étaient tués. D'autres clercs étaient montés sur les remparts, pour voir l'issue de la bataille; ils brandissaient des croix et faisaient avec ferveur le signe de la croix sur l'Ost qui s'avançait. Il passa, dans l'ordre que je viens de décrire, par la porte située en face du temple des gentils, celui que les nôtres appelaient «la Mahomerie»[12]; il allait si lentement que même une vieille femme infirme n'aurait pas eu besoin de lui faire réduire le pas.

Dieu tout-puissant, combien de cris intérieurs montaient alors vers toi! Et, tandis que la longue famine épuisait leurs pauvres corps, avec quelle rapidité s'élevait jusqu'à tes oreilles, ô Très-Haut, pressée par la peur, la douleur de ces cœurs malheureux! Quelles angoisses agitaient l'esprit qui paraissait survivre au corps! Quand leur faiblesse poussait tous ces hommes à désespérer de la victoire, seul, ô Dieu, le pieux désir de souffrir pour toi soutenait leurs âmes. L'accablement bouleversait leurs entrailles; leurs têtes desséchées par une disette prolongée n'avaient plus de larmes à répandre. Dieu bon, que pouvais-tu refuser à une pareille dévotion, à ces hommes que tu voyais, voire que tu faisais brûler de tels feux? Et certes, quand s'affirment à mes yeux, sur leurs visages, la fougue du chevalier, et dans leurs âmes, la retenue du martyr, j'estime et je pense que, de tout temps, aucune armée n'a jamais fait preuve d'une fermeté comparable, à l'un ni à l'autre égard. Je dirai, en vérité, que ces hommes ont poussé alors leurs clameurs jusqu'aux cieux; ils ont fait résonner des trompettes sacrées, eux que ne stimulait plus l'énergie de leurs corps, mais la seule vaillance de leurs âmes.

8. Curbaran, cependant, regardait les nôtres sortir et, tout en observant ces hommes qui avançaient lentement l'un derrière

[12] C'était la porte du Pont, qui ouvrait vers l'Oronte et le camp de Kurbuqa. Sur la Mahomerie, voir *supra*, IV, 14 (n. 61).

l'autre, il se moquait de leur nombre qui lui semblait bien petit, disant aux siens : «Laissez avancer ceux qui sortent, afin que nous puissions mieux les empêcher de revenir vers la ville, lorsqu'ils s'enfuiront[13].» Mais, dès que l'armée tout entière eut franchi les portes, Curbaran s'aperçut que les Francs étaient plus nombreux qu'il ne le croyait, que leur ordre de bataille était redoutable – et il se mit enfin à trembler. Hésitant déjà à fuir, il donna l'ordre à son intendant[14], si celui-ci voyait s'allumer un feu à l'avant de leur camp, d'envoyer aussitôt un héraut qui annoncerait à son ost, dispersé de toutes parts, que les forces franques avaient pris les trophées de la victoire. Et lui-même, sur ces entrefaites, se mit à reculer peu à peu en direction des montagnes, tandis que les nôtres se disposaient à poursuivre les païens sans merci. Les Turcs se divisèrent alors avec une ruse bien superflue : une partie d'entre eux se portèrent vers la mer, pendant que les autres attendaient l'arrivée des nôtres sans bouger ; ils comptaient les encercler par ce genre de mouvement tournant. Les nôtres remarquèrent le mouvement et l'une de nos compagnies, hardie jusqu'à la présomption, fondit sur les Turcs, se séparant ainsi du reste de l'armée. Mais pareille imprudence causa sa perte, qu'elle fut seule dans notre expédition à souffrir ce jour-là : quelques chevaliers survécurent, mais presque aucun des hommes de pied ne se sauva. L'un des acteurs de cette téméraire entreprise se trouva être un certain Clérembaud de Vandeuil, très célèbre dans notre pays, mais qui ne fit rien d'utile dans les provinces d'Orient[15].

Un septième corps fut formé à partir des troupes du duc Godefroi et de celles du comte de Normandie, pour combattre les forces qui venaient de la mer ; on mit à sa tête un certain comte nommé Renaud[16]. La bataille fit rage tout le jour en ce

[13] Selon les historiens Kemâl al-Dîn et Al-Athir (cités par R. Grousset, *Les Croisades*, 1, p. 50), Kurbuqa prit cette décision malencontreuse – qui décida du sort de la bataille en permettant aux croisés de se regrouper au sortir de la ville – contre l'avis de ses alliés ; les autres chefs musulmans conseillaient au général d'attaquer l'adversaire encore dispersé, lors du franchissement du pont par de petits éléments.

[14] Son *majordomus*, écrit Guibert ; son *amiralius* (émir) pour l'Anonyme (IX, 29). – Notons à ce propos que le recul de Kurbuqa vers les montagnes n'était sans doute pas une fuite, mais l'amorce d'un mouvement d'enveloppement.

[15] Clérembaud de Vandeuil avait suivi le destin de Guillaume le Charpentier jusqu'à Antioche (cf. II, 8, n. 42, et IV, 7) ; mais il ne déserta pas, se comportant au contraire avec courage.

[16] Renaud, comte de Toul, appartenait à l'armée de Godefroi de Bouillon.

lieu ; nombre des nôtres y périrent, frappés par les flèches des ennemis. Cependant, la cavalerie des gentils se déploya depuis le Farfar jusqu'aux montagnes, distantes de deux milles, et leurs phalanges se précipitèrent, de part et d'autre, en le criblant de flèches et de javelots, sur le corps des Français que les nôtres avaient opposé aux premières attaques des Turcs, parce qu'il était composé des troupes les plus vaillantes. Celui qui était à sa tête, le magnifique Hugues à l'âme royale, ne se montra pas indigne de la grandeur de ses pères ; il criait à ses hommes sous les traits des ennemis : « Patience ! Haut les cœurs ! Tenez bon sous la seconde et la troisième décharge de traits, car ces gens vont se retirer plus vite qu'il ne faut de temps pour le dire. »

9. Or, voici qu'apparurent, descendant des montagnes, des troupes innombrables dont les chevaux et les bannières resplendissaient d'une blancheur éclatante ; les nôtres furent frappés d'une extrême stupeur à leur vue. Ils craignaient surtout que ces troupes ne vinssent porter assistance à leurs adversaires, avant de reconnaître, de leurs propres yeux, qu'elles représentaient le secours à eux envoyé par le Christ. Ils furent alors d'avis que les principaux chefs en étaient les glorieux chevaliers et martyrs Georges, Mercure et Démétrius[17]. Un grand nombre des nôtres virent ce prodige ; ils rapportèrent aux autres ce qu'ils avaient vu, si bien que tous y crurent totalement, comme il convenait. Si nous lisons, du reste, que les Maccabées, qui combattaient pour la circoncision et pour la viande de porc, virent apparaître un secours venu du ciel[18], à combien plus forte raison ce secours était-il dû à des hommes prêts à verser leur sang pour servir le Christ, en nettoyant les églises et en propageant la foi !

Les ennemis qui s'étaient établis du côté de la mer furent les premiers à mettre le feu aux herbes, parce qu'ils ne supportaient plus de se heurter au puissant obstacle des gens de notre nation : ils donnèrent ainsi le signal de la fuite à ceux qui, pendant la bataille, gardaient leurs tentes. Alertés par ce signal, tous s'enfuirent, en emportant leurs biens les plus précieux. Mais les Francs se dirigeaient vers ces mêmes tentes, où ils avaient vu que se trouvaient les forces les plus importantes. Au même

[17] C'étaient les saints patrons des armées byzantines.
[18] Cf. I *Maccabées*, 5-6 ; II *Macc.* 6-8.

moment, le duc Godefroi, le comte de Flandre et Hugues le Grand joignirent leurs efforts pour attaquer ceux qui chevauchaient sur la rive du fleuve. Tous trois, suivis des leurs et gardant sous les yeux l'image du Fils de Dieu crucifié pour eux, plongèrent vaillamment au plus épais des rangs ennemis. Ce que voyant, nos autres corps se jetèrent avec fougue sur les armées adverses, tandis que les ennemis accouraient en foule à leur rencontre, en poussant des hurlements de rage insupportables. C'est en effet leur coutume, lorsqu'ils sont formés en ordre de bataille, de faire un énorme fracas avec des cannes en bronze qu'ils emploient comme javelots, avec des cymbales retentissantes et des cris épouvantables, à tel point qu'hommes et chevaux ont peine à supporter la terreur provoquée par un pareil tintamarre. Mais leurs efforts n'obtinrent aucun résultat; leurs tentatives demeurèrent vaines. Dès que le combat fut engagé, les nôtres bousculèrent les ennemis au premier choc et les contraignirent à une fuite que ceux-ci envisageaient depuis longtemps[19]. Ils poursuivirent ces païens sans relâche, jusqu'au milieu de leur camp où, sans se laisser entraîner par la tentation du butin qui gisait çà et là, ils préférèrent se repaître du sang des ennemis du Christ. Ils les pourchassèrent jusqu'au pont du Farfar, et jusqu'au château de Tancrède[20]. Après le départ des fuyards, la splendeur de leurs dépouilles recouvrit la plaine: là se trouvaient, abandonnés par les hommes, des tentes où l'or, l'argent et toutes sortes d'ornements abondaient, des troupeaux de moutons, de bœufs et de chèvres partout dispersés, des réserves considérables de grain, de vin et de farine.

Les colons arméniens et syriens établis dans les parages s'aperçurent que les Francs avaient, contre toute attente, remporté la victoire; ils se portèrent de toutes parts à la rencontre des Turcs en fuite, affluèrent vers les montagnes et massacrèrent tous ceux dont ils purent s'emparer. Quant aux nôtres, ils revinrent en ne

[19] Pareille remarque fournit une interprétation assez libre du texte de l'Anonyme, "Turci vero tremefacti arripuerunt fugam" – mais elle se trouve correspondre à la réalité. Car la discorde régnait entre Kurbuqa et ses alliés; plusieurs chefs musulmans firent défection en pleine bataille, notamment Duqâq, le malik de Damas.

[20] Parmi les historiens modernes, plusieurs ont décrit la fuite des troupes de Kurbuqa comme si toutes s'étaitent dirigées d'un élan unanime vers le Pont de Fer et vers Hârim. Mais le texte de l'Anonyme est très clair (IX, 29): les fuyards partirent les uns vers le Nord-Est et le Pont de Fer, les autres vers le Sud et le "château de Tancrède". Ils étaient complètement débandés et couraient en tous sens.

cessant d'offrir, dans la joie immense de leurs cœurs, des louanges au Christ, leur allié, et rentrèrent dans la ville avec les honneurs d'un triomphe céleste. Celui qui commandait la garnison de la citadelle, voyant que le chef de la milice païenne avait tourné le dos devant les attaques des nôtres, trembla de tout son être[21]. Continuer à défendre la place lui parut peu sûr pour lui désormais : aussi demanda-t-il à recevoir sans délai la bannière de l'un quelconque de nos princes. Le comte de Saint-Gilles, qui se trouvait dans le voisinage du lieu où cette demande avait été faite, fit apporter aussitôt sa propre bannière au demandeur. L'ayant reçue, le châtelain la planta au sommet de la tour. Mais les Longobards, qui soutenaient jalousement Bohémond, leur patron, crièrent au gouverneur de la citadelle : «Cette bannière n'est pas celle de Bohémond !» Le gouverneur voulut savoir à qui elle appartenait, apprit que c'était celle du comte de Saint-Gilles, et, l'ayant fait déposer, la rendit au comte[22]. Puis il demanda et reçut la bannière de Bohémond ; il obtint en même temps l'assurance que ceux des hommes qui se trouvaient avec lui dans la citadelle et qui voudraient embrasser notre foi, pourraient demeurer avec Bohémond, tandis que les autres pourraient partir ailleurs sans aucun empêchement. La citadelle fut donc remise à la justice de Bohémond et placée sous la garde d'hommes qui étaient à son service ; celui qui l'avait rendue reçut le baptême quelques jours plus tard, en même temps que ceux des siens qui avaient souhaité devenir chrétiens. Quant à ceux qui voulurent rester attachés à leurs lois, ils furent entièrement libres de les garder, et Bohémond les fit conduire jusqu'en terre sarrasine.

10. Pierre et Paul livrèrent cette bataille le quatrième jour des calendes de juillet (*28 juin 1098*), veille de leur Passion[23] : vivement attristés par les malheurs d'Antioche, ils ne pouvaient tolérer la ruine de ses nouveaux citoyens, ceux qui en avaient

[21] C'était, rappelons-le, l'émir Ahmed ibn-Merwân, que Kurbuqa avait chargé de garder la citadelle en lui laissant la liberté de choix – se rendre ou non – s'il se trouvait menacé.

[22] L'épisode souligne les ambitions rivales de Bohémond et du comte de Saint-Gilles, en même temps que la prééminence du premier dans les négociations avec les Turcs.

[23] La fête des ss. Pierre et Paul se célébrait le 29 juin.

chassé les nations coupables d'avoir souillé le saint temple de Dieu. Et certes, les saints apôtres devaient à bon droit prendre en pitié la cité qu'ils avaient l'un et l'autre éclairée par leurs prédications. Des écuries étaient installées dans les églises, et les païens avaient édifié le temple de leur Mahomet dans une partie de la grande basilique Saint-Pierre. Tandis que les ennemis, vaincus enfin, s'enfuyaient çà et là, les monts et les vallées, les campagnes et les bois, les sentiers et les friches se couvrirent d'hommes à demi morts, ou tout à fait morts, et d'innombrables blessés.

Les nôtres, quant à eux, sauvés par la miséricorde soudaine de Dieu, passèrent d'une longue et pénible famine à une brusque félicité, à tel point que là où un œuf se vendait auparavant deux sous, on pouvait acheter un bœuf pour douze deniers à peine ; et, pour conclure la chose en peu de mots, là où les privations avaient sévi sans relâche survint une telle abondance d'argent et de victuailles que la plénitude matérielle paraissait tout à coup sortir de terre et que le Seigneur semblait avoir ouvert les écluses du ciel[24]. Les tentes étaient si nombreuses que, lorsque les nôtres en eurent pillé une partie et se furent enrichis jusqu'à se dégoûter des fardeaux de leur butin, à peine trouvait-on encore quelque individu disposé à marauder. Et quand un pauvre s'emparait d'un objet, nul homme plus riche ne survenait pour lui faire violence : l'un s'inclinait devant l'autre sans discuter.

11. Après leur victoire, nos princes – le duc Godefroi, le comte de Saint-Gilles, Bohémond, le comte de Normandie, Robert de Flandre et tous les autres – tinrent conseil et décidèrent d'envoyer Hugues le Grand et Baudouin, comte de Mons, avec beaucoup d'autres hommes d'un nom illustre, en ambassade auprès de l'empereur, pour lui remettre la ville d'Antioche et l'inviter à remplir ses engagements vis à vis des nôtres[25]. Les délégués partirent ; mais ils tardèrent ensuite à revenir vers ceux qui les avaient envoyés. Ils furent en effet

[24] Cf. Malachie, 3, 10.

[25] La décision d'envoyer une ambassade à Constantinople fut prise au début de juillet ; les croisés, en effet, avaient juré de rendre au *basileus* les anciennes possessions byzantines sous la condition que celui-ci viendrait rejoindre la croisade en personne, engagement auquel il s'était dérobé jusque là.

poursuivis je ne sais où par les Turcs; ceux d'entre eux qui disposaient de chevaux s'échappèrent; quant aux autres, ils furent faits prisonniers ou tués[26]. Que le comte de Mons ait succombé à pareille infortune, je n'en suis pas encore certain; en revanche, quelques-uns pensent qu'Hugues le Grand y trouva, comme il le souhaitait, l'occasion de ne pas rejoindre l'expédition. S'il témoignait par ailleurs d'une immense valeur guerrière, il se montrait peu empressé à se procurer ce qui semblait nécessaire aux besoins d'un homme tel que lui; et c'est pourquoi ce prince, que sa haute condition avait rendu délicat, craignait les privations lorsqu'il avait à vivre parmi des compagnons plus endurants que lui, ou plus acharnés à amasser des provisions; il leur était pourtant supérieur, ou ne le cédait, du moins, à aucun d'entre eux. Mais personne n'est en droit de lui reprocher son départ, à lui qui revint par la suite et s'illustra en recevant la mort d'un martyr et du meilleur des chevaliers[27].

12. Un peu plus tard, on délibéra sur les moyens de reprendre, selon le vœu de tous, la route de Jérusalem pour laquelle tant de peines avaient été supportées; on chercha comment conduire au terme de l'entreprise le peuple qui y aspirait si ardemment. Les barons estimèrent pourtant qu'à marcher pendant l'été, l'expédition aurait beaucoup à souffrir de la sécheresse; ils résolurent donc de retarder le départ jusqu'aux calendes de novembre (*1er novembre 1098*). Tous approuvèrent cette décision; les chefs de l'Ost se séparèrent et se rendirent dans les villes et les bourgs qu'ils avaient conquis et s'étaient partagés; ils firent annoncer en tous lieux, par des hérauts, aux populations qui leur étaient soumises, que tout homme dans le besoin pourrait s'attacher aux grands moyennant une gratification convenue[28].

[26] L'attaque se produisit en Bithynie; Baudouin de Mons fut tué, mais Hugues réussit à se sauver et à gagner Constantinople, où il délivra le message des croisés à Alexis vers le 25 juillet. L'Anonyme (X, 30) ne donne aucun détail sur cette affaire, se contentant de constater: "Hugues partit, mais ne revint pas".

[27] Guibert revient ici à son plaidoyer précédent (V, 25); sur la mort d'Hugues, voir plus loin.

[28] La proclamation s'adressait en fait aux troupes stationnées à Antioche et autour de la ville. L. Bréhier (*Histoire anonyme*, p. 163) y voit "un exemple intéressant de troupes soldées jusqu'à un terme fixé [le 1er novembre]".

Parmi ces seigneurs se trouvait, entre autres, un membre de l'ordre chevaleresque qui l'emportait sur tous aux armes; c'était l'un des officiers du comte de Saint-Gilles, nommé Raymond et surnommé Pilet; il rassembla sous ses ordres un grand nombre de chevaliers et d'hommes de pied. Sa munificence et son savoir-faire lui ayant attiré la confiance de beaucoup de gens, qui formèrent une armée de bonne taille, il entra en terre sarrasine avec eux, et attaqua une forteresse appelée Tell-Mannas[29]. La garnison, qui était composée de Syriens, se rendit sur-le-champ à cet officier. Il passa huit jours dans la place; ayant appris alors qu'un château occupé par une immense foule de Sarrasins se trouvait à peu de distance, il s'y précipita, lui donna vivement l'assaut et s'en rendit maître, sous la conduite de Dieu[30]. Ceux des occupants faits prisonniers dans le fort, qui acceptèrent d'embrasser le christianisme, eurent la vie sauve; ceux qui refusèrent, périrent. Après avoir terminé l'affaire, Raymond et les siens revinrent à Tell-Mannas en rendant grâce à Dieu; ils en repartirent trois jours plus tard pour gagner une ville appelée Ma'arrat, cité défendue par des fortifications redoutables et qui servait avec superbe de point de ralliement à diverses nations[31]. Elle était située dans le voisinage du château dont je viens de parler; la racaille sarrasine et turque qui se trouvait dans les villes et les bourgs des environs, et principalement à Alep, y était accourue en masse. Une phalange de gentils se porta au-devant des nôtres pour les combattre; ceux-ci pensèrent qu'ils pourraient se mesurer à eux, comme d'habitude, mais ils furent surpris par la volte-face soudaine des attaquants. Ces mêmes ennemis, pourtant, multiplièrent les sorties et ne cessèrent de harceler les nôtres. La journée entière se passa en attaques et en contre-attaques lancées de part et d'autre. Brûlés par une chaleur dévorante et desséchés par une soif extraordinaire, sans y trouver aucun remède, les nôtres résolurent de dresser leurs tentes, cette nuit-là, près de la ville. Mais les habitants devinèrent le flottement qui commençait à s'emparer d'eux, les Syriens étant les premiers à pousser à la fuite: rendus agressifs par une pusillanimité

[29] Tell-Mannas se trouvait à quelque distance au Sud-Est d'Antioche, sur les terres du malik d'Alep.

[30] Ce château n'a pas été identifié.

[31] Ma'arrat al-Nu'man était une place forte situé au delà de Tell-Mannas, à une soixantaine de km d'Antioche.

qu'ils pressentaient, ces gentils ne craignirent plus d'aller molester leurs assaillants. Accablés par une telle irruption, la plupart des nôtres rendirent à Dieu une âme que le zèle de leur piété leur avait arrachée. Le cinquième jour de juillet devint leur dernier jour[32]. Ceux des Francs qui survécurent retournèrent à Tell-Mannas et y demeurèrent longtemps avec leur chef, Raymond. Pendant ce temps, ceux qui étaient restés à Antioche vivaient dans la plus grande tranquillité et dans l'opulence.

13. Mais les desseins de Dieu sont insondables. Il troubla bientôt cette sérénité et l'assombrit sous une nuée obscure. Celui qui avait guidé les nôtres, qui les avait pieusement protégés contre eux-mêmes et contre les autres, homme admirable devant Dieu et devant le monde, l'évêque du Puy enfin, Aymar, tomba malade ; et l'immense miséricorde du Tout-Puissant lui permit d'essuyer les sueurs d'un pieux labeur dans le grand sabbat du repos éternel. Il mourut en la fête de Saint-Pierre-aux-Liens (*1er août 1098*)[33] : ses mérites lui valurent de recevoir, de celui qui détient les clefs du royaume des cieux et le pouvoir de remettre les fautes, son absolution et son entrée dans les demeures célestes. La douleur la plus amère, la tristesse la plus profonde se répandirent dans l'Ost du Christ tout entier ; chacun, quel que fût son ordre, son sexe ou son âge, évoquait les innombrables bienfaits de cet homme infiniment miséricordieux et s'affligeait sans attendre de consolation. Il y eut autant de lamentations lors de ses funérailles, autant de plaintes exprimées par les princes eux-mêmes, que si l'on avait averti les nôtres de leur ruine générale. L'évêque n'était pas encore enseveli que ce peuple, qu'il avait gouverné comme un père, couvrait son cercueil d'offrandes en argent ; et je ne pense pas que personne en ait jamais vu déposer autant nulle part, dans le même laps de temps, sur quelque autel que ce fût. On distribua aussitôt ces offrandes aux pauvres, pour le repos de son âme. Tant qu'il avait

[32] Cette date du 5 juillet, donnée par l'Anonyme (X, 30), a été jugée inacceptable par les historiens modernes. H. Hagenmeyer (*Chronologie de la première croisade*, n° 307) démontre que Raymond Pilet n'a pu quitter Antioche avant le 29 ou le 30 juin ; R. Grousset (*Les Croisades*, 1, p. 117) date la prise de Tell-Mannas du 17 juillet ; L. Bréhier (*Histoire anonyme*, p. 165) retarde l'affrontement devant Ma'arrat jusqu'au 27 juillet.

[33] Adémar de Monteil fut victime d'une épidémie de peste, qui sévissait alors à Antioche.

vécu, en effet, l'évêque avait pris soin des pauvres avec une telle sollicitude qu'il ne cessait d'exhorter les riches à chérir les indigents et à les assister dans leur misère ; il leur répétait que leur propre vie était sous la garde des pauvres.«Celui-là sera jugé sans miséricorde», disait-il, «qui n'aura pas fait miséricorde[34]. Si vous ne faites pas montre d'humanité envers ceux qui sont plus petits que vous, et qui pourtant appartiennent à la même nature que vous ; si vous ne partagez pas avec eux ce que Dieu a créé pareillement pour vous et pour eux, mais que vous avez, on le sait, confisqué à votre profit dans l'inégalité, vous vous fermerez certainement tout accès à la miséricorde divine. Réconfortez donc ces malheureux avec quelques parcelles des biens qui vous appartiennent et grâce auxquels vous réparez vos forces ; de même, soyez-en sûrs, qu'ils ne peuvent vivre sans vous leur vie temporelle, de même ne pouvez-vous vivre, sans eux, votre vie éternelle.» Ainsi cet homme admirable répétait-il aux puissants, dans les nombreuses homélies qu'il leur adressait, de semblables admonestations.

14. C'est alors que Raymond, comte de Saint-Gilles, entra dans les provinces sarrasines et mena son armée jusqu'à une ville appelée Al-Bara[35] ; il s'en rendit maître dès qu'il y parvint avec ses troupes, et fit périr tous les Sarrasins, hommes et femmes, qu'il y trouva. Une fois la ville soumise, le comte la repeupla, comme il put, avec des colons de notre foi ; il décida, après avoir consulté des hommes sages, d'y établir un évêque, qui inculquerait peu à peu aux païens les enseignements de la foi du Christ et qui dispenserait dans leurs temples, purifiés d'abord par ses soins, les offices divins et les saints mystères de la Régénération. Un homme d'âge convenable et réputé pour sa science fut élu ; on le conduisit ensuite à Antioche pour y être consacré[36]. Mais une fois intronisé, il ne renonça pas à poursuivre l'expédition de Jérusalem ; il confia le soin de garder la ville à un préfet qui s'était proposé pour remplir cette fonction et

[34] Cf. Jacques, 2, 13.

[35] Raymond de Saint-Gilles s'empara d'Al-Bara au cours de la deuxième semaine de septembre.

[36] Cet évêque, Pierre de Narbonne, fut consacré par l'ancien patriarche grec d'Antioche, Jean IV, que les croisés avaient rétabli ; il devint, après 1112, archevêque d'Apamée (cf. W. Porges, *The Clergy*, p. 20 et 23).

continua la route avec les autres. Ce préfet fit montre d'une vaillance extraordinaire ; disposant de ressources réduites, il ne conserva auprès de lui qu'un très petit nombre de compagnons, avec lesquels il entreprit de tenir la citadelle de la ville. La région n'était plus fréquentée par les Sarrasins ; aussi les très rares gentils qui y demeuraient encore se soumirent-ils à sa justice et lui versèrent-ils des redevances sur leur labeur, afin qu'un si grand personnage leur accordât la vie.

15. La condition des habitants d'Antioche était en tous points florissante quand approcha le jour de la Toussaint, terme fixé pour le départ de l'expédition ; les princes, qui en avaient pris la résolution, ne l'avaient pas oublié ; ils se réunirent à Antioche et commencèrent à se concerter sur les mesures à prendre pour parvenir plus vite au but de leur entreprise. Bohémond cependant, avant que l'Ost du Seigneur ne se remît en marche, engagea la discussion sur la reddition de la ville que ses compagnons lui avaient accordée ; mais le comte de Saint-Gilles refusa de lui concéder quoi que ce fût, pour respecter le serment qu'il avait fait à l'empereur[37]. Les barons s'entremirent pour rapprocher les deux parties, et s'assemblèrent plusieurs fois dans l'église Saint-Pierre. Bohémond rappelait que, lorsque Pirrus (*Firûz*) lui avait livré la ville, tous les princes lui en avaient libéralement cédé leurs parts ; le comte de Saint-Gilles ripostait qu'il avait promis et juré de rendre Antioche au souverain de Constantinople, sauf, de la part de celui-ci, à s'acquitter de ses engagements envers lui – et que tout avait été fait sur le conseil de Bohémond[38]. Les pontifes, qui s'efforçaient de mettre un terme à la querelle, avec le soutien du duc Godefroi et des comtes de Flandre et de Normandie, et avec l'assistance de tous les autres seigneurs, entendirent chacun en particulier ; puis ils se retirèrent, pour se former une opinion en comparant les causes et décider du jugement qu'ils devraient prononcer. Mais après avoir soupesé les arguments des plaignants, ils différèrent leur sentence, comme s'ils ne favorisaient ni l'un ni l'autre, lorsqu'ils furent revenus en

[37] Les délibérations commencèrent le 5 novembre dans la basilique Saint-Pierre.

[38] Saint-Gilles n'avait rien juré de tel, n'ayant consenti qu'à un engagement de non-préjudice envers le *basileus* : mais sa rivalité avec Bohémond et sa volonté de garder le Sud-Ouest d'Antioche, où il avait mis garnison, allaient faire de lui le plus zélé partisan du pouvoir byzantin.

assemblée plénière ; car ils craignaient d'irriter l'un ou l'autre de ces puissants personnages.

Le comte saisit leur intention et dit : «Le présent conflit ne doit pas jeter le trouble parmi les fidèles du Christ, ni retarder à l'excès la délivrance du Sépulcre du Seigneur ; nous ne devons pas non plus encourir quelque reproche de cupidité, et c'est pourquoi je me déclare prêt à accepter la sentence de mes pairs, les princes ici présents, sauf en ce qui touche au serment que j'ai fait malgré moi au souverain de Constantinople, comme vous le savez, vous qui êtes ici, ô mes frères et mes seigneurs.» Sans plus attendre, Bohémond donna son assentiment, et dans les mêmes termes. Ayant écarté tout nouveau différend, les deux princes placèrent ensemble leur main droite dans les mains des évêques, et promirent fermement de ne plus troubler en rien, désormais, la milice de Dieu par leurs querelles. Bohémond, après avoir tenu conseil, fortifia la citadelle des montagnes en hommes et en vivres. Le comte de Saint-Gilles tint lui aussi conseil avec les siens, et remplit de troupes encore plus importantes le palais de Cassien (*Yâghi Siyan*) – que les païens désignaient dans leur langue sous le titre d'*émir* – et la tour qui dominait la porte du Pont, du côté du port de Saint-Siméon[39].

16. La ville d'Antioche est d'une beauté incomparable[40] : à nulle autre seconde pour la majesté de ses édifices, elle jouit d'une situation agréable, d'un climat doux, et son territoire est fertile en vignes et en produits de toutes sortes. Quatre hautes montagnes la ceignent du côté de l'Orient ; les eaux poissonneuses d'un fleuve que les Écritures connaissent sous le nom de Farfar[41] baignent ses murs vers l'Occident. Sur le mont le plus élevé se dresse une prodigieuse citadelle, rendue plus remarquable encore par la sécurité que lui donne sa position inaccessible ; plus bas s'étend la ville, comblée de gloire, orgueilleuse encore de la pompe antique de ses illustres monuments, et

[39] Ces dernières précisions montrent, mieux que tout commentaire, que rien n'était réglé entre les deux princes.

[40] Guibert a suivi très fidèlement l'ordre d'exposition de son modèle, dont tous les manuscrits placent en ce point la description d'Antioche : voir, à ce propos, *Gesta*, p. 76, n. 2.

[41] Sur l'identification erronée de l'Oronte avec le Pharphar de la Bible, voir *supra*, IV, 3 (n. 16).

qui contient dans son enceinte trois cent soixante églises. Son pontife, successeur de l'Apôtre, s'honore du titre de patriarche; il exerce une autorité privilégiée sur cent cinquante-trois évêques suffragants[42]. La cité est entourée d'une double muraille dont l'une est de taille modeste, mais l'autre d'une largeur incroyable et d'une hauteur extraordinaire; cette deuxième muraille est construite avec d'énormes pierres et renforcée sur toute sa longueur par quatre cent cinquante tours[43]. On a dit qu'elle fut fondée par Antiochus, le premier du nom, qui a laissé de nombreux monuments en témoignage de sa puissance; on a dit aussi que la ville fut si bien fortifiée et si richement bâtie grâce au concours de cinquante rois, dont Antiochus avait fait ses sujets et ses châtelains. Mais tout ceci est faux: et Trogue Pompée est dans la vérité lorsqu'il rapporte que le fondateur d'Antioche fut le roi Séleucus, qui lui donna le nom de son père[44]; lui ou ses successeurs construisirent auprès d'elle une autre ville qu'ils appelèrent Séleucie, du nom du roi, comme celui-ci avait encore bâti Laodicée, du nom de sa mère Laodice. Les coups des engins et des balistes s'étaient montrés totalement impuissants à réduire la cité assiégée; sans l'aide apportée aux assiégeants par la trahison de Pirrus et, mieux encore, sans l'assistance que Dieu leur fit donner par ceux qu'Il voulut, c'est en vain que la grandeur d'âme des Francs eût supporté la famine et toutes les autres épreuves qu'ils endurèrent en ce lieu. Les nôtres demeurèrent huit mois et un jour à faire le siège de la ville. Après y être entrés, ils y furent enfermés pendant trois semaines par des gentils en nombre incalculable, accourus en foule; quand ils les eurent renvoyés d'où ils étaient venus, les

[42] La Notice épiscopale rédigée par Anastase Ier, deux fois patriarche d'Antioche (559-570 et 593-598), dénombrait 152 évêchés suffragants, chiffre réduit de plus de moitié au Xe siècle, et qui devait être encore moindre en 1098 (cf. C. Karalevskij, art. *Antioche*, DHGE, 3, 1922, col. 611-612).

[43] Ici figurent, dans quelques manuscrits et dans les éditions anciennes de notre texte, une addition que M. Huygens a supprimée du récit original (CCCM 127A, 6, 486): "Selon ce qu'écrit Jérôme dans le cinquième livre de son *Explication sur Isaïe*, la ville de Ribla, où le roi Nabuchodonosor creva les yeux du roi Sédécias et fit périr ses fils, était celle d'Antioche".

[44] Cf. Justin, *Epitoma*, XV, 4 et 6-8. Antioche fut fondée vers 300 av. J.C. par Séleucus Ier Nicator, fils d'un Antiochus qui n'a pas régné et père d'Antiochus Ier Soter. Ce dernier succéda à son père en 281 av. J.C. et fit d'Antioche sa capitale. La ville de Séleucie était l'ancienne Séleucie de Piérie, construite à l'embouchure de l'Oronte, ruinée au VIe siècle et remplacée plus tard par le port de Saint-Siméon.

nôtres passèrent encore cinq mois et huit jours dans la place : et c'est alors seulement que le peuple chrétien fut invité par ses chefs à reprendre la route de Jérusalem[45].

17. Je ne pense pas avoir l'occasion de revenir plus loin sur ce Pirrus dont je viens de parler ; aussi me faut-il faire connaître ici quelle fut sa fin. Il avait embrassé le christianisme et reçu les sacrements ; il avait pris au baptême le nom de Bohémond, qui fut son parrain ; il accompagna les nôtres et participa avec eux au siège de Jérusalem ; après que la Ville sainte eut été prise, il revint à Antioche. Il y fit publier que tout Chrétien qui se trouverait dans le besoin, en ville ou dans les environs, pourrait venir avec lui dans sa lointaine patrie, où il possédait de grands biens ; il promettait de combler qui le suivrait de magnifiques présents. Un tel espoir enflamma le petit peuple au delà de toute mesure, et Pirrus, dit-on, l'abusa jusqu'à l'entraîner en foule dans sa région. Lorsqu'il parvint dans ses domaines, il livra à l'exil ou à la mort une partie de ses compagnons ; et si ceux qui, en raison de leur grand nombre, avaient été logés hors de son château n'avaient pas ouï parler de cette trahison, ce qui leur avait permis de fuir ou de se cacher, tous auraient perdu leur liberté, sous le glaive ou par la prison. Pirrus abandonna dès lors le christianisme et revint à ses honteuses pratiques anciennes de luxure et de paganisme. Rien d'étonnant à celà. Car si le mot grec *pyrrus* se dit, en latin, *rufus* (roux), et si les roux portent, imprimée sur le corps, la marque de l'infidélité[46], ce personnage a donc prouvé qu'il ne déviait en rien de sa ligne.

18. Raymond, comte de Saint-Gilles, quitta Antioche à la tête de son armée vers la fin de novembre ; il passa par les deux villes de Rugia et d'Al-Bara et parvint, quatre jours avant le fin de novembre, à Ma'arrat. Des Sarrasins, des Turcs et des Arabes

[45] Tous ces chiffres sont à rectifier : le premier siège, par les croisés, dura du 21 octobre 1097 jusqu'au 3 juin 1098, soit sept mois et quatorze jours ; le second, par Kurbuqa, dura du 4 au 28 juin, soit trois semaines et quatre jours ; et les croisés attendirent six mois et seize jours (jusqu'au 13 janvier 1099) pour repartir vers Jérusalem.

[46] Jeu de mots sur la transcription phonétique du nom de Firûz (= Pirrus). Sur le sens maléfique attribué à la rousseur dans la croyance populaire, voir E. Mozzani, *Le livre des superstitions*, 1995, art. *Roux* (p. 1554-1556) et *Taches de rousseur* (p. 1667-1668). – Guibert est seul à rapporter cet épisode, dont il n'a pas indiqué la source.

s'étaient rassemblés en grand nombre dans cette ville, que le comte se disposa, le lendemain de son arrivée, à attaquer avec toutes ses forces. Bohémond, qui l'avait suivi de près avec sa propre armée, vint s'établir le dimanche auprès de son camp. Le jour suivant[47], tous coururent aux murs de la ville, avec tant d'ardeur qu'«ils appliquèrent des échelles aux remparts et qu'ils s'accrochaient aux barreaux contre les murs eux-mêmes[48].» Mais les habitants de la cité n'étaient pas des lâches; ils se défendirent si vigoureusement que les tentatives des nôtres ne furent suivies d'aucun effet ce jour-là. Le comte de Saint-Gilles, voyant les siens s'épuiser en vain, leur commanda de construire une tour en bois, très solide et très haute; cet engin se déplaçait sur quatre roues et supportait en son sommet une foule de chevaliers; d'autres chevaliers en armes se placèrent au-dessous et le poussèrent à grands élans vers la muraille, près de l'une des tours de l'enceinte. De leur côté, les assiégés se hâtèrent de fabriquer une baliste, afin de détruire notre machine en lançant contre elle de gros quartiers de roc; ils en jetèrent de telles quantités que les chocs répétés des pierres menacèrent de ruiner l'engin et de faire périr les nôtres. Ils lancèrent aussi des feux grégeois sur l'ouvrage pour l'incendier; mais Dieu trompa leur espoir sur ce point.

La tour d'assaut dominait donc le mur de la ville; et, tandis que les coups pleuvaient de toutes parts, les appels stridents de la trompe excitaient l'ardeur des combattants[49]. Certains des chevaliers qui se tenaient sur la plate-forme supérieure de ce beffroi[50], Guillaume de Montpellier notamment, et beaucoup d'autres, jetaient d'énormes pierres sur les défenseurs des remparts; la plupart des pierres heurtaient des boucliers, tant et si bien que boucliers hors d'usage et porteurs des boucliers hors de combat étaient précipités au bas de la muraille. D'autres

[47] Ce jour était une *secunda feria* (un lundi), selon l'Anonyme (X, 33). Le dimanche étant le 28 novembre en 1098, on peut établir le calendrier de l'attaque comme suit: 26 novembre, arrivée des Provençaux devant Ma'arrat; 27, première tentative; 28, arrivée de Bohémond et de ses troupes; 29, assaut général.

[48] Virgile, *Énéide*, 2, 442-443.

[49] Le sonneur de trompe se nommait Évrard le Veneur.

[50] Terme correspondant au mot *phala* qu'utilise Guibert (cf. Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, 6, p. 301). – Sur le beffroi en tant que machine de guerre, voir Viollet-Le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XV^e siècle*, 1858-1868, 1, p. 342-365, et 2, p. 197-200.

chevaliers avaient des lances munies de crochets en fer, à l'aide desquels ils s'efforçaient d'accrocher les Sarrasins à travers les créneaux et de les attirer à eux. La lutte se poursuivit de part et d'autre, et c'est à peine si le soir, en tombant, l'interrompit. Des prêtres, des clercs et des moines se tenaient derrière la tour d'assaut, revêtus de leurs ornements chacun selon sa dignité, et priaient Dieu avec ferveur, lui demandant d'abattre la gent païenne et de fortifier les défenseurs de la foi. A droite et à gauche de l'engin, d'autres chevaliers s'attaquaient aux remparts, contre lesquels ils avaient dressé des échelles; mais les païens ne restaient pas inactifs et les repoussaient avec le plus furieux acharnement. L'un des combattants, un nommé Gouffier, ne put souffrir pareille résistance et fut le premier à gravir la muraille, suivi de ce qui n'était, à vrai dire, qu'une poignée d'hommes[51]. Aussitôt, les assiégés se ruèrent sur ces téméraires, les criblant de traits et de flèches, à tel point que quelques-uns des assaillants, terrifiés, sautèrent du haut du mur. Ceux qui étaient restés sur place dédaignèrent de reculer; ils soutinrent efficacement l'agression des gentils, jusqu'à ce que leurs compagnons, qui se trouvaient au pied du mur, eussent creusé une sape par en-dessous. Bientôt condamnés à voir le rempart s'effondrer, les assiégés ne cherchèrent plus de secours que dans la fuite et redescendirent vers l'intérieur de la ville. Ces événements eurent lieu un samedi, alors que le soleil déclinait vers le couchant et que l'on atteignait le onzième jour de décembre[52].

Bohémond envoya sur l'heure un interprète aux chefs des Sarrasins, pour les inviter à se rassembler dans un palais situé au-dessus de la porte de la ville, avec leurs officiers, leurs petits enfants, leurs femmes et tous leurs biens; il promettait de protéger leur vie et de les défendre, eux, les leurs et tout ce qu'ils possédaient. Une fois la cité conquise, en effet, les vainqueurs s'approprièrent tout ce qu'ils trouvèrent dans les caves et dans les maisons. La nuit passa, et quand vint l'aurore, les nôtres parcoururent la place en foule, mettant à mort tous les gentils qu'ils rencontraient. Aucune des parties de la ville, si petite fût-elle,

[51] Gouffier était vicomte de Lastours en Limousin. Son échelle se rompit sous le poids des assaillants, et c'est pourquoi il ne fut d'abord suivi que "d'une poignée d'hommes". D'autres chevaliers dressèrent une seconde échelle, mais la contre-attaque des assiégés les fit reculer.

[52] La chute de Ma'arrat eut bien lieu le samedi 11 décembre 1098.

n'échappa au massacre des Sarrasins ; et les ruelles devinrent impraticables, parce que les cadavres des païens encombraient les voies publiques. Bohémond, quant à lui, alla trouver ceux qui s'étaient enfermés, sur son ordre, dans le palais dont j'ai parlé ; il les dépouilla de ce qu'ils possédaient ; il fit tuer les uns et conduire les autres à Antioche pour y être vendus. Et les Francs demeurèrent à Ma'arrat durant un mois et quatre jours[53].

Et le peuple y souffrit une dure famine.

C'est là que certains des nôtres, qui manquaient de beaucoup de choses, voire de tout le nécessaire, et ne trouvaient rien à piller à l'entour, ont osé éventrer des Sarrasins morts et ouvrir leurs intestins, parce qu'ils avaient entendu dire que ces gentils, lorsqu'ils étaient en danger, avalaient leur or et leur argent pour les garder. D'autres, à ce qu'on raconte, ont coupé des morceaux de chair sur ces cadavres, les ont fait cuire et les ont mangés. Mais pareils faits se passèrent si rarement et dans un tel secret qu'on a toujours douté de leur réalité[54].

19. Bohémond, cependant, n'oubliait pas la querelle qui l'avait opposé au comte de Saint-Gilles ; irrité que celui-ci refusât de céder à ses prétentions, il retourna à Antioche[55]. Le comte envoya sur-le-champ des émissaires dans cette ville, afin de proposer au duc Godefroi, aux comtes de Flandre et de Normandie, et à Bohémond lui-même, une conférence qui se tiendrait à Rugia (cité dont j'ai parlé plus haut). Les princes se hâtèrent de s'y rendre ; ils tinrent conseil tous ensemble et recherchèrent comment se mettre d'accord, afin que rien ne retardât plus l'expédition de Jérusalem[56]. Bohémond se montra dur et arrogant ; il rejeta toute espèce d'accord, si le comte ne s'inclinait pas devant sa volonté et ne lui cédait pas la portion d'Antioche qu'il tenait en son pouvoir. Le comte fut plus intraitable encore et lui opposa le serment qu'il avait prêté à l'empereur. Ils se séparèrent dans ces dispositions hostiles ; le comte de Saint-Gilles

[53] Les troupes de Saint-Gilles restèrent cantonnées à Ma'arrat jusqu'au 13 janvier suivant – pendant un mois et trois jours.

[54] L'Anonyme donne le fait pour certain.

[55] Après la prise de Ma'arrat, Bohémond réclama une part de butin que le comte de Toulouse jugea excessive – et la question d'Antioche n'était toujours pas réglée entre eux.

[56] Cette conférence se tint au début de janvier.

revint à Antioche de son côté, et Bohémond et le duc, du leur. Après avoir confié à ses chevaliers, pour la seconde fois, la garde du palais et du château qui commandait la porte du Pont, le comte retourna s'établir à Ma'arrat, qu'il venait de conquérir. Toutefois, le noble seigneur n'était pas absolument dépourvu de raison et mesurait le tort que son obstination causerait à l'entreprise commune, si la délivrance du Sépulcre du Seigneur se trouvait retardée de son fait; il quitta Ma'arrat, nu-pieds, le treizième jour de janvier, et se rendit à Kafartab où il demeura trois jours[57]. Le comte de Normandie, toute querelle abandonnée, vint l'y rejoindre.

20. Au cours de cette période, le comte de Saint-Gilles avait reçu de nombreuses ambassades du roi de Césarée (*Shaizar*)[58], qui insistait pour conclure avec lui une paix solide; il promettait de prêter assistance aux Chrétiens dans toute l'étendue de son royaume et de ne pas leur refuser la faculté d'acheter des aliments, des vêtements, des chevaux et tout ce dont ils auraient besoin. Les nôtres, fort joyeux d'une telle promesse, décidèrent d'aller planter leurs tentes près de cette ville de Shaîzar, non loin des murailles de laquelle coule le Farfar. Mais la vue d'une si grosse armée ne plut guère au roi, peu satisfait d'un pareil voisinage; il interdit aux nôtres de commercer, à moins qu'ils ne s'éloignassent au plus vite. Le lendemain, il leur envoya deux de ses serviteurs, chargés de leur montrer le gué du fleuve et de les conduire dans une région qui leur fournirait quelque butin. Ces guides introduisirent donc les nôtres dans une vallée située au pied d'une forteresse[59]: là paissaient de nombreux bestiaux, dont la milice de Dieu enleva près de cinq mille, avec du grain et d'autres provisions qu'elle découvrit en abondance; ainsi restaura-t-elle entièrement ses forces. Le château se rendit à la justice du comte; son seigneur lui offrit une bonne quantité d'or

[57] Une véritable émeute des petites gens (pélerins et combattants subalternes), qui avaient commencé à démolir les remparts de Ma'arrat, provoqua ce départ symbolique en tenue de pénitent. Le comte prenait ainsi l'initiative de remettre la croisade en marche. Outre le comte de Normandie, Tancrède se joignit à l'expédition avec 40 chevaliers et des hommes de pied en nombre indéterminé (cf. F. Chalandon, *La première croisade*, p. 249 sq).

[58] Shaîzar appartenait, depuis 1085, à la dynastie arabe des Munqidhites, dont le représentant était alors l'émir Izz al-Dîn Abu Azâkir Sultân, un fin politique.

[59] C'était la vallée du Saroudj, affluent de gauche de l'Oronte.

et des chevaux, tout en garantissant aux nôtres leur pleine sûreté en toutes circonstances, parce qu'ils n'avaient point fait de tort aux habitants du lieu[60]. Les nôtres y demeurèrent cinq jours; puis ils repartirent et parvinrent à une autre place forte, peuplée d'Arabes; lorsqu'ils dressèrent leurs tentes aux alentours, le seigneur de la place vint aussitôt vers eux pour faire la paix avec le comte.

Ayant levé le camp bientôt après, les nôtres atteignirent une très belle ville, qui regorgeait de richesses; elle était située dans une vallée et s'appelait Kephalia (*Rafanîya*)[61]. Dès qu'ils virent approcher les Francs, les habitants s'enfuirent, abandonnant leurs maisons remplies d'aliments et leurs jardins débordants de fruits: ils ne se préoccupaient que de sauver leur vie. Les nôtres quittèrent cette ville au bout de trois jours, et gravirent des montagnes extrêmement raides et escarpées; puis ils redescendirent dans une vallée tout aussi fertile que celle de Rafanîya. Ils jouirent en ce lieu d'une grande abondance pendant quinze jours environ, et réparèrent leurs forces[62]. Alors vint à la connaissance de ces Francs qu'un château se trouvait tout près de là et que des païens s'y rassemblaient en très grand nombre. Ils allèrent investir la place aussitôt; ils étaient sur le point de s'en rendre maîtres, quand voici que les occupants du fort leur offrent du bétail, et pas en petite quantité – si bien que les nôtres, alléchés par un tel appât, abandonnèrent leur siège pour un temps. Mais dès le point du jour suivant, ils rapprochèrent leurs tentes du château, résolus à reprendre le siège; quand la gent païenne pressentit leur dessein, elle s'enfuit au plus vite, laissant la place vide. La milice chrétienne y fit son entrée et découvrit là de grosses quantités de grain, de farine et d'huile, avec d'autres denrées nécessaires[63].

[60] Les croisés, sortis des territoires soumis au pouvoir turc, avaient désormais affaire à des émirs arabes dont la politique générale fut d'éviter de les combattre, de conclure des accords avec eux et de leur payer tribut.

[61] L'expédition suivait une direction Sud-Ouest; elle parvint à Rafaniya le 15 janvier.

[62] C'était une vallée fort large, que les chroniqueurs latins appelaient "la vallée de Sem" et qui correspondait à la plaine d'Al-Buqai'a (la Boquée), irriguée par le Nahr Arida, au Nord de Tripoli.

[63] Les historiens modernes voient dans cette imposante forteresse le Krak des Kurdes, qui devint au temps du royaume latin le Krak des Chevaliers. L'expédition y pénétra le 29 janvier.

C'est là que les nôtres célébrèrent, avec ferveur, la Purification de la Vierge Marie (*2 février 1099*). C'est là aussi qu'ils reçurent des envoyés du roi de La Chamelle[64]. L'ambassade était chargée par ce roi de promettre des chevaux, de l'or et de l'argent au comte de Saint-Gilles, avec l'engagement de ne causer nul tort aux Chrétiens, mais de leur témoigner, au contraire, le respect qui leur était dû. Le roi de Tripoli, de son côté, manda au comte qu'il était disposé à conclure la paix avec lui, si le comte le voulait, et lui envoya dix chevaux, quatre mulets et de l'or. Mais le comte refusa tout accord avec ce prince, s'il ne recevait d'abord les sacrements de notre foi. Les nôtres sortirent donc de la riche vallée dont j'ai parlé plus haut et parvinrent, le jour des ides de février qui était un lundi (*14 février 1099*), à une place nommée Arcas, fortement défendue par la nature car elle était bâtie au sommet d'un pic rocheux; ils installèrent leurs pavillons dans son voisinage. Une foule immense de païens y était entassée, des Turcs, des Sarrasins et des Arabes, qui ajoutaient à la force de la position toutes celles due à leur grand nombre. Quatorze chevaliers quittèrent alors l'Ost du Seigneur pour se porter vers Tripoli, qui était proche de cette forteresse; ils n'avaient d'autre but, si je ne me trompe, que de se procurer de quoi manger. Ils étaient quatorze, ai-je dit; or, ils rencontrèrent environ soixante Turcs, eux-mêmes suivis par d'autres, qui poussaient devant eux des hommes et des bestiaux qu'ils avaient enlevés, au nombre de plus de mille cinquante[65]. Mettant à exécution (grâce aux mêmes vertus) la parole du Seigneur selon laquelle«deux hommes en mirent dix mille en fuite, et un seul, mille[66]», ces chevaliers firent pieusement le signe de la croix, comptant sur l'aide de Dieu, se jetèrent sur les Turcs avec une audace incroyable, en tuèrent six et prirent autant de chevaux.

Dans le même temps, deux chevaliers de la suite du comte de Saint-Gilles allèrent s'en prendre à la ville de Tortose: c'étaient

[64] Nom que les croisés donnaient à la ville d'Homs, dont l'émir arabe, rappelons-le, était ce Janah al-Dawla qui avait accompagné Kurbuqa pour le second siège d'Antioche après s'être joint dès l'hiver précédent à l'expédition de Duqâq, le malik de Damas. Il était aussi le beau-père du malik d'Alep, Ridwân.

[65] Interprétation erronée du texte des *Gesta Francorum*, où l'on trouve "mille cinq cents" (X, 34).

[66] *Deutéronome*, 32, 30.

ce fameux Raymond, dont la valeur mérite à plus d'une occasion d'être mentionnée dans ce modeste ouvrage, et dont j'ai dit que le surnom était Pilet (un homme que sa bouillante ardeur et son habileté aux armes ont rendu célèbre), et un autre homme du même nom, qui exerçait l'office de vicomte[67]. Dès le premier assaut, la fougue extrême de leur attaque sema la terreur parmi les gens du lieu. Parce qu'elle semblait très bien fortifiée, cette ville avait attiré une foule incroyable de gentils, qui s'y étaient répandus comme des mouches. La nuit suivante, les assaillants allèrent s'établir dans le voisinage de la cité, y plantant leurs tentes; ils allumèrent, pour se garder, des feux sans nombre, comme si l'ost des Francs tout entier s'était rassemblé là. Epouvantée, la gent païenne tomba dans le plus profond désespoir; elle estima ne pouvoir confier sa défense au bouclier, et décida enfin qu'il lui fallait éviter la mort par n'importe quel moyen, fût-ce en prenant chacun ses jambes à son cou. Tous s'échappèrent donc en silence pendant la nuit, laissant la ville remplie de toutes ses richesses mais vide de ses habitants; ces gens accomplissaient pieusement l'Écriture, dirais-je, car «peau après peau, tout ce que l'homme possède, il le donnera pour sa vie[68].» La cité de Tortose, qui est construite au bord de la mer, a dans son faubourg un excellent port. Le lendemain, les nôtres se réunirent pour la prendre d'assaut avec toutes leurs forces: mais leur attaque n'y rencontra âme qui vive. Ils y entrèrent donc et s'y établirent, jusqu'au moment d'en repartir pour assiéger la citadelle d'Arcas, dont j'ai parlé plus haut. Il se trouva en outre, dans les environs de Tortose, une autre cité qui s'appelait Marakia. Celui qui la gouvernait alors, son *émir*, comme disent les païens,

Proposa sans retard aux nôtres de traiter
Et les reçut avec leurs bannières, en sa ville.

21. De leur côté, le duc Godefroi, Bohémond et le comte de Flandre avaient atteint Laodicée. Mais Bohémond ne supportait plus la séparation d'avec sa chère Antioche; il prit congé de

[67] Tortose (Tartous), au Nord de Tripoli, dépendait de l'émirat et possédait un excellent port, ce que Guibert a signalé plus loin. Le compagnon de Raymond Pilet lors de cette chevauchée était un autre Raymond, vicomte de Turenne: on les retrouve ensemble une fois encore à l'arrivée près de Jérusalem (*infra*, VII, 2).

[68] Job, 2, 4.

ses compagnons et retourna vers elle. Les autres princes s'en allèrent faire ensemble le siège d'une cité qui se nommait Gibel[69]. C'est alors que le comte de Saint-Gilles eut vent d'un énorme rassemblement de gentils, qui se préparaient à le combattre. Il réunit en hâte tous les chefs de son ost et les consulta sur ce qu'il convenait de faire. Ce sénat lui répondit que rien, à son avis, ne serait plus utile en une pareille affaire que d'appeler à l'aide les compagnons d'armes qui avaient entrepris le voyage du Seigneur avec lui. Le comte de Saint-Gilles approuva ce conseil et le mit en œuvre bientôt après. Lorsqu'ils furent informés de la menace qui pesait sur leur frère chrétien, les princes – il s'agissait du duc Godefroi et de Robert de Flandre – conclurent la paix avec l'émir qui gouvernait la cité de Gibel; ils en reçurent de magnifiques présents en chevaux et en or, puis ils levèrent le siège qu'ils avaient commencé et se rendirent auprès du comte pour lui prêter assistance[70]. Mais ils furent trompés dans leur attente de livrer une bataille, conformément à la rumeur, et décidèrent alors, d'un commun accord, de se porter à nouveau vers la forteresse d'Arcas. Après en avoir repris le siège avec détermination, ils brûlèrent bientôt de mener l'armée contre les Tripolitains. Ils trouvèrent ceux-ci sur leurs gardes: une troupe ennemie, formée de Turcs, de Sarrasins et d'Arabes, était postée devant les remparts de la ville. Les nôtres se ruèrent furieusement sur eux et les contraignirent aussitôt à chercher leur salut dans la fuite[71].

Il y eut ce jour-là, je ne dirai pas seulement un tel massacre, mais une telle boucherie des notables de Tripoli – comme s'il se fût agi d'un troupeau de moutons – que les eaux du fleuve qui arrose la ville étaient devenues rouges en se mêlant au sang répandu, et qu'une semblable sanie avait souillé toutes les citernes. Dès lors, un funeste sentiment de deuil naquit dans les esprits des Tripolitains; une crainte si cruelle étreignait les âmes des survivants du désastre qu'aucun d'eux n'osa plus franchir les murs de la cité, pour quelque affaire que ce fût. Le lendemain, les nôtres se portèrent jusque dans la vallée de Sem, cette vallée

[69] Djibleh ou Jabala, au Sud de Laodicée; les princes y parvinrent le 2 mars 1099.

[70] Le siège de Jabala fut levé vers le 11 mars. Le comte de Saint-Gilles avait été abusé, semble-t-il, par une rumeur lancée par le qâdi de Tripoli, Fakhr al-Mulk ibn-Amar, qui souhaitait éloigner les croisés de son territoire.

[71] Cette chevauchée eut lieu vers le 1er avril, mais sans lever le siège d'Arqa.

dans laquelle j'ai dit plus haut qu'ils étaient venus trois jours après la prise de Rafanîya[72] : ils l'avaient trouvée si opulente qu'ils y avaient passé quinze jours ; ils s'y procurèrent des bœufs, des ânes et des moutons, avec bien d'autres animaux parmi lesquels trois mille chameaux ; ils en repartirent joyeux, chargés de tout ce riche butin.

Le siège d'Arcas dura trois mois entiers, moins un jour[73]. C'est là que les nôtres célébrèrent, le quatrième jour des ides d'avril (*10 avril 1099*), la fête de Pâques. Entre temps, et pendant que le siège les retenait encore, la flotte qui leur apportait habituellement des vivres aborda dans un port voisin[74] ; elle était chargée de grosses réserves de grain et de vin, de viande et de fromage, d'orge et d'huile, dont l'extrême abondance permit à l'Ost du Seigneur de restaurer ses forces. L'expédition n'eut plus à souffrir désormais d'aucune pénurie là où elle se trouvait ; mais la peine inutile qu'elle prit, pendant si longtemps, pour une si mince affaire, me semble avoir excédé les limites du raisonnable.

22. Après la mort de l'évêque du Puy, cet homme admirable qui avait réussi à souder tous les cœurs dans la concorde et l'harmonie, grâce à son amour pastoral et à sa sévérité, des rivalités et des querelles commencèrent à s'élever parfois entre les princes ; une licence tout à fait inconvenante se manifesta chez les gens du commun et dans le petit peuple, comme pour accomplir la parole de l'Ancien Testament : « Il n'y avait pas de roi en Israël, mais chacun faisait ce qui lui semblait bon[75]. » D'autres pontifes étaient pourtant restés dans l'expédition, une fois disparu le glorieux prélat qui avait reçu mandat spécial d'être le père et le chef des nôtres[76] ; mais ils ne pesaient pas du même poids dans l'opinion générale, et chacun se souvenait de n'avoir pas été confié à eux par le décret qui soumettait l'Ost au seul évêque défunt. N'obéissant plus à personne en particulier et

[72] Il s'agissait, nous l'avons vu, de la plaine de la Boquée, qui s'étendait immédiatement au Nord d'Arqa.

[73] Du 14 février au 13 mai 1099.

[74] Dans le port de Tortose, où abordaient désormais des navires italiens, anglais et boulonnais, venus de Laodicée et du port de Saint-Siméon.

[75] Cf. *Juges*, 17, 6.

[76] L'évêque d'Orange, Guillaume, avait tenté de remplacer le légat défunt, mais il était mort à son tour au mois de décembre (cf. W. Porges, *The Clergy*, p.23).

considérant que tout était égal entre eux, les nôtres émettaient assez souvent des jugements erronés, et le peuple s'abandonnait à ses passions. C'est ainsi qu'après la découverte de la lance du Seigneur, dont le défunt évêque avait reçu la révélation avec une totale dévotion, une rumeur se propagea, qui répandait à son sujet la plus honteuse incrédulité ; certains disaient qu'il ne s'agissait pas d'une découverte authentique, mais d'une forgerie, et que ce n'était pas la lance du Seigneur, mais une lance quelconque, qui avait été exhumée. Une énorme quantité de petites gens commencèrent à chuchoter entre eux ; leurs discours fallacieus ébranlèrent ceux qui avaient cru à la Lance et avaient choisi de la vénérer. On exigea des preuves de la découverte ; on réclama le jugement de Dieu pour celui qui l'avait faite[77]. Cet homme fut contraint de rendre témoignage devant ceux qui doutaient ; il fut forcé de subir ce qui lui était imposé, rien que pour éclairer les mécréants. A sa requête, on éleva donc deux bûchers, distants d'à peine une coudée l'un de l'autre ; la foule, avide de nouveauté, entassa une grande quantité de fagots, et des tourbillons de flammes coururent de part et d'autre, ne laissant qu'un sentier extrêmement étroit entre les piles de bois en feu. Le pauvre homme adressa, comme il convenait, une prière pitoyable au Dieu de miséricorde, qui est Vérité et qui savait que lui, Pierre, n'avait jamais outrepassé la volonté divine en cette affaire ; puis il s'élança à toute vitesse dans le passage obscur qui traversait le bûcher en furie et revint aussitôt, par le même chemin.

Toute la milice d'Occident qui se trouvait alors sous les armes assistait au spectacle ; tous attendaient, avec des sentiments divers, l'issue incertaine d'une entreprise aussi hardie qu'extraordinaire. Lorsque Pierre revint, comme je l'ai dit, d'immenses troupes de gens se ruèrent sur lui au moment où il sortait des flammes ; le voyant émerger du feu sain et sauf, chacun fut pris du désir de conserver quelque chose de son corps ou de ses vêtements en guise de relique ; on le tirailla de ci et de là, on l'écartela par

[77] Sur les doutes qui se propagèrent très tôt dans une partie de l'expédition au sujet de la Lance, voir l'excellente analyse de J. Heers (*Libérer Jérusalem*, p. 200-201). Ces doutes se manifestèrent avec éclat lors d'une nouvelle vision de Pierre Barthélemy pendant le siège d'Arqa, le 5 avril. Le visionnaire réclamait un assaut général contre la forteresse. Cette fois, le parti des incrédules réclama l'épreuve du feu, qui eut lieu le Vendredi saint 8 avril.

ci et par là, à tel point qu'au plus fort du tumulte, ceux qui tiraient et ceux qui poussaient lui arrachèrent la vie. Sous l'effet de la terreur et de l'émerveillement, en effet, se voyant d'abord exposé à la mort, si Dieu n'avait pitié de lui, puis subitement tiré d'affaire, le malheureux était sorti des flammes à demi-mort, pour ainsi dire; et quand il se trouva entouré par la foule qui l'assaillait de toutes parts, lui qui tremblait encore, épuisé, de l'angoisse qu'il venait de ressentir, il perdit aussitôt le souffle et mourut étouffé[78]. Après sa mort, la foule inconstante et volage fut reprise d'une perplexité pire encore qu'auparavant; les uns prétendaient ceci, les autres celà, en parlant de l'épreuve du feu que cet homme venait de subir; pour les uns, il était ressorti tout brûlé des flammes; pour les autres, il avait reparu sain et sauf; ceux-ci se querellaient avec ceux-là et leur reprochaient de l'avoir tué pour rien. Mais quoi qu'il en soit des avis du vulgaire, nous savons que le glorieux évêque avait accueilli la sainte Lance avec vénération, comme un objet sacré, à tel point qu'il voulut être enseveli dans le lieu même où elle avait été découverte.

Ainsi en fut-il de ces événements.

23. Pendant ce temps, un siège interminable retenait les nôtres en vain devant Arcas; tandis que la forteresse se dressait au sommet de son piton rocheux, les tentes des assiégeants demeuraient plantées tout au fond de la vallée. Un homme était conscient de la difficulté qu'il y avait à prendre cette place et ne supportait pas de si longs délais: c'était Anselme, surnommé de Ribemont (du nom du château dont il était le seigneur; il avait aussi d'autres grands domaines)[79]; personnage d'une générosité magnifique, prodigieusement habile dans la conduite des opérations de guerre, il montra aux nôtres comment transformer en perrières des lanceurs de falariques. Les nôtres avaient déjà

[78] Pierre Barthélemy fut-il brûlé, ou piétiné par la foule après être sorti indemne du brasier, les témoignages divergent sur ce point – chacune des deux versions pouvant contenir une part de vérité (cf. F. Chalandon, *La première croisade*, p. 260 sq). Toujours est-il qu'il mourut des suites de l'épreuve (le 20 avril, selon R. Grousset, *Les Croisades*, 1, p. 139).

[79] Guibert connaissait bien la région de Ribemont, où se trouvait une abbaye dont il parle dans son *Autobiographie* (p. 284-285). Elle était située à une quarantaine de km au Nord de Laon.

commencé à pratiquer une très longue galerie pour aller saper la plus haute tour; ils soutenaient leur sape avec des chevrons et des poutres, et s'appliquaient chaque jour à creuser, avec tant d'opiniâtreté que les femmes elles-mêmes et les épouses des grands, retroussant leurs robes et leurs mantelets, allaient, les jours de fête, enlever les déblais. Mais la garnison de la citadelle découvrit l'entreprise et s'empressa d'y faire obstacle, non sans mettre en danger ceux qui s'efforçaient de poursuivre la mine. La tentative destinée à saper la tour ayant donc échoué, Anselme imagina le moyen, qu'il fit connaître aux nôtres, de construire des balistes. Mais quand celles-ci furent prêtes et qu'elle ébranlèrent la tour à coups de pierres, voici que les assiégés en firent autant de leur côté. Ils érigèrent une machine qui projeta de gros blocs de rocher sur les nôtres; au plus grand dam de toute l'armée franque, Anselme fut le premier, ou l'un des premiers, à en être frappé. Lui qui s'était conduit avec tant de piété et de constance dans l'Ost du Seigneur, il a donné une marque insigne, parmi d'autres, de sa sagesse et de sa foi profonde, une marque qui fut particulièrement appréciée par tous les lettrés, lorsqu'il adressa deux lettres missives très bien écrites à l'archevêque de Reims Manassès, de pieuse mémoire, décédé voici environ deux ans[80]: il y rendait compte de toutes les actions des nôtres pendant le siège de Nicée, la traversée de la Romanie et de l'Arménie, puis au cours du siège, de la prise et de la défense, une fois prise, d'Antioche; il y rapportait également les luttes que menèrent, dans le même temps, les nôtres contre le roi d'Alep, celui de Damas et celui de Jérusalem, qu'il dénommait «l'adultère». En témoignage du pieux amour qu'il portait au noble martyr saint Quentin, ce même Anselme faisait célébrer l'anniversaire de sa Passion durant l'expédition, par des clercs qu'il convoquait de toutes parts, et avec tous les honneurs possibles; il offrait ensuite un festin aux célébrants.

Beaucoup d'autres encore, durant ce siège, reçurent un heureux martyre et gagnèrent le royaume des cieux par le raccourci d'une sainte mort.

[80] Manassès de Châtillon fut archevêque de Reims de 1086 à 1106. – Sur les lettres que lui adressa Anselme de Ribemont, voir *Introduction*, n. 24.

LIVRE VII

I. 1099 : Grandeur des croisés, instruments de Dieu, comparés aux anciens Gaulois et aux Juifs. – Levée du siège d'Arcas (13 mai). – Descente vers Jérusalem ; arrivée devant la ville, reprise l'année précédente aux Turcs par les Égyptiens (7 juin). – Dureté du siège.- Assaut final et prise de la Ville, mise à sac par les assaillants ; massacre des habitants (14-15 juillet). – Pélerinage des croisés aux Lieux saints. – Le comte de Toulouse occupe la Tour de David et sauve le gouverneur égyptien. – Election de Godefroi de Bouillon pour gouverner Jérusalem (22 juillet) ; hauts faits du duc et de son frère Baudouin.

II. 1099-1108 : Poème à la gloire des croisés. – Luttes autour du patriarcat de Jérusalem (Arnoul Malecorne, Daimbert, Ebremar). – Bataille d'Ascalon (12 août 1099) ; lamentations d'Al-Afdal et triomphe des croisés. – Prophétie de Zacharie, 12, 1-10. – Épisodes de l'expédition : les enfants, les Tafurs ; hauts faits de l'évêque du Puy. – Désastres de l'arrière-croisade (1100-1101). – La deuxième bataille de Ramla (17-27 mai 1102). – Oracles orientaux ; campagne de Gédéon (*Juges*, 7). – Le chevalier tenté par le diable. – Emprunts à Foucher de Chartres et critique de l'œuvre : le naufrage de Brindisi ; la prise d'Antioche ; la Sainte Lance ; phénomènes célestes ; retour au siège de Jérusalem ; pélerinage à Jérusalem de Bohémond et de Baudouin. – Captivité de Bohémond aux mains des Dânishmendites ; sa délivrance, son retour en Occident, ses dernières campagnes, sa mort. – Baudouin de Bourcq. – Succession de Godefroi à Jérusalem ; voyage de Baudouin depuis Édesse, sa prise de pouvoir et son couronnement comme roi (25 décembre 1100). – Miracle du feu pascal. – Retour en Occident des croisés : critique des évaluations de Foucher.– Les trois batailles de Ramla (1101, 1102, 1105).– Prise de Césarée (17 mai 1101), puis d'Acre (26 mai 1104). – Épisode des sacs d'or trouvés sur la plage de Jaffa ; la répudiation de la reine Arda ; histoire de Gervais de Bazoches. – Conclusion.

PREMIÈRE PARTIE

Ce n'est pas un piètre encouragement pour notre foi que de voir renaître l'Église d'Orient grâce aux efforts des fidèles venus d'Occident. Nous avons vu livrer de pieuses batailles dans le

seul but de servir Dieu ; le désir du martyre enflammait la milice tout entière ; sans roi, sans prince, ces hommes eurent pour seul guide leur dévouement à leur salut. Or nous lisons, à propos des Gaulois, qu'ils étaient allés jusqu'aux extrémités de l'Orient par amour de la guerre et qu'ils avaient violé la retraite de l'Apollon de Delphes[1] ; nous avons appris que des trésors arrachés à des sanctuaires avaient été jetés dans les marais toulousains[2]. Nous savons que toutes ces troupes avaient été levées, en ce temps-là, par ordre exprès de leurs princes ; aujourd'hui, nous n'avons pas entendu dire qu'un seul homme soit parti malgré lui, contraint et forcé par son seigneur[3]. Cette fois-ci, on versait des larmes en prenant les armes ; chacun confessait ses péchés, renonçait à ses possessions, rejetait son épouse et s'enfuyait loin de ses enfants. Recevoir une sainte mort pour l'amour de Dieu seul était l'ambition qui dominait dans toutes les âmes. C'est cette fois-ci, dirais-je, que l'on peut admirer toute la grandeur de Dieu : de même qu'Il a donné jadis aux âmes des martyrs la force de supporter les tourments qui leur vaudraient d'obtenir les biens invisibles, de même Il a inspiré aujourd'hui aux hommes et jusqu'à ceux dont les cœurs étaient cruels et cupides – ce que personne n'eût osé espérer et qui semblait ridicule à dire – un tel mépris des affaires du siècle ; Il a accompli de si grandes actions au moyen d'un si petit nombre d'hommes, que l'on doit trouver peu de mérite à ceux qui ont agi et tenir pour certain que Dieu seul est l'auteur de ces hauts faits. En voici la preuve évidente : toutes les fois que la multiplication de leurs victoires a éveillé l'arrogance des nôtres, soit que les princes se dressassent les uns contre les autres, soit qu'ils en vinssent à se souiller de quelque excès, la gent païenne les a trouvés aussitôt réduits à rien et semblables, pour ainsi dire, à des moutons ; rentraient-ils en eux-mêmes et retrouvaient-ils la voie de la pénitence, leur heureux sort habituel leur

[1] Des bandes de Gaulois Sénons avaient envahi la Grèce en 279 av. J.C. Leur campagne fut arrêtée à Delphes (cf. Justin, *Epitoma*, XXIV, 3-7).

[2] Rentrant à Toulouse après une expédition en Germanie, des Tectosages (tribu Volque établie en Languedoc au milieu du III^e^ siècle av. J.C.) furent invités par leurs devins, pour échapper à une épidémie de peste, à immerger dans un lac de la région "l'or et l'argent qu'ils s'étaient procurés par les guerres et les sacrilèges" (Justin, *Epitoma*, XXXII, 3).

[3] Reprise du thème traité au début du L.I.

était rendu sur-le-champ, comme leurs pieux succès. Réjouissons-nous donc que, grâce à ces combats entrepris et livrés dans un but entièrement spirituel, la puissance divine ait glorifié notre siècle comme elle ne l'avait jamais fait pour aucun autre ; et cessons d'admirer les guerres menées par Israël selon la chair, afin de se remplir le ventre.

1. Cependant, le roi de Tripoli ne cessait d'envoyer des ambassades à nos princes, les invitant à se retirer d'Arcas et à s'allier avec lui. Les chefs de notre armée – le duc Godefroi, le comte Raymond de Saint-Gilles et les deux comtes Robert, celui de Flandre et celui de Normandie – envisagèrent la question ; ils observèrent que la région regorgeait déjà de fruits nouveaux (dès la mi-mars, les fèves de l'année s'étaient trouvées bonnes à manger ; à peine arrivait-on à la mi-avril que le froment en était au point de fournir de la farine) ; l'état des terres les conduisit à penser qu'ayant à leur disposition, en abondance, toutes les denrées nouvelles, le moment était venu pour l'expédition de se remettre en route pour Jérusalem[4]. Ils levèrent donc le siège d'Arcas et, conformément à la délibération dont j'ai parlé, se rendirent à Tripoli où ils arrivèrent un vendredi qui était le treizième jour de mai ; ils y restèrent trois jours. Le roi de Tripoli conclut alors la paix avec nos barons ; il libéra de leurs chaînes à l'instant plus de trois cents des nôtres qu'il tenait captifs et les renvoya, en leur accordant une gratification de quinze mille besants auxquels il ajouta quinze chevaux du plus grand prix. Il fournit, en outre, une grande quantité de marchandises aux nôtres, des chevaux, des ânes et tout ce qui serait utile à une troupe aussi importante au cours de son voyage : grâce à quoi l'Ost du Seigneur reconstitua sans plus attendre la totalité de ses ressources. Le roi compléta le pacte qu'il avait conclu en promettant que, si les nôtres triomphaient de l'empereur de Babylone qui faisait, disait-on, de grands préparatifs de guerre, et s'ils prenaient Jérusalem, lui-même embrasserait la condition chrétienne et se soumettrait à nos lois, ainsi que son royaume[5].

[4] La décision de lever le siège d'Arqa fut prise par Godefroi de Bouillon, soutenu par la foule des pélerins, malgré le mauvais vouloir du comte de Toulouse et malgré l'arrivée d'une missive d'Alexis Comnène qui demandait aux croisés de l'attendre jusqu'en juillet (cf. F. Chalandon, *Alexis Comnène*, p. 214).

[5] Les prisonniers libérés étaient des pélerins.

Les nôtres quittèrent Tripoli le 2 mai (*sic*)[6] ; ils cheminèrent jour et nuit par une route ardue et étroite, pour atteindre enfin une forteresse appelée Bétholon (*Batroûn*) ; puis ils parvinrent à une ville située au bord de la mer et qui se nommait Zabari (*Byblos,* auj. *Djébaïl*) ; ils souffrirent cruellement de la soif, jusqu'à ce que la rencontre d'un fleuve, qu'on appelait Braïm (*Nahr Ibrahim*), leur offrît le remède dont ils avaient besoin. Dans la nuit de l'Ascension (*19 mai 1099*), ils franchirent une montagne en empruntant une succession de défilés ; les hommes y mouraient de peur de voir surgir des ennemis à l'issue de chaque passage, mais, grâce à Dieu, personne n'osa s'opposer à eux – d'autant moins que nos chevaliers s'étaient portés en avant pour garder la voie libre de toute attaque adverse.Ainsi arrivèrent-ils à une ville du littoral appelée Beyrouth, puis à Sarepta de Sidon, que la veuve qui prépara une galette pour Élie a rendu célèbre[7] ; de là, ils allèrent à une autre ville que l'on nomme Tyr, puis à Acre, autrefois métropole de la Palestine.

Ils passèrent ensuite par une place forte du nom de Caipha (*Haïfa, Israël*), puis arrivèrent à la fameuse Césarée de Palestine où ils célébrèrent la Pentecôte, trois jours avant la fin de mai (*29 mai 1099*). De là, ils parvinrent à Ramla, dont certains ont affirmé que c'était la ville de Ramatha, qu'a illustrée la naissance de Samuel[8], tandis que d'autres, plus savants et mieux informés, assuraient qu'il s'agissait de Ramot de Galaad, où l'impie Achab trouva la mort en s'efforçant de la conquérir, vaincu par Ben-Hadab, roi des Syriens[9]. Les habitants de la ville, lorsqu'ils apprirent que les Francs approchaient, s'enfuirent. Cette cité, même si aucun monument d'antique mémoire ne l'eût distinguée, me semble éclipser les autres, grâce à la présence du glorieux martyr Georges qui y fut, dit-on, enseveli[10]. La retraite de ses colons

[6] En réalité, et selon le propre témoignage de Guibert, c'était le 16 mai ; mais ce 16 mai tombait un lundi et l'Anonyme, sans préciser la date, situe le départ "*in secunda feria mensis maii*" (un lundi du mois de mai) – d'où l'erreur de notre auteur. Il avait commis la même faute en rapportant le voyage de Bohémond dans les Balkans (*supra*, III, 3, n. 21).

[7] Cf. I *Rois*, 17, 9-15. – C'est aujourd'hui la ville de Saïda (Liban) ; l'expédition y parvint le 20 mai et retrouva, trois jours plus tard devant Tyr, des chevaliers qui arrivaient directement d'Antioche et d'Édesse.

[8] Cf. I *Samuel*, 1, 1-20.

[9] Cf. I *Rois*, 22, 6-40.

[10] Le tombeau de saint Georges ne se trouvait pas à Ramla, mais dans la petite ville voisine de Lydda, dont l'église passait pour avoir été construite par Justinien : les Arabes en retraite l'avaient ruinée. Les croisés séjournèrent à Ramla du 3 au 6 juin.

permit aux nôtres d'y trouver une grande abondance de vivres; elle fournit les ressources nécessaires à tout l'Ost, qui y séjourna quelque temps. Nos barons, après avoir consulté le clergé et les évêques qui étaient présents auprès d'eux, résolurent avec leur approbation d'y faire élire un évêque. Ils lui versèrent leur dîme, le comblèrent en outre d'or et d'argent et lui fournirent des chevaux et d'autres animaux, de telle sorte qu'il pût y vivre avec sa maison, sans être exposé à l'indigence ni faire injure à la hauteur de son rang. Le prélat s'établit en grande pompe dans la ville confiée à ses soins, afin de veiller sur elle et surtout d'y ériger une basilique, pour laquelle il instituerait des ministres: ainsi obéirait-il au commandement des princes, qui avaient vivement souhaité cette fondation en l'honneur et pour l'amour du martyr[11].

2. Et voici qu'apparut enfin celle qui avait coûté tant de privations aux nôtres, celle pour laquelle ils avaient enduré si longtemps et si souvent la soif et la faim, éprouvé à tel point le dénuement, les veilles et le froid, supporté continuellement la peur; celle qui avait été le stimulant délicieux de leurs peines et qui avait excité leur appétit de mort et de blessures; voici qu'enfin les nôtres, pleurant et criant de joie à sa vue, parvinrent à cette Jérusalem, objet, dirais-je, de milliers de désirs pour des milliers d'hommes[12]. Et comme il est écrit des invités au repas du Seigneur: «ils mangèrent et ils adorèrent[13]», ainsi peut-on dire de ceux-ci qu'ils adorèrent la Ville et qu'ils la prirent d'assaut. C'était le huitième jour des ides de juin et un mardi (*mardi 7 juin 1099*)[14]; les nôtres unirent leurs forces avec un admirable courage et vinrent mettre le siège devant Jérusalem. Robert, comte de Normandie, prit position au Nord de la ville, près de l'église Saint-Étienne, là où le saint avait été lapidé par les Juifs pour avoir proclamé qu'il voyait le Fils de l'Homme

[11] Robert de Rouen, élu évêque de Ramla et Lydda, conserva sa charge jusqu'à sa mort dont la date est incertaine, avant 1120 (cf. W. Porges, *The Clergy*, p. 20 et 23).

[12] "Lors levèrent les mains vers le ciel et après se deschaucièrent et besoient la terre. Qui ce vist ne poist avoir ses cuers si durs que il n'en fust esmuz" (*L'Estoire de Eraclès*, VII, 25).

[13] *Psaumes*, 21 (Vulg.), 27.

[14] Cette date du mardi 7 juin est universellement acceptée pour l'arrivée des premiers détachements chrétiens devant Jérusalem. Guibert s'est trompé dans le calcul du jour des ides, qui était le septième et non le huitième (cf. Foucher de Chartres, I, 18).

debout à la droite de Dieu. Le duc Godefroi s'établit à l'Ouest, avec le comte de Flandre et Tancrède. Le comte de Saint-Gilles investit la ville par le Sud, sur le mont Sion, du côté de l'église de la Bienheureuse Marie, Mère de Dieu, à l'endroit où le Seigneur, dit-on, s'était mis à table avec ses disciples pour faire la Cène, la veille de sa Passion.

Trois jours après l'arrivée des nôtres devant la Ville, le fameux Raymond dont on a beaucoup vanté les exploits dans l'expédition du Seigneur, ce Raymond, dis-je, qui était surnommé Pilet, partit en compagnie de son homonyme, lui aussi fort illustre, et de plusieurs autres chevaliers ; ils s'éloignèrent un peu du camp des assiégeants, pour voir s'ils rencontreraient ici ou là des ennemis occupés à tendre des embuscades aux nôtres selon leur habitude. Or, voici qu'ils débouchèrent soudain sur une troupe d'environ deux cents Arabes ; Raymond, dès qu'il les vit, les attaqua avec la fureur d'un lion et triompha de leur audace, avec l'aide de Dieu. Il leur tua beaucoup de monde et s'empara de trente chevaux ; puis il revint avec les siens vers l'Ost, pour lui rapporter ce haut fait, tout joyeux de sa victoire. A l'aube du lundi de la semaine suivante, les Francs donnèrent l'assaut à la muraille extérieure de la ville avec un tel ensemble de leurs forces que, s'ils n'eussent manqué d'échelles, ils eussent réduit sur-le-champ Jérusalem et ses faubourgs en leur pouvoir[15]. Une brèche fut ouverte dans l'avant-mur ; toute l'armée s'engouffra au travers des ruines et vint dresser, vers les créneaux de la muraille principale, la seule échelle dont elle disposait. Nos chevaliers s'empressèrent d'y monter et d'en venir aux mains avec les défenseurs de la cité ; où les javelots ne pouvaient servir, on combattait avec la lance et l'épée ; assiégés et assiégeants croisèrent le fer au corps à corps. Les nôtres perdirent beaucoup de monde ce jour-là, mais les païens en perdirent davantage encore.

3. Il faut savoir qu'au moment où les nôtres assiégeaient Antioche, Jérusalem était tenue par les Turcs, sous l'autorité du sultan de Perse. L'empereur de Babylone, ainsi que je l'ai dit

[15] Le premier assaut eut donc lieu le 13 juin ; mais Jérusalem était solidement fortifiée et défendue par des troupes égyptiennes aguerries, qui avaient pris la précaution supplémentaire d'expulser les chrétiens indigènes.

plus haut, avait envoyé alors une ambassade à notre armée[16]; c'était, soyons-en sûrs, dans le seul but de se renseigner sur la situation des nôtres. Lorsque les délégués virent que la milice chrétienne souffrait du plus cruel besoin, lorsqu'ils s'aperçurent que les grands eux-mêmes étaient réduits, par manque de chevaux, à l'état d'hommes de pied, ils vilipendèrent tout ce qui touchait aux nôtres; et le tyran perdit confiance en leurs efforts, renonçant à rien tenter contre ces mêmes Turcs qui étaient pourtant ses plus cruels ennemis. Le sultan de Perse, en effet, s'était emparé d'une grosse portion de l'empire de Babylone, jusqu'alors considéré comme le plus étendu de tous: car son peuple était plus habile que les autres dans l'art de la guerre. Mais le prince de Babylone finit par apprendre que les Francs, ou plutôt Dieu par l'intermédiaire des Francs, avaient conquis Antioche et mis en déroute, sous les remparts d'Antioche, Curbaran (*Kurbuqa*) lui-même et l'orgueilleuse armée perse; il reprit aussitôt courage, se porta contre les Turcs et mit le siège devant Jérusalem, où dominaient encore les Turcs[17]. Il en prit possession – fut-ce par la force ou grâce à quelque traité, je ne sais – et laissa nombre des Turcs dans la tour que l'on appelle la Tour de David, mais qu'on devrait, à mon avis, appeler plus justement la Tour de Sion[18]. J'ignore si ces Turcs reçurent la garde ou la seigneurie de la Tour, mais une chose est certaine: aucun d'eux ne fit tort aux nôtres pendant le siège; ils se contentèrent de veiller pacifiquement sur la citadelle qui leur avait été confiée. Les nôtres n'eurent à combattre que les Sarrasins.

4. Lorsqu'ils commencèrent ce siège, les nôtres ne pouvaient trouver de pain à acheter, et cette pénurie se fit sentir pendant dix jours environ; mais Dieu vint enfin à leur secours et la flotte

[16] *Supra*, IV, 13; voir aussi J. Richard, *Les Croisades*, p. 70 et 77-78.

[17] L'armée égyptienne, commandée par Al-Afdal en personne, avait repris Jérusalem aux Turcs le 28 août 1098. – Tout ce passage, qui oppose aux Fâtimides (l'empire de Babylone) tantôt "le sultan de Perse", tantôt "les Turcs", porte bien entendu sur les conquérants seldjouqides dont le pouvoir avait remplacé celui des Bûyides iraniens.

[18] Bâtie "au couchant", dans un renfoncement de l'enceinte, la Tour de David jouxtait la porte de Jaffa, dite porte de David; mais à quelque distance s'ouvrait, dans la partie méridionale des remparts, la porte de Sion, souvent désignée aussi sous le nom de "porte de David". Une confusion entre les deux ouvrages a pu se produire dans l'esprit de notre auteur.

qui les ravitaillait aborda dans le port de Jaffa[19]. La soif les éprouva tout aussi cruellement: elle frappa non seulement les hommes, qu'elle épuisait, mais leurs chevaux et leurs autres bêtes de somme, qu'ils étaient obligés de mener jusqu'à six milles de distance pour les faire boire, sous la menace constante des ennemis qui tournaient autour d'eux. Sans doute, la fontaine de Siloé, que la guérison de l'aveugle dont parle l'Évangile a rendu célèbre[20], et qui sourd au pied du mont Sion, leur fournissait de l'eau: mais cette eau se vendait fort cher entre eux. Ayant appris par des messagers l'arrivée de la flotte à Jaffa, les chefs de notre armée tinrent conseil et résolurent d'envoyer des chevaliers au port, pour protéger les navires et les hommes embarqués à leur bord. Le lendemain, dès que pointa l'aurore, ce Raymond dont j'ai souvent occasion de parler, assisté de deux autres officiers, choisit cent chevaliers dans l'armée de son seigneur, le comte de Saint-Gilles, et partit pour le port avec sa détermination coutumière[21]. Trente chevaliers se séparèrent aussitôt des autres, et rencontrèrent sur leur route environ soixante-dix Turcs, Arabes et Sarrasins, que le roi de Babylone avait chargés d'épier les allées et venues des nôtres[22].

Quoique très inférieurs en nombre, nos vaillants chevaliers s'élancèrent avec fougue sur cette troupe. Mais les ennemis étaient braves et hardis; ils enveloppèrent les nôtres de toutes parts jusqu'à les mettre bientôt en danger de mort. Ainsi tuèrent-ils l'un des deux officiers, prénommé Achard[23], et quelques-uns des plus estimés parmi les pauvres gens et les hommes de pied. Tandis que ces païens tournaient autour des nôtres et que, les ayant encerclés, ils les pressaient de leurs armes et les avaient presque réduits au désespoir, l'un de nos hommes

[19] C'était une flotte italienne, rassemblant des navires génois, pisans et vénitiens; elle était ancrée à Jaffa depuis le 17 juin.

[20] Cf. Jean, 7, 6-15. L'Anonyme (X, 37) évoque la fontaine de Siloé comme une ressource très insuffisante – d'autant, ajoute-t-il, que les défenseurs de Jérusalem avaient empoisonné les autres points d'eau des abords de la ville.

[21] Le départ eut lieu le 18 juin. Raymond Pilet avait pour lieutenants Achard de Montmerle et Guillaume de Sabran.

[22] Cette rencontre eut lieu près de Ramla. – Notons que le "roi de Babylone" dont il est ici question n'était plus Al-Afdal, reparti depuis longtemps pour le Caire, mais son représentant à Jérusalem, l'émir Iftikhâr al-Dawla.

[23] Achard de Montmerle avait engagé une portion importante de son patrimoine foncier à l'abbaye de Cluny pour partir: le contrat correspondant est l'un des rares documents conservés de ce type (cf. J. Heers, *Libérer Jérusalem*, p. 105-106).

alla prévenir Raymond de l'extrémité où se trouvaient ses compagnons. «Qu'attendez-vous ici», lui dit-il, «toi et tes chevaliers? Ceux des tiens qui viennent de te quitter sont cruellement encerclés, en ce moment même, par un essaim de Turcs, de Sarrasins et d'Arabes; si tu ne leur portes pas secours au plus vite, sache qu'ils vont certainement mourir tous, s'ils ne sont déjà morts. Vole donc, hâte-toi! car je crains que, même rapide, ta course ne soit encore trop lente.» Raymond se précipita,suivi de toute sa compagnie, vers le lieu où l'affaire se passait; mais en se préparant au combat, ce n'était pas dans le soutien de ses armes ni de ses forces qu'il plaçait son espoir; il ne comptait que sur sa foi dans le Sauveur. Dès qu'elle aperçut la milice du Christ, la phalange des gentils se sépara en deux corps. Les nôtres invoquèrent alors la protection du Très-Haut et fondirent sur les païens avec tant de fougue que chacun jeta bas l'adversaire qui lui courait sus. Les païens considérèrent alors qu'ils ne résisteraient pas longtemps au choc des chrétiens et se retirèrent; une peur insupportable les jeta dans une fuite éperdue. Les nôtres s'élancèrent à leurs trousses et les poursuivirent pendant plus de quatre milles; si bien qu'après avoir tué beaucoup d'hommes, ils ramenèrent cent trois chevaux en signe de victoire. Mais ils avaient conservé, parmi les gentils abattus, un survivant qu'ils emmenèrent avec eux: ils apprirent de lui ce que tramaient les ennemis, ainsi que les projets du prince de Babylone à l'encontre de notre expédition[24].

5. Pendant ce temps, notre armée était si horriblement tourmentée par la soif que l'on en vint à coudre des peaux de bœufs et de buffles pour rapporter de l'eau depuis six milles de distance. L'humeur qui suintait de ces peaux encore fraîches infectait l'eau que l'on transportait dans de telles outres; et cette eau apporta les pires souffrances de la disette à certains des nôtres, mélangée qu'elle était pour l'usage de l'armée avec du pain d'orge. De combien de nobles seigneurs l'âpreté de ce pain grossier ne déchira-t-elle pas le gosier! Combien d'estomacs délicats ne furent-ils pas brûlés par l'aigreur de ces boissons puantes! Dieu bon, comment imaginer les peines que souffrirent alors ces

[24] Albert d'Aix affirme le contraire (*Recueil*, 4, p. 323): le captif, "un homme très noble, déjà chargé d'années", n'aurait rien voulu dire.

hommes, qui se souvenaient des honneurs dont ils jouissaient autrefois dans leur patrie, qui n'avaient pas oublié les délices du repos qu'ils y goûtaient habituellement, alors que ni l'espoir ni le soulagement de quelque avantage extérieur ne venaient adoucir leurs épreuves actuelles; alors que la chaleur les dévorait au cours de ces journées de labeur exténuant? Voici donc ce que je pense, et je ne pense rien d'autre: jamais on n'a vu leurs pareils depuis les débuts des temps; jamais on n'a vu personne exposer son corps à tant de supplices dans la seule attente d'une récompense spirituelle. L'amour de leurs enfants, les charmes de leurs épouses, la grandeur de leurs domaines faisaient brûler les cœurs de ces pélerins, qui en étaient si éloignés; et pourtant ils ne renonçaient pas à suivre la milice du Christ, comme s'ils eussent dû rester pour toujours là où ils se trouvaient.

6. Les Sarrasins tendaient constamment des embuscades aux environs des fontaines et des fleuves; ils s'acharnaient à répandre la mort dans nos quartiers, raflaient tout ce qui leur tombait sous la main, animaux et autres biens, et cachaient leur butin dans des souterrains ou des cavernes. A l'entour de la ville, les membres de l'expédition étaient en butte aux horreurs de la soif et de la faim, ainsi qu'à tous les mauvais traitements d'ennemis enragés qui erraient çà et là. Les princes de la sainte milice se rendirent compte que tant d'hommes si divers ne pourraient supporter beaucoup plus longtemps de si grands dommages; aussi recherchèrent-ils ensemble quels engins leur permettraient le mieux de prendre Jérusalem d'assaut, et d'aller enfin adorer les monuments de la Passion et de la mise au tombeau du Sauveur, après avoir enduré tant de maux pour y parvenir. On fabriqua donc toutes sortes de machines, telles que des béliers pour enfoncer la muraille, ou des balistes qui lanceraient des quantités de projectiles contre les tours et les remparts pour les ébranler; les princes firent édifier en outre de ces châteaux de bois que nous avons coutume d'appeler des *beffrois*[25]. Le duc Godefroi fut le premier à construire le sien, en même temps que d'autres engins appropriés; le comte Raymond de Saint-Gilles, qui ne souffrait jamais de passer après qui que ce fût, s'en fit aussitôt faire un semblable. Quand ils virent les nôtres fabriquer des engins, construire des beffrois, diriger vers l'enceinte trébuchets

[25] *Supra*, VI, 18 (n. 50).

et mangonneaux, les Sarrasins surélevèrent les murs, réparèrent les brèches, puis érigèrent au sommet des tours des couronnements supplémentaires. Ils réalisaient ces travaux pendant la nuit, si bien que les nôtres découvraient chaque jour, avec étonnement, de nouveaux ouvrages. Quant au bois qui servait aux nôtres pour construire leurs tours d'assaut et leurs engins, on le convoyait depuis une région assez éloignée[26].

Après avoir examiné avec soin quelle était la partie la plus faiblement défendue de la ville, les chefs de l'Ost du Seigneur firent transporter de ce côté, un samedi dans la nuit, l'un des beffrois et quelques engins[27]. Ils les firent dresser à l'Est de Jérusalem, au point du jour; et les trois premiers jours de la semaine se passèrent à installer solidement ces machines. Le comte de Saint-Gilles, quant à lui, fit dresser sa tour au Sud de la ville. Tout en se consacrant au siège avec ardeur, les nôtres ressentirent la brûlure d'une soif intolérable, qui leur désséchait les entrailles; on manquait d'eau, au point de n'en pouvoir obtenir, au prix d'une pièce d'argent, de quoi, dirais-je, se rafraichir le gosier. Le mercredi et le jeudi, les assiégeants rassemblèrent leurs forces et se disposèrent à attaquer la cité qu'ils avaient investie de toutes parts; mais avant d'engager l'action, les pontifes et les prêtres ordonnèrent à leurs ouailles de chanter des litanies; ils décrétèrent un jeûne, des prières et des aumônes. Les évêques se souvenaient, en effet, du sort de l'antique Jéricho et se rappelaient que les Israélites avaient fait sept fois le tour de la ville en portant l'Arche sacrée, au son des trompes, et que les remparts de la cité impie s'étaient écroulés[28]. Les nôtres firent donc des processions autour de Jérusalem, l'esprit et le corps pénétrés de contrition, en invoquant les saints avec des larmes et en marchant pieds nus[29]. Les seigneurs et la menue

[26] Une partie de ce bois venait, selon Albert d'Aix (*Recueil*, 4, p. 467), des montagnes situées "*versus plagam Arabiae*"; le comte de Flandre en trouva aussi près de Naplouse, en Samarie.

[27] La défense était plus faible à l'Est de Jérusalem, en raison de la raideur des pentes qui descendaient vers le Cédron et constituaient une sorte de protection naturelle pour la ville. Les croisés établis au Nord et à l'Ouest transportèrent leurs engins au-dessus de cette zone dans la nuit du 9 au 10 juillet.

[28] Cf. Josué, 6, 1-20.

[29] L'Anonyme (X, 38) date ces processions de la journée du jeudi 14 juillet; à en croire d'autres, que Guillaume de Tyr a suivis (VIII, 11), elles auraient eu lieu bien avant l'assaut, le vendredi 8 juillet. Elles auraient été organisées à la demande d'un prêtre visionnaire, Pierre Didier, qui aurait reçu en songe la visite du défunt évêque du Puy.

gent répondirent ensemble à la même exigence, en implorant les secours du ciel.

Ces cérémonies accomplies avec une profonde humilité, l'aube du vendredi se leva ; les nôtres se lancèrent à l'assaut de la ville avec une impétueuse ardeur, mais leurs efforts réunis n'obtinrent aucun résultat, si bien que l'Ost tout entier sombra dans un énorme désespoir ; tous perdirent courage, et jusqu'aux plus vaillants eurent le cœur brisé par tant d'infortune. J'ai appris d'hommes véridiques qui participaient à la divine expédition, j'en prends Dieu à témoin, qu'au moment où la milice chrétienne revint de cette attaque sans avoir rien gagné, on a vu les meilleurs chevaliers s'éloigner des remparts, frapper des mains, se lamenter à grands cris et pousser des gémissements, comme si Dieu les avait complètement abandonnés. Il m'a été rapporté de bonne source que Robert, comte de Normandie, et l'autre Robert, le seigneur de Flandre, s'étaient retrouvés dans une commune affliction, proclamant avec des torrents de larmes qu'ils étaient les plus malheureux des hommes, eux que le Seigneur Jésus avait jugés indignes d'adorer et de voir sa Croix, et plus encore de vénérer son Sépulcre[30]. Mais l'heure approchait où l'on croit que Jésus lui-même, le vrai Dieu qui fit sortir son peuple des prisons d'Égypte pour la seconde fois, fut cloué sur la croix ; le duc Godefroi et le comte Eustache, son frère, qui n'avaient pas quitté le beffroi sur lequel ils combattaient, enfonçaient le bas des murs à grands coups de bélier, tout en harcelant avec des pierres et toutes sortes de projectiles, et parfois même avec la pointe de leurs épées, les Sarrasins qui défendaient le haut des remparts et qui luttaient pour protéger leur vie et leur patrie.

7. C'est alors qu'un chevalier nommé Létold, dont la glorieuse action mérite, par son audace, d'être célébrée à tout jamais, s'élança vers le haut des murs de la ville où il parvint le premier, au milieu des gentils que son heureuse initiative avait frappés de stupeur[31]. A peine était-il monté que les jeunes

[30] Les témoignages divergent au sujet de ces premiers combats. L'Anonyme (X, 38) les date du 15 juillet au matin ; d'autres chroniqueurs, dont s'est inspiré Guillaume de Tyr (VIII, 13-14), les ont placés dès le jeudi soir, l'attaque décisive seule ayant eu lieu le vendredi.

[31] Ce chevalier se nommait Létold de Tournai. Guibert reproduit le récit de l'Anonyme, qui se trouvait au Sud de la ville avec les Provençaux et ne fut donc pas témoin

combattants français qui avaient acquis depuis longtemps une grande réputation de pieuse hardiesse, se jetèrent tous à sa suite; ne voulant pas rester en arrière de cet homme qui montait seul, ils atteignirent ensemble le sommet des murs. Je citerais bien leurs noms dans cet écrit, si je ne savais qu'ils ont commis assez d'infamies et de crimes après leur retour pour me donner le droit de me taire à leur propos: c'est du reste l'avis d'hommes qui honorent le nom de Dieu[32]. Mais ce jour-là, dès que les Sarrasins eurent compris que les Francs avaient envahi les murailles, ils s'enfuirent le long de ces mêmes murs, jusque dans l'intérieur de la cité. Enfin, ils cédaient la place! Toute notre armée se rua en avant; les uns s'introduisaient par les ouvertures qu'avaient pratiquées les coups de bélier, d'autres passaient par le faîte des engins. La hâte qu'ils éprouvaient de pénétrer dans Jérusalem fit alors courir aux nôtres les plus grands dangers: chacun désirant arriver le premier, tous se bousculaient et se foulaient aux pieds les uns les autres. Un péril supplémentaire leur vint de ce que les Sarrasins avaient obstrué les accès des portes et ménagé aux alentours des trous habilement dissimulés, où tombèrent beaucoup d'hommes – sans parler des risques auxquels l'étroitesse des passages exposait la foule pressée des assaillants. Les Francs poursuivirent cependant avec fureur les païens en fuite, mettant à mort sans distinction tous ceux qu'ils rencontraient; ce fut un carnage, plutôt qu'une bataille, qui se développa au travers des places, des carrefours et des rues, et jusqu'au temple qu'on appelait le Temple de Salomon[33]. Il y eut alors tant de sang humain répandu que les nôtres marchaient dans ce flot de sang jusqu'aux chevilles. Tel fut de ce côté le succès de l'affaire.

8. Le comte Raymond de Saint-Gilles, quant à lui, fit avancer son armée depuis le Sud de la ville, et conduire en même temps vers la muraille une puissante machine montée sur roues; mais entre cette machine, ce beffroi devrais-je dire, et le mur

des faits. La version d'Albert d'Aix est différente (*Recueil*, 4, p. 477): Létold et son frère Engilbert auraient emprunté une passerelle lancée entre la tour d'assaut et les remparts, aussitôt suivis par le duc Godefroi et son frère Eustache.

[32] L'intervention de ces jeunes gens n'apparaît pas dans le récit de l'Anonyme.

[33] La mosquée al-Aqsâ, qui se trouvait, avec le Qubbat al-Sakhra (Temple du Seigneur) dans l'enceinte fortifiée du Haram al-Shérif.

s'ouvrait un fossé extrêmement profond. Les chefs, après avoir rapidement tenu conseil sur la façon de combler ce fossé sans y perdre trop de temps, chargèrent un héraut de proclamer par toute l'armée que quiconque apporterait trois pierres dans le fossé recevrait un denier. Le travail de remplissage demanda trois jours à peine, car il ne s'interrompait pas même la nuit[34]. Une fois le fossé comblé, on poussa le beffroi contre le rempart. Cependant, les défenseurs qui combattaient à l'intérieur de la ville résistaient aux nôtres non pas, dirais-je, avec courage mais avec la rage la plus acharnée; ils cherchaient à détruire les charpentes des engins à coups de ces feux qu'on appelle grégeois, et de blocs de pierre. Mais leurs coups et leurs efforts échouèrent le plus souvent contre l'admirable ingéniosité des Francs. Au même moment, Jérusalem était envahie par l'Est, comme je l'ai dit; le comte de Saint-Gilles entendit un tumulte qui lui sembla n'être autre que celui de la bataille livrée par les Français pour achever de conquérir la ville, en y semant partout la mort[35]. «Qu'attendez-vous ici?» dit-il aux siens. «Ne voyez-vous pas que les Français ont pris la ville, et qu'ils consacrent leur triomphe en s'appropriant toutes les dépouilles?» Et il fit irruption dans la place au plus vite avec sa troupe. Il apprit que les Français s'égaillaient de tous côtés, que certains pénétraient dans les palais, que quelques-uns se rendaient au Saint-Sépulcre et que nombre d'autres combattaient âprement devant les *pastophoria*, comme on les nommait jadis[36], du Temple de Salomon; craignant de ne point avoir part à la seigneurie de la cité conquise, le comte entra en pourparlers avec l'émir des gentils, celui qui gouvernait la citadelle de David (autrement dit, la Tour de Sion)[37]; il exigea d'en recevoir lui-même la reddition. Le satrape conclut un traité avec le comte et lui ouvrit la porte par laquelle passaient jusqu'alors les pélerins pour entrer dans Jérusalem – là où ceux-ci étaient contraints, avec autant d'injustice

[34] Le témoignage de l'Anonyme est direct: il ne précise pas, pourtant, que le remplissage du fossé s'est fait, à partir du 12 juillet, près de la porte de Sion (cf. L. Bréhier, *Histoire anonyme*, p. 204).

[35] Il faut bien comprendre "les Français" (*Francigenae* dans le texte de l'Anonyme), par opposition aux "Provençaux".

[36] Terme savant, qui désigne ici l'antichambre de la mosquée: les *pastophoria* étaient les chambres des prêtres (pastophores) affectés dans l'Antiquité au service du Temple.

[37] Comme l'avaient fait les Turcs à Antioche, l'émir Iftikhar s'était retranché dans la citadelle.

que de cruauté, de payer les tributs que l'on nommait des «muselles»[38].

Les Provençaux qui formaient l'armée du comte de Saint-Gilles entrèrent donc dans la ville avec tous les autres, et l'extermination des païens devint générale ; ni la tendresse de l'âge, ni la beauté, ni la vieillesse, ni la force physique ne pouvaient échapper à l'anéantissement ; tous étaient menacés d'une destruction inéluctable. Ceux qui s'étaient réfugiés dans le Temple de Salomon continuèrent à se battre contre les nôtres tout au long du jour ; mais les nôtres, poussés à bout par la résistance de ces désespérés à demi-morts, se prirent d'une commune résolution, pénétrèrent dans le Temple en unissant leurs forces, et firent un tel massacre de ces malheureux dans l'enceinte du lieu saint que le sang des innombrables morts montait presque au-dessus de leurs chaussures[39]. Une multitude énorme, où se mêlaient les sexes et les âges, s'était rassemblée dans le Temple ; les nôtres conservèrent quelques survivants auxquels ils laissèrent la vie sauve jusqu'à ce qu'ils eussent enlevé les cadavres des morts, qui gisaient çà et là en tas immondes. Lorsque ce fut fait, les porteurs succombèrent à leur tour sous les épées. D'autres païens étaient montés en foule sur le faîte du Temple, où ils s'étaient amassés pêle-mêle ; ils reçurent en signe de paix les bannières de Tancrède et de Gaston. Je ne me souviens pas exactement si ce Gaston, un homme illustre et très riche, venait de Gascogne ou du Pays Basque : c'était en tout cas de l'un ou de l'autre, j'en suis certain[40]. Notre armée, qui s'était répandue dans la ville, la pilla entièrement ; on prit possession des palais et des belles demeures ; on emporta des trésors en or et en argent, ainsi que des vêtements de soie ; on saisit des quantités de chevaux et de mulets ; on découvrit, dans les maisons, des vivres en abondance. Or les partages, dans l'Ost du Seigneur, se faisaient de la façon suivante : les prises, même les plus précieuses, appartenaient de droit, et sans contestation possible, à quiconque avait mis la main dessus le premier, même le plus pauvre, et quelle que fût la condition du preneur.

[38] Les pélerins entraient dans la ville par la porte de Jaffa.

[39] Notre auteur revient pour la seconde fois sur ce détail abominable qui ne cessera, depuis lors, de hanter la mémoire collective des trois civilisations du Livre (cf. J.C. Guillebaud, *Sur la route des Croisades*, 1993, p. 233).

[40] Il s'agit de Gaston IV, vicomte de Béarn (1090-v.1134).

Mais tout celà fut oublié quand les nôtres coururent ensemble, en confondant leur joie et leurs larmes, vers les lieux dont ils avaient eu tellement soif et qu'ils avaient si ardemment désirés.

9. Ils allèrent donc au Sépulcre du Seigneur et lui rendirent grâce du fond du cœur pour la délivrance qu'ils avaient tant souhaitée des Lieux saints – Lui qui avait réalisé, par leur intermédiaire, de si grandes choses que ni eux-mêmes, qui en avaient été les acteurs, ni personne d'autre ne pouvait en apprécier toute la valeur. Ils se rappelaient les angoisses qu'ils avaient souffertes dans ces actions; et quand ils contemplaient les triomphes incroyables auxquels leurs angoisses avaient abouti, quand ils considéraient les hauts faits, inconnus des siècles passés, qu'ils avaient accomplis – alors, ils versaient des larmes dont nul ne pouvait comprendre combien elles étaient bienheureuses. Dieu tout-puissant, que d'émotions, que de joies, que de douleurs ces hommes ne ressentirent-ils pas quand après avoir supporté des tortures qu'aucune autre armée n'avait jamais connues ni éprouvées, des tortures semblables à celles de l'enfantement, ils se virent, tels des enfants nouveaux-nés, parvenus au bonheur tout neuf de la vision tant désirée! Ils pleurent alors, et tout en versant des larmes qui leur sont plus douces que n'importe quelle sorte de pain, ils poussent ensemble des cris de joie; contemplant chaque souvenir de la Passion, ils embrassent avec la plus vive tendresse le très saint Jésus, cause de leurs longues peines et de leurs tourments, comme s'Il était encore suspendu à sa croix, comme s'Il était encore enveloppé dans le linceul du Sépulcre. Ils lui paient de magnifiques tributs en or et en argent; mais, plus précieuse encore que toute offrande, ils lui donnent leur dévotion intérieure.

10. Arriva l'aube du lendemain: et voici que les Francs, mécontents d'avoir laissé vivre les païens qui étaient montés sur le faîte du Temple, ceux auxquels, comme je l'ai dit plus tôt, Tancrède et Gaston avaient remis leurs propres bannières, envahirent les toits de l'édifice et taillèrent en pièces les Sarrasins qui s'y trouvaient, les femmes comme les hommes. Certains de ces gentils, plutôt pour choisir leur mort que pour se la donner de leur plein gré, se précipitèrent du haut du Temple. Tancrède cependant, qui leur avait envoyé sa bannière et leur avait donné sa paix ainsi que Gaston, prit fort mal

ce carnage[41]. Après quoi, les nôtres ordonnèrent à quelques Sarrasins, qu'ils avaient épargnés, d'enlever les morts dont l'horrible puanteur les incommodait; car la cité était encombrée d'une telle quantité de cadavres que les Francs ne pouvaient circuler sans marcher sur ces corps. Les païens emportèrent donc leurs morts hors de Jérusalem, devant les portes; ils amoncelèrent les cadavres en tas sur des bûchers auxquels ils mirent le feu. J'ai rarement lu, et je n'ai jamais vu, qu'il se soit fait où que ce fût un tel massacre de gentils. Dieu a payé de retour ceux qui avaient infligé pendant si longtemps de telles souffrances et même la mort à ses pélerins; Il les a rétribués en fonction de leurs crimes. Il n'est personne en effet, sous le Ciel qui puisse imaginer les tourments, les tribulations et les épreuves mortelles que la méchanceté des gentils a fait souffrir à tous ceux qui allaient visiter les Lieux saints; et l'on doit croire, avec la certitude de la foi, que Dieu en fut plus affligé encore que de la captivité de la Croix et du Sépulcre entre des mains impies[42].

Avant de tourner mon calame vers d'autres sujets, je crois devoir préciser ici que le Temple de Salomon dont il vient d'être question n'est pas celui que Salomon avait fait édifier; celui-là fut détruit, selon la prédiction du Seigneur «qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre[43]»; l'édifice actuel est un simulacre qui fut construit, je ne sais par qui, pour témoigner de la noblesse de cet antique monument. C'était, en vérité, un lieu d'une beauté infinie, entièrement décoré d'or et d'argent, pour une valeur incomparable et d'une incroyable diversité; les murs et les portes étaient recouverts de feuilles de métal précieux.

La nuit venue, le comte Raymond fit sortir de la citadelle son ancien gouverneur, celui auquel il avait remis sa bannière, et le fit conduire sain et sauf jusqu'à Ascalon, avec tous ceux de sa maison[44].

[41] Lorsqu'un prince remettait sa bannière à un groupe ou à une population, c'était un acte de paix qui garantissait sa sauvegarde. Violer cette paix était considéré comme une félonie.

[42] Ainsi la folie meurtrière des croisés est-elle assimilée à un accomplissement de la volonté divine, et plus spécialement au châtiment que Dieu voulait infliger aux persécuteurs des chrétiens.

[43] Matthieu, 24, 2; Marc, 13, 2; Luc, 21, 6.

[44] Le port d'Ascalon (Ashqelon, Israël) servait de relais aux Fâtimides entre l'Égypte et la Palestine: lieu de débarquement et de rembarquement des troupes, il était aussi base de départ pour des opérations de guerre vers l'intérieur.

11. Peu après la délivrance de Jérusalem et des Lieux saints, la milice du Christ tout entière reçut l'ordre de faire des aumônes et des offrandes, afin que le Ciel daignât inspirer les nôtres dans le choix de celui qu'ils devraient élire pour revêtir la dignité royale et gouverner la Ville sainte. Ils offrirent d'abord la charge au comte de Saint-Gilles, en raison de sa magnificence ; mais celui-ci, qui n'oubliait pas sa grandeur passée, refusa très sagement d'assumer une si lourde tâche – car il avançait en âge, et il était borgne, ce qui ne l'avait pas empêché de s'illustrer au combat[45]. Les nôtres alors, huit jours après avoir pris la ville (*22 juillet 1099*), allèrent trouver le duc Godefroi auquel ils imposèrent, à force de supplications, les insignes de ce qui serait une pénible charge plutôt qu'un honneur : car il aurait à tenir en respect les forces immenses des gentils et à protéger sans trêve les chrétiens qui l'entouraient[46]. Le duc était mince et de très haute taille ; il avait le verbe agréable, une grande égalité d'humeur, et il s'était rendu célèbre dans l'Ost du Seigneur par sa valeur guerrière. Pour en donner un exemple authentique, voici l'un de ses hauts faits, tel qu'on le chante habituellement : il rencontra un jour près d'Antioche, sur le pont du Farfar, un Turc qui ne portait pas d'armure bien qu'il fût à cheval, et lui porta un coup si vigoureux de son glaive en travers du corps que le tronc de l'homme tomba à terre, tandis que son cheval emportait au loin le siège et les jambes[47]. Les Lorrains, en effet, se servent d'épées dont la longueur et le tranchant sont prodigieux.

12. Il est un autre exploit, tout aussi glorieux, du duc Godefroi qui me semble digne d'être rapporté avec tout l'éclat possible. Les nôtres venaient de prendre Nicée ; encouragés par le succès de cette affaire, ils marchaient sur Antioche qu'ils voulaient assiéger. Chemin faisant, si l'occasion se présentait

[45] Le témoignage de Raymond d'Aguilers (*Recueil,* 3, p. 301) et celui d'Albert d'Aix (Id., 4, p. 485) confirment cette version des faits, dont l'Anonyme ne dit rien. Cependant, l'attitude réticente du comte, les obstacles qu'il mit à la restitution de la Tour de David à Godefroi de Bouillon nouvellement élu, donnent à penser qu'il ne renonça pas volontiers à la couronne.

[46] La tradition veut que Godefroi ait refusé de porter la couronne et se soit contenté du titre d'"Avoué du Saint-Sépulcre".

[47] Selon Guillaume de Tyr (V, 6), le duc accomplit ce "haut fait" pendant la bataille de la porte du Pont, le 7 mars 1098.

d'échapper sans danger au dispositif habituel, ils chassaient les bêtes sauvages qui sortaient des taillis environnants – les forêts de cette région, en effet, ne sont ni aussi épaisses ni aussi hautes que celles de nos contrées. Un ours d'une taille énorme vint à sortir un jour des fourrés ; l'armée l'aperçut et se mit à lui courir après de tous côtés. Mais l'ours, pressentant à leurs cris le nombre de ses poursuivants, regagna sur-le-champ les bois d'où il venait. Beaucoup de gens tournaient en tous sens, sans rien trouver, quand un malheureux tomba par hasard sur la tanière de la bête féroce. L'ours bondit sur cet homme à l'improviste, le prit à bras-le-corps et, l'ayant jeté à terre, lui enfonça ses crocs dans la cuisse. C'est alors que survint le duc, qui s'était éloigné des siens et qui était seul. Le pauvre homme le vit, fit appel à sa générosité innée en pleurant de douleur et d'effroi, et le supplia de lui porter secours. Le duc était la vaillance même ; sans hésiter, il tira son glaive du fourreau et le plongea, de toute sa force, dans le haut du corps de l'animal. Mais le glaive heurta un os et la bête, égratignée plutôt que blessée, se retourna contre le duc en lâchant l'infortuné

Dont la jambe avait d'abord subi sa morsure cruelle.

Celui-ci se hâta de s'enfuir ; ne songeant qu'à lui-même, il négligea de secourir le duc à son tour et le laissa aux prises avec l'ours. La bête féroce, rendue furieuse par le coup qu'elle avait reçu,

S'élance, et de ses griffes se saisit du duc ;
Elle le renverse et l'étreint sous elle de ses bras cruels
Et lui plante ses crocs, enragée, dans la cuisse.

Mais le prince, à l'âme royale,

N'est pas troublé du tout de sa chute subite.
Il reprend son épée qu'il tire d'une main.

Alors qu'il gisait tout brisé et que l'ours tourmentait sa cuisse, ayant commencé à la déchirer, le duc, conscient de sa position critique, appuya son glaive à la jointure du cou et de l'épaule de l'animal ; il enfonça la pointe de l'arme, en rassemblant ses forces, jusque dans le ventre de la bête. L'ours sentit le fer descendre au fond de ses entrailles ; il ouvrit enfin la mâchoire qu'il tenait serrée sur la cuisse du prince. Délivré de ses crocs, mais écrasé sous cette bête immobile, le duc la repoussa de ses pieds joints ; ce faisant, il s'entailla presque mortellement les mollets

avec la pointe de son glaive, qui saillait de la poitrine de l'ours. Il retomba donc, bien plus mal en point que lorsque l'animal pesait sur lui de tout son poids; il était à bout de force et exsangue quand les siens le retrouvèrent enfin, non sans peine[48]. Le duc se repentit alors, mais trop tard, de ses sorties solitaires: car cet accident eut des conséquences néfastes pour sa propre armée et pour le reste de la sainte milice. Pendant la plus grande partie du siège d'Antioche, il ne put se déplacer que sur une litière; et parce qu'il était incapable de s'occuper de ses affaires ou de celles d'autrui, il perdit bientôt près de quinze mille hommes, qui s'étaient d'abord attachés à lui mais qui le quittèrent, à la suite de son infirmité.

13. Puisque j'ai raconté cette histoire d'ours, je veux rapporter aussi un fait relatif à Baudouin, le frère du duc, celui qui règne maintenant à Jérusalem, car je n'aurai peut-être pas de meilleure occasion d'en parler. Baudouin avait été blessé dans un combat, tout aussi gravement que son frère, en cherchant à sauver l'un de ses hommes de pied dont il appréciait beaucoup le courage[49]. Le médecin qui le soignait – et qui savait que la blessure était très profonde – craignit, s'il provoquait une cicatrisation extérieure en appliquant des cataplasmes, que la sanie ne s'accumulât à l'intérieur du corps, sous la surface réunifiée de la peau. Il conçut donc un projet étonnant pour mettre ses soupçons à l'épreuve. Il pria le roi de commander qu'un de ses prisonniers sarrasins – car il eût été criminel de s'en prendre à un chrétien – fût blessé de façon identique à la sienne et au même endroit du corps, puis d'ordonner qu'il fut tué après avoir reçu cette blessure, afin que le médecin pût rechercher dans le cadavre à son aise, voire déterminer grâce à son examen, quel était l'état intérieur de la plaie du roi. Le prince, dans son extrême piété, fut horrifié d'une telle proposition; suivant l'exemple

[48] Le récit de cette chasse à l'ours a été donné aussi par Albert d'Aix (*Recueil*, 4, p. 340-341), qui situe l'événement dans la région sauvage séparant Polybotos d'Iconium, vers le 1er août 1097; Guillaume de Tyr confirme (III, 18 et IV, 22) que le duc fut gravement souffrant pendant les premiers mois du siège d'Antioche; il ne se rétablit complètement que vers la fin de janvier.

[49] Baudouin reçut un coup de lance dans les reins au cours d'un engagement avec des bandes de maraudeurs, entre Haïfa et Césarée (juillet 1103); la blessure était si sérieuse qu'il s'en ressentit jusqu'à la fin de sa vie (cf. R. Grousset, *Les Croisades*, 1, p. 240).

de Constantin l'Ancien[50], il refusa de causer la mort d'un homme, fût-il de la plus odieuse condition, pour tenter de sauver, sans en être certain, sa misérable vie. Le médecin dit alors: «Si tu t'interdis de prendre une vie humaine pour restaurer ta santé, commande au moins que l'on amène un ours, animal bien inutile sauf pour être donné en spectacle; ordonne qu'après l'avoir suspendu par les pattes de devant, on le frappe tout debout avec un fer; lorsqu'il aura été tué, j'examinerai ses entrailles et je pourrai juger, d'après la pénétration intérieure du glaive, comment se présente aussi ta propre blessure.» Le roi lui répondit; «Tu auras un ours dès que tu en auras besoin; considère que c'est fait.» L'expérience fut menée sur la bête sauvage, au gré du médecin, et celui-ci constata, comme je l'ai déjà dit, le risque encouru par le roi si sa blessure avait cicatrisé trop vite, avant d'être débarrassée du pus et refermée en profondeur.

Qu'il me suffise d'avoir relaté ces faits pour célébrer la piété des deux rois; leur gloire, à mon avis, eût marché du même pas que leur piété, si l'élection d'un pontife, et surtout le pontificat lui-même, ne l'eût fait boîter.

DEUXIÈME PARTIE

14. Ma Muse, jusqu'ici, par des buissons d'épines,
Suivit une étroite sente escarpée.
Sur des chemins couverts d'une épaisse nuée
A peine l'éclairaient les astres de la nuit.
Le sang ne cessait pas de couler à grands flots,
Personne n'évitait carnages et famines:
Si parfois la fortune a souri à leurs armes,
Le souffle du désastre emportait les espoirs.
Quels fruits a-t-on gagnés en abattant les murs
De Nicée, en prenant la ville d'Antiochus?
Un seul, et c'est celui qui naquit des supplices
De tout pieux martyr ayant vaincu la mort.
Si l'on souffre, en effet, des peines déplorables
Et qu'à la pénurie s'ajoute le carnage,
La douleur sera mère des joies à venir.

[50] Constantin manifestait une grande humanité envers les gladiateurs et les esclaves condamnés (éd. Huygens, CCCM 127A, 7, 567-568).

Empruntons donc ici sa parole au Psalmiste :
«Je me suis réjoui de ce que l'on m'a dit :
Allons à l'instant même en la maison de Dieu !
Voici nos pieds dans ton entrée, Jérusalem,
Nous en foulons le sol et marchons en triomphe[51] !»
Francs, voyez ici vos peines récompensées,
Ne vous affligez plus des tristesses passées :
Vous obtenez enfin la vision du Sépulcre,
Vous inondez de larmes la Croix salvatrice,
Heureux : la souffrance a quitté vos cœurs.
Cette ville qui fut à tant de rois livrée,
Jusqu'en son fondement devait être ruinée ;
Aujourd'hui reconquise, ô cité bienheureuse,
Tu reçois le pouvoir qu'à jamais tu obtiens
En attirant à toi les royaumes chrétiens.
Tu verras survenir les gloires de la terre,
Qui te rendront ici grâces comme à leur mère.
Ni Ezras, autrefois, ni Judas Maccabée,
T'ayant sauvée, ne t'ont faite si fortunée ;
Celui d'où te vint ton nom d'Elie, Adrien[52],
N'a pu te relever avec de si grands biens.
Pour toi et pour les tiens, notre monde coupable
Combat ; c'est dans le siècle un souci mémorable.
Autrefois, la Judée, dans sa vigueur suprême,
Brillait pareillement de cette gloire extrême.
Pourquoi chanter les combats entre chevaliers ?
Soyez, je vous en prie, pour la Perse un danger,
Mais non pour vous : car c'est nuire à Jérusalem
Que vous devez garder du roi de Babylone,
Pour que les gens de bien à la Croix puissent aller,
Et prier au Sépulcre sur le mont sacré.
Pour moi, je clamerai que nos temps ont montré
Des fastes que nul maître n'aura enseignés !

15. Tout en s'occupant des affaires temporelles qu'il fallait selon eux confier à une administration royale, les nôtres ne

[51] *Psaumes*, 121 (Vulg.), 1-2.

[52] Allusion au nom que l'empereur Hadrien (P. Aelius Hadrianus) avait donné à Jérusalem d'après le sien (135) : *Colonia Aelia Capitolina*.

devaient pas négliger les affaires spirituelles, qui regardaient le ministère sacerdotal ; c'est pourquoi, après avoir pourvu, du mieux possible, au choix d'un roi, ils se disposèrent à élire un nouveau patriarche[53]. Parmi eux se trouvait alors un clerc, je ne sais de quel grade, qui se nommait Arnoul. Versé dans la dialectique, il n'était pas non plus ignare en matière de grammaire : il avait enseigné cette discipline, dont j'ai parlé plus haut, à une fille du roi d'Angleterre qui était moniale[54] ; le comte de Normandie lui avait promis, à la demande de sa sœur, de lui donner un évêché si l'un de ses évêques venait à mourir. Sur ces entrefaites naquit le projet du voyage de Jérusalem ; l'évêque de Bayeux, Eudes, un homme très riche, fit le vœu de partir. C'était le frère du roi d'Angleterre Guillaume l'Ancien (*Guillaume Ier le Conquérant*) ; il possédait, outre la dignité épiscopale, le comté de Kent en Angleterre. Poussé par le désir d'accumuler plus de trésors encore, il avait osé élever ses vues jusqu'à prétendre s'emparer du royaume de son propre frère. Le roi prit les devants et jeta l'évêque en prison, où il le maintint tant que lui-même fut en vie[55]. Après sa mort, l'évêque retrouva la liberté et ses honneurs ; et quand, ainsi que je l'ai dit plus haut, des hérauts annoncèrent partout la sainte expédition, le prélat se mit en route avec d'immenses ressources, suivi d'un grand nombre de ses gens. Arnoul s'introduisit dans sa compagnie ; or, l'évêque trépassa avant d'atteindre les confins de la Romanie, si je ne me trompe[56], faisant de ce clerc le principal héritier de ses biens les plus précieux, de préférence à tout autre. Arnoul jouissait d'une grande autorité, grâce à sa science littéraire, et ne manquait pas

[53] Le patriarche grec de Jérusalem, Siméon, qui avait fui les persécutions fâtimides, venait de mourir à Chypre.

[54] Originaire, selon les uns, de Roeux (Hainaut), selon d'autres de Choques, près de Thérouanne, Arnoul *dit* Malecorne était venu enseigner la grammaire et la dialectique à Caen ; il compta parmi ses élèves la princesse Cécile d'Angleterre, offerte à l'Abbaye-aux-Dames (la Trinité) dès la fondation du monastère (1066), et qui en devint abbesse par la suite (1113-1124).

[55] Eudes de Conteville, évêque de Bayeux en 1049, était le frère utérin de Guillaume le Conquérant ; il assista celui-ci dans sa conquête de l'Angleterre, dont il fut quelque temps vice-roi. Sa participation à un complot contre le souverain provoqua sa disgrâce. Emprisonné à Rouen en 1084, il y demeura captif jusqu'à la mort de Guillaume, en 1087.

[56] L'évêque de Bayeux avait pris la croix avec son neveu, Robert de Normandie ; il accompagna l'expédition du prince en Italie du Sud, pour y passer l'hiver, et mourut à Palerme en février 1097.

d'éloquence ; dès que son opulence nouvelle l'eut fait mieux connaître, il se mit à prêcher aux nôtres de nombreux sermons qui amplifièrent sa renommée. Il tira plus d'éclat encore du fait que l'on manquait sur place de lettrés ; et là où la parole comptait davantage que le mode de vie, il eut tôt fait d'être appelé au patriarcat de Jérusalem. Ainsi fut-il, pendant quelque temps, patriarche seulement de nom, s'appliquant à servir sa nouvelle dignité par ses discours[57].

Mais le bruit de cette élection parvint bientôt au Siège Apostolique ; si bien que le pape Pascal[58] manda à l'archevêque de Pise, Daimbert, d'aller prendre soin en son nom de l'Ost du Seigneur, à la place du défunt évêque du Puy. L'archevêque arriva en Orient avec une flotte importante, après la prise de Jérusalem et l'installation du roi sur le trône[59] ; il examina l'élection d'Arnoul et conclut sans tarder qu'elle devait, selon le droit canonique, être cassée. En effet, lorsque l'on rechercha les origines du personnage, on découvrit qu'il était fils de prêtre : ce qui, non seulement lui interdisait d'accéder aux ordres sacrés, mais le condamnait, en vertu des canons du concile de Tolède, à devenir le serf perpétuel de l'église à laquelle sa naissance avait fait tort[60]. Au pontife déchu – malgré tous ses efforts pour se défendre contre une telle sentence – les barons, souhaitant apporter quelque remède à sa honte, demandèrent conseil sur celui qu'ils devaient élire. L'autre, de par sa mauvaise nature, jalousait ses égaux comme ses cadets ; il répondit : «Prenez donc ce Pisan, qui remplit ici les fonctions de légat !» Les princes suivirent son conseil ; ils enlevèrent l'archevêque à son siège, sans

[57] Arnoul, soutenu par Robert de Normandie, dont il était le chapelain, et par l'évêque de Martirano (Calabre), très influent au sein du clergé, fut élu le 1er août 1099. Guillaume de Tyr l'accusa plus tard de "mauvaise vie" (IX, 1) ; Guibert, déjà, s'était rallié au parti de ses adversaires. – Notons cependant que le nouveau patriarche avait reçu une légation spirituelle du pape Urbain II, à Rome en octobre 1096 (cf. J. Richard, *La papauté et la direction de la Première Croisade*, p. 54-55).

[58] Pascal II venait de succéder à Urbain II, décédé le 29 juillet 1099.

[59] Le nouveau légat débarqua en septembre à Laodicée, escorté par une flotte de 120 galères. Bohémond d'Antioche l'accueillit en Syrie et l'accompagna jusqu'à Jérusalem ; Baudouin d'Édesse se joignit à l'expédition. Tous trois parvinrent dans la Ville sainte le 21 décembre.

[60] Cf. Concile de Tolède (655), tit. IV, cap. 10. L'accusation d'être fils de prêtre, répandue notamment par Raymond d'Aguilers, ne semble pas fondée. Celle de n'avoir jamais reçu les ordres majeurs – Arnoul "n'estoit mie soudiacre", dit l'*Estoire de Eraclès* (IX, 1) – fut reprise par l'archevêque dans sa sentence.

presque lui demander son consentement, et l'installèrent eux-mêmes dans leur église[61]. Mais peu après, alors que le glorieux roi Godefroi était mort et que régnait son frère Baudouin, d'abord comte d'Édesse, ce même prélat fut accusé d'une prétendue trahison ; condamné comme si le crime était certain, lui qui avait renoncé à un archevêché fut privé du patriarcat[62]. On s'occupa donc à nouveau d'élire un patriarche ; Arnoul, soucieux que l'élu n'échappât en aucune façon à son influence, mit tout en œuvre pour favoriser le choix de l'un de ses compagnons qu'il était sûr de mener à sa guise, car c'était un homme simple et même illettré, nommé Ebremar. Par la suite, celui-ci se conduisit avec piété et refusa, je crois, d'exécuter en tous points les vœux de son protecteur ; aussi fut-il chargé à son tour, tout récemment, d'une accusation auprès du Siège Apostolique : mais ses accusateurs échouèrent le plus honteusement du monde. En conséquence, Arnoul et ses complices, qui avaient monté l'accusation, encoururent la haine du roi, au point d'être écartés de la garde du Sépulcre et même chassés de la ville. Le patriarche Ebremar, réhabilité par lettres apostoliques, revint à Jérusalem pour la plus grande confusion de ses persécuteurs[63].

Qu'il me suffise d'avoir rapporté ces faits, pour ce qui touche à l'élection et au rejet de ce simulacre de patriarche[64]. L'élection elle-même, qui était nulle au jugement de tous les hommes de bien, avait eu lieu le jour de la Saint-Pierre-aux-liens (*1er août 1099*) ; faute de s'appuyer sur les témoignages d'une sainte vie, elle n'eut pas de suite. Quant à Jérusalem, elle fut prise par les Francs un vendredi, le quinzième jour de juillet (*vendredi 15 juillet 1099*), vers l'heure où le Christ avait été mis en croix.

[61] Arnoul fut déposé et Daimbert élu dès avant le 31 décembre.Le "pontife déchu" reçut, en compensation, des fonctions d'archidiacre du Saint-Sépulcre et de gardien des reliques qui lui conféraient un réel pouvoir.

[62] Sur les relations conflictuelles du patriarche Daimbert et du roi Baudouin, voir plus loin. Deux fois destitué, puis rétabli, le pontife fut finalement déposé par un synode qui se réunit dans la basilique du Saint-Sépulcre vers le 8 octobre 1102.

[63] Ebremar ne fut pas rétabli dans ses fonctions, mais remplacé par Gibelin de Sabran (printemps de 1108) – ce que notre auteur ne semble pas avoir su. Ebremar devint archevêque de Césarée.

[64] Il s'agit d'Arnoul Malecorne. Celui-ci retrouva le patriarcat après la mort de Gibelin de Sabran (6 avril 1112) – un fait qui a échappé aux remaniements ultérieurs du récit de Guibert.

16. Peu de temps – voire très peu de jours – plus tard, des envoyés de la ville de Naplouse (qui était, si je ne me trompe, l'antique Emmaüs[65]) vinrent trouver Tancrède et le comte Eustache, frère du duc devenu roi ; ils leur proposèrent, comme à des hommes considérables et valeureux, de se rendre dans cette ville avec une nombreuse escorte pour la recevoir en leur justice – ce qui ne manquerait pas de se produire, à leur avis. Les princes se mirent en route avec beaucoup de chevaliers et d'hommes de pied ; ils atteignirent ainsi le faubourg de Naplouse, dont les habitants leur ouvrirent les portes et se soumirent spontanément à eux[66]. Dans le même temps, le roi Godefroi apprit par d'autres envoyés que l'empereur de Babylone armait des forces importantes pour lui faire la guerre. Vivement ému de ces nouvelles, le roi fit aussitôt prévenir son frère Eustache et Tancrède ; il leur dépêcha des messagers pour leur enjoindre et les presser de revenir à Jérusalem au plus tôt, ajoutant que la bataille, selon ses informations, aurait lieu près d'Ascalon[67]. Au reçu de ces messages, les deux héros se hâtèrent de partir à travers les montagnes. Ils s'attendaient à rencontrer, chemin faisant, des Sarrasins en route pour le combat ; mais ils n'en trouvèrent point, et parvinrent à Césarée de Palestine. Puis ils se dirigèrent vers Ramla, ville que la mémoire de saint Georges a illustrée comme je l'ai dit plus haut, et qui est établie non loin du littoral ; mais ils revinrent sur leurs pas lorsqu'ils tombèrent sur une grosse troupe d'Arabes, qui étaient en quelque sorte les préchantres de la bataille annoncée. Dès qu'ils les aperçurent, les nôtres réunirent leurs forces et fondirent tous ensemble sur ces païens, qu'ils contraignirent à s'enfuir ; ils firent beaucoup de prisonniers, grâce auxquels ils apprirent quels étaient les préparatifs du parti ennemi en vue du prochain combat et notamment : où se trouvait le lieu de rassemblement de leur armée ; quel était le nombre des combattants ; quel site leur avait été prescrit pour livrer bataille. Après avoir obtenu ces renseignements, Tancrède les transmit par messager spécial au roi de Jéru-

[65] Non pas Emmaüs, en Judée, mais Sichem, en Samarie.

[66] Le comte Eustache de Boulogne et Tancrède prirent possession de Naplouse vers le 25 juillet 1099.

[67] Comme il a été dit *supra* (n. 44), le port d'Ascalon servait aux Égyptiens de base d'opérations en Palestine. L'armée qui y débarqua le 4 août avait à sa tête Al-Afdal lui-même.

salem Godefroi ; il fit dire également au prétendu patriarche Arnoul[68], et aux autres barons : «Sachez qu'une grande bataille vous attend et qu'elle est certainement imminente ; hâtez-vous donc de venir à Ascalon, avec toutes les forces que votre industrie aura su rassembler.» Le roi, dont nul ne surpassait la foi en Dieu ni la sagesse, convia toute la milice de Dieu à cette affaire avec une grande autorité, et lui ordonna de se porter sur Ascalon pour y affronter les troupes ennemies. Lui-même quitta la ville un mardi, en compagnie du soi-disant patriarche et du comte de Flandre[69].

17. Le comte de Saint-Gilles et le comte de Normandie avertirent le roi qu'ils ne voulaient pas se mettre en route tant qu'ils ne seraient pas sûrs de l'imminence de la bataille ; ils se proposaient de revenir pour l'heure à Jérusalem, mais promettaient de ne pas tarder si le besoin s'en faisait sentir[70]. Le roi, lui, s'en alla, et quand il aperçut au loin les ennemis, il résolut de prévenir aussitôt ceux qui étaient restés à Jérusalem. Il chargea un évêque de se rendre dans la Ville et d'appeler tous les siens à la rescousse, sans nouveau délai. Le mercredi (*10 août 1099*), les princes réunirent l'Ost du Seigneur dans son entier, levèrent le camp et quittèrent la cité ; quant à l'évêque qui avait porté le message du roi à ces retardataires, il fut surpris par les Sarrasins alors qu'il rejoignait le souverain ; et l'on ne sait trop s'il fut tué ou fait prisonnier à cette occasion[71].

Pierre l'Ermite, toujours au service de la sainte entreprise, était resté à Jérusalem avec des clercs, tant Grecs que Latins, pour organiser des processions, faire chanter des litanies, réciter des prières et recueillir des aumônes, afin que Dieu daignât mettre le comble aux victoires de son peuple en lui accordant ce suprême succès. Les hommes d'Église qui se trouvaient là, revêtus des ornements consacrés pour la célébration des saints

[68] Arnoul n'est jamais désigné par Guibert autrement que comme un "semblant de patriarche".

[69] C'était le mardi 9 août.

[70] Les réticences du comte de Toulouse (dont la rancune envers Godefroi ne désarmait pas) et celles de Robert Courteheuse montrent combien l'autorité de l'Avoué du Saint-Sépulcre était encore mal assurée.

[71] L'Anonyme rapporte que cet évêque, qui était celui de Martirano, Arnoul, fut emmené en captivité par "les Sarrasins" (X, 39). On ne sait rien de son sort ultérieur (W. Porges, *The Clergy*, p. 21).

offices, conduisaient les hommes et les femmes au Temple du Seigneur où ils disaient, du fond du cœur, des messes et des prières, demandant le salut pour les exilés de Dieu. Au même moment, le prétendu patriarche, les pontifes, s'il en était de présents, et tous les princes se réunirent au bord du fleuve qui coule en deçà d'Ascalon[72]. On voyait en ce lieu des milliers d'animaux (c'était une ruse des gentils), des bœufs, des chameaux, des moutons en quantités ; mais les chefs de l'armée, ayant appris que ces bestiaux avaient été laissés là comme appât, pour attirer les nôtres vers la quête du butin, firent publier dans le camp qu'aucune prise de ce genre ne serait tolérée dans la tente de quiconque, au-delà de ce qui serait reconnu nécessaire aux besoins du moment. Sur ces entrefaites, les nôtres virent apparaître trois cents Arabes ; ils les mirent en déroute aussitôt, si aisément qu'ils capturèrent deux des fuyards et pourchassèrent les autres jusqu'à leur camp.

18. Vers le soir de ce même jour, celui qui faisait fonction de patriarche fit proclamer dans l'armée que tous les hommes devraient aller au combat dès l'aube du lendemain, interdisant à quiconque, sous peine d'anathème, d'abandonner la lutte pour ramasser des dépouilles, mais recommandant que chacun remît ce soin à la fin de la bataille. Il demandait à tous de s'appliquer d'abord à frapper les ennemis, de peur de compromettre, par cupidité, la victoire à venir. Au petit matin du vendredi (*le 12 août*), notre armée se mit en marche et parvint dans une très belle vallée qui débouchait sur le bord de la mer[73] ; elle s'y organisa en corps de bataille. Le duc devenu roi, le comte de Flandre et celui de Normandie, le comte de Saint-Gilles, Eustache de Boulogne, ainsi que Tancrède et Gaston, prirent la tête de ces corps, les uns seuls, les autres à deux. Parmi les piétons, les archers et les porteurs de lances, qui devaient marcher devant les chevaliers, furent disposés en batailles ; le roi Godefroi se porta vers la gauche avec ses troupes, le comte de Saint-Gilles s'établit le long de la mer, tandis que les comtes de Flandre et

[72] Les troupes chrétiennes se concentrèrent près d'Ibelin (Yîbna), sur les bords du Nahr el-Safiyé, le 11 août. Leurs effectifs s'élevaient à environ 1200 chevaliers et 9000 piétons.

[73] C'était la plaine d'al-Majdal et d'al-Jûra, au Nord d'Ascalon.

de Normandie chevauchaient sur la droite ; Tancrède et le reste de l'Ost avançaient au centre.

C'est alors que les nôtres s'ébranlèrent, se dirigeant pas à pas vers l'armée ennemie ; les gentils, eux, qui se préparaient au combat, n'avaient pas encore bougé. On pouvait voir, suspendus à leurs épaules, les pots qu'ils remplissaient d'eau fraîche à partir de petites outres ; ils comptaient s'en servir pour boire, lorsqu'ils poursuivraient les nôtres en fuite. Mais Dieu en avait disposé bien autrement que la gent ennemie ne le proposait. Le comte de Normandie, Robert, aperçut de loin la lance du prince de l'armée païenne (*le vizir Al-Afdal*), qui paraissait toute recouverte d'argent étincelant et qui était ornée en son sommet d'une grosse boule d'or :

Il pressa son cheval à grands coups de talons,

fondit impétueusement sur le prince auprès duquel se dressait, en guise d'étendard, la pique que je viens de décrire, et lui porta une horrible blessure[74]. D'un autre côté, le comte de Flandre lâcha la bride à son cheval et s'enfonça dans les rangs ennemis. Tancrède

se précipite enfin vers les tentes avec fougue,
Et la fureur des troupes suit celle des chefs.

Le rivage et la plaine n'étaient plus que massacres. Incapables de supporter plus longtemps leur destruction, les ennemis furent bientôt poussés à la fuite par le désespoir. Et, de même que le nombre des gentils était énorme, de même fut énorme, en conséquence, le carnage. Car si superbes étaient les soulèvements de la mer, plus admirable encore apparut le Seigneur dans les cieux[75]. Pour qu'il fût évident que Dieu seul, et non la main de l'homme, avait conduit une telle bataille, on voyait les ennemis s'enfuir en aveugles avec les yeux ouverts ; croyant échapper aux armes, ils se jetaient au-devant des hommes d'armes. Ils ne pouvaient trouver aucun refuge :

[74] Plusieurs manuscrits des *Gesta Francorum* présentent une lacune en ce point (X, 39) : le texte complet signale, en effet, que Robert de Normandie abattit "illum *qui hunc [stantarum] ferebat*" – soit le porte-étendard du vizir et non Al-Afdal lui-même ; mais les mots en italique ont été omis (cf. L. Bréhier, *Histoire anonyme*, p. 214 ; *Gesta*, p. 95). La version de Guibert montre qu'il disposait, pour modèle, de l'un de ces exemplaires lacunaires.

[75] Cf. *Psaumes*, 93 (Vulg.), 4.

A la plupart, l'arbre le plus haut n'offrait pas
D'asile sûr pour éviter nos traits ;
Nos coups les abattaient comme des tas de ruines.

Tous ceux que la fuite ne sauva pas, épées et javelots en firent des morts et des mourants. Les glaives des nôtres frappaient sans relâche, comme sur des moutons. Quant au comte de Saint-Gilles, qui occupait les sables voisins de la mer, il lâcha son propre contingent contre les ennemis et les attaqua avec la violence de la tempête, à tel point qu'une grosse troupe de païens plongea d'elle-même dans les flots pour éviter les coups mortels du fer.

19. La puissance divine avait donc remporté la victoire ; et le prince de la milice babylonienne – l'émir, comme on l'appelle dans la langue de sa patrie –, confondu, ne parvenant pas à comprendre le malheur qui lui était arrivé, se répandait en lamentations[76]. Il considérait d'une part l'immensité des troupes qu'il avait menées à sa suite, la vaillance et la beauté de cette jeunesse si distinguée, la qualité de ses armes ; il évoquait la richesse de ses compagnons, qui tous, pour ainsi dire, étaient des chevaliers ; il observait, ce qui d'habitude encourage au plus haut point les esprits timides, que ses guerriers avaient combattu dans leur province, et devant les portes de leur ville, qui leur offrait un refuge assuré. De l'autre, il voyait chez les Francs une milice en tous points inférieure à la sienne, une jeunesse épuisée par une famine prolongée, des épées rouillées, des lances qui noircissaient, des troupes diminuées par l'affaiblissement des chevaliers ; ceux qui paraissaient être les grands perdaient l'esprit à force de misère, et les chevaux exténués succombaient à toutes sortes de maux ; bref, et pour me résumer, il ne comprenait pas comment ce ramassis d'exilés, les plus misérables de tous les hommes, avaient pris le dessus de troupes innombrables qui combattaient chez elles ; pire encore, comment les plus vils des hommes avaient triomphé de toute la gloire de l'Orient. Un fait contribua beaucoup à la victoire des nôtres : lorsqu'on donna le signal de la fuite dans l'armée ennemie, l'émir qui gouvernait

[76] Comme il l'avait fait pour le dialogue de Kurbuqa et de sa mère, l'Anonyme (X, 39) a reconstitué, ou plutôt imaginé les lamentations d'Al-Afdal, que Guibert a reprises à sa suite.

Ascalon, voyant le chef babylonien tourner le dos, fit refuser l'entrée de la ville aux fuyards[77]. Mais ce qui surprit par-dessus tout les ennemis fut que les Francs eussent choisi de se porter à leur rencontre à près de deux jours de marche, plutôt que de combattre sous les remparts de Jérusalem où ils avaient un point d'appui.

20. Les Francs rendirent à Dieu, ainsi qu'il convenait, mille actions de grâces pour une si grande victoire ; et le comte Robert de Normandie, toujours d'une admirable munificence en dépit des privations de l'exil, acheta pour vingt marcs d'argent, à celui qui s'en était emparé, la lance dont j'ai dit qu'elle était recouverte d'argent et qu'elle servait d'étendard au prince de Babylone ; il en fit don au soi-disant patriarche, Arnoul, afin qu'elle fût déposée près du Sépulcre du Seigneur, en témoignage de la victoire. Quant à l'épée de ce même prince, on raconte que quelqu'un l'acheta pour soixante besants.

Une flotte importante, qui avait suivi l'armée ennemie, entra dans le port d'Ascalon, prête à saisir l'occasion de la défaite des Francs pour acheter aux vainqueurs ceux qui auraient été réduits en captivité et les conduire ensuite dans des royaumes reculés de l'Orient, afin de les revendre. Mais lorsqu'ils virent que les Égyptiens s'enfuyaient honteusement, les marins mirent à la voile sans plus attendre et repartirent vers la haute mer. Quant aux Francs, après avoir fait un horrible carnage de Sarrasins et surtout d'Éthiopiens[78], ils retournèrent vers les tentes que les païens avaient désertées, et s'y procurèrent une quantité de butin inestimable. Ils trouvèrent des trésors en argent et en or, les richesses de la noblesse d'Assyrie, toutes espèces d'objets précieux, des animaux en tous genres, des amas d'armes variées ; tout ce qui pouvait leur servir fut conservé, le reste fut livré aux flammes. Ils rentrèrent à Jérusalem triomphants, avec des transports de joie, accumulant les actions de grâces et les larmes, qu'ils versaient par milliers en souvenir de la Passion et de la mise au tombeau du Seigneur. Cette heureuse fortune qui leur

[77] Aucun autre chroniqueur ne transmet cette information, que Guibert ne tient pas de son modèle.

[78] Nom générique donné par les chroniqueurs latins aux combattants noirs, venus du Soudan autant et plus que d'Éthiopie.

venait du ciel augmenta la prospérité des Francs à tel point que les pauvres eux-mêmes, ceux qui avaient pris la sainte route autrefois dénués de tout viatique, repartirent très bien munis en or et en argent, conduisant avec eux beaucoup de chevaux et de mulets.

Ce fut le premier jours des ides sextiliennes
Qui vit se dérouler un si fameux combat[79].

21. J'ai cité, au commencement de ce volume, certains passages des Écritures qui me semblaient convenir à l'admirable entreprise que je rapportais; voyons maintenant si je ne pourrais pas trouver, dans le prophète Zacharie, quelque texte applicable au siège de Jérusalem. Le prophète dit:

«*Voici ce que dit le Seigneur, qui a étendu le ciel, qui a fondé la terre et qui a formé dans l'homme l'esprit de l'homme*[80].» Il a étendu le ciel, Celui qui agrandit l'Église, afin que, selon Isaïe, «comme il a fait venir sa race de l'Orient» par les apôtres, de même «il la rassemble de l'Occident[81]» par les nôtres, aujourd'hui. Il a fondé la terre, en permettant que les gentils s'endurcissent dans leur infidélité. Il a formé dans l'homme l'esprit de l'homme en façonnant l'esprit des fidèles par la raison qu'il leur a donnée.

«*Voici que je ferai de Jérusalem, pour tous les peuples d'alentour, le linteau de la porte d'un lieu où l'on va s'enivrer*[82].» Le linteau est au-dessus de la porte; par la porte, on entre dans la maison; l'ivresse trouble l'estomac. Si l'on dit que la porte est la foi en Notre-Seigneur Jésus, par laquelle nous venons au Père, ce n'est pas à tort que l'on appellera l'Église de Jérusalem d'où sont sortis la Loi et le Verbe de Dieu, le linteau de la porte, car elle fut à l'origine de ces enseignements. C'est vers elle que Paul est retourné, au bout de quatorze années, pour conférer sur l'Évangile avec Pierre et les autres, de peur de courir et d'avoir

[79] Le vendredi 12 août, comme il a été dit ci-dessus. – Ici s'achève le récit de l'Anonyme.

[80] Zacharie, 12, 1. Le chapitre ainsi commenté traite de *la délivrance et du renouvellement de Jérusalem.* Guibert en a utilisé les versets 1-10, dans l'ordre du texte – aussi ne m'a-t-il pas semblé nécessaire de donner la référence de chaque verset, sauf quand sa rédaction appelait une remarque.

[81] Cf. Isaïe, 43, 5.

[82] Zacharie, 12, 2. – Le texte que commente Guibert est, bien entendu, celui de la Vulgate. Le sens du texte hébreu est différent: "Voici que moi je fais de Jérusalem une coupe de vertige pour tous les peuples alentour" (*Bible de Jérusalem*, p. 1683).

couru en vain[83]. Mais cette porte est celle d'un lieu où l'on va s'enivrer pour tous les peuples d'alentour, parce que toutes les nations voisines ont éprouvé du dégoût à l'égard de Jérusalem et l'ont exécrée jusqu'à la nausée, à cause des vestiges de notre foi qui y ont subsisté.

«*Juda même se trouvera parmi ceux qui assiégeront Jérusalem.*» Non seulement Jérusalem est objet d'horreur pour les étrangers à notre foi, dit le prophète, mais Juda lui-même, le peuple fidèle qui confesse en vérité celle que les gentils foulent aux pieds, assiégera Jérusalem.

«*En ce temps-là, je ferai de Jérusalem une lourde pierre pour tous les peuples.*» S'il est permis de prendre la partie pour le tout, selon l'usage courant de l'Écriture, Jérusalem est devenue une lourde pierre pour tous les peuples parce qu'elle a récemment imposé à tous les chrétiens le poids du plus rude labeur pour obtenir sa délivrance.

«*Tous ceux qui la soulèveront en seront meurtris et déchirés, et tous les royaumes de la terre s'assembleront contre elle.*» Qui sont-ils, ceux qui soulèvent Jérusalem, sinon ceux qui, après qu'aient été accomplis les temps des nations, la relèveront de son écrasement? «Jérusalem», a dit le Seigneur, «sera foulée aux pieds par les gentils, jusqu'à ce que soient accomplis les temps des nations[84].» Ils sont meurtris et déchirés, parce qu'on ne saurait en aucune façon dire, voire même imaginer, combien ils eurent à souffrir de misères causées par la faim et la soif, de cruelles fatigues et de blessures douloureuses en faisant ce siège. Pour reprendre les paroles d'Ezéchiel, «toutes les têtes ont perdu leurs cheveux, toutes les épaules sont écorchées[85]», sans autre cause que d'avoir eu sans cesse à porter des engins et à transporter des fardeaux. Mais après le relèvement de Jérusalem, «tous les royaumes de la terre s'assemblèrent contre elle»: ce qui ne doit pas s'entendre comme une allégorie, mais apparaître comme la vision prophétique de notre récente Histoire. Y eut-il, en effet, un royaume d'Orient dont les hommes n'aient pas pris part à la dernière bataille[86]? Ces gens avaient traîné avec eux – j'ai oublié d'en

[83] *Galates*, 2, 1-2.
[84] Luc, 21, 24.
[85] Ezéchiel, 29, 16.
[86] La bataille d'Ascalon.

parler plus haut – toutes sortes d'engins nécessaires au siège de la Ville ; ils avaient amené, outre leurs guerriers, des marchands pour acheter les Francs, certains qu'ils se croyaient de remporter la victoire en raison de leur immense multitude, plus importante encore peut-être, selon ce qu'ils avaient appris, que celle des troupes de Curbaran.

«*En ce jour-là, dit le Seigneur, je frapperai tous les chevaux de confusion et leurs cavaliers de folie.*» Si le cheval représente une dignité temporelle, son cavalier doit sans nul doute être regardé comme celui auquel cette dignité donne la prééminence. Toute dignité était frappée de confusion, car tout ce qu'il y avait d'autorité ou de pouvoir royal restait comme hébété, sans rien oser faire contre cette nouvelle milice de Dieu. Tout prince était frappé de folie, parce que quiconque éprouvait la vaillance de l'Ost du Seigneur perdait la tête et ne savait où se tourner, comme s'il était privé de ses forces.

«*J'aurai les yeux ouverts sur la maison de Juda, et je frapperai de cécité les chevaux de tous les peuples.*» Si Juda est celui qui confesse la foi, à plus forte raison appellerai-je confesseurs ceux qui n'ont jamais dévié de la foi depuis qu'ils ont commencé à croire, et surtout les Français, qui ont porté tout le poids du voyage. Dieu a les yeux ouverts sur eux lorsqu'il les gratifie des effets de sa bienveillance particulière. Il frappe de cécité les chevaux des peuples, quand Il châtie l'orgueil des gentils et les poursuit de sa réprobation. Dans les textes sacrés, le cheval représente souvent l'orgueil. Quelle plus grande cécité, en effet, que de faire la guerre aux enfants de Dieu, sans égard pour Dieu ? Quoi de plus digne de réprobation que de ne pas reconnaître Dieu, de s'enorgueillir de sa propre ignorance et de porter le combat contre les fidèles ? Mais pourquoi la liberté de l'allégorie se donnerait-elle carrière à travers le lacis des mots, quand la vérité de l'Histoire nous empêche de nous égarer parmi les conjectures diverses ? N'ai-je pas dit plus haut que les ennemis étaient frappés de cécité et restaient saisis de stupeur devant les glaives qui les menaçaient[87] ? Et je me demande comment le cheval se serait conduit, s'il y voyait, avec un cavalier manifestement frappé de folie ?

«*Alors, les chefs de Juda diront en leur cœur : que les habitants de Jérusalem trouvent leurs forces dans le Seigneur des armées, qui est leur*

[87] Allusion à la fin de la bataille d'Ascalon.

Dieu.» Qui appellerai-je les chefs de Juda, sinon les princes de cette armée fidèle ? Ils souhaitent que les habitants de Jérusalem trouvent leurs forces lorsqu'ils désirent ardemment que la vaillance de la milice chrétienne restaure la Ville sainte, pour propager le christianisme, honorer la mémoire du Seigneur, écraser tout à l'entour la gent païenne. Mais le prophète dit que la force de ces habitants se trouvera dans le Seigneur des armées, ce que l'on voit aujourd'hui, quand une poignée d'hommes d'une incroyable faiblesse affronte au combat tous les royaumes païens, en ne comptant que sur la puissance de Celui qui commande aux puissances du ciel. Le prophète ajoute, avec juste raison, «qui est leur Dieu», afin que ces hommes ne croient pas pouvoir s'appuyer sur n'importe quel Dieu, mais qu'ils se tournent vers leur propre Dieu, Celui des chrétiens.

«*En ce jour-là, je ferai des chefs de Juda comme un brasier allumé dans un tas de bois, comme une torche allumée dans la paille et ils dévoreront à droite et à gauche tous les peuples d'alentour.*» En ce jour-là, dis-je, jour de foi ou de prospérité divine, les chefs qui gouverneront le peuple chétien à l'extérieur, par les armes, ou à l'intérieur, par la science spirituelle, seront le brasier ; brûlant intérieurement de l'amour divin, ils consumeront le bois des pécheurs dans la gent païenne ; et quant à l'extérieur, ils réduiront en cendre tous ces réprouvés dans les combats, comme de la paille. Nous savons en effet, sans pouvoir en douter, que Dieu n'a pas entrepris ces choses en vue de la délivrance d'une seule ville, mais qu'Il a répandu ces semences pour qu'elles fructifient de toutes parts et s'opposent à la rage de l'Antéchrist à venir. Ils dévorent à droite et à gauche tous les peuples d'alentour en ramenant ici les élus, ceux qui sont placés à droite, dans le sein de la chrétienté, tout en détruisant là, par une juste et mortelle vengeance, les réprouvés qui, on le sait, occupent le côté gauche.

«*Et Jérusalem sera encore habitée dans son lieu, à Jérusalem.*» Si Jérusalem est l'Église, son lieu est la foi dans le Christ ; Jérusalem sera donc habitée dans Jérusalem, puisque la cité terrestre est restaurée dans son aspiration à la vision de la paix céleste ; et elle a son lieu, puisqu'elle est immuablement attachée au Christ[88].

[88] Parmi les *clés* de l'exégèse médiévale figurent le sens tropologique (Jérusalem représente l'âme du fidèle aspirant à la vision béatifique) et le sens allégorique (Jérusalem

«*Et le Seigneur sauvera les tentes de Juda, comme il l'a fait au commencement, afin que la maison de David ne se glorifie point avec faste en elle-même, et que les habitants de Jérusalem ne se glorifient point contre Juda*[89].» Le Seigneur sauve les tentes de Juda comme Il l'a fait au commencement, quand, après avoir effectué des prodiges avec nos pères, Il est encore tellement glorifié de nos jours que nos contemporains semblent avoir fait de bien plus grandes actions au milieu des épreuves et des calamités, que n'en ont accompli, croit-on, les Juifs de l'Antiquité – eux qui marchaient avec leurs femmes et leurs enfants, en gardant le ventre plein, conduits par les apparitions des anges et parmi des miracles incessants. Je serais plus dans la vérité en disant les nôtres sauvés, car Dieu accueille réellement comme ses enfants ceux dont Il permet que les corps soient mis à mort, et qu'Il châtie durant leur vie temporelle. «Afin, dit le prophète, que la maison de David ne se glorifie point avec faste en elle-même :» ce qui signifie que les anciens, après s'être illustrés par leurs victoires dans les combats, doivent renoncer à s'enorgueillir en mesurant combien les hauts faits d'aujourd'hui l'emportent sur les leurs. Les habitants de Jérusalem se glorifient contre Juda, lorsqu'on oppose aux héros de notre temps le faste de ceux qui ont régné autrefois en ces lieux et qui ont accompli quelques actions d'éclat. En désignant David, qui fut extrêmement puissant, le prophète exprime en effet les meilleures raisons qu'avaient les habitants de s'enorgueillir. Comme s'il disait : Bien que David se soit illustré par les armes au plus haut point, et que certains de ses successeurs se soient procuré quelque gloire, on ne trouve rien en eux qui autorise à les comparer aux nôtres, aujourd'hui. Nous employons aussi «habiter» pour «dominer», en tirant cette forme fréquentative du verbe «j'ai, tu as (*habeo, habes*).» Or, il est dit que «David se glorifie avec faste contre Juda» et que «les habitants de Jérusalem se glorifient» de même, parce que ceux qui veulent abaisser les hauts faits des nôtres trouvent en eux un sujet de s'enorgueillir.

est l'image de l'Église). Guibert avait déjà eu recours à cet exemple classique dans son opuscule *Sur la manière de construire un sermon* (cf. H. de Lubac, *Exégèse médiévale*, 1, 1959, p. 37).

[89] Zacharie, 12, 7. – Le texte hébreu est plus clair : "Yahvé sauvera tout d'abord les tentes de Juda pour que la fierté de la maison de David et celle de l'habitant de Jérusalem ne s'exaltent pas aux dépens de Juda" (*Bible de Jérusalem*, p. 1684).

«*En ce jour-là, le Seigneur protégera les habitants de Jérusalem.*» Et ne protège-t-il pas encore aujourd'hui les siens, cette troupe beaucoup trop faible qu'Il défend au milieu d'innombrables gentils? Chaque jour, les nôtres provoquent les nations voisines de leurs armes audacieuses, et ces nations ont assez à faire de se prémunir contre leurs incursions, bien loin d'oser les assiéger.

«*Celui d'entre eux qui chancelle sera comme David en ce jour-là, et la maison de David sera comme celle de Dieu, comme l'ange du Seigneur à leurs yeux.*» Il n'est guère de crime imputé à David dont celui-ci n'ait, selon l'Écriture, subi le châtiment sur l'heure. Quiconque, parmi les nôtres, a chancelé, était donc comme David, car Dieu lui-même n'a pas laissé impunies les mauvaises actions que j'ai rapportées plus haut et qui furent commises, par luxure ou par orgueil, au long de la sainte route; Il a rétribué sans tarder les progrès du péché au moyen des tourments, trop promptement mérités, de la faim et de toutes sortes de difficultés. C'est pourquoi la maison de David devient comme celle de Dieu, parce que le sentiment de la rigueur divine la ramène à celui de la grâce spirituelle; ceux auxquels Il inflige, comme à David jadis, la discipline en père, Dieu ne les prive pas aussitôt de son inspiration bienheureuse: et l'homme devient comme un ange en présence de Dieu parce que, se voyant arraché à ses passions par les verges menaçantes que Dieu lui destine, il s'applique aussitôt à aimer Dieu avec plus d'ardeur. Sachant qu'il est châtié comme un fils, il aime un ange. Car c'est à la présence de Dieu qu'aspire avec piété l'homme intérieur.

«*Il arrivera en ce jour-là, que je chercherai à détruire toutes les nations qui viendront contre Jérusalem.*» Nous cherchons habituellement ce que nous sommes sûrs de ne pas avoir sous les yeux. Mais qu'est-ce que «chercher» pour Dieu, sinon arrêter ce qui doit être fait selon la vocation de l'éternelle providence? Dieu cherche donc à détruire toutes les nations qui viendront contre Jérusalem, et ce, «en ce jour-là», parce qu'Il prévoit et décide, dans la clairvoyance de son jugement, ou de détruire par la damnation éternelle ceux qui agissent contre la foi, ou de les affaiblir, en considération de leur propre fragilité. Aussi est-il dit: «Tu les gouverneras avec une verge de fer; comme un vase de potier, tu les briseras[90].» Mais Dieu agit par une illumination

[90] *Psaumes*, 2, 9.

intérieure, comme l'indiquent les mots «en ce jour-là»; et rien de ce qui est signifié ne pourrait l'être par le raisonnement.

«*Et je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de prière.*» Ces habitants de Jérusalem, je dirais que c'était la maison de David; le Tout-Puissant, bien qu'Il leur ait donné et leur donne de fréquentes victoires, leur a imposé et leur impose aussi de nombreuses infortunes, pour les dompter; en ne leur accordant pas la permanence, ce saint administrateur répand nécessairement sur eux un esprit de grâce et de prière. En effet, si nulle prospérité – cause de relâchement même pour les plus parfaits – ne semble leur sourire sans être bientôt suivie d'une adversité, leur âme sans cesse inquiète sera forcée de soupirer, dans la tribulation, vers Celui qui est à leurs côtés dans les moments favorables. Regardons maintenant, en dehors de tout mystère, la Jérusalem terrestre, et demandons-nous si elle ne se trouve pas bien souvent saisie d'incertitude et de crainte lorsque, «établie», selon Ezéchiel, «au milieu des nations et environnée de leurs terres[91]», la ville considère l'immensité des nations qui l'entourent et sa propre petitesse? Comment ses habitants, qui ne cessent de redouter les irruptions des nations barbares, ne posséderaient-ils pas, à moins d'avoir perdu l'esprit, la grâce de la crainte et de l'amour de Dieu – eux qui ne manquent jamais de sujets pour leurs pieux élans et leurs prières? Le Tout-Puissant se rappelle donc à la mémoire des siens par l'aiguillon de l'adversité; Il se sert aussi des titillations de la chair pour embraser les âmes, afin qu'elles se trouvent toujours portées, redoutant leur ruine, à implorer le secours divin par leurs prières.

22. Je l'ai dit non pas une fois mais à maintes reprises, et je ne crains pas de le répéter: jamais une telle entreprise n'avait été réalisée nulle part, depuis le début des temps. Si l'on m'objecte les miracles que le Seigneur avait faits autrefois pour les enfants de Jérusalem, je citerai en réponse la mer des gentils, dont les flots pressés se sont ouverts, de façon beaucoup plus admirable encore, devant les hommes d'aujourd'hui; je montrerai la nuée de la crainte de Dieu qui leur apparaissait dans une

[91] Ezéchiel, 5, 5. – Nous trouvons ici la première clé de l'exégèse, le sens littéral: Jérusalem est une ville de Judée.

colonne, le jour, et la lumière de l'espérance divine qui les éclairait, la nuit[92] ; je dirai que le Christ lui-même était la colonne qui les guidait en droiture et en vaillance, et que le Verbe de Dieu était le seul aliment qui les réconfortait, comme une manne céleste, hors de toute consolation d'une espérance terrestre. Les anciens Juifs ont pris en dégoût la nourriture que le Ciel leur dispensait et n'ont cessé de revenir, en pensée et en paroles, vers l'Égypte qu'ils avaient quittée[93] ; ceux d'aujourd'hui, sans se permettre un regard en arrière, ont accueilli avec une pieuse ardeur tout ce qui a fondu sur eux, en fait de pénurie et de privations. Certes, les fléaux qui se sont répandus devant Antioche où l'on a parlé de famines presque continuelles, n'ont pas été, dit-on, sans donner lieu à de nobles spectacles. Représentons-nous la grandeur d'âme de ces hommes en butte à toutes sortes de misères, éprouvés au delà du supportable, et qui n'ont pas dédaigné d'assister à des scènes chrétiennes, appropriées sans aucun doute aux circonstances et au lieu ! Aux dires de témoins oculaires, il arriva très souvent pendant le siège, alors que des échauffourées nombreuses se produisaient entre assiégeants et défenseurs de la ville, quand les hommes se retiraient de part et d'autre, mettant à leur impétuosité le frein de la sagesse et de la raison – il arriva, dis-je, que l'ont vît apparaître des essaims d'enfants, dont les uns sortaient de la ville tandis que les autres venaient de nos rangs : ils se combattaient comme leurs aînés, et se montraient également dignes de fixer l'attention. J'ai rapporté au début de cette Histoire que, lorsque le bruit du voyage de Jérusalem s'était propagé dans les régions occidentales, des pères avaient pris la route avec leurs petits garçons[94]. Certains de ces enfants perdirent leurs parents au cours de l'expédition, mais continuèrent à suivre l'armée et s'endurcirent à la fatigue, ne se montrant nullement inférieurs à leurs aînés quant à ce qui touchait aux privations qu'il leur fallait supporter. Ils formèrent une troupe et se donnèrent leurs propres chefs, qui prirent les noms d'Hugues le Grand, de Bohémond, du comte de Flandre et de celui de Normandie, ou représentèrent encore d'autres grands personnages. Ces petits seigneurs, chaque

[92] Commentaire tiré de l'*Exode*, 13, 32 et 14, 21-22.
[93] Cf. *Nombres*, 21, 5.
[94] *Supra*, II, 6.

fois qu'ils voyaient les leurs souffrir de quelque pénurie, s'en allaient réclamer des vivres aux princes que j'ai cités ; et les barons leur prodiguaient ce qu'il leur fallait pour soutenir leur faiblesse. C'était une remarquable milice, qui affrontait fréquemment les enfants de la ville, tous armés de longs roseaux en guise de javelots avec des boucliers en vannerie, portant chacun selon ses forces de petits arcs et des traits. Ces petits garçons, les nôtres et ceux de la cité, se rencontraient en rase campagne, sous les yeux des adultes des deux partis ; les assiégés assistaient au combat du haut des remparts, les nôtres depuis leurs pavillons. On voyait les enfants s'élancer les uns contre les autres en poussant de grands cris ; leurs coups faisaient couler le sang, mais n'étaient jamais mortels. De tels exercices incitaient souvent les plus âgés à reprendre la lutte. Quand ils voyaient les esprits s'échauffer dans des corps dépourvus de forces, quand ils regardaient des bras inexpérimentés brandir avec ardeur n'importe quelles armes, quand chacun des partis déplorait les blessures des uns et des autres, les adultes écartaient les enfants du terrain et revenaient à leurs combats habituels. Aussi était-il rare de trouver l'Ost du Seigneur inactif ; tandis que les uns s'instruisaient, les autres s'entraînaient chaque jour à la bataille.

23. Il y avait encore un autre genre d'hommes dans l'Ost : des hommes qui allaient pieds nus, ne portaient pas d'armes et ne pouvaient avoir sur eux la moindre somme d'argent ; tout crasseux dans leur nudité et leur indigence, ils marchaient en avant des autres, et se nourrissaient de racines et de mauvaises herbes. Un individu de souche normande et qui n'était pas, dit-on, de naissance obscure, mais qui, de chevalier, était devenu homme de pied, vit ces gens errer sans seigneur ; après avoir rejeté ses armes et les vêtements qu'il portait, il résolut de se déclarer leur roi et se fit appeler, en langage barbare, le «roi Tafur[95].» On désigne sous le nom de «tafur», chez les gentils, ceux qu'à parler plus savamment l'on appelle, chez nous, des «truands» (*trudennes*) – ainsi nommés parce qu'ils chassent (*trudunt*) les années devant eux – autrement dit qu'ils les traversent

[95] Voir la bibliographie citée dans l'édition Huygens (CCCM 127A, 7, 1149 sq). – Guibert est le seul chroniqueur à parler de ces Tafurs, dont la *Chanson d'Antioche* a longuement célébré les exploits. Voir, à ce propos : *Introduction*, p. 20.

sans souci, en vagabondant de ci, de là[96]. Ce «roi Tafur» avait coutume, quand son peuple parvenait à quelque pont ou atteignait un défilé, de se placer aussitôt devant l'entrée du passage; il fouillait ses hommes un à un, de la tête aux pieds, et si l'un d'eux se trouvait avoir sur lui ne serait-ce que la valeur de deux sous, il le chassait de sa troupe à l'instant; tout en lui ordonnant d'acheter des armes, il le renvoyait dans l'armée des combattants. Quant à ceux qui n'avaient visiblement ni conservé ni quêté d'argent, parce qu'ils étaient attachés à leur dénuement habituel, ceux-là, le roi les admettait dans son entourage particulier. On croira peut-être que ces gens nuisaient à l'intérêt général et qu'ils consommaient, sans profit pour personne, des aliments dont le coût eût pu se trouver à la disposition des autres. Mais à la vérité, on ne saurait dire combien ils se rendaient utiles, en convoyant les vivres, en levant les tributs, en jetant même des pierres contre les villes pendant les sièges; ils surpassaient les ânes et autres bêtes de somme pour le transport des fardeaux; ils égalaient les balistes et autres engins pour le lancer de nombreux projectiles.

Par ailleurs, lorsqu'on découvrit que des morceaux de chair avaient été découpés sur des cadavres de païens, à Ma'arrat et peut-être en d'autres lieux[97], sous la pression d'une famine excessive (crimes qui furent bien commis par ces Tafurs en cachette, mais très rarement), une horrible rumeur courut parmi les gentils, selon laquelle il y avait des hommes, dans l'armée franque, qui se repaissaient de la chair des Sarrasins. Si bien que les Tafurs, voulant donner plus de retentissement encore à une telle croyance chez les ennemis, passent pour avoir emporté le corps d'un Turc et l'avoir fait rôtir devant tout le monde, à la terreur générale, sur un feu préparé à cet effet, comme s'il s'agissait d'une viande de boucherie[98]. Ayant appris la chose et persuadés qu'une pareille forgerie était l'entière vérité, les païens en étaient venus à redouter la sauvagerie des Tafurs bien davantage

[96] Étymologie fantaisiste: le mot *truand* (*trudennis, trutanus*) vient du celtique *trogant, truaghan*, qui signifie en effet "vagabond, misérable" (E. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, 4, p. 2371).

[97] *Supra*, VI, 18.

[98] Guillaume de Tyr (IV, 23) attribue à Bohémond une mise en scène du même ordre, destinée, pendant le siège d'Antioche, à débarrasser l'armée croisée des espions turcs qui s'introduisaient dans ses rangs.

que la fougue de nos princes. Les Turcs, en effet, conformément à l'usage des anciens gentils, éprouvent autant de douleur devant des cadavres laissés sans sépulture, que tout Chrétien en ressent à la pensée des âmes vouées à la damnation[99]. C'est pourquoi l'évêque du Puy, qui voulait exciter leurs rancœurs de la manière la plus terrible, avait fait promettre, par un édit publié dans l'armée lors du siège d'Antioche, une récompense de douze deniers, payables sur-le-champ, à quiconque lui apporterait la tête d'un Turc. Il faisait ensuite fixer les têtes qu'il avait reçues sur des pieux élevés, plantés devant les remparts de la cité et sous les yeux des assiégés : ce qui tourmentait furieusement et glaçait d'épouvante ceux qui regardaient ces trophées.

Il est encore une décision que prit le prélat à Antioche, en accord avec nos barons, et sur laquelle je ne dois pas me taire : au moment où les assiégés commençaient à soupçonner la disette dont souffraient les nôtres, l'évêque ordonna à nos hommes d'atteler les bœufs aux charrues, de labourer et de semer bien en vue de la ville, afin de donner à comprendre aux habitants que ceux qui préparaient déjà les récoltes de l'année à venir n'abandonneraient le siège commencé sous aucun prétexte.

Tels sont les faits admirables, ceux-ci et d'autres encore, qui furent accomplis durant cette fameuse expédition : je ne crois pas possible à qui que ce soit de les embrasser tous. De même que personne n'a jamais entendu dire, de toute éternité, qu'aucun peuple ait quitté son territoire sans roi ni prince ; que petits et grands aient appris à porter ensemble le joug sous la seule conduite de Dieu ; que le serf n'ait plus été au pouvoir de son seigneur et que le seigneur n'ait rien exigé d'autre de son serviteur que la fraternité ; de même, dis-je, que l'on ne peut trouver de tels exemples dans le passé, de même n'y en aura-t-il jamais plus, à mon avis, de semblables dans le futur. Et ce qui fonde surtout mon opinion, c'est d'avoir vu, après la prise de Jérusalem, s'ébranler tant de peuples chrétiens ; c'est d'avoir su que tant de personnages dont la dignité n'était pas mince, tant de corps de chevaliers qui ne portaient pas des noms méprisables, de si grandes quantités d'hommes de pied étaient partis à leur tour, sur les traces de ceux qui les avaient précédés et leur avaient ouvert la voie : en sorte que cette deuxième expédition,

[99] Réflexion analogue *supra*, IV, 14.

je puis l'affirmer sans crainte de me tromper, était à peine inférieure à la première en nombre, comme par ses richesses[100]. Qui peut passer en revue, en effet, tous ceux – du plus haut rang comme de modeste et de basse condition – qui affluèrent des seules régions de France (pour ne rien dire des autres pays), au moment où le comte Étienne, dont j'ai parlé plus haut, et Hugues le Grand, l'illustre frère du roi Philippe, entreprirent pour la seconde fois le voyage du Sépulcre du Seigneur? Sans parler du duc de Bourgogne, que dirai-je du comte de Poitiers, lui qui, outre la masse considérable de chevaliers qu'il avait résolu d'emmener avec lui, avait rassemblé des essaims de jeunes filles[101] ? Tandis que la renommée de sa magnificence résonnait de toutes parts, ce comte arriva à Constantinople, où il rencontra le tyran Alexis, le plus perfide des hommes. Ce traître infâme annonça son arrivée aux Turcs, avant même que le comte eût quitté la ville impériale, en leur faisant tenir des missives qui disaient en substance : «Voici que les plus grasses des brebis de France s'avancent vers vous, conduites par le moins avisé des pasteurs[102].» Que dire de plus? Le comte sortit du territoire du tyran ; une armée turque se présenta subitement devant lui, dispersa ses forces qui n'étaient ni rassemblées ni organisées, les pilla et remporta la victoire. C'est là qu'Hugues le Grand fut frappé au genou par une flèche, blessure dont il languit quelque temps et finit par mourir ; il fut inhumé à Tarse, en Cilicie. Cette bataille eut lieu, dit-on, dans la province que l'on nomme la Satyrie[103].

[100] Se préparant à conclure son Histoire, Guibert voulait montrer une dernière fois le caractère exceptionnel de la première croisade en la comparant aux désastres de l'arrière-croisade.

[101] Quatre expéditions se mirent en route après la prise de Jérusalem : (1) à la fin de septembre 1100, une "croisade lombarde" formée en Italie du Nord ; (2) vers la même époque, un contingent français mené par Étienne de Blois, le duc de Bourgogne Eudes Ier et le comte de Bourgogne Étienne ; (3) en février 1101, une armée conduite par le comte de Nevers Guillaume II ; (4) en mars 1101, l'expédition du comte Guillaume IX de Poitiers, duc d'Aquitaine, à laquelle se joignirent Hugues de Vermandois, le duc de Bavière Welf IV et la comtesse d'Autriche, Ida : ces dernières troupes parvinrent à Constantinople au début de juin (cf. J. Richard, *Les Croisades*, p. 46-47 et 84-88).

[102] Cette soi-disant trahison d'Alexis est encore une invention calomnieuse.

[103] L'attaque des Turcs se produisit le 5 septembre 1101, dans les environs d'Héraclée (Eregli), là où l'expédition du comte de Nevers venait déjà d'être anéantie quelques jours plus tôt. Hugues de Vermandois mourut vers le 18 octobre.

24. De son côté, le comte Étienne était reparti en compagnie de plusieurs pontifes de notre royaume, parmi lesquels je citerai l'évêque de Soissons, Hugues, et celui de Paris, Guillaume[104], des hommes d'illustre lignage et de noble qualité, qui, encore dans la fleur de l'âge, gouvernaient leurs diocèses avec la plus éclatante vertu – ainsi que l'évêque de Laon, Enguerran, dont plût au Ciel que la vie religieuse eût été aussi remarquable que la beauté et l'éloquence[105]. Ces hauts personnages franchirent les remparts de Constantinople avec une suite imposante de tous les ordres. L'empereur les appela auprès de lui et combla de présents les premiers d'entre eux[106]. Ils le consultèrent alors sur la route qu'ils devraient prendre : serait-ce celle de leurs devanciers ou quelque autre ? L'empereur répondit avec sincérité que les nouveaux venus n'avaient pas assez de chevaliers pour se risquer sur un chemin différent du premier. Mais eux, qui voulaient accomplir des actions nouvelles et plus brillantes que celles de leurs prédécesseurs, déclarèrent qu'ils passeraient par d'autres régions et prièrent en même temps l'empereur de leur accorder le droit de commercer dans toute la Grèce[107]. Le tyran s'y engagea ; sachant que leur inexpérience allait contribuer à leur perte, il approuva avec joie une décision qui devait s'avérer, pensait-il à juste titre, être une erreur. Le comte et les siens reçurent donc le conseil de s'aventurer dans je ne sais quel désert situé en Paphlagonie, une province non seulement inconnue des voyageurs, à vrai dire, mais très rarement citée même dans la littérature. L'empereur les persuada de ne pas prendre plus de provisions qu'il ne leur en faudrait pour quarante jours. Tout en les dissuadant, en quelque sorte, de se charger de vivres, il leur promit avec magnificence de leur en procurer sur toute l'étendue de son territoire.

[104] Hugues de Pierrefonds, évêque de Soissons (1093-1103) ; Guillaume de Montfort, évêque de Paris (1096-1102).

[105] Enguerran, cousin du sire de Coucy, Enguerran de Boves, fut évêque de Laon de 1098 à sa mort (1104), laquelle eut lieu à Laon : Guibert en a décrit les circonstances peu édifiantes dans son *Autobiographie* (p. 278-281), sans faire allusion à ce départ en croisade.

[106] L'expédition du comte de Blois passa par Constantinople à la fin d'avril 1101 ; elle y retrouva Raymond de Saint-Gilles, qui se joignit à elle et fut chargé, par le *basileus*, de la diriger ; elle fit ensuite cause commune avec les Italiens de la croisade lombarde, masse indisciplinée qui campait de l'autre côté du Bosphore.

[107] Le changement d'itinéraire vint des Italiens, qui s'étaient mis en tête de délivrer Bohémond, alors prisonnier des Turcs près de Trébizonde (cf. R. Grousset, *Les Croisades*, 1, p. 324 ; J. Richard, *Les Croisades*, p. 85).

Ils partirent donc, et ne tardèrent pas à s'enfoncer dans de profondes solitudes : si bien que le gros des troupes, qui marchaient imprudemment sans provisions, confiantes dans le ravitaillement promis, se trouvèrent en proie à une famine plus pressante de jour en jour ; les hommes enflaient et mouraient ; la puanteur des cadavres qui gisaient de tous côtés incommodait cruellement l'armée. Parfois, les chefs de cette multitude épuisée réprimandaient les traînards, afin qu'ils ne prissent pas trop de retard sur les chevaliers et ne s'exposassent pas de ce fait aux attaques des Turcs ; mais les malheureux, torturés par la faim, priaient et suppliaient le Ciel de leur envoyer les ennemis. L'expédition était sur le point d'atteindre les confins de l'Arménie – les hommes à bout de forces, les animaux moribonds. Soudain, les Turcs fondirent sur elle par milliers ; mais les Français, qui formaient l'avant-garde ce jour-là, tout harassés qu'ils fussent, brisèrent facilement leurs assauts[108]. Le lendemain, les Turcs s'aperçurent que les Français s'étaient retirés des premiers rangs et que les Lombards, les Ligures et les Italiens avaient, hélas, pris leur place ; ils se ruèrent en ennemis acharnés sur cette avant-garde-là, dont il pressentaient la lâcheté. Les hommes qui marchaient en tête et portaient les bannières tournèrent honteusement le dos, laissant l'armée tout entière livrée non pas tant à la fuite – car la famine avait trop exténué les hommes pour qu'ils s'enfuient – mais à un lamentable carnage. Les fuyards ne retournaient pas là d'où ils venaient ; on ne se rassemblait pas pour déguerpir du moins par bandes ; mais chacun allait où le portait son humeur, sans doute vers la mort. Les nôtres furent ainsi poursuivis et massacrés pendant près de huit jours[109].

Au sein de cette armée se trouvait un archevêque de Milan qui transportait dans ses bagages une courte chape, ou plutôt une chasuble, de saint Ambroise (je ne sais s'il avait d'autres reliques) : cette chasuble était blanche, et tellement ornée d'or et de pierres précieuses d'une immense valeur que nulle part au monde on n'eût pu trouver sa pareille. Dieu permit que les

[108] Les Turcs étaient commandés par Qilij Arslan, le sultan de Roum, assisté du malik d'Alep, Ridwân et du Danishmendite Ghâsi Gümüshtekin. Ils donnèrent l'assaut à l'expédition près d'Amasia, à la limite de l'Arménie, le 9 août 1101.

[109] L'un des premiers à fuir fut le comte de Toulouse, qui perdit courage après s'être vaillamment comporté au début de la bataille. Il réussit à gagner la côte et s'embarqua pour Constantinople.

Turcs s'en emparassent, afin de punir, par un tel malheur, la folie de ce stupide prélat, qui avait emporté en terre barbare un objet aussi sacré[110].

Tant de chrétiens des deux sexes furent tués à cette même occasion, tant de richesses, de vêtements, d'or et d'argent leur furent enlevés, que cette seule victoire suffit à payer les Turcs des dommages que leur avait causés la première expédition. Certains affirment, en effet, que près de deux cent mille chrétiens se trouvaient là; or, il en subsista sept mille à peine[111]. Le comte Étienne, quant à lui, parvint à Jérusalem avec la plupart des grands, au nombre desquels figuraient Harpin de Bourges, un magnifique seigneur, et un comte d'Outre-Saône nommé Étienne[112].

Ils arrivèrent au moment où l'armée de l'empereur de Babylone venait livrer bataille à Baudouin, qui règne maintenant à Jérusalem, devant Ramla[113]. Harpin, dont je viens de parler, conseilla au roi de différer le combat jusqu'à ce qu'il ait réuni toutes les forces dont il pouvait disposer. Le roi lui répondit: «Si tu as peur, sauve-toi à Bourges!» Après quoi, il engagea la bataille sans réfléchir davantage. Il y perdit toutes ses troupes aussitôt, se fit repousser à l'intérieur de Ramla, et fut seul à s'échapper. Un grand nombre des nôtres furent emmenés en captivité; beaucoup d'autres finirent d'une façon que nous ignorons encore aujourd'hui. Harpin fut fait prisonnier; relâché par la suite, il est rentré en France et s'est fait moine[114]. Sur le sort du comte de Chartres (*Étienne de Blois*), on ne sait rien de certain; on croit qu'il a été tué mais sans en avoir la preuve; il avait été capturé dans une tour, à Ramla, avec de nombreux

[110] Anselme de Buis, archevêque de Milan en 1097, était l'un des chefs de la croisade lombarde; grièvement blessé au cours de la bataille, il mourut à Constantinople le 30 septembre 1101.

[111] Une fois de plus, ces chiffres ni vérifiés ni vérifiables ne sont pas à prendre en compte autrement que comme expression d'une échelle de valeurs. L'historien arabe Ibn al-Athîr, cité par R. Grousset (p. 328), parle de 3 000 survivants.

[112] Harpin, vicomte de Bourges, avait vendu sa vicomté au roi Philippe Ier pour partir en croisade. – Quant au "comte d'Outre-Saône", c'était le comte de Bourgogne, Étienne.

[113] Une armée égyptienne commandée par le fils d'Al-Afdal, Sharaf al-Ma'ali, avait débarqué à Ascalon au début de mai 1102; elle se présenta devant Ramla le 17 mai. Après sa défaite d'Ascalon, c'était la deuxième tentative du pouvoir fâtimide pour chasser les Francs de Palestine.

[114] Harpin de Bourges termina ses jours à Cluny, où il mourut en 1109.

compagnons – et je n'ai pu savoir de source sûre, jusqu'à ce jour, s'il fut emmené en captivité ou mis à mort ; je serais enclin pourtant à le croire mort, attendu qu'il n'a jamais reparu nulle part[115]. Les Turcs ont coutume, rappelons-le, de couper les têtes des cadavres de leurs ennemis après une victoire, et de les emporter comme des trophées ; lorsque les têtes manquent, les corps tronqués sont bien difficiles à identifier. Un doute semblable persiste, à l'heure qu'il est, au sujet d'autres personnages illustres.

Le roi, comme je l'ai déjà dit, avait été le seul à s'échapper ; et non seulement les siens le pleuraient tous, effrayés du sort funeste qui les menaçait, mais les païens annonçaient sa mort avec de grands éclats de rire moqueurs. Lui, cependant, était passé par d'horribles chemins de montagne, très peu fréquentés ; il parvint deux jours plus tard, si je ne me trompe, à Jérusalem qu'il trouva au désespoir, plongée dans une douleur bien légitime et s'attendant déjà à subir les plus graves périls. Baudouin rassembla en grande hâte autant de chevaliers qu'il put, prit les meilleurs des hommes de pied dont il disposait et se prépara, le Seigneur se montrant plus clément, à combattre de nouveau cette gent païenne qui triomphait, mais pas pour longtemps. Lui qu'on croyait mort, il reparut soudain avec des troupes fraîches ; il combattit avec une décision tout autre que la première fois et, ayant mis les païens en déroute, il réduisit cette nouvelle tumeur par la ponction du plus affreux carnage[116].

25. L'abondance de la matière à traiter ne m'a pas encore permis de parler de la mort du roi Godefroi, le frère de ce Baudouin ; il convient pourtant que je consacre quelques mots aux circonstances de sa fin et à sa sépulture. On a dit que le prince d'une nation païenne du voisinage lui avait envoyé des présents imprégnés de poisons mortels (ainsi qu'il apparut par la suite) ; Godefroi, qui tenait ce prince pour un ami, eut l'imprudence

[115] Très intéressant exemple de raisonnement critique de la part de Guibert. En fait, et Guillaume de Tyr le confirme (X, 19), Étienne de Blois fut tué au cours de la prise de Ramla par les Égyptiens, le 19 mai 1102.

[116] La fuite de Baudouin ne l'avait pas mené à Jérusalem, mais vers le port d'Arsuf, au Nord de Jaffa. C'est à partir de là qu'il réorganisa ses forces et contre-attaqua victorieusement, le 27 mai.

de se servir de ses dons ; il tomba subitement malade et ne tarda pas à rendre l'âme. Mais tous n'acceptent pas cette version des faits, et certains disent que le roi est mort de mort naturelle[117]. Toujours est-il qu'en témoignage de la rédemption éternelle que lui avaient méritée sa foi et sa vie, il fut enseveli près de l'emplacement de la Passion du Seigneur, obtenant de plein droit un monument en ce lieu qu'il avait délivré et défendu contre les attaques sacrilèges des gentils. Son admirable humilité et sa retenue, que les moines eux-mêmes auraient pu imiter, ont valu au règne de Godefroi la gloire la plus noble ; l'on sait en effet qu'une fois couronné, il ne porta jamais le diadème royal dans la cité de Jérusalem, là où, disait-il, Notre Seigneur Jésus-Christ, le sauveur du genre humain, avait porté une couronne d'épines sous les moqueries des hommes.

Après sa mort, ainsi que je l'ai rapporté plus haut, les nôtres firent venir Baudouin d'Édesse et le chargèrent de régner sur la nouvelle et sainte colonie chrétienne ; car ils étaient convaincus que le prince ne se montrerait en aucune façon indigne de la modération et de la sagesse de son frère[118]. Ils avaient observé, chez ces grands hommes, certains traits de caractère qu'ils avaient appréciés particulièrement : des mœurs paisibles, exemptes de toute forfanterie ; une vaillance inflexible, supérieure même à ce qui convenait à la majesté royale, et sans aucune peur de la mort ; une absence d'arrogance dans leur comportement ; une munificence, enfin, qui dépassait toujours leur fortune. Un exemple suffit à montrer quels étaient la fidélité de Baudouin envers les siens et son mépris de lui-même : alors qu'il faisait campagne contre des ennemis, il se mit en si grand péril pour sauver l'un de ses hommes de pied qu'il fut très gravement blessé, échappant de peu à la mort[119].

26. Une circonstance particulière avait plongé la multitude des nations qui entouraient les nôtres dans l'épouvante, les empêchant de se dresser contre un groupe d'hommes si peu nombreux ; et l'on sait du reste qu'elles n'en sont pas moins

[117] L'Avoué du Saint-Sépulcre mourut probablement de la peste, ou d'un mal similaire, le 18 juillet 1100 (cf. M. Parisse, *Godefroi de Bouillon*, DHGE, 21, col. 391).

[118] Guibert reviendra une troisième fois, plus loin et plus longuement, sur la succession de Godefroi.

[119]. *Supra*, VII, 13.

effrayées aujourd'hui. Grâce à la science des astres – science aussi faiblement développée et peu étudiée en Occident qu'elle prospère en Orient, où elle a pris naissance, où elle est d'emploi constant et s'appuie sur la mémoire des hommes –, les gentils affirment avoir appris, par des présages dignes de foi et ce, bien avant leurs malheurs, que les Chrétiens les asserviraient; mais leur art n'avait pu les mener jusqu'à la connaissance précise du temps où s'accomplirait le pronostic.

27. Environ douze ans avant que nos barons n'entreprennent le voyage de Jérusalem, le comte de Flandre Robert I^er^, dont j'ai parlé dans le premier livre de mon ouvrage, s'y rendit pour y faire ses dévotions en emportant de grandes richesses. Désireux de visiter les Lieux saints, il demeura quelques jours dans la Ville[120]; et sa munificence lui permit d'avoir connaissance de bien des choses qui se passaient chez les gentils. Les gens de sa maison m'ont raconté qu'un jour, la plupart des habitants de Jérusalem se rendirent en foule au Temple de Salomon, où ils restèrent assemblés toute la journée; ils ne retournèrent dans leurs quartiers que le soir. Le comte logeait alors chez un Sarrasin d'un âge avancé, d'un esprit très sage et d'une grande sainteté de vie pour un païen; on l'appelait communément «le serviteur de Dieu (*Abdallah*)». Quand il rentra chez lui, le comte lui demanda: «Pourquoi vous êtes-vous tous assemblés dans le Temple pendant si longtemps? Que sont donc les questions desquelles vous avez eu tant à disputer?» Le vieillard lui répondit: «Nous avons observé des signes extraordinaires dans les mouvements des étoiles et nous en avons retiré la certitude que des hommes de condition chrétienne viendraient dans nos provinces, qu'ils nous combattraient sans relâche et nous soumettraient à leur pouvoir en remportant sur nous de nombreuses victoires. Mais nous ignorons encore si celà se produira dans un avenir lointain ou très proche. Toutefois, ce phénomène astronomique nous a clairement annoncé aussi que nous finirions par vaincre ces hommes, auxquels la volonté du Ciel va permettre de dominer notre nation et de nous chasser de notre pays

[120] Le pélerinage de Robert le Frison en Terre sainte s'était prolongé pendant près de deux ans, entre 1085 et 1087. Le délai de: "environ douze ans" avant la croisade que lui attribue notre auteur correspond donc à la date de 1097 qu'il a donnée au concile de Clermont.

natal ; nous les repousserons, par le droit de la guerre, hors de notre patrie qu'ils auront usurpée. Nous avons relu aussitôt les anciens oracles de notre foi, épars dans un grand nombre de volumes, et nous y avons trouvé confirmation du présage céleste ; car les oracles attestaient en langage clair ce qu'annonçaient les astres au moyen de signes plus obscurs.»

Les prédictions de la mère de Curbaran, telles que je les ai rapportées plus haut[121], s'accordent avec les paroles de ce gentil ; et je ne doute pas qu'elle n'ait dissuadé son fils de combattre les chrétiens pour une raison semblable à celle qui retient aujourd'hui les ennemis avides de détruire Jérusalem, et les empêche de reprendre la guerre contre ce qui leur fut montré comme voulu par le destin. En effet, les nôtres avaient d'abord trouvé les païens constamment empressés à leur livrer bataille ; mais maintenant, ces mêmes gentils agissent d'autant plus mollement qu'ils se sentent davantage aux prises non pas avec les nôtres, mais avec Dieu qui combat pour eux. Et s'il était quelqu'un qui refusât de croire que l'on puisse connaître le futur grâce à l'astrologie, je lui en fournirais une preuve irréfutable : car c'est au moyen de cette discipline que l'empereur Héraclius a su, bien à l'avance, qu'un peuple circoncis se dresserait contre l'empire romain ; sa science ne lui permit pas, cependant, de prévoir que ce ne serait pas des Juifs mais des Sarrasins qui s'attaqueraient à lui[122]. Considérons aussi les Mages, auxquels l'observation d'une nouvelle étoile avait révélé soudain qu'un roi venait de naître, et que ce roi était à la fois Dieu et homme ; les Mages avaient vu en même temps que ce roi régnerait, mais leur science ne leur eût pas fait connaître le lieu où il se trouvait, si la lumière de l'astre céleste ne les eût guidés.

28. S'agissant de cette nouvelle expédition de Dieu contre les serviteurs du diable, on ne manquera pas de remarquer combien elle présente de points communs avec la campagne de Gédéon[123]. Alors que tout un chacun croyait la multitude des

[121] *Supra*, V, 11-12.

[122] Héraclius I^er^ avait dû faire face à l'invasion de l'empire byzantin par le roi de Perse Khosroès Parviz (614). Sur cet oracle et ses suites, voir J. M. Wallace-Hadrill, *The Fourth Book of the Chronicle of Fredegar*, 1960, p. 53-54 (cit. éd. Huygens, CCCM 127A, 7, 1427-1431).

[123] Cf. *Juges*, 7, 1-25 (campagne de Gédéon à l'Ouest du Jourdain).

nôtres capable, dans son ensemble, de supporter l'entreprise, elle fut soumise à l'épreuve de l'eau, c'est-à-dire à celle de la volupté et des plaisirs ; si les uns, qui préféraient suivre Dieu, ne reculèrent pas devant les souffrances de la faim et de la soif ni devant tous les risques de mort, les autres, au contraire, qui faisaient passer Dieu après leur corps, se laissèrent mollement aller à leurs désirs – ce que l'Écriture exprime par «le genou fléchi». «Ceux qui ont bu en portant la main à leur bouche» sont ceux-là même qui, délivrés du souci de leurs plaisirs à l'instar de Diogène, satisfaisaient à la nature par n'importe quel moyen, tout en servant Dieu. «Ils furent trois cents» sous les ordres de Gédéon à surmonter l'épreuve, annonçant ceux des nôtres qui portèrent la croix à l'extérieur comme à l'intérieur – car la croix reproduit la lettre *TAU*, symbole des trois cents qui furent jugés dignes de persévérer. Pourquoi tant des nôtres se retirèrent-ils honteusement de l'Ost du Seigneur, sinon parce que les privations consumaient leurs forces et que

Vénus gèle sans Cérès et Libère[124],

si bien que leurs misérables corps, épuisés, perdaient les moyens de se livrer à la débauche ; et même s'ils en conservaient les moyens, ils n'en trouvaient plus l'occasion.

Ceux donc qui firent leurs preuves «tenaient dans leurs mains des trompes», parce qu'ils proclamaient dans leurs œuvres la parole divine, qui était seule à les réconforter parmi tant de périls. «Ils portaient des cruches» parce que, continuellement sous les armes, ils se gardaient de toute souillure charnelle. «Ils avaient des lampes à l'intérieur de leurs cruches», parce que les trésors resplendissants de leur pieuse intention illuminaient les vases d'argile de leurs corps. «Gédéon les divisa en trois groupes» : ainsi le Christ donna-t-il à certains des nôtres, qui avaient versé leur sang, la couronne du martyre ; à d'autres, il confia la garde de la Ville sainte, comme s'ils veillaient sur la Terre promise, faisant obstacle aujourd'hui encore, si peu nombreux qu'ils soient, à toute la puissance de l'Orient ; à tous les autres enfin, Il permit de rentrer dans leur patrie, pour témoigner d'une si grande victoire et provoquer de nouveaux départs vers le saint exil. «Après avoir brisé les vases, ils brandirent les lampes», parce qu'après la mort des corps, les âmes brûlant de l'amour divin montaient en droite ligne vers Dieu. Les ennemis épouvantés

[124] Térence, *L'Eunuque*, IV, 5, 6.

se laissèrent subjuguer ensuite, parce qu'ils redoutaient, non sans raison, ces adversaires qui embrassaient la mort plus chèrement que la vie, forts qu'ils étaient de leur espérance en l'éternité. L'Apôtre dit : «Ces animaux dont le grand-prêtre porte le sang dans le sanctuaire, leurs corps sont brûlés hors du camp. C'est pourquoi le Seigneur a souffert hors de la porte[125].» Pour aller à lui, ils sortirent donc en dehors du camp, c'est-à-dire hors des appétits de la chair, «en portant son opprobre» : autrement dit, en restant attachés à la mortification de la Croix, parmi les vices et la concupiscence.

29. Mais un exemple peut suffire à montrer combien de bienfaits aura prodigués une telle entreprise à qui s'y est donné avec de bonnes dispositions : c'est pourquoi j'ai décidé de le rapporter ici, afin de mettre en évidence tout le profit qu'auront retiré du pélerinage ceux qui en ont accompli le vœu après avoir confessé totalement leurs péchés et s'en être sincèrement repentis – puisque, selon notre exemple, des individus qui ignoraient presque tout de la pénitence et de la confession y sont devenus infiniment plus forts et ont inspiré de la terreur au diable[126].

30. Un chevalier qui habitait, si je ne me trompe, une région maritime, avait perdu son frère dans un combat. Cette mort l'avait tant affligé qu'il ne pouvait s'en consoler, et qu'il se consumait de chagrin ; le meurtrier, en effet, était un homme trop puissant pour que l'endeuillé pût nourrir quelque espoir de venger le défunt. Accablé de douleur et poursuivi sans cesse par l'image de son frère disparu, le malheureux sentait se ranimer chaque jour davantage en lui l'amertume d'une perte irréparable ; il ne trouvait aucun soulagement à la souffrance qui déchirait ses entrailles sous l'effet des souvenirs auxquels il ne pouvait échapper ; et la difficulté de réclamer vengeance centuplait encore ses tourments continuels. C'est alors que le diable, instruit par une longue expérience et plus vif d'esprit que les mortels, lui qui guette de tous côtés les moments favorables à

[125] *Hébreux*, 13, 11-13.

[126] Le récit qui va suivre appartient au "réalisme imaginaire" de l'auteur – son art de mêler des manifestations surnaturelles, le plus souvent diaboliques, à la vie quotidienne des hommes (voir notamment la série d'anecdotes rassemblées dans son *Autobiographie*, p. 170-209).

ses desseins, saisit avec jubilation l'opportunité que lui offrait la tristesse de cet homme. Un jour où, rongé par le venin de son égarement et poussant de profonds soupirs, l'affligé s'était rendu à cheval au bord de l'eau pour faire boire sa monture, il aperçut en face de lui un démon qui se tenait sur la rive opposée du fleuve. Ce démon avait pris la forme d'un individu aux jambes torses que notre homme rencontrait souvent. Il avait aussi l'aspect du chevalier, portant un faucon sur le poing et revêtu d'une tunique de couleur jaune, ainsi que lui-même en portait. Le chevalier l'examinait de loin et, se rappelant l'allure maladive et la difformité de celui pour lequel il le prenait, restait confondu devant pareille transformation; l'esprit malin intervint alors, avec son antique effronterie, et lui dit: «Je ne suis pas celui que tu crois; sache que je suis un diable et que je te suis envoyé pour porter remède à tes longs tourments. Mon maître, qui daigne compatir aux peines des hommes et les secourir, s'ils acceptent sa loi, m'adresse à toi; si tu consens à ce que je vais te dire de sa part, tu ne tarderas pas à être soulagé. Comme il est fort généreux, et qu'il possède d'immenses quantités de biens à distribuer, mon maître prodigue des largesses inestimables à ceux qui aspirent aux richesses; il ne refuse pas son assistance à ceux qui sont dans le besoin et les comble de présents au delà de ce qu'ils auraient pu espérer. Toi-même, qui déplores un malheur ancien avec une affliction toujours nouvelle, si tu as quelque sujet de plainte, exprime-le; sache, sans pouvoir en douter, que tu recevras beaucoup plus que tu n'oseras demander. Si tu réclames pour ton frère mis à mort, tu verras se hâter la sentence de vengeance; si tu désires quelque bien, tu t'émerveilleras d'en recevoir sans retard. Tu n'as donc qu'à vouloir, qu'à ordonner, et tout sera fait selon ta volonté.»

Le chevalier contemplait cet être extraordinaire, et le discours du diable le frappait d'une stupeur extrême; mais autant le tentait la séduction des promesses, autant le terrifiait la méchanceté du tentateur. L'intérêt finit par l'emporter: il déclara qu'il acceptait l'offre avec reconnaissance. «Attention», dit le diable, «si tu es alléché par les fruits que je te propose et dans la mesure où te plait la bienveillance toute gratuire de mon seigneur, qui m'envoie vers toi, voici ce que mon maître exige de toi, quand tu auras reconnu à leurs effets, tant pour venger ton frère que pour faire ta fortune, la vérité de mes paroles: il veut que tu lui fasses l'hommage, que tu jures de t'attacher à lui sans

partage, après lui avoir transféré ta foi au christianisme, et que tu t'abstiennes de ce qu'il t'aura défendu de faire. Il y a certaines choses, en particulier, qu'il t'interdira quand tu te seras donné à lui, comme d'entrer dans une église et de porter qui que ce soit sur les fonts sacrés du baptême.» Le démon ajouta encore une troisième interdiction, mais celui qui m'a raconté cette histoire ne se souvenait plus de ce que c'était. L'homme dit au diable: «Il me sera facile d'observer, dès maintenant, tes défenses; mais je demande un délai pour faire l'hommage.» Car cet homme, dont le jugement était encore libre, ressentait une profonde horreur pour l'exécrable proposition de transférer sa foi au diable; il trouvait plus supportable de s'abstenir de ses devoirs de chrétien que de renoncer au fondement même de sa croyance.

En fin de compte, et sans plus attendre, le chevalier eut l'occasion de venger son frère grâce aux suggestions du Malin, tandis que sa fortune augmentait bien au-delà de ce qu'il attendait. A mesure que le remède agissait, la cruauté de son chagrin s'effaçait de son âme; dans le même temps, il n'osait violer aucune défense du démon. L'antique ennemi du genre humain ne cessait pourtant de lui apparaître; il ne se contentait pas de guetter sa victime, selon son habitude, lorsqu'elle était seule ou dans des lieux retirés, mais il surgissait à l'improviste au milieu de la foule, rappelait à l'homme les bienfaits qu'il avait déjà reçus, lui en promettait de plus grands dans le futur et l'exhortait sans relâche à lui transférer sa foi. Le chevalier, quant à lui, se montrait extrêmement reconnaissant des largesses qu'il avait obtenues et promettait de servir à jamais un prince si généreux; mais quand l'hommage lui était réclamé, ce qui arrivait constamment, il implorait de nouveaux délais.

Tandis que cet homme était ainsi pressé par des apparitions qu'il était seul à voir au sein des foules qui l'entouraient, le bruit de l'expédition de Jérusalem se répandit dans le monde latin, selon la volonté de Dieu: et ceux qui avaient quelque crime à se reprocher s'engagèrent dans une voie où Dieu leur offrait de nouvelles pénitences. Notre chevalier était du nombre et résolut de partir; mais il ne confessa pas le pacte impie qu'il avait en grande partie conclu avec le diable. Il se mit donc en route, le cœur empli de zèle pour Dieu, bien qu'il ne se conformât pas à son enseignement puisqu'avant d'entreprendre de bonnes œuvres, il n'avait pas confessé les mauvaises; mais la grâce divine

l'accompagna sur son chemin avec une telle plénitude, ses efforts furent si agréables à Dieu malgré l'insuffisance de sa piété, que son funeste persécuteur n'osa jamais l'importuner tout au long de l'expédition ; qui plus est, les apparitions cessèrent complètement, comme si le diable ne se souvenait plus de la conclusion du pacte.

Après la prise de Jérusalem, le chevalier s'établit pendant quelque temps dans la ville avec des compagnons. Une nuit, alors qu'on le croyait endormi ainsi que d'autres chevaliers, il s'inquiéta de ses chevaux et de ceux de ses compagnons, lesquels passaient la nuit en plein air selon l'usage du pays, et tourna ses regards dans leur direction ; distinguant la silhouette d'un homme debout au milieu d'eux, il le prit pour un voleur, se leva et demanda d'une voix troublée : «Qui va là ?» L'autre reprit alors un aspect trop connu et dit, d'un ton respectueux et humble : «Ne me reconnais-tu pas ?» Le chevalier, comme s'il voyait ressurgir son ancien opprobre, répondit, beaucoup plus durement : «Je t'ai reconnu.» Ces quelques mots échangés, le premier ne posa pas de nouvelle question, le second n'ajouta pas d'autre réponse. Une telle apparition, de si peu de conséquence qu'elle ait été pour l'homme dont je parle, nous apprend pourtant, avec la permission de Dieu, une chose qui n'est pas sans conséquence : c'est que le diable n'avait pas oublié son futur vassal et qu'en se montrant à lui, il avait manifesté ce qu'il voulait, mais qu'en se taisant, il avait avoué son impuissance. Que dire de plus ? Le chevalier rentra chez lui, sans avoir à souffrir en route de visions ni d'importunités de la part du diable. Mais aussitôt rentré, il vit reparaître l'assesseur du conseil sacrilège – et c'est à peine s'il pouvait, le malheureux, échapper quelques instants à des avertissements tels que celui-ci : «Les hommes peuvent mettre quelque distance entre eux et ceux qu'ils craignent ; leurs chambres et leurs murs les protègent contre ce qui les inquiète ; mais ni la présence des foules ni les barrières des cloîtres n'empêchent l'esprit malin d'atteindre qui il veut.»

Ce larron qui collait à ses pas exaspérait le pauvre homme et lui inspirait un dégoût mortel ; or, il lui arriva un jour de rencontrer un prêtre du Christ, réputé pour sa science, sa bienveillance et son pieux enjouement, qui se nommait Conon. Malgré le peu de temps dont ils disposaient tous deux (car ils devaient l'un et l'autre poursuivre leur voyage), le chevalier raconta au saint homme les maux dont il souffrait ; Conon lui

donna les consolations qu'il put et le quitta en lui faisant promettre de revenir le voir. La bête féroce, cependant, ne se tenait pas coite, ne cessant, au contraire, de provoquer son souffre-douleur et de chercher à l'enjôler. A bout de patience, ne supportant plus d'être ainsi molesté presque chaque jour, celui-ci retourna bientôt auprès du médecin ; il fit une confession sans restriction, se soumit de toute son âme à la pénitence et, l'ayant accomplie, ne revit plus jamais son persécuteur. Mesurons donc combien la sainte expédition a été profitable aux cœurs purs, elle qui a procuré un tel soutien et une telle quiétude aux impurs.

31. Il faut souligner aussi un fait bien digne de considération : ce n'est pas sans motif que les rois n'ont pas eu part à la grâce d'une telle entreprise ; il ne fallait pas, en effet, qu'une personne de haut rang pût s'attribuer des accomplissements dus au Ciel. Seul, le Seigneur est à louer ici, et non pas l'homme. Aucun chef en ce monde n'a rassemblé tant de troupes ni remporté de tels triomphes. Régulus a dompté les Carthaginois rebelles, ce qui lui a valu quelque gloire ; Alexandre, en faisant la conquête des royaumes d'Orient, tout en les dévastant au delà de toute mesure, s'est acquis avec éclat le surnom de Grand. Mais aujourd'hui le comte Étienne, auquel avait été confié le soin de l'Ost sacré dans son entier, a été rejeté et même convaincu de lâcheté, comme s'il avait eu la témérité d'usurper ce qui n'appartenait qu'à Dieu seul ; Hugues le Grand a été écarté parce qu'il portait un nom royal. Les «ombres d'un grand nom[127]» ainsi repoussées, le chétif troupeau, privé du soutien des puissants, ne put désormais compter que sur le secours de Dieu. Et comme on l'a vu s'accomplir, selon les paroles de l'Écriture : «Tel a porté le diadème, auquel on n'aurait jamais pensé[128]», non pas en raison de sa race, mais par le choix de Dieu. Car Dieu, qui fait des miracles, n'a pas voulu transmettre à un autre l'honneur de son nom : Lui seul a conduit l'expédition, Lui seul l'a dirigée, Lui seul l'a corrigée, Lui seul a mené l'entreprise à son terme, Lui seul a étendu son royaume jusqu'à Jérusalem. Des loups, Il a fait des agneaux et les a rassemblés de

[127] Lucain, *Pharsale*, 1, 135.
[128] *Ecclésiastique*, 11, 6. La citation désigne Godefroi de Bouillon.

son bras, non de celui des rois ; Il les a abrités en son sein, les a remplis de la joie d'une pieuse espérance et les a transportés jusqu'aux lieux qu'ils avaient tant désiré voir.

32. J'allais mettre un terme à la présente Histoire, sous le regard bienveillant du Créateur de ce monde, lorsque j'ai appris qu'un certain Foucher, un prêtre de Chartres qui avait été naguère le chapelain du duc Baudouin à Édesse, avait rapporté des faits qui m'avaient échappé et exposé d'autres événements de façon différente de la mienne ; ces derniers, toutefois, étaient peu nombreux, le récit en était faux et le style grossier, semblable à celui du commun des auteurs[129]. Sans relever tout ce qu'il a dit, j'estime cependant qu'il me faut en introduire quelques passages dans mon ouvrage. Cet homme profère des mots ampoulés, longs d'un pied et demi[130] ; ses pauvres figures de rhétorique se présentent sous de pâles couleurs ; aussi m'a-t-il semblé bon de prendre les événements dans leur nudité et de les revêtir de mes propres expressions plutôt que de la robe prétexte[131].

On dit que ce Foucher raconte au début de son opuscule, si je ne me trompe, qu'une partie de ceux qui avaient entrepris le voyage de Jérusalem louèrent des vaisseaux et traversèrent la mer séparant les Pouilles de l'Épire ; mais fut-ce par suite de leur méconnaissance de cette mer ou parce qu'étant trop nombreux, ils avaient surchargé leurs embarcations, je l'ignore – quoi qu'il en soit, près de six cents hommes y brisèrent leur navire[132]. Tous furent engloutis dans les flots en furie, et leurs corps rejetés peu après sur la terre ferme par le roulement impitoyable des vagues ; on les retrouva marqués aux épaules d'une croix semblable à celle que tous portaient habituellement sur leur casaque, leur manteau et leur tunique. Que ce sceau sacré ait pu s'imprimer sur leur peau par un effet de la volonté divine, pour mettre en

[129] Sur l'*Historia Hierosolymitana* de Foucher de Chartres, dont la première rédaction avait été terminée en 1105, voir *Introduction*, p. 19.

[130] Horace, *Art poétique*, 97.

[131] La tenue que portaient les hauts magistrats dans la Rome antique symbolise ici un style pompeux.

[132] Foucher (*Recueil*, 3, p. 329-330) précise que ce naufrage eut lieu le dimanche de Pâques 5 avril 1097, au sortir du port de Brindisi, lors du départ définitif de l'expédition franco-normande. Le chiffre qu'il donne n'est pas de 600 noyés mais de 400 "des deux sexes".

évidence leur foi, nul fidèle ne saurait en douter; pourtant, celui qui a écrit ces choses, s'il est encore en vie, doit s'interroger avec soin sur la réalité du fait. Car lorsque le bruit de l'expédition a commencé de se répandre dans les nations chrétiennes, lorsque l'on proclama par tout l'empire romain que la volonté divine seule pouvait mener une telle entreprise à bien, nombreux furent les hommes de la plus basse condition, et même les femmes de mauvaise vie, qui usurpèrent ce miracle à leur profit en employant n'importe quels moyens. Celui-là faisait étalage de raies bien visibles composant une croix, tracées sur sa peau avec un peu de son sang; celui-ci exhibait, comme un oracle céleste dont il prétendait avoir reçu l'avis de partir, une tache qui obscurcissait horriblement sa prunelle. Tel autre utilisait du jus de fruit frais, ou toute espèce de teinture, pour dessiner l'image de la croix sur un point quelconque de son corps; et comme on a coutume de se peindre le dessous des yeux avec du fard, ainsi certains offraient-ils sur eux-mêmes, peinte en vert ou en rouge, l'illusion frauduleuse d'un spectacle divin.

Le lecteur doit se souvenir de cet abbé, dont j'ai rapporté plus haut comment il s'était entaillé le front avec un fer et comment il était devenu par la suite archevêque de Césarée de Palestine[133]. Moi-même, j'atteste Dieu que, me trouvant à Beauvais en ce temps-là, j'ai vu un jour, vers midi, des nuages obliquer tant soit peu les uns vers les autres, de telle sorte qu'ils semblaient esquisser la forme d'une grue ou d'une cigogne; et voici que des voix s'élevèrent de la foule par toute la ville, proclamant qu'une croix nous était envoyée du ciel.

Ce que je vais raconter maintenant est ridicule, mais ceux qui ont fait connaître l'affaire ne sont pas des témoins ridicules. Une pauvre femme avait pris la sainte route avec une oie, instruite de je ne sais quels rudiments nouveaux bien au-delà de sa nature dépourvue de raison et qui suivait sa maîtresse en se dandinant. La renommée, volant avec la rapidité de Pégase, répandit par les châteaux et les villes la nouvelle que Dieu envoyait même des oies pour délivrer Jérusalem; et non seulement n'accordait-on pas à la malheureuse femme qu'elle conduisît l'oie, mais on prétendait que c'était l'oie qui la conduisait. On en eut, paraît-il, la preuve à Cambrai où cette femme, en présence du peuple qui se tenait de part et d'autre, traversa l'église pour se rendre à

[133] L'archevêque Baudouin de Césarée (*supra*, IV, 17).

l'autel avec l'oie sur les talons, laquelle marchait derrière elle sans que personne l'y poussât. Peu après, m'a-t-on dit, cette oie trouva la mort en Lorraine. Assurément, elle serait allée tout droit jusqu'à Jérusalem, si elle se fût offerte à sa maîtresse pour un repas de fête, la veille de son départ. Si j'ai introduit ce conte dans une histoire véridique, c'est pour mettre en garde mes lecteurs, afin qu'ils ne détournent jamais la pensée chrétienne de sa gravité en ajoutant foi étourdiment aux fables populaires.

33. Le même auteur prétend que Dieu était apparu à Pirrus (*Firûz*), le traître d'Antioche, et qu'Il lui avait ordonné, au cours de cette vision, de livrer la ville aux Francs[134]. C'était facile sans doute pour Celui qui se fit entendre de Caïn et d'Agar, et qui fit voir son ange à l'ânesse[135]. Mais aucun de ceux qui sont revenus après la prise de la Ville sainte, ou qui ont décrit les événements dans les lettres qu'ils nous ont adressées, et tout particulièrement Anselme de Ribemont, n'a rien dit de tel; bien au contraire, ledit Anselme, sans faire mention de Pirrus, n'a pas caché qu'Antioche avait été livrée par trois de ses citoyens[136]. Sa lettre rapporte encore que ces trois grands, avant de négocier sérieusement la reddition de la ville, avaient offert aux nôtres un simulacre de paix en jurant de leur remettre la cité au plus tôt. L'accord avait provoqué un tel sentiment de sécurité que les habitants d'Antioche accueillaient parfois les Francs à l'intérieur des remparts et qu'ils se mêlaient fréquemment aux nôtres, par petits groupes. L'excès de sécurité ayant conduit l'armée à se montrer moins vigilante, les Turcs en profitèrent pour tendre des embuscades aux Francs et pour en tuer quelques-uns; eux-mêmes n'en sortirent pas toujours indemnes. C'est ainsi que les nôtres perdirent un jeune chevalier qui donnait de belles espérances, avait été connétable du roi de France et se nommait Walon[137].

[134] Selon Foucher (p. 342-343), Firûz aurait eu trois fois la même vision.

[135] Cf. *Genèse*, 4, 9 et 16, 8; *Nombres*, 22, 22.

[136] Anselme de Ribemont (cf. *Introduction*, n. 24, et VI, 23) a rapporté dans sa lettre un assaut auquel il n'avait pas participé; et s'il parle de "trois citoyens" qui auraient livré la ville, l'on ne doit pas oublier que Firûz n'a pas agi seul, mais assisté, au moins, de son frère et de ses fils. – On observera que Guibert a fourni cette nouvelle version sans se référer à son récit précédent, qui reproduit celui de l'Anonyme (L.V).

[137] Wallon, fils du vicomte de Chaumont, Geoffroy, est dit seulement "Wallo connestables" dans la lettre du sire de Ribemont. Le désigner comme connétable de France est propre à Guibert, et c'est l'unique référence sur laquelle s'appuie l'*Histoire généalogique* du P. Anselme (III, p. 42) pour le retenir dans les listes des grands-officiers.

34. Foucher, dit-on, nie l'invention de la Lance du Seigneur; il affirme que l'homme qui affronta l'épreuve du feu fut entièrement brûlé, parce qu'il était coupable de forgerie[138]. Or, non seulement son avis se trouve contredit par les témoignages de nos contemporains, mais tous les anciens affirment en outre, de la façon la plus digne de foi, que lorsqu'ils allaient visiter les Lieux saints jadis – c'était avant que les Turcs n'eussent envahi les royaumes d'Orient et de Syrie – ils avaient coutume d'adorer et de baiser cette lance à leur passage par Antioche. Et pourquoi les arguties du prêtre Foucher, qui se gobergeait à Édesse pendant que les nôtres mouraient de faim à Antioche, prévaudraient-elles sur les avis de tant d'hommes sages, qui ont assisté à la découverte de la lance? Baudouin lui-même, qui gouverna Édesse après le départ du roi Baudouin, n'a-t-il pas reconnu hautement, dans la lettre qu'il adressa à l'archevêque Manassès, que cette découverte eut lieu grâce à la révélation de saint André et que leur confiance en la lance rendit aux nôtres le courage de combattre les attaques des Turcs[139]? Pourrait-on croire, en outre, que le vénérable évêque du Puy eût perdu l'esprit au point de porter avec tant de révérence une lance d'origine incertaine, quand il sortit d'Antioche pour marcher contre Curbaran? D'autant qu'il se produisit alors un fait mémorable: lorsque Curbaran eut donné l'ordre de mettre le feu à l'herbe[140], le prélat vit qu'une épaisse fumée coulait à flots vers les rangs des Francs qui accouraient pour combattre, inondant leurs visages et leurs yeux; il brandit d'une main la Lance sacrée, traça pieusement de l'autre le signe de la croix sur les nuées qui s'élevaient; dès qu'il implora l'aide du tout-puissant Jésus, en versant des larmes, sa piété retourna, plus vite qu'il ne fallait pour le dire, les torrents de vapeur noire sur ceux qui les avaient émis. D'autre part, s'agissant de la fin de l'inventeur de la Lance, dont on rapporte qu'il survécut quelques jours à l'épreuve du feu, je

[138] Foucher ne s'est pas contenté de nier l'authenticité de la Lance; il affirme que l'évêque du Puy n'y croyait pas non plus, et ne l'avait admise que par considération pour le comte de Toulouse et pour encourager l'élan populaire.

[139] Baudouin de Bourcq, cousin des frères de Boulogne, succéda à Baudouin I[er] comme comte d'Édesse, puis comme roi de Jérusalem (1118). – Sur les lettres qu'il écrivit à l'archevêque de Reims, voir *Introduction*, n. 24.

[140] Ce feu, rappelons-le, était destiné à donner le signal de la retraite à l'armée turque, tout en couvrant cette retraite.

serais prêt à dire comment il est mort, lui dont on ne sait s'il fut ou non brûlé, si l'on me disait pourquoi l'homme qui, selon saint Grégoire, avait reçu le don de parler toutes les langues, déchira ses propres membres de ses dents[141].

35. Foucher affirme encore, si je ne me trompe, qu'au cours du siège d'Antioche, une lueur d'un rouge ardent, semblable à celle du feu, apparut une nuit au-dessus de l'armée et qu'elle adopta la forme indubitable d'une croix[142]. Tous les hommes sages qui se trouvaient présents virent dans cet incendie l'annonce des combats à venir ; l'image de la croix, qu'on y reconnaissait, était un gage certain de salut et de victoire. Je ne conteste pas ce récit, qui est du reste garanti par de très nombreux témoignages. C'est, dirais-je, ce que Parménon, le vase percé, aurait pu taire[143]. Ce n'est pas sans rapports avec un événement survenu au début de l'expédition, et que j'ai oublié de mentionner quand j'ai parlé plus haut des éclipses et des chutes d'étoiles qui avaient été observées alors. Un soir d'été, en effet, l'horizon s'était embrasé vers le Nord, à tel point que la plupart des gens s'étaient précipités hors de leurs maisons, demandant quels étaient les ennemis qui allumaient de si grands incendies pour dévaster leurs provinces. Je n'hésite pas à retenir ces phénomènes comme l'annonce des prodiges réalisés dans les combats. Mais laissons-les de côté après les avoir effleurés en passant, comme il le fallait, et poursuivons notre récit.

36. Lors du siège de Jérusalem, l'ardeur que mirent ses habitants à défendre la ville ne peut se dépeindre[144]. On les voyait protéger leurs murailles à l'aide de poutres et de nattes contre les pierres que lançaient nos balistes ; ils jetaient sur nos machines ces feux qu'on appelle grégeois, sachant que la plus grande difficulté du siège consistait dans le manque de bois de construction. Mais les Français, toujours plus ingénieux que les autres,

[141] Cf. Grégoire le Grand, *Dialogues*, 4, 27 (cit. ed. Huygens, CCCM 127A, 7, 1748-1750).

[142] Foucher, I, 15-16 (*Recueil*, 3, p. 340-341).

[143] Cf. Térence, *L'Eunuque*, I, 2, 105 : autrement dit, un détail inutile.

[144] Après avoir critiqué des assertions de Foucher, Guibert en vient aux emprunts de "faits qui lui avaient échappé" : d'où ce retour en arrière que rien, dans le texte, ne justifie.

calmèrent la fureur des flammes en les aspergeant de vinaigre ; et tout ce que les assiégés suspendaient au dehors des remparts fut enlevé à l'aide de faux bien affilées. Les Sarrasins ajoutaient des crochets de fer à de longues lances, pour saisir ceux des nôtres qui combattaient en armes sur les tours d'assaut : mais les nôtres, tirant leurs épées, transformaient ces lances en bâtons. Ce qui témoigne pourtant au plus haut point de l'acharnement des Sarrasins, c'est qu'à peine l'un des leurs tombait-il sous nos coups, un autre, plus vite qu'il ne fallait pour le dire, s'emparait de son bouclier et se plaçait à l'endroit même où son compagnon avait été jeté à terre, pour faire croire aux nôtres que leurs projectiles n'atteignaient personne.

37. Après la conquête d'Antioche, Bohémond – qui avait obtenu d'y régner grâce aux souffrances qu'avaient endurées les Francs de la faim et du froid, et au sang qu'ils avaient versé – préféra rester dans la ville, quand les autres partirent, plutôt que de supporter de nouveaux tourments pour délivrer le Sépulcre du Seigneur Jésus. Et, tandis qu'il se consacrait sottement à la garde d'une maison et d'une petite tour, il parut avoir perdu le fruit de tous ses efforts passés, avec leurs satisfactions. A quoi lui avait servi de courir s'il ne voulait pas poursuivre jusqu'au bout ? Toutefois, et parce que ses armes et ses conseils avaient rendu jusqu'alors les plus grands services à l'Ost du Seigneur, je ne crois pas absurde d'exposer en quelques mots comment il se rendit enfin à Jérusalem[145]. Il envoya des messagers à Baudouin d'Édesse, le priant de se joindre à lui pour aller visiter le Sépulcre du Sauveur. Ce dernier, en effet, que ne retenait pas un souci d'avarice mais l'obligation de défendre sa cité, n'avait pas pris part non plus au siège de la Ville sainte : Édesse, cité tout entière chrétienne, était constamment exposée aux attaques de la gent païenne qui l'entourait.

Baudouin ayant promis à Bohémond qu'il l'accompagnerait, les deux princes levèrent des troupes importantes de chevaliers et d'hommes de pied, dans la mesure où ils avaient à redouter

[145] Le pélerinage de Bohémond et de Baudouin n'avait pas eu lieu au hasard ; ainsi qu'il a été dit plus haut, il a permis aux deux princes d'escorter le nouveau légat du pape, l'archevêque de Pise Daimbert, jusqu'à Jérusalem. Guibert passe sous silence ce fait essentiel dont Foucher, pourtant, fait très clairement état (p. 365).

non seulement quelques païens isolés, mais la totalité des nations qu'ils traverseraient ; et ils entreprirent le voyage de Jérusalem[146]. Lorsque leurs forces furent réunies, ils comptèrent environ vingt mille hommes sous leurs ordres ; aussi furent-ils bientôt en proie à une cruelle disette, car ils n'avaient pas assez d'aliments divers pour remplacer le pain, ni assez de pain pour remplacer les autres aliments. Les provinces, épuisées par des sièges prolongés et par les bandes qui les avaient ravagées en tous sens, n'avaient plus les ressources suffisantes pour entretenir tant d'animaux et tant d'hommes. La multitude, à bout de privations, recommença donc à consommer la chair des ânes et des chevaux, comme elle avait appris à le faire en d'autres temps ; mais une telle nourriture, même épargnée avec le plus grand soin, ne mit pas fin à un fléau qui dura jusqu'à ce que les troupes atteignissent Tibériade, ville qu'a rendu célèbre le repas fourni par le Seigneur aux besoins de cinq mille hommes[147].

Des vivres plus abondants ayant quelque peu calmé leur détresse en ce lieu, ils parvinrent enfin à Jérusalem ; mais ils trouvèrent la ville à ce point empuantie par la masse des cadavres récemment massacrés, que le nez et la bouche n'y respiraient partout qu'un air empoisonné[148].

Reçus avec joie par le roi Godefroi, les deux princes assistèrent peu après aux fêtes de la Nativité du Seigneur. Celles-ci furent célébrées à Bethléem, comme la raison le prescrivait, et furent pour les Francs une occasion de réjouissances plus grande qu'on ne saurait le dire, non seulement parce que tous s'y trouvaient réunis, mais surtout parce qu'ils fêtaient une victoire donnée à leur siècle au-delà de toute espérance. Les princes partirent ensuite ; chacun étant rentré chez lui, il arriva que Bohémond, à son passage auprès d'une certaine ville, fut surpris par une grosse troupe de Turcs, fait prisonnier et emmené

[146] Le regroupement des troupes s'opéra en novembre 1099, près de la petite ville de Valénie (auj. Bâniyâs). Foucher, membre de l'expédition, évaluait les effectifs à 25 000 individus "des deux sexes", ce qui suppose un nombre important de non-combattants.

[147] Cf. Matthieu, 14, 21 ; Marc, 6, 44.

[148] Plus de cinq mois après la prise de Jérusalem (15 juillet) – on était au 21 décembre – des charniers subsistaient près des murs de la ville ; Foucher a insisté sur la puanteur qui régnait alentour.

dans des régons reculées de la Perse[149]. Dès que l'illustre Tancrède apprit la nouvelle, il se hâta, autant qu'il le put, d'aller prendre possession d'Antioche et de mettre en état de défense la forteresse de Laodicée : les deux places, en effet, dépendaient du gouvernement de Bohémond. Laodicée était tombée d'abord au pouvoir de Robert, comte de Normandie, mais les habitants n'avaient pu supporter les exactions de ce prodigue ; après avoir chassé ceux qui gardaient pour lui la citadelle, ils s'étaient affranchis de sa domination, poussant la haine du comte jusqu'à rejeter l'usage de la monnaie de Rouen[150]. Bohémond demeura quelque temps en captivité avant de recouvrer la liberté, tant par traité qu'à prix d'argent[151].

[Un peu plus tard, il confia Antioche à Tancrède, prit la mer, traversa les Pouilles et vint en France, où il obtint du roi Philippe, à force d'or, sa fille Constance ; il célébra son mariage à Chartres, avec grande magnificence. Il revint ensuite dans les Pouilles et conquit une grande partie du territoire de l'empereur de Constantinople ; il eut deux fils de la fille du roi, avant que le poison ne mît fin à ses jours][152].

38. Ayant déjà rapporté plusieurs hauts faits de Godefroi, dont la gloire de chevalier fut immense, je pourrais conclure son éloge en citant le témoignage de ce Baudouin dont j'ai parlé

[149] Les deux princes quittèrent Jérusalem le 1er janvier 1100. – Quelques mois plus tard (août 1100), Bohémond fut capturé par les Dânishmendites aux environs de Mélitène ; il ne fut pas emmené en Perse, mais tenu prisonnier à Niksâr, près de Trébizonde.

[150] Au moment où arriva Tancrède (mars 1101), Laodicée dépendait du pouvoir byzantin, sous la garde des Provençaux du comte de Toulouse. D'abord conquise par Guynemer de Boulogne, puis reprise par des corsaires anglais au printemps de 1098, ceux-ci avaient donné la place à Robert Courteheuse.Mais les habitants avaient rejeté le prince normand pour se soumettre au comte de Saint-Gilles, qui remit Laodicée au *basileus* avant de repartir en croisade. Il en restait détenteur, comme vassal d'Alexis Comnène : Bohémond et Tancrède ne réussirent à s'en rendre maîtres qu'en 1102.

[151] Il dut verser une rançon de 130 000 dinars (100 000 besants) à Malik Ghâsi Gümüshtekin en mai 1103.

[152] Ce paragraphe entre crochets correspond à un remaniement tardif du texte (éd. Huygens, CCCM 127A, 7, 1840-1850). – La date exacte du mariage de Bohémond et de Constance, en fin avril ou début de mai 1106, n'est pas connue. Le prince d'Antioche devait mourir le 6 ou le 7 mars 1111, après avoir mené dans les Balkans des campagnes qui n'obtinrent d'autres succès que le traité assez ambigu de Devol (1108) : cf. R.B. Yewdale, *Bohemond I*, p. 107-131.

plus haut. C'était le fils du comte de Rethel, Hugues; le roi Baudouin, lorsqu'il quitta Édesse, lui confia le duché – mais il ne tarda pas, hélas, à tomber au pouvoir des Turcs; [après être resté longtemps en captivité, il est parvenu, avec l'aide de Dieu, à s'échapper vivant d'entre leurs mains][153]. Voici ce qu'il disait de Godefroi dans sa lettre, que je revêts, comme de coutume, de mes propres termes[154]: «C'était la fête de saint Denis (*9 octobre 1099*). Le roi revenait de l'une de ses villes, du nom de Morocoria, quand il fut surpris par un parti de cent vingt Turcs, alors qu'il n'avait lui-même que vingt chevaliers pour escorte. Dès que nous les aperçûmes», ajoutait Baudouin, «rejetant toute crainte, nous prîmes les armes; les ennemis croyaient que la soudaineté de leur attaque allait nous contraindre à la fuite, en raison de notre petit nombre. Mais nous, puisant notre audace dans les secours que Dieu ne cessait de nous dispenser et pénétrés de son inspiration, nous fondîmes sur ces barbares; nous les combattîmes avec une telle fureur que nous leur tuâmes quatre-vingts hommes et leur prîmes quatre-vingt-dix chevaux.» Après avoir donné d'autres nouvelles, ce même Baudouin évoquait avec ironie ceux qui s'étaient enfuis d'Antioche et ceux qui avaient négligé de revenir après leur ambassade à Constantinople[155]; désireux d'inciter au départ les Français qui étaient restés en France, il parlait de sa propre fortune comme il s'ensuit: «Nous vivons ici dans l'opulence; pour ne rien dire des trésors des autres, je possède à moi seul dix châteaux et une abbaye, qui me paient tous les ans mille cinq cents marcs d'argent; et si Dieu permet que je prenne la ville d'Alep, j'aurai bientôt cent châteaux dans ma justice. Ne croyez donc pas ceux qui sont revenus en arrière et qui prétendent que nous sommes à bout de forces; croyez plutôt ce que je vous écris[156].»

[153] Capturé près d'Harrân, au Sud-Est d'Édesse, le 7 mai 1104, Baudouin de Bourcq ne fut libéré qu'en 1108, contre une rançon de 70 000 dinars. – La phrase entre crochets représente une mise à jour du texte, dont la rédaction primitive signalait que "le comte croupit aujourd'hui encore dans les prisons des gentils, si toutefoit il est en vie" (ed. Huygens, CCCM 127A, 7, 1857-1859).

[154] Il s'agit d'une seconde missive (cf. *Introduction*, n. 24).

[155] Allusion aux déserteurs du siège d'Antioche, parmi lesquels figuraient Étienne de Blois et Hugues de Vermandois.

[156] Avant de prendre la succession de Baudouin Ier à Édesse, Baudouin de Bourcq avait été fieffé dans la région de Mélitène, dont le prince, l'Arménien Gabriel, devint son beau-père (cf. Riant, *Inventaire critique*, p. 215).

39. Dès que le roi Godefroi eut quitté sa noble vie pour un monde encore meilleur, les habitants de Jérusalem, qui n'oubliaient rien de sa modération ni de son aimable caractère et redoutaient de se confier à un moindre lignage, envoyèrent une ambassade à son frère, le duc d'Édesse, pour l'inviter à recevoir la couronne[157]. Le prince vivait à Édesse dans une telle splendeur qu'à chacun de ses déplacements, il faisait porter devant lui un bouclier d'or sur lequel était représenté un aigle – et qui était de forme argienne[158]. Il avait adopté les usages des gentils, portait comme eux une robe longue et s'était laissé pousser la barbe ; on se prosternait pour l'adorer ; il mangeait assis sur le sol, sur des piles de tapis ; et s'il faisait son entrée dans une place ou une ville de son duché, deux cavaliers précédaient son char en sonnant de la trompe. Accédant aux prières des députés, il résolut de partir pour Jérusalem. Mais quand la gent païenne des environs, informée de ses intentions, vit le duc se mettre en route, elle s'embarqua sur des liburnes[159]. Le vent était défavorable ; aussi, tandis que le duc se hâtait au long des plages qui bordaient la mer avec une assez petite escorte[160], les gentils faisaient-ils force de rames ; les éperons de leurs navires fendaient les flots et les marins s'appliquaient à prendre les devants, puis à se rapprocher du rivage. Le duc,

privé de tout ce que pouvaient fournir des mains humaines,

implorait le Très-Haut du fond de sa douleur ; il lui représentait qu'il consacrerait son règne, en toute obéissance, à la défense de la foi. Or, voici que les navires des païens, qui filaient comme s'ils avaient des ailes, s'arrêtèrent comme pris dans le limon : plus largement les ennemis balayaient-ils la mer de leurs rames, en s'efforçant d'avancer, plus obstinément les proues se tournaient-elles vers les poupes, dans un renversement risible

[157] Rien n'est dit des manoeuvres du patriarche Daimbert pour s'emparer de la totalité des pouvoirs après la mort de Godefroi. Voir à ce sujet R. Grousset, *Les Croisades*, 1, p. 201-207 ; J. Richard, *Les Croisades*, p. 83 et 91.

[158] Le bouclier grec était rond (Virgile, *Enéide*, 3, 637).

[159] Terme emprunté à Horace (*Odes*, I, 37, 30) : il servait à désigner les embarcations des pirates liburniens d'Illyrie.

[160] Baudouin avait quitté Édesse avec 200 chevaliers et 700 hommes de pied, le 2 octobre 1100.

de leurs espérances[161]. Ayant ainsi déjoué les tentatives des méchants, le duc reçut du ciel, par cette délivrance qu'il avait méritée, le présage de la pourpre qui allait lui être donnée.

J'avais oublié de dire que l'archevêque de Pise, Daimbert, avait déjà gagné Jérusalem, suivi de quelques-uns de ses fidèles et en compagnie d'un évêque des Pouilles, sous la conduite de Bohémond et de ce même duc Baudouin[162].

40. Après avoir pris possession de son royaume, Baudouin mena ses premières campagnes, dit-on, sur les terres des Arabes. Un jour où il s'avançait sur les pentes du mont Sinaï, il y découvrit une race d'hommes grossiers et semblables aux Éthiopiens, auxquels il fit grâce de la vie en raison de leurs manières sauvages et de leur extraordinaire laideur. Il y pria dans une église dite de Saint-Aaron, là où Dieu rendit ses oracles à nos pères, où l'armée but l'eau de Contradiction, où Dieu interdit à Moïse l'entrée de la Terre promise, parce qu'il ne l'avait pas cru et ne l'avait pas sanctifié devant les enfants d'Israël[163]. Mais ici, mon prêtre Foucher a bronché dans son récit: car ce n'est pas sur le Sinaï, mais à Hor-la-Montagne, près de l'ancienne ville de Pétra en Arabie, qu'Aaron mourut et que l'eau jaillit en abondance du rocher frappé par la verge[164].

41. Un miracle se renouvelait depuis l'Antiquité dans la sainte cité de Jérusalem; je dis l'Antiquité, parce que le monde latin ignore généralement quand il a commencé de se produire[165].

[161] En réalité, Baudouin et sa troupe tombèrent dans une embuscade tendue par les Damasquins, avec le soutien d'une flottille arabe, près de l'embouchure du Nahr el-Kelb sur la corniche libanaise. Foucher a longuement décrit l'épisode (*Recueil*, 3, p. 374-376).

[162] Le compagnon de l'archevêque était l'évêque d'Ariano, Gérard. Sur l'omission de la présence de Daimbert dans le pélerinage, voir *supra*, n. 145. Le "repentir" curieusement formulé par Guibert ne va pas jusqu'à décrire l'accueil hostile que réserva le patriarche au nouveau souverain (novembre 1100). Foucher, pourtant, n'en a pas fait mystère (p. 378).

[163] Cf. *Psaumes*, 105 (Vulg.), 32-33; *Nombres*, 20, 1-13.

[164] Cf. *Nombres*, 33, 37-38. – Au retour de cette campagne, Baudouin se réconcilia avec le patriarche, qui le sacra et le couronna roi dans la basilique de Bethléem, le jour de Noël (cf. Foucher, p. 382).

[165] Guibert a emprunté son récit du miracle du feu pascal à la version dite L de l'Histoire de Foucher (cf. Huygens, *Tradition manuscrite*, p. 38-39); mais il a pris des libertés importantes avec son modèle.

En y réfléchissant, toutefois, j'ai lieu de croire que le Seigneur accorda ce prodige à ceux des siens qui vivaient dans la ville ou qui venaient y séjourner, lorsque les nations païennes eurent commencé à fouler aux pieds les Lieux saints, avant la gloire de notre temps. Ce miracle consistait en ce que chaque année, le Samedi saint, la lampe du Sépulcre du Seigneur s'allumait d'elle-même, sous l'effet de la volonté divine. Aussi les païens avaient-ils l'habitude de visiter toutes les maisons et d'y éteindre jusqu'à la dernière étincelle de feu ; ce qu'ils faisaient avec d'autant plus de soin qu'ils attribuaient le prodige à la fraude des fidèles et non à leur foi. Vulcain une fois chassé de la ville, à l'heure où le service de notre religion appelait le peuple catholique à se rendre à l'office solennel de la Résurrection et des baptêmes, on pouvait voir les gentils errer partout dans la basilique, l'épée à la main, et menacer les nôtres de mort ; on pouvait observer les habitants du pays, tenants de notre foi, qui se tournaient vers Dieu avec une profonde douleur, tandis que ceux qui étaient venus de points reculés du monde pour faire leurs dévotions ou assister au miracle sollicitaient avec ferveur la grâce de la lumière. Point de retard fâcheux alors : les prières exprimées avec tant d'ardeur étaient promptement suivies d'effet. J'ai ouï dire à de vieilles gens qui étaient allées en Terre sainte, qu'un jour, un gentil avait frauduleusement enlevé le papyrus ou la mèche de la lampe – je ne sais lequel des deux on utilise –, et que le vase de fer était resté dégarni ; mais lorsque le miracle descendit du Ciel, la lumière jaillit du fer nu. Ainsi ce gentil, qui voulait détruire par la ruse la puissance divine, apprit-il que les éléments combattaient pour leur Dieu à l'encontre de leur nature même.

42. L'année qui suivit la remise du sceptre au roi Baudouin, l'apparition du miracle fut si difficile, dit-on, que les prières et les larmes des assistants ne purent l'obtenir avant la tombée de la nuit[166]. Le pontife Daimbert prononça un sermon devant le peuple, en l'invitant à confesser ses péchés ; le roi et le pontife

[166] Dès ce moment, le récit dévie de celui de Foucher. Celui-ci rapporte un événement unique, survenu le Samedi saint et le dimanche de Pâques (20-21 avril) de l'an 1101 ; Guibert en a tiré deux récits, répartis sur deux années successives et dont le premier contient des circonstances – notamment la confession publique et l'allumage des lampes le samedi soir – qui n'existent pas dans le texte de Foucher (p. 385-387).

s'attachèrent à rétablir la paix entre tous les fidèles ; tous promirent de corriger leur conduite, si elle n'était pas conforme à la foi ni à l'honneur. Sous la pression des circonstances, on confessa ce jour-là des crimes tellement énormes que, si le repentir n'avait pas suivi l'aveu, il eût semblé juste que la sainte lumière fût refusée aux regards sans plus attendre ; et pourtant, lorsque tous eurent subi leur pénitence, la lampe s'alluma aussitôt.

Un an plus tard, quand on atteignit l'heure où la flamme céleste aurait dû glorifier le Sépulcre, des prières s'élevèrent du fond de tous les cœurs[167]. Grecs et Syriens, Arméniens et Latins invoquaient Dieu et ses saints, chacun dans son langage ; le roi, les grands et le peuple suivaient les clercs en battant leur coulpe avec des rugissements ; tous ressentaient une douloureuse amertume que de telles choses pussent se produire dans la ville désormais reprise par les chrétiens, quand on n'en avait jamais entendu parler sous la domination des païens. Pendant ce temps, Foucher de Chartres se rendit sur le mont des Oliviers en compagnie du chapelain du patriarche Daimbert[168] : c'était là que la lumière divine avait coutume de naître quand elle n'apparaissait pas à Jérusalem. Mais ils redescendirent sans avoir aucune nouvelle heureuse à donner aux fidèles qui les attendaient ; des voix nombreuses s'adressèrent alors au peuple, non pas tant pour réconforter les affligés que pour provoquer des lamentations. Ce jour-là, tous rentrèrent chez eux sans que rien se fût produit ; la nuit survint, jumelle du jour, et tous les cœurs furent étreints d'une âpre tristesse. Le lendemain, les nôtres résolurent de se rendre au Temple du Seigneur en montrant une juste douleur. Ils allèrent, complètement oublieux de la joie pascale, vêtus comme pour le jour de Parascève (*le Vendredi saint*) ; et voici que des chants s'élevèrent derrière eux, parmi les gardiens de l'église, proclamant que la lampe du monument sacré s'était allumée. Que dirai-je encore ? Si fortement jaillit la grâce, ce jour-là, avec

[167] Cette seconde version du miracle reproduit assez fidèlement celle de Foucher ; elle doit être datée non pas d'*un an plus tard*, en 1102, mais bien de 1101. A Pâques de 1102 (6 avril), le patriarche Daimbert, définitivement brouillé avec le roi qui l'accusait de détournements de fonds, était parti se réfugier auprès de Tancrède à Antioche, après avoir passé l'hiver en exil à Jaffa.

[168] Non pas sur le Mont des Oliviers, mais sur la roche du Calvaire, au témoignage de Foucher.

un bonheur accru par le délai imposé à sa manifestation, que la clarté de Dieu s'étendit – non pas simultanément mais successivement – à près de cinquante lampes dans l'église du Sépulcre. Et le miracle ne s'opéra pas seulement pendant les saints mystères, mais alors que le roi dînait dans son palais, après la célébration des offices; il dut quitter la table à de nombreuses reprises, appelé pour voir de nouvelles lumières. On ne saurait dire quelles consolations réconfortèrent les affligés quand le roi Baudouin consentit, le même jour, ce qu'il n'avait jamais osé envisager, à être couronné dans le Temple du Seigneur, à Jérusalem, en reconnaissance d'une telle grâce[169].

43. Les Francs, qui avaient racheté de leur sang la Ville sainte, brûlaient de retrouver leur sol natal pour revoir leurs parents, leurs enfants et leurs épouses; ils résolurent, se confiant peut-être à leur nombre et à leur courage, de repartir en empruntant la voie de terre par laquelle ils étaient venus. Ils s'attendaient à passer librement par Nicée, qu'ils avaient prise au début de l'expédition; mais les Turcs, que l'empereur, comme je l'ai dit plus haut, avait rétablis dans la ville après sa reddition afin qu'à l'occasion ils s'opposassent aux Francs, les combattirent avec violence; à en croire mon prêtre Foucher, ils massacrèrent, si je ne me trompe, cent mille hommes[170]. Mais je crains que mon homme ne se soit trompé en citant un pareil chiffre, car il s'est montré ailleurs très exagéré dans ses calculs; il ose, par exemple, évaluer à six millions d'individus ceux qui partirent pour Jérusalem. J'ai peine à croire que les royaumes cisalpins, voire ceux de l'Occident tout entier, eussent suffi à fournir tant d'hommes, alors que nous savons, à n'en pouvoir douter, que cent mille chevaliers en armes tout au plus ont pris part au premier combat sous les murs de Nicée. Et même si Foucher avait introduit dans son compte tous ceux qui firent le voyage, mais qui

[169] Sans tenir compte du chapitre où Foucher relatait le sacre et le couronnement de Baudouin à Bethléem, le jour de Noël (*supra*, n. 164), Guibert donne cette fausse interprétation d'une phrase de son modèle, "*Balduinus rex... eidem solennitati assistens pro more regia coronatus fuerat*", laquelle signifie simplement que Baudouin avait assisté à la messe de Pâques "couronné selon l'usage royal".

[170] Nouvelle erreur d'interprétation: le chapitre dont s'inspire notre auteur ne traite pas du retour des croisés en Occident, mais des désastres de l'arrière-croisade à Amasia (5 août 1101) et Eregli (août-septembre), confondus par Foucher en une seule expédition (cf. p. 398).

moururent en différentes régions, sur terre et sur mer, de maladie ou de faim, ceux-ci n'eussent assurément pas été assez nombreux pour compléter un total aussi considérable[171].

S'agissant des Francs qui furent victimes du carnage dont il vient d'être question, la plupart des survivants retournèrent à Jérusalem après avoir tout perdu. Le roi, dans son extrême générosité, partagea leur affliction, les combla de bienfaits et les persuada de repartir par mer vers leur patrie.

44. Le prince de Babylone, consterné non pas tellement de la perte de Jérusalem que d'avoir désormais pour voisins les Francs qui s'y étaient installés, fit campagne à de nombreuses reprises pour déloger le nouveau roi; ses expéditions passaient le plus souvent par le port d'Accaron (Acre). Or, le comte de Normandie, Robert, avait assiégé la ville d'Acre au moment où l'Ost du Seigneur se hâtait d'aller mettre le siège devant Jérusalem; mais le duc Godefroi avait interrompu son entreprise en lui laissant espérer une affaire plus avantageuse[172]. Le Babylonien y envoya donc de grosses troupes pour combattre le roi chrétien. Celui-ci rassembla son petit troupeau, auquel le Seigneur avait dit: «N'aie pas peur[173]», forma comme il put des corps de bataille et fondit sur les mécréants, qu'il dispersa en les abattant comme des bestiaux, aussi soudainement que l'ouragan éparpille la poussière. Une seconde fois, l'empereur de Babylone dépêcha neuf mille chevaliers, soutenus par une foule d'environ vingt mille hommes de pied éthiopiens; le pieux roi Baudouin ne put leur opposer qu'à peine mille hommes, tant chevaliers qu'hommes de pied[174]. Il en tira pourtant sept corps de bataille et se précipita sur les phalanges serrées des ennemis avec une formidable assurance; il remarqua de loin un chevalier gentil qu'il attaqua avec tant de vigueur qu'il lui enfonça dans la poitrine sa lance et le pennon qui s'y trouvait attaché,

[171] Sur l'évaluation, elle aussi excessive, de Guibert, voir *Introduction*, p. 24.

[172] Confusion entre Accaron (Acre) et Ascalon. L'épisode du siège d'Acre par Robert de Normandie n'apparaît dans aucune autre source.

[173] Luc, 12, 22. – Il s'agit de la première bataille de Ramla (7 septembre 1101), pour laquelle Baudouin I[er] ne disposait que de 260 chevaliers et de 900 piétons.

[174] C'était la deuxième bataille de Ramla (17-19 mai 1102), au cours de laquelle Étienne de Blois fut tué (cf. *supra*). Baudouin, rappelons-le, contre-attaqua victorieusement dix jours plus tard.

et que, quand il retira sa lance de la blessure, le pennon demeura enfoncé dans la poitrine du blessé. Les ennemis, terrifiés par la vaillance du roi et par celle des siens, reculèrent d'abord; mais leur nombre et leur force leur ayant rendu courage, ils revinrent tous ensemble à l'attaque et contraignirent les nôtres à s'enfuir.

Par la suite, les nôtres attribuèrent, non sans sagesse, leur infortune au fait qu'ils avaient engagé une telle bataille sans prendre avec eux la Croix du Seigneur. Car la Vraie Croix, qui était restée cachée dans une fosse secrète, de même que la Lance avant elle, avait été retrouvée, dit-on, grâce aux indications d'un Syrien, à moins que ce ne fût un Arménien[175]. Ainsi donc, frappés moins par un désastre que par l'arrêt de leur victoire, les nôtres devinrent plus circonspects; et quand, pour la troisième fois, des troupes du prince de Babylone, qui n'étaient pas inférieures en nombre aux précédentes, vinrent les attaquer, l'excellent roi Baudouin marcha contre elles avec autant d'hommes qu'il put en réunir et surtout en demandant l'aide de Dieu[176]. Lorsqu'ils furent disposés selon leurs moyens, les deux partis se coururent sus avec tant de fureur, on fit, malgré la disparité extrême des forces, un tel carnage de part et d'autre que les gentils perdirent six mille hommes et les Francs, cent chevaliers. Et parce que les nôtres avaient pris soin de ne pas représenter avec superbe des aigles ou des dragons sur leurs bannières, mais portaient devant eux l'opprobre de l'humble Crucifié, autrement dit la Croix, ils remportèrent aussitôt une glorieuse victoire et obligèrent les ennemis à tourner le dos.

45. Après avoir chassé tous ces gentils de la belle manière, comme il convenait, Baudouin leva sur-le-champ une armée aussi nombreuse que possible; sans regarder aux milliers d'hommes, mais se fiant plutôt à leur courage, il alla mettre le

[175] Un fragment de la Vraie Croix, caché dans une famille de chrétiens syriens, avait été remis, écrit Foucher (p. 361), à la basilique du Saint-Sépulcre par un représentant de cette famille. Il fut gardé ensuite dans le trésor du Temple. – Voir à ce sujet éd. Huygens, CCCM 127A, 7, 2045-2049.

[176] Au cours de la troisième bataille de Ramla (27 août 1105), les troupes de Baudouin, nettement plus nombreuses que lors des affaires précédentes, se mesurèrent à une coalition de forces égyptiennes et damasquines; le patriarche Ebremar chevauchait en tête des chrétiens, en portant la Vraie Croix.

siège devant Césarée, la métropole de la Palestine[177]. Les nôtres se hâtèrent alors de fabriquer des engins ; ils multiplièrent les balistes autour des murailles ; ils garnirent une poutre d'une tête de fer, pour en faire ce que l'on appelle un bélier. Ils construisirent plus d'un beffroi, qu'ils poussèrent vers les remparts ; et non seulement lapidaient-ils, sous une pluie de projectiles divers, les Sarrasins qui se tenaient aux créneaux des murailles, mais ils en tuaient parfois quelques-uns de leurs épées. On pouvait voir les machines vomir d'énormes quartiers de roc ; une partie de ces blocs ébranlaient le mur d'enceinte, tandis que d'autres allaient jusqu'à frapper violemment les palais les plus élevés de la cité. Plutôt que de battre maisons et remparts à coups de pierres, les assiégeants répandaient très souvent de petites charges de plomb fondu incandescent sur la ville, pour y mettre le feu. Pendant ce temps, le bélier heurtait la muraille ; et, tandis qu'il ouvrait une brèche dans la partie basse, la construction perdait de sa solidité en se fissurant tout autour. Les Francs s'afforçaient donc de pénétrer dans la ville, tandis que les Sarrasins tentaient d'effectuer des sorties, et les adversaires s'entretuaient ; la chute d'une tour d'assaut, qui entraîna la mort d'un grand nombre des nôtres, encouragea davantage encore les ennemis. Les Sarrasins, en effet, montrent peu de valeur en rase campagne, mais résistent avec une habileté remarquable lorsqu'ils se trouvent dans une forteresse.

Au vingtième jour du siège[178], le roi Baudouin, qui pressait vivement les défenseurs de la place en s'appuyant sur une jeunesse de la plus noble qualité, sauta tout d'un coup de son beffroi sur le haut du mur ; un chevalier bondit derrière lui, et ils mirent l'ennemi en fuite. Les Francs se précipitèrent à la suite du roi et massacrèrent une foule énorme de gens dans la ville ; personne ne fut épargné, sauf les jeunes filles qui furent gardées pour faire des servantes. On chercha partout des trésors et l'on fouilla non seulement les coffres, mais les gosiers des Sarrasins qui se taisaient : les nôtres enfonçaient le poing dans leur gorge, pour leur faire rendre les besants qu'ils avaient engloutis ; ils

[177] Retour en arrière : la bataille de Césarée eut lieu au début de mai 1101.

[178] Césarée fut prise le 17 mai ; mais il ne semble pas que Baudouin ait joué le rôle épique à lui prêté par Guibert : selon d'autres récits, il aurait attendu que son avant-garde ait escaladé les murs et ouvert la porte principale, pour entrer dans la ville.

trouvèrent même des pièces d'or cachées dans le ventre des femmes, où elles usurpaient des fonctions qui ne leur étaient pas destinées. Sitôt la ville prise, Baudouin y établit une colonie franque. Peu après, il alla attaquer Acre : après avoir longuement épuisé sa défense, il soumit la place à sa justice[179]. On sait qu'il s'empara de plusieurs autres villes ; mais elles étaient situées de telle sorte, au milieu de nations païennes enragées, que les nôtres ne pouvaient guère envisager d'y installer des colonies en toute sécurité. Et pourtant ces combats continuels, bien souvent terminés par des victoires, inspirèrent aux chevaliers chrétiens un tel mépris pour les Sarrasins, qu'il se produisit l'an dernier, selon ce que j'ai appris, un événement surprenant.

46. Un chevalier que le roi avait nommé préfet de la cité de Tibériade s'était dressé contre son maître avec une extrême impudence[180]. Saisi de colère devant l'insolence de cet homme, le roi lui ordonna de quitter son territoire. Alors que le révolté s'éloignait à la hâte, en compagnie de deux autres chevaliers et d'autant d'écuyers, il rencontra soudain un corps de gentils extrêmement nombreux. Conscient de la faiblesse de sa troupe, mais pénétré de confiance en Dieu, le chevalier déchira sa chemise – autrement dit, son vêtement de dessous -, l'attacha à sa lance en guise de pennon et commanda à ses compagnons d'en faire autant. Ils obéirent ; puis, poussant une clameur, ils pressèrent leurs coursiers de leurs talons et se ruèrent sur les ennemis. Ceux-ci, terrifiés par une pareille audace et convaincus que ces hommes marchaient en avant-garde de cohortes importantes, prirent la fuite, s'exposant ainsi aux coups des trois guerriers. Beaucoup d'entre eux périrent, et leurs vainqueurs s'emparèrent de plus de dépouilles qu'ils ne pouvaient en porter. Touché de componction à la suite d'un si heureux événement, le banni revint sur ses pas en rendant grâce à Dieu, se prosterna aux pieds du roi et promit de lui obéir fidèlement désormais.

[179] Acre fut prise trois ans plus tard, le 26 mai 1104, grâce au soutien d'une flotte génoise de 70 galères qui fit le siège du port.

[180] Ce *préfet* se nommait Gervais de Bazoches ; il avait succédé, en tant que titulaire de la princée de Galilée, à Hugues de Saint-Omer, tué dans un engagement avec les Damasquins durant l'hiver 1105-1106.

47. Une autre fois, le roi Baudouin se trouvait gravement à court d'argent, au point qu'il ne pouvait même plus payer à ses chevaliers la solde qu'il leur devait chaque mois ; mais voici que la clémence divine vint à son aide avec une admirable munificence. La détresse de Baudouin était telle que ses serviteurs et ses chevaliers songeaient à le quitter, quand des jeunes gens de Jaffa trouvèrent un jour, en se baignant à proximité du rivage pour se laver, ou plutôt pour jouer, des sacs remplis de grosses quantités d'or échoués à la rencontre des sables et de la mer – sacs perdus par des Vénitiens qui avaient, semble-t-il, fait naufrage en ce lieu. On porta les sacs au roi ; ce fut aux yeux de tous un miracle, grâce auquel le roi, presque désespéré, et la nouvelle communauté chrétienne, reçurent un réconfort ineffable[181].

48. S'agissant des calomnies que l'on a répandues contre le roi Baudouin et qui l'accusent d'avoir répudié son épouse, voici comment l'affaire a été rapportée. Cette princesse, issue de l'une des plus nobles familles du pays, avait reçu de son mari l'ordre de le rejoindre à Jérusalem ; elle arriva par mer au port de Saint-Siméon[182]. Là, elle passa sur un vaisseau plus rapide ; mais alors qu'elle s'efforçait de presser sa course, les vents contraires la jetèrent sur une île habitée par des Barbares. Les insulaires s'emparèrent de sa personne ; ils tuèrent un évêque de sa suite, ainsi que des clercs, et la gardèrent longtemps captive avant de la relâcher. Lorsqu'elle rejoignit enfin son mari, le roi, qui soupçonnait non sans raison l'inconduite des Barbares, l'éloigna de son lit, lui fit changer de vêtements et l'établit, avec d'autres moniales, dans un couvent dédié à sainte Anne, mère de la Vierge Mère de Dieu. Quant à lui, il vit maintenant dans le célibat et s'en réjouit : «car ce n'est pas contre des adversaires de sang et de chair qu'il doit lutter, mais contre les Régisseurs de ce monde de ténèbres[183].»

[181] Les embarras d'argent de Baudouin étaient chroniques.

[182] La princesse Arda, que Baudouin avait épousée peu après son établissement à Édesse, était la fille d'un chef arménien du Taurus que les chroniqueurs nomment tantôt Taphnuz, tantôt Thoros.

[183] *Ephésiens*, 6, 12. – Arda ne demeura pas longtemps dans son couvent ; ayant obtenu la permission de se rendre à Constantinople, elle ne revint jamais à Jérusalem. Mais elle vivait toujours lorsque Baudouin épousa en troisième noces (1113) la comtesse

49. L'an dernier, aux environs de Pâques, le chevalier dont j'ai parlé plus haut, qui fut préfet de Tibériade et remporta cette belle victoire, fut pris dans un combat moins heureux pour les nôtres, et emmené vivant par les gentils dans une de leurs villes[184]. A l'occasion de je ne sais laquelle de leurs fêtes sacrilèges, ces païens exhibèrent leur prisonnier, et le pressèrent de renier et d'abjurer sa foi. Mais le chevalier montra une fermeté bien digne de ce qu'il était; il rejeta l'infamie d'un tel désaveu, qu'il avait horreur même de s'entendre demander. Aussitôt, ce héros, dont le nom ne doit plus être prononcé qu'avec vénération, fut empoigné, enchaîné dit-on à un poteau dressé en terrain découvert, et criblé de flèches venant de toutes parts; le sommet de son crâne fut séparé ensuite de sa tête à l'aide d'une scie, et façonné en forme de coupe pour le roi de Damas, à la terreur des nôtres – comme si ce roi, sur les ordres duquel l'affaire avait eu lieu, allait désormais s'en servir pour boire. En affrontant la mort plutôt que de renoncer à confesser sa foi, ce chevalier devint un martyr, digne d'être honoré dans les siècles des siècles. Il se nommait Gervais, était de naissance noble et provenait du château de Bazoches, en Soissonnais[185].

50. Tels sont les faits que j'ai pu rassembler, avec l'aide de Dieu; je les tiens de témoins entièrement sincères, et si je me suis trompé où que ce soit en suivant les opinions des autres, je ne l'ai jamais fait dans l'intention de tromper. Je rends grâce à Dieu, qui fut le Rédempteur de cette sainte cité par les efforts des nôtres. L'on m'a assuré, en effet, qu'au moment où commençait le siège de Jérusalem, un anachorète vivant à Béthanie avait reçu de Dieu la révélation que ce siège serait conduit avec une vive insistance, mais que la ville ne tomberait qu'un vendredi et serait prise à l'heure même où le Christ fut mis en croix – afin de montrer que c'était bien Lui, au prix de la souffrance

douairière de Sicile, Adélaïde, qui était fort riche. Aussi le roi, pris de crainte pour le salut de son âme, répudia-t-il la comtesse peu avant sa mort (27 avril 1117), ce qui eut pour effet de brouiller durablement la maison de Sicile et le royaume de Jérusalem.

[184] Victime d'un coup de main turc et capturé aux environs de Tibériade, à la mi-mai 1108, Gervais de Bazoches fut emmené à Damas et mis à mort peu après.

[185] Guibert est seul à rapporter ces événements, qu'il apprit sans doute de son voisinage.

de ses membres, qui rachetait pour la seconde fois Jérusalem de ses misères. L'ermite fit connaître cette révélation à quelques-uns de nos princes, qu'il avait mandés auprès de lui ; elle fut pleinement confirmée par la manière dont Jérusalem fut prise. Je rends grâce aussi à Dieu d'avoir confié à ma bouche le récit de ses exploits, sous l'inspiration de son Esprit.

Du reste, si l'on pense, après avoir comparé nos ouvrages, que j'ai exposé certains points avec moins d'exactitude que ne le font habituellement Jules César et Hirtius Pansa dans leurs Histoires des Gaules, d'Espagne, de Pharsale, d'Alexandrie et de Numidie[186], on doit considérer que ces historiens ont pris part aux guerres qu'ils ont décrites. De là vient que leurs récits n'ont rien omis ni des circonstances générales ni des faits particuliers : combien il y eut de milliers d'hommes et de quelles régions ils venaient ; combien de préteurs, combien de légats commandèrent les troupes ; quels généraux dirigèrent les opérations de part et d'autre ; combien de cavaliers intervinrent et combien de troupes légères ; combien de boucliers furent transpercés par des javelots et, pour employer leurs propres expressions, «après que les consuls ou les proconsuls eussent fait sonner la retraite[187]», combien il y eut de pertes à l'issue d'une bataille et combien de blessés. Mais moi, qui ai écrit la présente Histoire, j'étais retenu par d'autres fonctions ; je n'ai puisé nulle audace dans la vision des événements, et c'est pourquoi j'ai estimé que je devais parfois user de réserve en rapportant ce que l'on m'avait dit. Selon la discipline imposée aux quirites de Jules César, les légionnaires, les turmes, les manipules et les cohortes étaient tenus de se rassembler autour de leurs enseignes ; quand les emplacements s'y prêtaient, ils entouraient leurs camps d'un fossé et de tours, comme des bourgs ou des villes ; là où allaient passer des troupes, les Romains aménageaient les abords des cols, ils aplanissaient avec le plus grand soin les irrégularités du terrain ; ils disposaient de subalternes et de valets en grand nombre, ainsi que de bagages considérables pour l'armée. Rien de tel n'existait, en fait d'organisation, voire d'efficacité, chez les nôtres ; et si les Francs ont accompli leur entreprise, je ne dirai pas que ce fut

[186] Voir, à propos de ces *Histoires*, éd. Huygens, CCCM 127A, 7, 2184-2185.
[187] Voir notamment César, *Guerre des Gaules*, VII, 47.

grâce à leur témérité, mais grâce à l'ardeur et à la force de leur foi.

Qu'on dise, si l'on veut, que j'ai laissé échapper plus de choses que je n'en ai décrites ; j'ai préféré être trop bref plutôt que trop long. Si quelqu'un connaît d'autres faits, qu'il le déclare, dans la mesure où il lui plaira de les écrire. Je remercie Dieu et tous ces grands vainqueurs, qui creusaient la terre pour se nourrir de racines quand ils manquaient de pain. Et si quelqu'un met en doute le nom des Parthes, que j'ai appelés Turcs, ou celui du Caucase, qu'il relise le *Livre des curiosités* de Solin, celui de Trogue Pompée sur l'origine des Parthes, et l'*Histoire des Goths* du Goth Jordanès.

Dieu veuille enfin mettre un terme à mon pieux labeur. Amen !

INDEX

Aaron, frère de Moïse, 295
Abbâssides, khalifes de Bagdad, 29-30
Abdallah, le "serviteur de Dieu", 277
Achab, 232
Achard de Montmerle, 236
d'Achery, dom Luc, 16, 34-35
Acre (Accaron, Akko), 232,299,302
Adana, 129
Adélaïde, comtesse douairière de Sicile, 304n
Adèle d'Angleterre, comtesse de Blois, 98
Adémar (Aymar) de Monteil, évêque du Puy, 12, 32, 49n, 83, 97, 100n, 111n, 113-115, 121-123, 142, 160-161, 169, 171-172, 185, 200-201, 210-211, 224-226, 239n, 252, 270, 288
Adrien Ier, pape, 74n
Aelia Capitolina (Jérusalem romaine), 250
Agulans (Aghouans), 174
Ahmed ibn-Merwân, émir de la citadelle d'Antioche, 176, 206
Aistulf, roi des Lombards, 74n
Akakir (ruisseau), 158n
Akhir Dagh (massif montagneux), 136n
Al-Afdal, vizir du Caire, 30-31, 154, 158, 231, 234-235, 236n, 254, 257-259, 274, 299-300
Al-Athîr, historien arabe, 233n, 274n
Albanie, 97n
Al-Bara, 141, 211-212, 215
Albert d'Aix, chroniqueur, 34, 96n, 112n, 120n, 237n, 239n, 241n, 246n, 248n
Alep, 30, 135n, 139n, 140, 153n, 177, 181, 209, 293
Alexandre le Grand, 51, 284
Alexandre du Pont, trouvère, 61n
Alexandrette (Iskenderun), 191, 193
Alexandrie, 56, 61, 305

Alexis Ier Comnène, empereur de Byzance, 13, 17, 20, 22, 25-28, 59, 66-71, 74, 89, 92n, 94, 96, 101, 105, 107-112, 118-120, 125n, 148-149, 162, 167-168, 193-195, 207-208, 212-213, 231n, 271-272, 292
Alfia (château), 134
Allemands (Teutons), 25, 75, 87n, 88-89, 90n, 105
Almoravides, 22, 145
Alp Arslan, sultan seldjouqide, 30
Alphonse VI, roi de Castille, 22, 145n
Amalfi, 103-104
Amasia (bataille), 273-274, 298n
Amazones, femmes guerrières légendaires, 176
Ambroise (saint), 21, 273
Amiens, 86, 87n
Anastase Ier, patriarche d'Antioche, 214n
André (saint), apôtre, 186-187, 198, 288
Anglais (Angles, Bretons), 25, 76
Angleterre, 59, 98, 99n, 251
Anna Dalassène, mère de l'empereur Alexis Ier, 71
Anne Comnène, fille de l'empereur Alexis Ier, 25-26, 96n, 120n, 128n, 195n
Anselme (saint), 7, 58n
Anselme de Buis, archevêque de Milan, 273-274
Anselme de Ribemont, 15, 18, 20, 226-227, 287
Antéchrist, 80-81, 263
Antioche, 7, 9, 18, 24, 28, 30-31, 49n, 59, 92, 110, 135-140, 141n, 142-146, 148-161, 166-194, 198-203, 206-215, 218-219, 222-223, 227, 232n, 234-235, 242n,246, 248-249, 267, 268, 269n, 270, 287-289, 290, 292-293, 297n
Antioche, basilique Saint-Pierre, 186, 188, 198, 207, 212-213
Antioche, porte du Pont, 154-157, 189n, 202-203, 213, 219, 246
Antioche, porte Saint-Paul, 137, 139, 189
Antioche, tour des Deux Sœurs, 166, 169-170
Antioche (bataille), 201-207, 288
Antioche (lac d'), bataille, 151-153
"Antiochus", rois séleucides de Syrie, 57
Antiochus, père de Séleucus Ier, roi de Syrie, 214
Antiochus Ier Soter, roi de Syrie, 214
Anti-Taurus (massif montagneux), 128n, 134n, 136n
Arcas (Arqa, Akkar), forteresse, 18, 20, 24, 221-227, 231

Arda, épouse répudiée du roi Baudouin Ier, 33
Argyrocastro (Gjirokastër), 106n
Arius, hérétique, 56, 61, 113
Armenaz, 172n
Arménie, 56n, 57n, 66, 134n, 273
Arménie (Petite), 134, 227
Arméniens, 29-30, 127n, 128-131, 134n, 136, 138, 143, 153, 157, 159, 171-173, 205, 297, 300
Arnoul de Choques *dit* Malecorne, patriarche de Jérusalem, 18, 251-253, 255-256, 259
Arnoul, évêque de Martirano, 252n, 255
Arsuf (port), 275n
Ascalon (Ashqelon), 9, 18, 33, 245, 254-260, 261-262, 274n, 299n
Ascanios (lac), 118-119
Aubry de Grandmesnil, 182
Augustin (saint), 21
Austrasie, 49
Auvergne, 77
Avlona (Vlorë), 105n, 106n
Azymites, 174

Babylone d'Égypte : voir Le Caire
Bagdad, khalifat sunnite, 29
Bari, 58n, 100-101
Barkiyâruk, sultan seldjouqide, 30, 173, 176-177
Basile II, empereur de Byzance, 105n
Batroûn (Betholon), 232
Baudouin, archevêque de Césarée, 7, 161, 285
Baudouin Ier de Boulogne, comte d'Édesse, roi de Jérusalem, 18-20, 32, 94-96, 109, 128-131, 174n, 248-249, 252n, 253, 274-276, 285, 288, 290-291, 293-298, 299-303
Baudouin II de Bourcq, comte d'Édesse, roi de Jérusalem, 20, 288, 292-293
Baudouin VI, comte de Flandre, 95
Baudouin de Hainaut, comte de Mons, 95, 207-208
Baudri de Bourgueil, évêque de Dol, 10, 33, 134n
Beauvais, 6, 286
Ben-Hadab, roi des Syriens, 232
Bernard, abbé de Marmoutier, 33
Berthe de Hollande, reine de France, 77

Bertrade de Montfort, comtesse d'Anjou, 77
Bertut Dagh (massif montagneux), 136n
Béthanie, 304-305
Bethléem, basilique de la Nativité, 55n, 291, 295n, 298n
Beyrouth, 232
Bithynie, 113, 209n
Boèce, 9, 21
Bohémond de Tarente, prince d'Antioche, 9, 16, 18, 28, 71, 103-115, 120n, 121-123, 124n, 128, 134-137, 139-143, 146-148, 150-156, 166-172, 180, 185, 188-189, 193-195, 202, 206-207, 212-213, 215-219, 222, 252n, 267, 269n, 271n, 290-292
Bongars, François, 34
La Boquée (vallée de Sem), plaine, 220, 223-224
Bosphore (Bras de saint Georges), détroit, 66, 68, 89, 94, 96, 109n, 112, 272n
Botemtroth (Bozanti, Podandos), 128
Bouillon (château), 95n
Bourges, 274
Bras de saint Georges : voir Bosphore
Bretagne : voir Angleterre
Bretons : voir Anglais
Brindisi (Brindes), 100, 114n, 285n
Bulgares (Épirotes), 177
Bulgarie (royaume), 66n, 105-106, 195

Caen, 251n
Le Caire (Babylone d'Égypte), khalifat shi'ite, 29-31, 49, 66, 154, 158, 235-236
Calabre, 177
Cambrai, 286-287
Cappadoce, 30, 57n, 134n
Carthaginois, 284
Cassien : voir Yâghi Siyân
Caucase, 48, 173, 176, 306
Cécile d'Angleterre, abbesse de la Trinité de Caen, 251
Cédron (rivière), 239n
Céphalonie (île), 105n
César, 10, 21, 112, 118, 305
Césarée de Cappadoce (Kayseri), 134
Césarée sur l'Oronte : voir Shaîzar

Césarée de Palestine, 161, 248n, 253n, 254, 285, 301-302
La Chaise-Dieu (abbaye), 76n
Chalcédoine, 112n
Châlons-sur-Marne, 75n
La Chamelle : voir Homs
Charlemagne, roi des Francs, empereur, 74
Chartres, 285, 292
Chypre (île), 150, 251n
Cicéron, 21
Cilicie, 128-129, 271
Civitot (Kibotos), 92-94, 119
Clérembaud de Vandeuil, 88n, 203
Clermont (*Augustonemetum*), concile, 6, 9-10, 13, 15, 18, 22-23, 33, 55n, 74n, 76-83, 277n
Cluny (abbaye), 14, 73, 74n, 76n, 160, 236n, 274n
Cologne, 87n
Compiègne, 185n
Conon, prêtre, 283-284
Constance de France, princesse d'Antioche, 71, 105-106, 292
Constantin Ier, empereur romain, 55, 68, 249
Constantin IX Monomaque, empereur de Byzance, 26
Constantinople (Byzance), 17, 21, 24-28, 57n, 66-71, 78, 88-89, 92n, 93, 95-96, 97n, 101, 105, 107-112, 118-120, 162, 195, 207n, 208n, 212-213, 271-272, 273n, 274n, 292-293, 303n
Corfou (île), Kassiopi, 105n
Coumans, 26
Coutances, 104n
Curbaran : voir Kurbuqa
Cyrus le Grand, roi des Perses, 118

Daimbert, archevêque de Pise, patriarche de Jérusalem, 18, 32, 252-253, 290n, 294n, 295-297
Damas, 14, 29-30, 137n, 140, 174, 182, 304
Daniel, prophète, 80
Dânishmendites, dynastie turque, 30, 113n, 292n
Danube (fleuve), 87n, 88n
Darius Ier, roi de Perse, 118
Darius III, roi de Perse, 51
David, roi d'Israël, 179, 197, 264-266
Dèce, empereur romain, 56

Delphes, 230
Démétrius (saint), martyr, 204
"Démétrius", rois séleucides de Syrie, 57
Devol (traité), 292n
Diane, déesse romaine, 189
Didier, roi des Lombards, 74
Dorylée (Eskiséhir), bataille, 120n, 121-125, 126n, 187n
Drino (fleuve), 106n
Dropoli (*Hadrianopolis*), 106
Duqâq, roi de Damas, 30, 140n, 150n, 174, 205n, 221n, 227
Durazzo (Durrës), 26, 97n, 101

Ebremar, patriarche de Jérusalem, archevêque de Césarée, 18, 253, 300n
Édesse (comté), 18, 94, 129-131, 174n, 232n, 276, 285, 288, 290, 293-294
Égypte, 29, 49, 57n, 64, 80-81, 245n, 267
Égyptiens, 52, 235, 254n, 259, 274n, 275n, 300n
Elie, prophète, 232
Emich, comte de Leisingen, 88n, 145n
Emma, sœur de Bohémond, 105, 106n
Emmaüs, 254
Engilbert de Tournai, 241n
Enguerran de Boves, sire de Coucy, 272n
Enguerran, évêque de Laon, 272
Épicure, 65
Épire, 285
Esclavonie (Slavonie), 97
Esdras (Ezra), prêtre-scribe d'Israël, 250
Eski Sagra, 67n
Espagne, 22, 56, 60n, 64, 74, 76, 145, 147, 305
Éthiopie, 64, 80-81, 259n
Éthiopiens, 259, 295, 299
Étienne II, pape, 74
Étienne, comte de Blois et de Chartres, 12, 18-19, 97-98, 114, 157n, 191-194, 271-272, 274-275, 284, 293n, 299n
Étienne, comte de Bourgogne, 271n, 274
Étienne Valentin, prêtre visionnaire, 183-185
Eudes, marquis de Bon, *dit* le Bon marquis, 105, 106n
Eudes I[er], duc de Bourgogne, 145n, 271
Eudes de Conteville, évêque de Bayeux, 251-252

Eudes de Lagéry : voir Urbain II, pape
Eudes, abbé de Marmoutier, 7
Eudes II, évêque d'Ostie, 74
Eunomius, hérétique, 57
Eustache II, comte de Boulogne, 94
Eustache III, comte de Boulogne, croisé, 94, 240, 241n, 254, 256
Eutychès, hérétique, 57
Evrard le Veneur, sonneur de trompe, 216
Exorogorgo (Xérigordon), château, 90
Ezéchiel, prophète, 142, 266

Fakhr al-Mulk ibn-Ammar, qâdi de Tripoli, 221, 223n, 231
Farfar (Pharphar), fleuve : voir Oronte`
Fâtimides, khalifes du Caire, 29, 31, 49n, 235n, 245n
Firûz (Pirrus), renégat d'Antioche, 18, 166-170, 212, 214-215, 287
Flandre, 98
Foucher de Chartres, chroniqueur, 16, 19-20, 24, 233n, 285, 287-289, 291n, 295, 296n, 297-299, 300n
Français, 11, 73, 75, 88n, 89-90, 114, 130-131, 147, 204, 240-242, 273, 289, 293
France, 11, 55, 66, 69, 71, 74, 77, 84, 86, 88-89, 97, 104, 115, 145, 147, 168, 182, 271, 292-293
Fustât (le Vieux-Caire), 29, 49n

Gabriel, prince arménien de Mélitène, 293n
Galilée (princée), 302n
Gallus Anonymus, 9
Garnier, abbé de Saint-Germer de Fly, 8
Gaston IV, vicomte de Béarn, 243-244, 256
Gaudry, évêque de Laon, 43n
Gaule ou Gaules, 59, 76, 86, 118, 305
Gaulois Sénons, 230
Gautier Sans Avoir, croisé, 92-93
Gédéon, juge d'Israël, 278-279
Geoffroy, vicomte de Chaumont, 287n
Geoffroy, abbé de la Trinité de Vendôme, 7
Georges (saint), martyr, 66n, 204, 232, 254
Gérard, évêque d'Ariano, 295
Gerbert d'Aurillac : voir Sylvestre II, pape

Gervais de Bazoches, sire de Tibériade, 14, 302, 304
Gethsémani, 55n
Gibel (Jabala, Djibleh), 223
Gibelin de Sabran, patriarche de Jérusalem, 253n
Godefroi le Barbu, duc de Haute et Basse Lorraine, 94n
Godefroi le Bossu, duc de Basse Lorraine, 95n
Godefroi de Bouillon, duc de Basse Lorraine, 18-19, 27-28, 32, 94-96, 109-113, 115, 121-123, 128, 131, 134, 161n, 169, 185, 188, 201, 203, 205, 207, 212, 218-219, 222-223, 231, 234, 238, 240, 241n, 246-249, 252-253, 254-256, 275-276, 284, 291-294, 299
Goek-su (fleuve), 120n
Goeksun, 135-136
Goths, 306
Gouffier, vicomte de Lastours, 217
Gradivus (Mars), dieu romain, 46
Graindor de Douai, trouvère, 33
Grandmesnil (château), 182
Grèce, 56, 59, 66, 71, 94, 101, 149, 195, 230, 272
Grecs, 52, 58, 89, 101, 110, 148n, 177, 255, 297
Grégoire Ier le Grand (saint), pape, 21, 61n, 289
Grégoire VII, pape, 22, 73, 105n
Guillaume Ier le Conquérant, roi d'Angleterre, 98, 251
Guillaume II le Roux, roi d'Angleterre, 12, 99n
Guillaume le Charpentier, vicomte de Melun, 88n, 144-148, 203n
Guillaume de Grandmesnil, 182
Guillaume de Montfort, évêque de Paris, 272
Guillaume de Montpellier, 135, 216
Guillaume II, comte de Nevers, 271n
Guillaume, évêque d'Orange, 224n
Guillaume IX, comte de Poitiers, duc d'Aquitaine, 271
Guillaume de Sabran, 236n
Guillaume, frère de Tancrède, croisé, 105, 106n, 124
Guillaume de Tyr, historien, 34, 87n, 88n, 108n, 120n, 130n, 137n, 145n, 157n, 170n, 171n, 192n, 239n, 240n, 246n, 248n, 252n, 269n, 275n
Guizot, François, 35
Guy, frère de Bohémond, 193-195
Guy Troussel (Trousseau), seigneur de Montlhéry, sénéchal de France, 182
Guynemer, corsaire boulonnais, 129n, 292n

Hadrien, empereur romain, 250
Haifa (Cayphas), 232, 248n
Hannibal, 118
Hârim (Areg, Harenc), château, 135n, 139, 150, 153, 205n
Harpin, vicomte de Bourges, 274
Harrân, 293n
Hélène (sainte), *Augusta*, 55
Henri IV, empereur germanique, 12, 75n, 105
Henri V, empereur germanique, 14, 75n
Henri Ier Beauclerc, roi d'Angleterre, 99n
Henri Ier, roi de France, 77n
Héraclée (Eregli), 127-128, 271n, 298n
Héraclius Ier, empereur de Byzance, 278
Herluin, croisé, 199-200
Hirtius Pansa, historien romain, 10, 305
Homs (La Chamelle), 221
Hongrie, 8, 87-88, 95
Horace, 21, 43n, 45n, 64, 65, 100, 133, 285, 294n
Hor-la-Montagne (site biblique), 295
Hugues (saint), abbé de Cluny, 14, 73
Hugues Capet, roi de France, 73n
Hugues le Forcené, croisé, 187
Hugues de Pierrefonds, évêque de Soissons, 272
Hugues, comte de Rethel, 293
Hugues de Saint-Omer, sire de Tibériade, 302n
Hugues Troussel (Trousseau), sénéchal de France, 182n
Hugues le Grand, comte de Vermandois, 13, 15, 26-28, 95n, 97, 99, 100n, 101, 106, 110, 121-123, 124n, 145n, 182n, 185, 192, 201, 204-205, 207-208, 267, 271, 284, 293n

Ibelin (Yîbna), 256n
Iconium (Konya), 127, 248n
Ida, comtesse d'Autriche, 271n
Ida de Lorraine (bienheureuse), comtesse de Boulogne, 94-95
Iftikhar al-Dawla, émir égyptien de Jérusalem, 236-237, 242, 245
Illyrie, 56, 294n
Isaïe, prophète, 79, 260
Italie, 59, 76, 98n, 271n
Italiens, 88-89, 271n, 272n, 273
Izz al-Dîn Abu Azâkir Sultân, émir de Shaîzar, 219

Jacobites, 57n
Jaffa, 236, 275n, 297n, 303
Janah al-Dawla ibn-Mula'ib, émir d'Homs, 140n, 174n, 221
Jean IV, patriarche grec d'Antioche, 211n
Jean Comnène, gouverneur de Durazzo, 101
Jean-Baptiste (saint), reliques, 68-69
Jérémie, prophète, 120
Jéricho, 239
Jérôme (saint), 21, 80, 214n
Jérusalem, 6-8, 12, 18-24, 27-33, 47, 52n, 53, 55, 59, 66-67, 70, 76, 78-83, 86, 87n, 95, 103, 131, 140, 145, 147, 150n, 152, 154n, 160-161, 174, 185, 192-193, 208, 211, 214, 218-219, 222n, 231, 233-246, 248-249, 250-255, 259, 260-266, 270-271, 274-278, 282-284, 286-291, 292n, 294-300, 303
Jérusalem, Calvaire, 297n
Jérusalem, Haram al-Shérif, 241n
Jérusalem, porte de Jaffa, 235n, 241-242
Jérusalem, porte de Sion, 235n, 242n
Jérusalem, Saint-Sépulcre, 55n, 66, 79, 103-105, 193, 213, 240, 242-245, 250, 253, 259, 290, 296-298, 300n
Jérusalem, couvent Sainte-Anne, 303
Jérusalem, Temple de Salomon, 241-245, 277-278
Jérusalem, Temple du Seigneur, 241n, 256, 297-298, 300n
Jérusalem, Tour de David, 235, 242, 245, 246n
Job, patriarche biblique, 222
Jordanès, historien goth, 21, 48n, 176n, 306
Josué, 197, 239
Juda (royaume), 262-264
Judas Iscariote, 11, 58
Judas Maccabée, 250
Judée, 250, 266n
Justin, historien romain, 21, 52n, 176n, 214n
Justinien I[er], empereur romain d'Orient, 232n
Juvénal, 21, 147

Kafartab, 219
Kastoria, 106
Kemâl al-Dîn, historien arabe, 166n, 203n
Kent (comté), 251
Khoï, 179n
Khorassan (plateau iranien), 29, 48, 92, 114, 173

Khosroès Parviz, roi de Perse, 278n
Krak des Kurdes (Krak des Chevaliers), 220
Kurbuqa (Curbaran), atabeg de Mossoul, 167n, 173-181, 183n, 188n, 189n, 199-200, 202-203, 205-206, 214-215, 221n, 235, 258n, 262, 278, 288
Kurdes, 174

Laodice, mère de Séleucus Ier, 214
Laodicée, 214, 222-223, 224n, 252n, 292
Laon, 8, 43n, 226n, 272n
Lavisse, Ernest, 34
Leitha (fleuve), 88n
Létold de Tournai, 240-241
Libitine, déesse romaine des funérailles, 65
Libye, 64
Liège, évêque, 95n
Ligures, 76, 89, 273
Lindenbrusch, François, 34
Lisiard de Crépy, évêque de Soissons, 15, 43
Lombards, 74n, 273
Longobardie, 170n
Longobards, 89-90, 169, 206
Lorraine (Empire germanique), 49, 75, 287
Louis VI le Gros, roi de France, 75n
Loysel, Antoine, 34
Lucain, 21, 53, 145, 284
Luchaire, Achille, 34
Lycaonie, 127
Lydda, 232n, 233n

Ma'arrat al-Numan, 209-210, 215-219
Maccabées, 79, 204
Macédoine, 51, 97n, 105n, 108n
Mâcon, 76n
Mahomerie (château), près d'Antioche, 159, 202
Mahomet (Mathome), 13, 60-66, 80n, 177, 207
Male Couronne, sergent, 168
Malik Ghâzi Gümüshtekin, émir dânishmendite, 122n, 273n, 292n
Malik Shah, sultan seldjouqide, 30
Malregard (château), près d'Antioche, 139-140

Mamistra, 129
Manassès II de Châtillon, archevêque de Reims, 15, 20, 227, 288
Manès, hérétique, 56, 66
Mantzikert (bataille), 29-30, 70n, 125n
Marakia, 222
Ma'rash, 129n, 136
Marius, général romain, 139
Marmara (mer), 66n, 95n
Mathieu, croisé, 162-163
Mathieu d'Édesse, chroniqueur, 130n
Mayence, archidiacre, 14, 75
Meaux, 77n
Melfi (traité), 104n
Mélitène, 292n, 293n
Memphis, 49
Mercure, dieu romain, 46
Mercure (saint), martyr, 204
Mésopotamie, 129
Michel Cérularios, patriarche de Constantinople, 25
Michel VII Doukas, empereur de Byzance, 70
Michelet, Jules, 34
Milan, 273
Moïse, prophète, 285
Mongols, 121n
Mont des Oliviers, 55n, 81, 297
Mont Sion, 234, 236
Mosay, 95n
Mosony (Moysson, Wieselburg), 88, 145n
Mossoul, 173n
Mosthader billah Abdul Abbas Ahmed, khalife de Bagdad, 173-174, 176-177
Munqidhites, émirs de Shaîzar, 219n

Nabuchodonosor II, roi de Babylone, 214n
Nahr Arida (fleuve), 220n
Nahr el-A'waj (fleuve), 137n
Nahr Ibrahim (Braïm), fleuve, 232
Nahr el-Kelb (fleuve), 295n
Nahr el-Safiyé (fleuve), 256n
Naplouse (Sichem biblique), 239n, 254
Nestorius, hérétique, 57

Neustrie, 49
Nicée (Iznik), 24, 28, 36, 59, 90n, 92, 112-120, 121n, 125-126, 184, 195n, 227, 246, 249, 298
Nicée (concile œcuménique), 113
Nicéphore III Botaniatès, empereur de Byzance, 70n
Nicétas de Byzance, 80n
Nicolas II, pape, 104n
Nicomède Ier, roi de Bithynie, 112
Nicomède III Philopator, roi de Bithynie, 112n
Nicomédie (Ismit), 66n, 89-90, 112
Nîksar (Néocésarée), 292n
Nish, 88n
Nogent-sous-Coucy (abbaye), 8
Normandie, 9, 49, 71, 98n, 104
Notre-Dame de Josaphat (abbaye), 161

Onfroi de Monte Scaglioso, 124, 187
Orderic Vital, historien, 9, 34
Oronte (Farfar, Nahr al-'Asi), fleuve, 137, 138n, 151n, 153, 154n, 155n, 156, 158, 183n, 204-205, 213, 219, 246
Ortoqides, émirs turcomans de Jérusalem, 14
Ostie, 73-74
Otrante, 100
Ovide, 21, 54n

Paganus, sergent, 169-170
Pakrad, chef arménien, 129n
Palerme, 252n
Palestine, 29-31, 57n, 59, 66, 154n, 161, 232, 245n, 254n, 274n, 301
Paphlagonie, 272
Paris, 18, 99
Parménon, 289
Parthes, 29, 48, 66, 306
Pascal II, pape, 14, 32, 75, 252
Paul (saint), apôtre, 59, 80-81, 127-128, 156, 182, 206-207, 260, 280, 303
Pauliciens, 56n, 135n, 174
Pavie, 74n
Pégase, cheval ailé légendaire, 155, 286
Pélage, hérétique, 56

Pélagonie (Monastir, Bitola), 106
Pélekan, 112n, 119n, 120n
Pépin le Bref, roi des Francs, 74
Petchénègues, 26, 67n, 107n
Pétra (ville antique), 295
Philaretos Bagramios, prince arménien, 136n
Philippe, roi de Macédoine, 51
Philippe Ier, roi de France, 12, 14-15, 18, 26, 71, 75, 77, 97, 99, 101, 105-106, 182n, 271, 292
Philomélium, 193
Picardie, 6, 9,14
Pierre (saint), apôtre, 183-184, 186, 199, 206-207, 210, 214, 260
Pierre d'Aups, 134-135
Pierre Barthélemy, visionnaire, 18, 186-187, 198, 225-226, 288-289
Pierre, vicomte de Castillon, 135
Pierre Didier, visionnaire, 239n
Pierre l'Ermite, prédicateur, 18, 22-23, 86-89, 92-95, 112, 126, 146-147, 198-200, 255
Pierre de Narbonne, évêque d'Al-Bara, 211
Pierre Raymond d'Hautpoul, 135
Pierre de Roaix, 135-136
Pirrus : voir Firûz
Pise, 18, 32
Pithou, Pierre, 34
Placentia (Comana), 134
Plaute, 21
Polybotos, 248
Pont de Fer (Pont du Farfar, Djisr al-Hâdid), 137, 139n, 150, 153, 175, 181, 205
Port de Saint-Siméon (*antique* Séleucie de Piérie), 155, 182-183, 213-214, 224n, 303
Portes de Cilicie, 128n
Pouilles (Apulie), 100, 103-104, 145n, 177, 285, 292
Prudence, 21
Le Puy, 76n, 77n
Pyrrhus II, roi d'Épire, 118

Qara-su (fleuve), 176
Qilij Arslan, sultan de Roum, 14, 113n, 122n, 125-126, 128n, 273n

Quentin (saint), martyr, 227

Rafanîya (Kephalia), 220, 224
Rainald, croisé, 90-91
Ramla (Ramatha, Ramoth de Galaad), 232-233, 236-237, 254, 274-275, 299-300
Raoul de Caen, chroniqueur, 169n, 188n
Ravenne (exarchat), 74n
Ray (bataille), 30
Raymond d'Aguilers, chroniqueur, 120n, 167n, 198n, 201n, 246n, 252n
Raymond Pilet, 209-210, 221-222, 234, 236-237
Raymond, comte de Saint-Gilles et de Toulouse, 9, 12, 28, 97n, 100, 109, 111-115, 121-123, 134-135, 145n, 155, 169, 185, 188, 198n, 201, 206-207, 209, 211-213, 215-216, 218-219, 221, 223, 231, 234, 236, 238-239, 241-246, 255-256, 258, 272n, 273n, 292n
Raymond, vicomte de Turenne, 221-222, 234
Régulus, consul romain, 284
Reims, 16, 73
Remi (saint), évêque de Reims, 75
Renaud, comte de Toul, 203
Ribemont, 226
Ribla (ville biblique), 214n
Richard le Pélerin, trouvère, 20
Richard du Principat, comte de Salerne, 106, 123
Ridwân, roi d'Alep, 30, 150n, 174n, 221n, 227, 273n
Riha, 135n
Robert Fitzgerald, 152-153
Robert Ier le Frison, comte de Flandre, 17, 19, 27, 65-67, 95n, 277-278
Robert II, comte de Flandre, 17n, 18, 28, 95, 98, 110n, 111, 115, 121, 123, 140-142, 169, 185, 188n, 201, 205, 207, 212, 218, 222-223, 231, 234, 239n, 240, 255-257, 267
Robert le Moine, chroniqueur, 10, 33
Robert Courteheuse, duc (*dit* comte) de Normandie, 18, 98-99, 114-115, 121-123, 185, 201, 203, 207, 212, 218-219, 231, 233, 240, 251-252, 255-257, 259, 267, 292, 299
Robert Guiscard, duc de Pouille et de Calabre, 18, 103-105, 106n, 134n, 193n
Robert de Rouen, évêque de Lydda et Ramla, 233

Roboam, roi de Juda, 52
Rodosto, 111n
Roger Borsa, duc de Pouille et de Calabre, 103n, 104-105, 114n, 193n,
Roger, grand-comte de Sicile, 103n, 104-105
Rois Mages, 278
Romain IV Diogène, empereur de Byzance, 70n
Romanie (Asie Mineure), 90, 113, 125n, 126, 149-150, 175, 227, 251
Rome, 56n, 68, 73n, 74n, 76-77, 100, 105, 118, 184n, 252n
Rome, château Saint-Ange, 105n
Rossignolo (comte), croisé, 107
Roudj (vallée), 185n
Rouen, 99n, 251n, 292
Roum (sultanat), 29, 90n
Rube'a, 172n
Rugia (Château Rouge), 135, 215, 218
Rusa (Allarouz), 136
Rusa (Ruskoï, Keshan), 108, 111n

Saint-Denis-en-France (abbaye), 74n
Saint-Georges (monastère), près d'Antioche, 158-160
Saint-Germer de Fly (abbaye), 6, 8
Saint-Gilles-du-Gard, 76n
Saint-Jean d'Angély (abbaye), 69
Sakarya (fleuve), 120n
Salluste, 21, 139
Salomon, roi d'Israël, 52n, 54, 80
Salonique, 111n
Samarcande (Marakanda), 173n
Samarie, 239n
Samuel, prophète, 197, 232
Sarepta de Sidon (Saïda), 232
Saroudj (fleuve), 219n
Scots, 55, 98
Scythes, 118
Sédécias, roi de Juda, 214n
Sées, abbaye Saint-Martin, 7
Seldjouqides, clan turc, 22, 28-31, 134n, 138n, 234-235, 250
Séleucides, rois de Syrie, 57n
Séleucie de Piérie : voir Port de Saint-Siméon

Séleucie du Tigre, 131
Séleucus Ier Nicator, roi de Syrie, 214
Selymbria, 95n
Sem (vallée) : voir La Boquée
Serrès, 108
Shaîzar (Césarée sur l'Oronte), 140n, 219
Sharaf al-Ma'ali, prince égyptien, 274n
Shems al-Dawla (Sensadole), émir d'Antioche, 174-175
Sicile, 104-105, 304n
Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, 21, 77
Siloé (fontaine), 236
Silpius (massif montagneux), 138n, 142n, 168n, 189
Siméon, chevalier arménien, 134
Siméon, patriarche grec de Jérusalem, 251n
Sinaï (mont), 295
Sogdiane, région de la Perse antique, 173n
Soissonnais, 14, 304
Soissons, 15, 43
Solin, grammairien, 21, 306
Soqman ibn-Ortoq, émir turcoman de Jérusalem, 150n, 174, 227
Sororge, 131n
Stace, 21
Stenay, 95n
Suétone, 21, 112
Sulaîman ibn-Qutulmish, sultan de Roum, 30
Sylvestre II, pape, 73n
Syrie, 28-30, 56n, 57n, 59, 66, 134n, 147, 175, 177, 288
Syriens, 136, 138, 143, 153, 157, 159, 171-173, 205, 209, 297, 300

Tafurs, 20, 268-270
Tancrède, neveu de Bohémond, régent d'Antioche, 105, 106n, 107-109, 112, 121, 123-124, 128-129, 142, 146-147, 158n, 159, 172, 180, 185, 191n, 201, 205, 219n, 234, 243-245, 254, 256-257, 292, 297n
Tancrède de Hauteville, 104n
Taphnuz ou Thoros, chef arménien, 303n
Tarascon, 76n
Tarente, 118
Tarse (Tarsos), 128-129, 271

Tatikios (*Tetigus*), général byzantin, 28, 111n, 134n, 148-149, 167n
Taurus (massif montagneux), 128n
Tectosages, 230
Tell-Mannas, 209-210
Térence, 21, 279n, 289
Tertullien, 21
Tessin (fleuve), 74
Teutons : voir Allemands
Théodose I^er^, empereur romain, 55n
Thermopyles (bataille), 51
Thibaut III, comte de Champagne, 97n
Thoros, seigneur arménien d'Édesse, 129-130
Thoros : voir Taphnuz
Thrace, 69, 97n
Thulé (île septentrionale), 178
Tibériade, 13, 291, 302, 304
Tinchebray (bataille), 99n
Tolède (concile), 252
Tomyris, reine des Massagètes, 118
Tortose (Tartous), port, 221-222, 224
Toulouse, 230
Trébizonde, 272n, 292n
Tripoli, 220n, 221, 223, 231-232
Trogue Pompée, historien gallo-romain, 21, 48n, 51, 52n, 176n, 214, 306
Troie (ville antique), 99, 190-191
Troyes, 75n, 77n
Tsharshambé (rivière), 127
Tudela, 145n
Tughtekin, atabeg de Damas, 140n
Turcoples, 96, 119
Tutush, prince seldjouqide, 30
Tyr, 232

Urbain II, pape, 6, 10, 12, 15, 18, 20-23, 55n, 73-84, 252n
Uzun Tshaïr Dagh (massif montagneux), 112

Valence, 76n
Valénie (Bâniyâs), 291n
Valère Maxime, 21, 118n

Vardar (fleuve), bataille, 107
Varègues, 70n
Vénitiens, 303
Venosa, abbaye de Santa Trinità, 105n
Verdun, évêque, 95n
Victor III, pape, 73n
Vignier, Nicolas, 34
Vincent de Beauvais, historien, 33
Virgile, 21, 216

Walon de Chaumont, connétable [de France], 287
Welf IV, duc de Bavière, 271n
William de Malmesbury, historien, 105n

Xerxès Ier, roi de Perse, 51

Yâghi Siyân (Cassien), émir d'Antioche, 30, 138n, 140n, 166n, 172-175, 187, 213

Zabari (Djébaïl), 232
Zacharie, prophète, 19, 260-266
Zacharie (saint), pape, 74
Zalacca (bataille), 22, 145

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 5
L'Auteur 6
L'Œuvre 13
La Survie de l'œuvre 32
La Traduction 35

BIBLIOGRAPHIE 38

GESTE DE DIEU PAR LES FRANCS 42
Dédicace 43
Préface 45
Livre I 51
Livre II 73
Livre III 103
Livre IV 133
Livre V 165
Livre VI 197
Livre VII, *Première Partie* 229
Deuxième Partie 249

INDEX 307